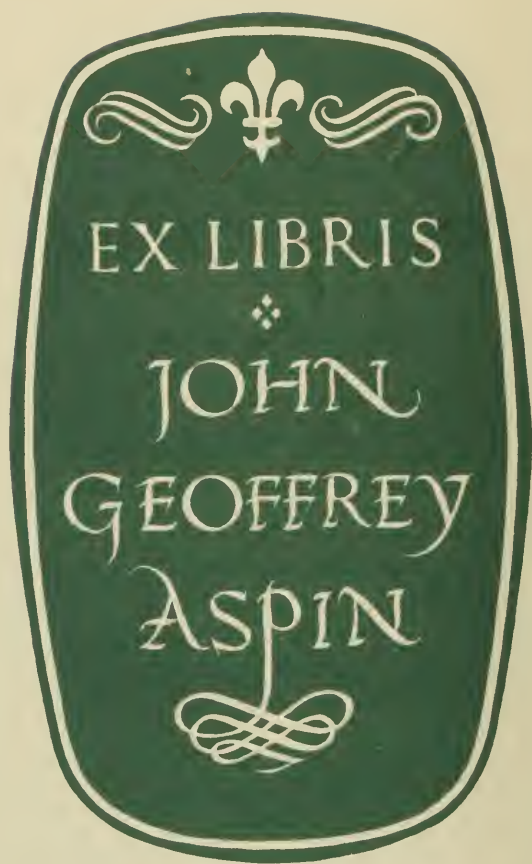
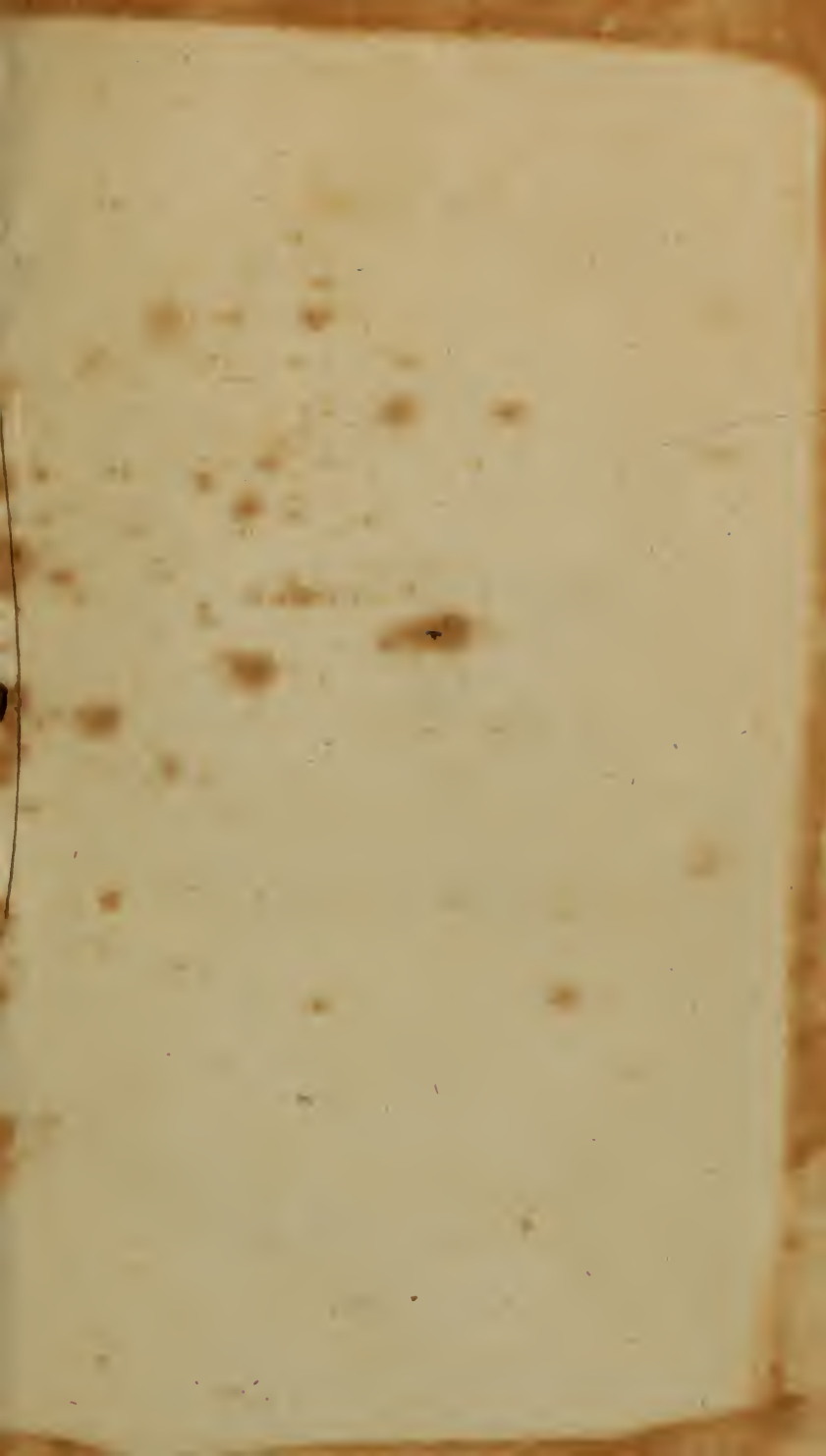






CE
Ed. spec



BIBLIOTHEQUE
D E
CAMPAGNE,
O U
AMUSEMENS

D E
L'ESPRIT ET DU COEUR.

QUATRIEME EDITION.
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M D C C L I X.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Plusieurs Pieces de goût , faite d'être réunies en un corps d'Ouvrage , se perdent : c'est pour remédier à cet inconvénient que j'offre ce Recueil au Public ; s'il est judicieux, il m'approuvera.

TABLE DES PIECES

contenues dans ce

PREMIER VOLUME.

G ustave Vasa, Histoire de Suede. pag. 1	
La Boucle de Cheveux enlevée, Poëme.	179
————— en Vers.	213
Inès de Cordue, Nouvelle Espagnole.	275
Histoire de la Rupture d'Abénamar & de Fatime.	342
Le Comte d'Amboise, Nouvelle Galante	351
L'Eloge du Vin de Bourgogne.	450
La Champagne vengée, ou Louange du Vin de Rheims, Réponse à la Piece précédente.	453

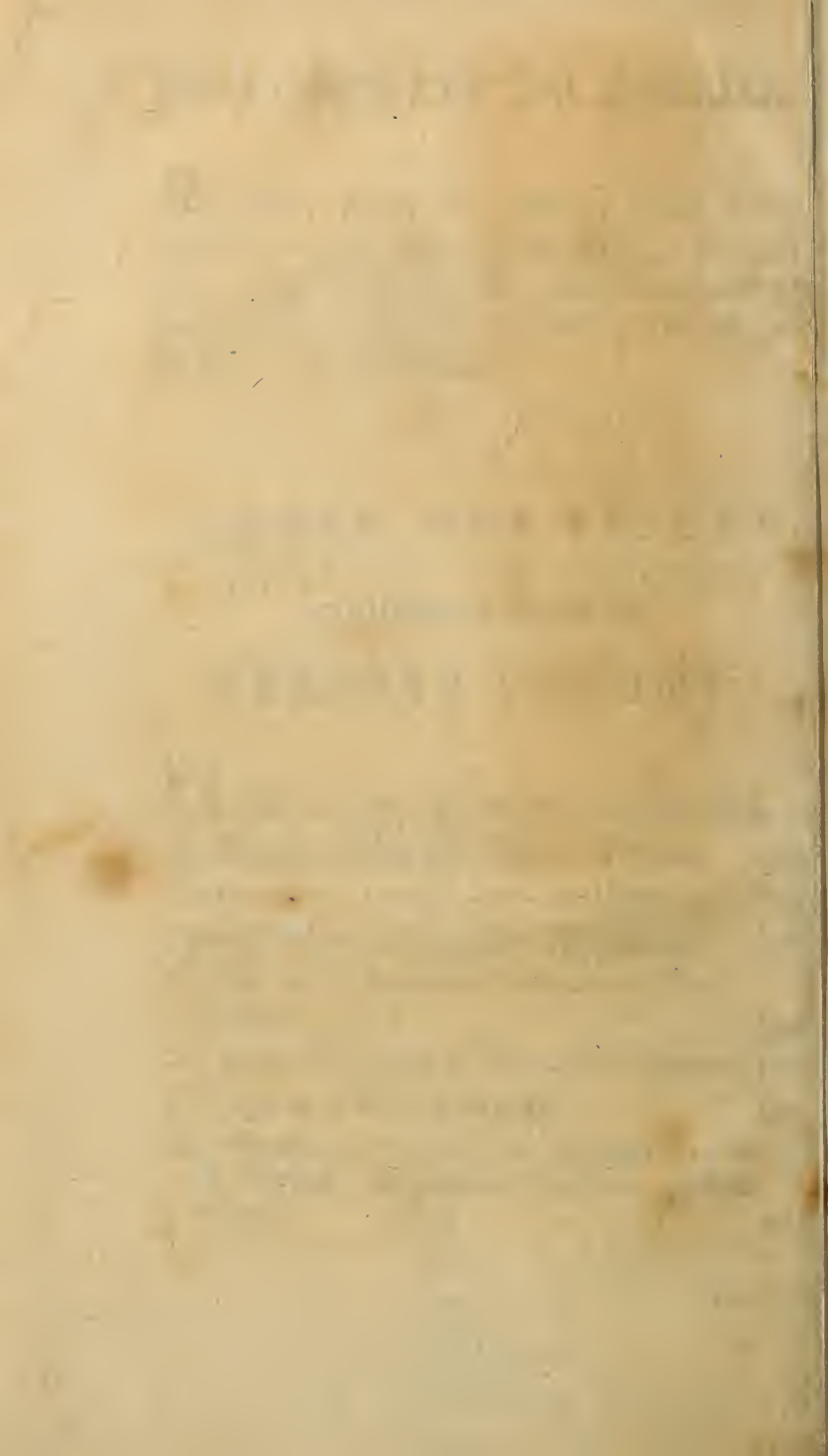
1243

B5

1739

GUS.

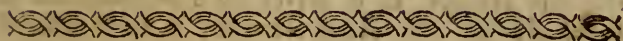




GUSTAVE

VASA,

HISTOIRE DE SUEDE.



PREMIERE PARTIE.

 Est du fond du Septentrion que je fais sortir un Héros que la Nature forma avec tous les agrémens du corps qui font les personnes charmantes, & tous les sentimens élevés qui rendent les hommes extraordinaires. La fortune donna tous ses soins pour achever cet ouvrage. Elle porta Gustave Vasa, dont j'écris l'Histoire, au degré le plus haut où peut aller l'ambition humaine. La Suede sera la principale scene où je représenterai des événemens si merveilleux, & le théâtre célèbre où les plus horribles tragédies des derniers siècles se soient passées.

Je commencerai par le regne de Suanthou, homme illustre, que ses belles qualités éleverent sur le Trône. Il arrêta lui seul le bonheur du Dannemarc, qui depuis tous les tems étoit en possession de conquérir la couronne de Suede. Il fut toujours heureux. Le Ciel lui avoit don-

né un fils nommé Stenon , qui se trouva digne des espérances qu'il en avoit conçues ; & comme il vouloit rendre la couronne héréditaire dans sa famille , il l'avoit marié avec une Princesse du sang des derniers Rois , nommée Christine.

Stenon & Christine furent heureux tandis que Suanthon vécut. Le Ciel bénit leur mariage de plusieurs enfans , mais entre autres d'une Princesse , qui dès son enfance fit admirer en elle un prodige de beauté. Quand Christine se sentit grosse , elle fut obligée de se priver du divertissement de la chasse où elle alloit souvent ; & de se réduire dans son palais à des plaisirs moins violens. Cécile d'Eka tenoit le premier rang dans le Royaume , c'étoit la chere favorite de Christine , comme le Duc de Griphysolme , son mari , étoit le plus fidele serviteur du Roi.

Cécile se trouva grosse en même tems que Christine. Elles étoient toujours ensemble , & parmi tous ceux qui prenoient soin de les divertir , personne n'y réussissoit comme un jeune Seigneur , nommé Ribergue , qui étoit élevé auprès du Prince Stenon. L'agrément de son esprit , son assiduité auprès de Christine , ses soins à lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs , lui avoient entièrement acquis l'affection de la Maison Royale. Il étoit dans la chambre de Christine lorsqu'elle accoucha , & par une aventure assez bizarre , la Duchesse de Griphysolme , qui s'empressoit auprès d'elle , sentit aussi les douleurs de l'accouchement. Elle se délivra dans la chambre même de la Princesse , & elle mit au jour le fameux Gustave Vasa , & Christine donna la vie à une fille que j'appellerai la Princesse de Sudermanie , à cause de la confusion que les mêmes noms pourroient apporter dans cette Histoire.

Ribergue prit la petite Princesse entre ses bras ,

au moment qu'elle vit la lumière: il sembloit par cette action aller au devant de sa destinée, qui l'attacha par la suite des tems d'un amour inviolable à cette Princesse. Il étoit écrit que ces trois personnes aimeroient, mais d'une manière si peu commune, qu'il n'y auroit point d'exemple d'un sort plus bisarre.

Ces deux aimables enfans furent nourris & élevés avec de grands soins. L'année d'après ils eurent une petite compagne qui fut sœur de Vasa, & qu'on appella Cécile comme sa mère. Ils croissoient ensemble, ils avoient les mêmes occupations & les mêmes jeux. Les langes de la petite Princesse furent les premières chaînes de Ribergue; son berceau vit naître ce prodigieux attachement qu'il conserva toute sa vie.

A mesure que ces enfans croissoient, ils devenoient plus beaux & plus aimables. La Princesse de Sudermanie étoit un prodige de beauté, Cécile étoit charmante, & Gustave avoit le corps & l'esprit au-dessus de ce que l'imagination se peut figurer.

Il donnoit tous ses soins & sa complaisance à la petite Princesse, & l'on remarquoit en elle une violente inclination pour lui. Je passe sous silence mille circonstances étonnantes qui marquoient en toutes rencontres cet invincible penchant. Vasa avoit douze ans, quand le Duc de Griphysolme, plus touché que les autres de l'admiration qu'on devoit à son fils, en conçut de grandes espérances. Il résolut de l'envoyer dans la Province d'Oetlande, où il avoit la plus grande partie de son bien, pour le faire élever avec un soin digne des idées qu'il se formoit. Pour cet effet il avoit attiré chez lui tout ce que l'Europe avoit de Gens savans & habiles en toutes choses, pour donner à son fils une éducation qui n'étoit pas alors commune aux personnes du Nord.

Tous les Historiens en ont parlé. Le jeune Vasa fut un prodige de vertu , de science & de politesse. Il se dépouilla bientôt de ce que la Nature & le climat pouvoient lui inspirer de rude ; & dans un pays qui tenoit encore du barbare , on vit un homme que la France même auroit avoué.

Quelques jours avant son départ , la petite Princesse étoit fort triste , & Cécile pleuroit parce que son frere & elle s'aimoient beaucoup. Le jeune cœur de la Princesse lui faisoit sentir des mouvemens qu'elle ne pouvoit distinguer : elle croyoit donner à l'amitié qu'elle avoit pour Cécile , le chagrin que lui causoit le départ de Vasa. Enfin le jour étant venu qui devoit précéder celui de son voyage , la Princesse & lui ne parlerent d'autre chose. La Princesse étoit fort touchée , Gustave au contraire paroissoit fort gai ; elle lui en fit mille reproches tout remplis de douceur ; je ne puis souffrir , lui disoit-elle , que vous nous voyiez en l'état où nous sommes , votre sœur & moi , & que vous nous quittiez avec une joie qui nous outrage ; pourquoi cette gaieté ? C'est que je sens , reprit-il brusquement , que je vais me rendre plus digne de l'affection des belles Princeses. Ah ! Vasa , reprit-elle , vous êtes bien comme vous êtes , pour posséder la mienne , ne partez-point. He bien , lui dit-il , si ce que vous dites est vrai , je pars heureux , mais quand je reviendrai , vous trouverez-je la même ? Je vous le promets , reprit-elle , avec une précipitation qui sembloit en être l'augure : après cela ils s'embrassèrent tous trois , & se jurèrent une amitié éternelle.

Le Duc de Griphysolme conduisit lui-même son fils , & le remit entre les mains de ses Maîtres. Ils le rendirent un homme achevé pendant les six années qu'ils l'instruisirent. Il inter-

terrompit ses études par de premières actions de valeur, où il la fit éclater contre des rebelles qui s'étoient soulevés.

Mais pendant qu'il mit si bien à profit le tems d'un exil si précieux, la Princesse devenoit une personne incomparable, & Ribergue en devenoit aussi plus amoureux. J'ai déjà dit qu'il étoit de grande naissance : j'ajouterai que sa Maison avoit ressenti tant d'attaques de la fortune, qu'elle n'avoit plus de ressource qu'en sa vertu ; & à dire vrai, si la vertu seule avoit pu faire le rétablissement des familles, la sienne auroit dû tout espérer de lui.

Ribergue avoit beaucoup d'esprit, de probité, d'honneur & d'intrépidité, qui marquent si bien le caractère des ames héroïques. Il avoit donné mille marques de sa valeur, & les emplois considérables qu'il possédoit, étoient encore beaucoup au-dessous de ce qu'il avoit mérité ; il étoit généreux en toute rencontre, fier dans les occasions où il falloit avoir de la fierté ; il avoit la franchise & la liberté des anciens Cimbres, & il étoit d'une fermeté dans ses sentimens qui passe tout ce qu'on pourroit croire. Avec ces qualités il étoit encore de la plus belle représentation qu'on sauroit voir. Sa taille étoit au-dessus de celle du commun des hommes. Il avoit de grands cheveux blonds & frisés qui descendoient jusqu'à sa ceinture ; il avoit l'air majestueux & doux, la physionomie spirituelle & sage ; son visage étoit fort agréable ; & tout ce qu'il faisoit, avoit le don de plaire. J'ai marqué qu'il aima la Princesse dès qu'elle vit le jour : cet amour augmenta à mesure qu'elle croissoit ; & sans qu'il eût jamais dit positivement à la Princesse qu'il l'aimoit, elle s'en trouva instruite, presque avant qu'elle scût ce que c'étoit que l'amour. Il l'apprivoisa aussi de bonne heure ; non à dessein de surprendre son inno-

cence , mais dans la vûe de l'accôûtumer à ses sentimens épurés , & d'empêcher au moins qu'un cœur qu'il prévoyoit ne pouvoir être à lui , ne pût être par inclination à nul autre.

Il étoit fort souvent auprès d'elle , & aux heures qu'elle étoit avec ses Maîtresses , il s'y trouvoit pour adoucir ce que ce caractère a de dur. & de sévère , & par ses manieres douces & insinuanes , il apprenoit plus de jolies choses en un moment à la Princesse , qu'on n'auroit pu faire par la méthode ordinaire des gens qui étoient destinés à cet emploi. Son principal soin étoit de lui former des sentimens dignes d'elle & de la plus haute vertu. A dire vrai , il n'eut pas de peine à la conduire dans un chemin où elle entroit naturellement ; elle étoit née avec toutes les dispositions qu'il falloit pour la rendre accomplie. Son esprit avoit une douceur charmante , toutes ses actions étoient accompagnées d'une modestie qui pénétoit les ames malgré qu'on en eût , & qui imposoit un respect que les plus barbares lui auroient rendu sans contrainte ; mais au milieu de tant de perfections , Ribergue étoit embarrassé d'un fonds de tendresse infini qu'il remarquoit dans le cœur de la Princesse ; il ne la trouvoit point encore appliquée , elle aimoit ses parens , sa Religion , ses amis , ce qu'elle devoit aimer. Que faire donc d'un penchant à aimer qu'elle sembloit avoir de réserve , & qui éclatoit visiblement dans tous ses sentimens ? Le pénétrant Ribergue , qui adoroit tout ce qu'il voyoit d'admirable dans la Princesse de Sudermanie , étoit au désespoir de cette source de tendresse qu'il prévoyoit bien devoir être mis un jour à quelque usage.

Dans cette pensée il s'entretenoit souvent avec elle sur ce sujet ; & comme le jeune Gustave lui avoit causé des craintes , & qu'il avoit lu cent fois

fois dans le cœur de la Princesse, qui ignorant elle-même ses sentimens, ne s'en méioit point, ni de la curiosité de Ribergue, qui avoit conçu de véritables soupçons, il voulut se servir de l'absence de Vasa pour effacer ce qu'une forte inclination auroit pu former : mais qu'il devoit bien connoître par lui-même, que ce sont des coups du Ciel que rien d'humain n'est pas capable de détruire.

Ses conversations avec la Princesse étoient aussi fréquentes qu'il vouloit, parce que le Roi & Christine, qui l'aimoient & qui connoissoient sa sagesse, étoient bien-aisés que la Princesse le vît & profitât de ses conseils.

Vous êtes toute admirable, lui disoit-il souvent, gardez-vous de gâter tant de faveurs précieuses que le Ciel vous a départies, par une foiblesse qui seroit moins pardonnable en vous qu'en toute autre : vous avez l'ame tendre ; que je prévois de malheurs pour vous ! Si vous alliez aimer quelqu'un, que feriez-vous de votre esprit & de votre délicatesse ? Où trouveriez-vous en toute la terre un homme qui fût digne de vous ? Helas, poursuivoit-il ensuite, si c'est un arrêt du Ciel que vous aimiez, vous aimerez sans doute malgré mes raisons ; ont-elles jamais empêché l'amour, ajoutoit-il encore ? hélas ! qui en a plus que moi pour ne vous pas aimer ? vous êtes pourtant adorable ; & cette raison devoit m'empêcher d'élever mon cœur jusqu'à vous : vous n'êtes pas faite pour moi. Qui entre toutes les beautés de la terre peut mieux que vous mériter nos affections & nos hommages ? Dieu peut-il encore former une personne qui vous égale ? & cependant toute belle, toute vertueuse & toute parfaite que vous êtes, je suis coupable, & trop coupable de vous aimer ; tant de trésors ne me sont pas destinés : non, ajoutoit-il avec un soupir, &

quand vous descendriez jusqu'à moi , je suis trop jaloux de votre gloire pour souffrir que vous puissiez m'aimer de la maniere que je vous aime. Aimez les Sciences , aimez les beaux - Arts , aimez les actions vertueuses ; gardez-vous pour le Roi qu'on vous destine pour époux , & aimez alors par devoir , ce que vous recevrez par obéissance. Mais Ribergue , lui disoit la Princesse , il me semble qu'il vous est plus aisé de me parler comme vous faites , que de pratiquer vous-même de si salutaires maximes : puisque vous me regardez de la maniere que vous le dites , pourquoi vous êtes-vous laissé surmonter à l'amour ? Ne devez-vous pas juger par vous-même qu'il n'est pas possible de vaincre une inclination puissante que les Astres mettent dans notre cœur ? Ah ! croyez-moi , Ribergue , si toute votre Philosophie a échoué contre un tel écueil , que ne devrai-je point craindre , moi qui suis jeune , & d'un sexe à qui toutes les foiblesses sont naturelles ! C'est de la sorte qu'ils s'entretenoient , & Ribergue ajoutoit toujours qu'il n'y avoit point de mortel digne d'elle ; la voulant conduire de cette maniere à des degrés d'élévation , d'où son cœur ne pût rien voir qui pût la mériter. Mais si Ribergue montrait tant son amour à la Princesse , jamais nul autre qu'elle n'en eut la connoissance , hors la seule Cécile , à qui la Princesse en fit part. Cet Amant sincere & désintéressé fut un Amant respectueux & discret : la plus grande passion du monde ne fut jamais connue que de la personne qui la causoit.

Ce fut en ce tems que Suanthon mourut , & que Stenon fut élu Roi. Il ne fut pas long-tems paisible dans ce nouvel établissement. A peine avoit-il goûté une année entiere les douceurs de la Royauté , qu'il la voulut rendre trop absolue sur un Peuple qui désiroit maintenir la liberté

berté de sa Nation. La Suede se divisa en deux partis : l'un fut pour le Roi, & l'autre contre lui : il se disposa à combattre les rebelles ; & le Duc de Griphysolme manda son fils, afin qu'il pût signaler cette grandeur de courage, dont il avoit déjà donné de si belles marques dans un âge peu avancé.

Le jeune Gustave revenoit à grandes journées vers Stocholm ; il eut envie de voir si Cécile sa sœur pourroit le reconnoître ; il fit part de son dessein à la Duchesse sa mere ; & la supplia de trouver bon qu'il la vît pour la premiere fois à une belle Maison de campagne qu'elle avoit, & qui n'étoit qu'à une journée de la Ville. La Duchesse approuva ce que son fils souhaitoit, & pressée aussi bien du violent desir de le voir de quelques heures plutôt, elle se disposa d'aller l'attendre à cette Maison qu'il lui marquoit. La Princesse de Sudermanie, qui ne sçavoit rien de ses projets, ne put consentir à voir partir Cécile avec sa mere ; & comme la Duchesse avoit ses raisons de ne la pas laisser auprès de la Princesse, la Princesse en eut de si bonnes, qu'elle fit consentir la Reine à lui permettre d'aller pour trois ou quatre jours avec la Duchesse de Griphysolme.

Elles partirent donc sans autre équipage que celui de la Duchesse, la Princesse n'ayant avec elle que deux de ses filles, & les femmes dont elle ne pouvoit absolument se passer.

Gustave arriva seul avec deux Ecuyers, ayant envoyé toute sa Maison droit à Stocholm. Il vit sa mere dans son appartement, qui fut charmée de sa beauté & de sa bonne mine ; & comme elle avoit conçu le dessein de l'embarasser, après les premieres caresses qu'elle donna à un fils si aimable, elle lui dit que Cécile avoit amené avec elle une de ses amies ; qu'il les verroit ensemble,

pour connoître si le sang lui pourroit faire distinguer sa sœur; & qu'elle vouloit avoir le plaisir de voir aussi si Cécile le reconnoîtroit; que pour cet effet elle l'alloit faire passer pour un Seigneur Allemand qui alloit à la Cour, & qui étoit recommandé au Duc son mari.

La Duchesse, ayant ainsi disposé son fils, passa dans l'appartement de la Princesse, à qui elle conta qu'un jeune Etranger de grande qualité venoit d'arriver; & que comme il seroit quelque tems à la Cour, elle lui conseilloit de lui cacher ce qu'elle étoit, & de passer pour une Compagne de Cécile, afin de tirer ensuite quelque plaisir de l'étonnement où il seroit quand il la reverroit à Stocholm dans le rang qu'elle tenoit. La Princesse accepta avec joie ce que lui proposoit la Duchesse, & dès qu'elle eut dîné, elle se rendit avec Cécile dans une galerie où la Duchesse s'entretenoit avec le feint Etranger: mais auparavant elle avoit donné tous ses ordres à ses gens, afin que la Princesse ne fût pas connue.

L'abord de ces trois personnes eut quelque chose de très-surprenant: on ne vit briller que de la joie dans toute la contenance de Cécile, comme par un instinct secret. Gustave fut frappé de respect & d'admiration à la vûe de ces personnes: il jetta d'abord les yeux sur sa sœur; il ne la considéra que légèrement; il les arrêta avec surprise sur la Princesse de Sudermanie, & il les y attacha avec une attention digne de la merveille qu'il considéroit. La Princesse parut céder en ce moment à la force de son étoile. Tous ces petits mouvemens qu'elle avoit senti en tant de sortes & en tant d'occasions pour Gustave, se ramassèrent tous pour former une passion, où toute sa vertu ne fit qu'une foible résistance.

Elle rougit en regardant Vasa, son émotion fut
fi

si vive, que n'étant pas maîtresse d'elle-même, son embarras fut extraordinaire.

Il se fit un silence très-long en cette occasion. La jeune Cécile le rompit la première; sa mère, après avoir présenté l'Etranger, étoit repassée dans son appartement.

On parla de plusieurs choses : Vasa s'expliquoit avec une grace qui enlevait les âmes, il y avoit de l'esprit & de la galanterie en tout ce qu'il disoit. La Princesse conserva sa douceur & ses manières honnêtes, mais elle parla peu, & la conversation fut entre Gustave & Cécile. Après quelques heures qu'ils eurent été ensemble, la Princesse revenant à elle avec une langueur toute charmante : mais ne vous ai-je jamais vu, lui-dit-elle, & n'avez-vous jamais été à Stocholm ? Cette demande pensa embarrasser Gustave : il crut dans ce moment que la Princesse étoit sa sœur, & il le souhaita, parce qu'elle paroissoit plus parfaite que l'autre : je ne sçais pas où nous pourrions nous être vus, répartit-il, mais si j'avois jamais vu une si belle personne que vous, j'aurois grand tort si je l'avois oubliée. Je suis comme vous, dit Cécile à la Princesse, j'ai quelque idée de cet Etranger, & il faut sans doute que par quelque ressemblance il nous rappelle une image que le tems n'a pas entièrement effacée.

C'est ainsi que ces deux personnes retrouvoient quelques traits du jeune Vasa, dans le visage du bel Etranger. Le soir quand elles se furent retirées, Cécile ne parla que de lui, tant qu'on deshabilla la Princesse, qui pendant tout ce tems ne disoit pas un mot; mais quand elle ne fut plus entre les mains de ses femmes, menant Cécile sur une terrasse dont la vue s'étendoit sur la mer, elle s'appuya sur la balustrade, & fut quelque tems sans rien dire; & regardant enfin la sœur de Vasa avec une action toute passionnée; Ah ! Cécile, lui

dit-elle, que vient faire ici ce fatal Etranger ! ne vous étonnez pas, poursuivit-elle, vous avez vu ce que j'ai vu : jamais homme ne fut semblable à celui-là ; quel port, quelle beauté, quel air majestueux ! je n'ai jamais vu rien de si surprenant. Il est vrai, dit Cécile, que cet Etranger est incomparable, il me fait tout-à-fait souvenir des tems héroïques, & je m'imagine que Thésée & Achille étoient faits comme lui ; je dirai bien plus, dit la Princesse de Sudermanie, je dirai que votre frere devoit être fait comme lui, ou qu'il doit être semblable à votre frere. J'ai eu la même pensée que vous, repartit Cécile : plutôt à Dieu que mon frere fût comme lui, ou qu'il fût mon frere ! J'en serois bien honteuse, repliqua la Princesse : hélas ! ma chere Cécile, si vous voulez que je vous ouvre une ame qui ne vous a jamais rien caché, je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de dissiper le trouble que cette funeste vûe y a apporté. A peine ai-je considéré l'Etranger, que j'ai senti une agitation que je n'avois jamais sentie ; un frisson qui a couru par tout mon corps m'a glacé, j'ai brûlé le moment d'après ; j'ai voulu parler, un saisissement de cœur a retenu ma langue, & je me suis trouvée dans un si pitoyable état, que j'ai cru mille fois mourir de confusion. Que voudriez-vous donc que je devinsse si c'étoit votre frere ! Ah ! ce n'est point mon frere, dit Cécile, je n'ai rien senti de semblable à ce que vous me dépeignez : à vous dire le vrai, j'ai été un peu émue à sa vue ; mais ne seroit-ce point que les personnes extraordinaires, font naître à leur aspect je ne sçai quoi qui trouble ? Non, ce n'est pas mon frere ; je n'ai point eu des mouvemens si vifs que vous, & la nature m'auroit menée plus loin que vous n'avez été. La Princesse soupira, & ne répondit point. Cécile se tut aussi ; mais après, re-

pre.

prenant la parole avec quelque véhémence : que je suis folle , reprit-elle ! ah ! Madame , que je vous plains ! je commence à connoître votre mal ; & si je ne me trompe , c'est le commencement d'une inclination dominante : mon Dieu , que vous me faites de pitié ! elle se tut encore : enfin la Princesse tournant sur elle de grands yeux tout remplis de larmes. Ah ! Cécile , lui dit-elle , que je vais être malheureuse ! car enfin tout ce qui se passe dans mon ame s'est fait sentir d'abord-avec tant d'empire & de violence , qu'il ne m'est pas permis de l'ignorer. J'avois toujours craint le plaisir que j'avois pris à voir votre frere durant mon enfance , je rappellois mille petites choses , je n'avois pu l'oublier ; mais je ne me souviens plus de rien , tout est effacé par la vûe de cet Etranger , où plutôt de ce fatal ennemi du repos de mes jours. Ma chere Cécile , continuoît-elle , ne m'abandonnez pas , faites-moi bien hon-
te de ma foiblesse , il faut fuir l'Etranger , l'évi-
ter à Stocholm. Et comment le pourrez-vous fai-
re , lui dit Cécile , votre rang vous exposera tou-
jours à ses yeux ! Je le traiterai froidement &
sans distinction , dit la Princesse. Vous serez tou-
jours honnête , repartit Cécile , & puis , que fe-
riez-vous de votre air doux & souriant ! Non ,
Madame , ce ne seront pas les dehors que vous
déguiserez , la bienséance les regle tous : c'est
pour le dedans que je crains , pour ce pauvre
cœur que vous allez gêner en lui faisant une
contrainte continuelle ; je connois votre vertu ,
vous voudrez à tout moment lui sacrifier une in-
clination que vous ne croirez pas qui lui puisse
être compatible ; que je voudrois , continua-t-el-
le , que cet Etranger fût réservé à la gloire de
vous servir , qu'il fût fils de Roi , & que Stenon
le dût choisir pour son gendre ! Que dites-vous !
dit la Princesse : quels souhaits faites-vous ! Non

Cécile, non, ces heureuses destinées ne sont pas faites pour moi : mais enfin, quoiqu'il arrive, l'Etranger ne triomphera jamais de ma foiblesse; il ne sçaura jamais ses avantages; en quelque état que le sort me réduise, j'aurai toujours ma gloire devant les yeux, & je ne ferai jamais qu'à celui à qui le Roi mon Pere me donnera.

Comme elle étoit-là, on vint appeller Cécile de la part de sa mere, qui pressée par Vasa, lui avoit avoué qu'elle étoit sa sœur, & que l'autre étoit la Princesse de Sudermanie. Cécile fut transportée de joie d'avoir un frere si grand & si aimable, & après mille caresses qu'elle réitéroit toujours, elle courut à la chambre de la Princesse pour lui faire part de son bonheur. Je ne sçais, lui dit-elle, en ouvrant le rideau de son lit, si vous ne me trouverez pas indiscrete, & si je dois vous dire tout ce que je sçais. Ah! je le devine, reprit la Princesse, en se tournant de l'autre côté: vous avez trop de joie, c'est votre frere: que je suis misérable! Il est vrai, dit Cécile, c'est mon frere, votre sort en est-il plus mauvais? Oui, sans doute, reprit la Princesse, il est pire qu'il n'étoit; ce n'est pas que je me défie de vous, vous êtes toujours ma chere Cécile, c'est-à-dire, la plus fidelle & la plus sage personne qui fut jamais; je n'ai point peur que l'affection que vous aurez pour votre frere, vous fasse trahir l'amitié que vous avez pour moi; non, ce n'est pas-là ce qui m'embarasse; mais que voulez-vous que je fasse de Vasa? je le verrai à tout moment, il faudra recevoir ses respects, être gracieuse pour lui, & cependant toujours en garde contre moi-même, pour lui cacher de mes sentimens ce qu'il peut y avoir de trop favorable pour lui; encore s'il étoit ce même Etranger que nous voyions il n'y a qu'une heure, j'aurois espéré qu'il s'en seroit retourné, & que je lui

au-

aurois été indifférente ; mais ici je ne puis rien désirer que de garder un silence éternel, comme je le garderai sans doute.

Gustave demeurera toujours parmi nous, & je le verrai incessamment, l'amitié qui est entre nos familles passera jusqu'à lui, il en aura pour moi, & moi, continua-t-elle, je n'en aurai que trop pour lui : ô Ribergue, s'écria-t-elle, voici le trait fatal que vous avez tant appréhendé !

Après cela la Princesse embrassa Cécile & la congédia : le lendemain elle vit Gustave, & par une force d'esprit bien au-dessus de son âge, elle se rendit si bien maîtresse des sentimens de son cœur, qu'elle ne lui laissa rien paroître que ce qu'elle devoit avoir pour le fils du Duc de Gryphsolme.

Toute la Cour admira le jeune Vasa, & la joie universelle que causa son retour ne fut troublée que par les prompts préparatifs de guerre, & par la mort de la Duchesse sa mere. La Reine prit Cécile au Palais, & ce malheur l'attacha encore plus fortement à la Princesse de Sudermanie.

Le Roi marcha contre les Rebelles, & les défit par-tout où ils l'osèrent attendre. Vasa se signala, & il fit des actions si belles qu'elles mériteroient un détail particulier. La défaite des Vaincus leur mit le désespoir dans le cœur : ils appellerent Christierne, Roi de Dannemarc, à leur secours. L'avis que le Roi Stenon en eut, l'allarma : de tout tems cette Couronne devoit craindre le progrès des armes de celle de Dannemarc : c'étoit pour la vingt-troisième fois qu'elle avoit été subjuguée.

Le Roi de Dannemarc arriva avec une puissante Flote à la vûe de Stocholm, il fit cet admirable siège dont toute la terre a tant parlé, & il étoit prêt d'emporter la Ville, quand Ste-

non

non arriva pour la secourir. Ses troupes étoient belles, & si lestes, que leur seule contenance fit lever le siège au Roi de Dannemarc, & l'obligea à se rembarquer bien vîte; mais la fortune ne lui fut pas plus favorable sur mer que sur terre, il fut attaqué d'un vent contraire, qui retint trois mois ses vaisseaux dans le Port. Stenon, au lieu de profiter d'une disgrâce si bizarre qui lui livroit absolument son ennemi, eut la grandeur d'ame d'être touché de sa misère, & de lui envoyer offrir la paix à des conditions si avantageuses pour Christierne, que s'il eût été Vainqueur, il ne les auroit pas pu faire meilleures pour lui. Le Roi de Dannemarc, qui ne s'attendoit pas à un traitement si favorable, accepta la paix, & la ratifia comme l'on voulut. Stenon le reçut dans Stocholm, & lui donna tous les rafraîchissemens dont il eut besoin.

Le Roi de Dannemarc étoit le plus bel homme qui fut dans le monde. Il étoit fait pour donner de l'amour; mais ce corps si charmant renfermoit une ame exécrable en cruautés, & souillée par toutes sortes de vices. Il y avoit long-tems qu'il aimoit une misérable qu'on appelloit Sigisbrite, & dont je parlerai ailleurs: cette femme avoit beaucoup d'esprit, du reste c'étoit un monstre d'abomination, & bien digne d'être l'unique objet des amours infames de Christierne: cependant ce Prince si prévenu pour cette cruelle femme, & qui avoit fait éclater sa passion pour elle par des marques si extraordinaires, conçut un autre amour, & se trouva capable de l'unir dans son cœur barbare avec celui qu'il avoit pour elle. Les regards modestes de la jeune Princesse de Sudermanie assujettirent cette ame sanguinaire: il sut aimer à la fois la plus vertueuse Princesse du monde, & la plus impudique femme qui fut jamais; tant il est vrai que cet injuste Prince
pou-

pouvoit accorder en lui-même les choses les plus incompatibles. Dès qu'il vit cette Princeſſe, il l'aima, & dès qu'il l'aima, il ne conçut que des deſſeins ſiniſtres & criminels; il partit dans la réſolution de les exécuter en toute maniere.

Après qu'il ſ'en fût allé, Stenon ne penſa qu'à jouir du repos qu'il lui laiſſoit par la paix qu'il venoit de conclure; mais pour ſ'affurer ce repos & le rendre durable, il réſolut d'attacher plus étroitement le Duc de Griphyſolme à ſes intérêts: il étoit tout puiffant dans le Royaume, il lui avoit rendu mille ſervices conſidérables. C'étoit le plus important ami du feu Roi Suanthon. Il conſidéra qu'en lui donnant la Princeſſe ſa fille pour femme, il l'engageoit par-là à ſoutenir les droits de ſon fils, qui n'étoit qu'un enfant, afin que ſ'il venoit à manquer un jour, il pût le mettre en ſa place, & le faire régner ſur les Suédois. Dès que Stenon eût pris ce deſſein, il en fit part à la Reine ſa femme, & le communiqua au Duc de Griphyſolme, qui le reçut avec un reſpect & une reconnoiſſance proportionnés aux honneurs où l'on l'élevoit.

Mais que cette nouvelle, quand elle ſe répandit, fut reçue différemment ! Guſtave, qui n'avoit point ſenti d'amour pour la Princeſſe qu'il aimoit & qu'il révéroit comme quelque choſe de devin, ſentit beaucoup de ſatisfaction de voir l'élévation où ce mariage alloit porter ſa Famille. Ribergue, qui ne croyoit rien au monde digne de cette Princeſſe, étoit dans une mélancolie qu'il ne cachoit pas, & que la Princeſſe accompagnoit de ſes larmes, que toute ſa ſageſſe ne pouvoit refuſer à ſon deſeſpoir. Mais Cécile étoit véritablement irritée de ce qu'on deſtinoit à ſon Pere, un bien qu'elle avoit toujours deſiré à Vaſa.

Je ne puis ſouffrir que vous ſoyez au Duc de Gri-

Griphysolme, Madame, lui disoit-elle; si un mortel pouvoit aspirer jusqu'à vous, ce bonheur ne devoit jamais être dû qu'à mon frere. Votre Frere! reprit tristement la Princesse, & le mérite-t-il mieux que le Duc? A-t-il pris pour moi d'autres sentimens que ceux de l'estime? Mais enfin, quoiqu'il ne m'aime point, je ne puis me résoudre d'être à un autre: considérez encore à qui l'on me donne, au Pere de celui que j'aime; croit-on que j'aie assez de vertu pour suivre un devoir si cruel? Non, ma chere Cécile, non, cette vertu est trop médiocre pour un effort si extraordinaire. Allons trouver le Roi, il a d'autres enfans qui peuvent servir à sa politique; avouons lui ma foiblesse, & après cela ensevelissons ma honte au pied des Autels, au service desquels je me vouerai, & offrons un cœur à Dieu que le seul Vasa a été capable d'occuper dans le monde. Mais, Cécile, comment l'a-t'il occupé! vous le sçavez, vous le sçavez, reprenoit-elle, fondant en larmes; desirs déraisonnables, actions reprochables, regards indiscrets, rien ne m'a trahi. Vasa même ignore jusqu'au moindre de mes sentimens. Quoi! se recrioit-elle encore, je serois à son Pere! le Pere de mon amant me posséderoit!

Ce fut de cette sorte qu'elle se tourmenta durant deux ou trois jours; enfin, Cécile trop pénétrée de la douleur de la Princesse & de la sienne propre, prit la hardie résolution de la seconder. Elle connoissoit la vertu de son Pere, elle sçavoit combien il avoit eu d'amour pour sa femme qui l'aimoit cherement, & qui avoit une grande tendresse pour elle. Dans la parfaite connoissance qu'elle avoit de toutes ces choses, elle fit une généreuse trahison à la Princesse, en avouant à son Pere l'état de son cœur. Le Duc vit des lumieres qu'il reçût en homme sage, & qui

qui songeoit plus au bonheur de son fils qu'à sien propre : il envisagea tout d'un coup que sa fortune étoit telle , que rien durant sa vie ne pouvoit humainement la renverser ; qu'il n'en étoit pas de même de celle de Gustave , qu'il falloit l'assurer par un mariage si important , & qui devenoit si nécessaire par les raisons que sa fille lui avoit dites. Il alla donc trouver Stenon , & sans délibérer davantage , il lui dit tout ce qu'il avoit résolu de lui dire , & sçut lui représenter tant de choses pleines d'utilité & de bon sens , qu'il fit consentir le Roi à tout ce qu'il voulut ; mais , pour des raisons secrètes , ils convinrent qu'on ne publieroit pas si-tôt ce changement d'époux pour la Princesse , qu'il instruiroit dans le particulier son fils , & que la Reine prendroit soin de porter les ordres du Roi à la Princesse sa fille. Elle ne fut pas si surprise quand elle les reçut , qu'elle l'auroit été si elle ne s'y fût pas attendue. Cécile l'avoit averti de ce qu'elle avoit fait , & de ce qui se passoit d'heureux pour elle.

La Reine l'envoya chercher dans son cabinet , & ne lui parla qu'en présence de Vasa. Ma fille , lui dit-elle , quand ils furent l'un & l'autre devant elle , le Roi a changé de sentimens , il ne vous destine plus au Duc de Griphysolme ; comme je vis avec plaisir votre soumission & votre respect pour la volonté du Roi , lorsqu'il vouloit vous donner cet Epoux , je verrai les mêmes marques d'obéissance , quand vous sçauvez qu'il n'est plus de cet avis , & que c'est Vasa qu'il choisit pour le Mari que vous devez avoir. Vous vous troublez , ma fille , continua-t-elle , je sçais que vous vous deviez attendre d'être la compagne d'un Roi , c'étoit avec plaisir que je vous destinois au Trône ; mais tel est le sort des Princeses , l'intérêt de l'Etat en dispose toujours souverainement. Gustave a les vertus d'un

Prin-

Prince; s'il n'en a pas la naissance, c'est à ses pareils que les grandes destinées sont ouvertes; le feu Roi votre Aïeul naquit éloigné du Trône, son courage l'y porta; & après tout, la Royauté ne fait pas tout le charme de la vie. On peut être heureux dans une condition privée; & la douceur de ne point quitter vos parens, une mere qui vous aime, une Cour qui vous adore, être à un Epoux que vous connoissez, avec qui vous avez été élevée; croyez-moi, toutes ces choses valent bien la fortune de commander ailleurs. Toutes les raisons de la Reine étoient bonnes; elle n'avoit pas aussi de peine à persuader la Princesse; elle l'en convainquit par la réponse qu'elle lui fit. Cependant Vasa, qui avoit tout sçu par son pere, quoiqu'il fût sans amour pour la Princesse, avoit senti quelque plaisir pour le choix que l'on faisoit de lui, en lui destinant la plus belle personne qui fût dans le monde. Un jeune homme est rarement indifférent pour une chose qui lui promet tant de gloire & tant de plaisir; il fut prosterné aux pieds de la Reine tant qu'elle parla, & se traîna de cette maniere aux genoux de la Princesse, qu'il regardoit avec un respect infini. La Reine les embrassa tous deux, & les laissant ensemble: je vous laisse, mes enfans, leur dit-elle, songez à vous aimer, & à mériter d'être heureux, en aimant la vertu par-dessus toutes choses.

Vasa fit éclater ses transports devant la Princesse, les prenant lui-même pour des sentimens d'amour; & la Princesse préoccupée par le sien, le crut aussi-bien que lui, parce qu'elle le désiroit. Elle s'abandonna à toute l'innocence de ses desirs, & les voyant si heureusement autorisés, elle en laissa assez voir à Gustave, pour faire la félicité de tout autre que lui.

Ils vivoient heureux : Gustave étoit persuadé qu'il

qu'il aimoit la Princesse, & elle sentoît & croyoit tout ce qu'il falloit pour sa pleine satisfaction. Ribergue étoit le seul misérable. La Princesse lui avoit fait confidence de l'état de ses affaires; & en enviant la fortune de Vasa, il ne fit jamais rien pour la détruire. Il déplorait en secret la violente passion de la Princesse. Il voyoit que Vasa étoit fort éloigné d'en sentir une pareille, & il démêla aisément les sentimens d'admiration, d'estime, & de respect qu'il avoit simplement pour elle.

Ils en étoient en ces termes, quand on apprit à la Cour de Suede que le Roi de Dannemarc s'étoit mis en chemin pour venir à Stocholm. Il manda à Stenon que c'étoit pour le visiter, & lui demander en personne la Princesse de Sudermanie pour le Prince de Dannemarc. La Princesse frémit à cette proposition; & son malheur voulut qu'elle fut acceptée. Après bien des délibérations, le Conseil de Suede conclut qu'il ne falloit point s'attirer sur les bras un si puissant ennemi que Christierne; qu'il falloit livrer la Princesse. Le Duc de Griphysolme même fut de cet avis, & espéra retrouver l'alliance du Roi dans d'autres filles qu'il avoit.

Christierne fut reçu du Roi Stenon avec un accueil digne de la Majesté de son Hôte. On employa les fêtes & tout ce que le luxe fournit de plus galant & de plus magnifique pour le divertir. Christierne, qui ne venoit que pour accomplir des desseins détestables, ne demandoit la Princesse pour son fils, que dans la pensée de ravir cette innocente proie, pour exécuter toutes les horreurs qu'il méditoit. Il ne la trouva que trop embellie pour se confirmer de nouveau dans ses pernicieux projets. Il ne put s'empêcher de donner des marques de mépris & de haine au Duc de Griphysolme, qu'il regardoit com-

me

me son rival, dans la croyance où il étoit avec tout le monde, que sans la proposition du mariage du Prince de Dannemarc, le Duc auroit épousé la Princesse; mais il ne put aussi cacher son amour pour la Princesse: il en donna des témoignages si visibles, qu'ils allarmerent la Reine, qui en tira aisément l'aveu de la bouche de la Princesse. Cette habile femme, qui, par un sentiment secret & judicieux, prévint dès lors tous les malheurs qui pouvoient suivre un amour si fort à craindre, voulut éclaircir le Roi, qui prenoit pour tendresse de pere tout ce que Christierne faisoit.

La Reine, par une invention admirable; & dont une fameuse Princesse se servit quelques années après elle, fit mettre dans la chambre de Christierne une Sarbacane, par où elle n'apprit que trop ses horribles intentions; en effet, elle scût qu'il vouloit donner la Princesse à son fils, & surprendre son innocence; où bien s'il la trouvoit aussi vertueuse qu'il avoit lieu de le craindre, de se défaire de la Reine sa femme & du Prince son fils, pour la faire monter dans son lit & sur le Trône.

Le Roi Stenon fut épouvanté de tout ce qu'il venoit d'apprendre, il avisa assez précipitamment avec le Duc & quelques-uns de ses amis, aux moyens les plus prompts & les plus sûrs pour se défaire d'un si dangereux hôte, & pour colorer le refus qu'il lui vouloit faire de sa fille; pour ce sujet, on fit naître des difficultés sur le jeune âge du Prince de Dannemarc. Stenon dit qu'il vouloit garder sa fille jusqu'à ce que le Prince fût en âge de l'épouser. Christierne, qui se douta bien que Stenon avoit changé, & qu'on ne cherchoit qu'à rompre honnêtement avec lui, voulut aussi payer d'adresse, & donner ruse pour ruse. Il feignit donc d'être content, & arrêta toujours ce prétendu mariage; il redoubla ses caresses &

& ses honnêtetés pour la Famille Royale & pour tout le monde en général, & mit tout en pratique durant ce tems-là, pour tâcher d'enlever la Princesse, mais elle étoit trop bien gardée pour cela. La Reine ne sortoit plus du Palais ; & Christierne, voyant que les moyens lui en étoient absolument interdits, résolut d'enlever le Roi Stenon au lieu de la Princesse, sachant bien que quand il seroit en sa puissance, il lui seroit aisé d'avoir ensuite la Princesse. Ainsi donc ce barbare résolut de violer tous les droits de l'hospitalité ; il fit les apprêts d'un superbe festin qu'il vouloit donner sur son vaisseau au Roi Stenon, la veille de son départ.

Dès le matin il envoya prier en cérémonie le Duc de Griphysolme, & trois autres des premiers Seigneurs du Royaume, afin qu'ils lui aidassent à recevoir le Roi quand il arriveroit dans son vaisseau. Le Duc, qui dans le dessein qu'il avoit pour l'agrandissement de son fils, lui cédoit déjà tous les honneurs, se réserva pour accompagner Stenon, & envoya Vasa avec les trois autres Seigneurs au Roi Christierne. A peine furent-ils dans son Vaisseau que, sans garder de circonspection, ses Gardes se jetterent promptement sur eux, & les désarmèrent. Le jeune Vasa, qui vit leur action, eut le tems de porter la main à son épée, & la tirant brusquement, il eut le loisir de se mettre en défense. Ce jeune Lion ne s'effraya point de voir tant d'épées tournées sur lui ; il abattit de trois coups trois des plus insolens qui s'approcherent ; & s'élançant en furieux jusques sur Christierne même, il auroit par un coup heureux terminé tous ses desseins, si on ne se fût opposé à sa valeur : tout ce qui étoit-là se jeta au devant du Roi, qui échappa ainsi à la fureur de ce hardi jeune-homme. C'est ainsi, lui crioit-il, que tu commences tes dé-

tel-

testables projets. Acheve , Roi barbare , & ne crains pas la justice du Ciel ; & quand il se vit accablé par le nombre , pris & désarmé : O Dieu , dit-il , n'abandonnez pas Stenon , & sauvez l'innocente Princesse de Sudermanie.

Quand Christierne eut fait charger de chaînes ces quatre Seigneurs , il alla d'un aussi grand sens froid que s'il ne s'étoit rien passé au devant de Stenon , qui venoit peu accompagné se livrer à lui ; mais Stenon , remarquant quelque trouble dans la contenance de ceux qui accompagnoient le Roi de Dannemarc , & n'y voyant point les quatre Seigneurs qui l'avoient précédé , se douta de la trahison : il demanda où ils étoient ; & pour toute réponse , le Roi de Dannemarc fit faire main basse sur tout ce qui accompagnoit le malheureux Stenon. Ce Prince se défendit avec une valeur & une prudence admirables. Le Duc de Griphysolme fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de son expérience ; mais leurs efforts auroient été inutiles , & ils auroient succombé enfin sous le nombre des perfides Danois , si la Reine , toujours prévoyante & soupçonneuse , n'eût envoyé Ribergue qui étoit demeuré auprès d'elle , & qui , haïssant naturellement le Roi de Dannemarc , avoit évité de suivre le Roi ; mais la Reine lui commanda d'y aller accompagné , désapprouvant le petit nombre de gens que le Roi avoit pris avec lui. On ne put arriver plus à propos que fit Ribergue : il trouva les choses au plus mauvais état où elles pouvoient être. Furieux , il se jeta par-tout où le péril étoit extrême , & par-tout il changea le sort des armes , & tourna si absolument l'avantage de son côté , qu'il sauva le Roi Stenon , défit Christierne , & le contraignit de regagner à la hâte ses vaisseaux , & de mettre au plus vite à la voile ; ainsi ce perfide Roi ne
rem-

remporta que la honte de ses desseins, Il emmena les quatre Seigneurs Suédois, qu'il mit dans la Forteresse de Copenhague, où Vasa vécut pour être réservé à une destinée glorieuse, & les trois autres moururent d'affliction & de misere.

Ce Roi barbare fut désespéré d'avoir manqué son entreprise; la vûe de son infame Sigibrite qu'il aimoit ne le consoloit point de la perte qu'il croyoit avoir faite de l'illustre Princesse qu'il aimoit aussi. Il entretenoit toujours ses commerces dans la Suede avec le parti mécontent, qui, ravi des semences immortelles de guerre que la perfidie des Danois venoit de semer, rappella par la Gothie le Roi de Danemarck, & lui ouvrit ainsi le chemin pour se rendre maître de toute la Suede.

Il marcha par terre, & vint avec une puissante armée contre l'infortuné Sténon, qui ne pouvoit lui en opposer qu'une bien différente en nombre. La Reine, qui vit tous les périls qu'il y avoit à redouter, courut au plus dangereux; elle crut devoir éloigner & sauver la cause innocente de tant de maux; elle songea à cacher l'admirable Princesse de Sudermanie, & en cas de malheur, de l'empêcher de tomber jamais en la puissance de l'injuste Roi de Dannemarck.

Elle la fit partir secrètement, accompagnée de sa Gouvernante, de deux ou trois femmes de qualité & de Cécile, & la confia au plus vertueux de tous les hommes. C'étoit Ribergue qu'elle choisit pour la garde d'un dépôt si précieux; il ne lui étoit pas moins cher qu'à la Reine, & il avoit un double intérêt à le lui conserver. Le lieu de leur azile fut dans la Dalécarlie, Province grossiere, & dont les peuples simples & naïfs n'étoient point du tout civilisés.

Cependant Sténon marcha contre Christierne,

& lui présenta la bataille : ce malheureux Prince fit des actions miraculeuses : il étoit par-tout à la tête des siens, secondé vaillamment du Duc de Griphysolme ; mais enfin ce Roi infortuné, après des efforts de courage au dessus de ce qu'on en pourroit dire, fut blessé si dangereusement que ses gens l'emportèrent hors du combat ; & par cette retraite donnerent la victoire au Roi de Dannemarc. Elle fut complète, & par la mort de Sténon, & par le peu de résistance qu'on lui fit. La nouvelle de ce malheur ne parvint que trop tôt aux oreilles de la Reine Christine. Cette courageuse Princesse, après avoir donnée aux premiers mouvemens de sa douleur cet accablement qu'elle produit dans l'ame la plus ferme, songea à sauver les précieux restes de la Maison Royale, & après avoir tenté vainement sa fuite en Pologne, elle tourna ses pas vers la Moscovie, où elle trouva une retraite paisible pour le reste de ses jours.

Le Roi de Dannemarc avançoit cependant vers Stocholm ; il y entra avec autant de facilité qu'il auroit fait dans Copenhague ; il pensa mourir de douleur, quand il n'y trouva pas la Princesse de Sudermanie. La rage qu'il eut de ce qu'un bien qu'il cherchoit par des voies si violentes lui étoit échapé, lui inspira une telle fureur qu'il résolut de la répandre sur tout le Royaume. Ils fut d'abord établi Roi paisible ; les cérémonies de son Couronnement s'y firent avec une pompe funebre qui cachoit les plus détestables desseins ; tous les Grands du Royaume y assisterent, attirés par la feinte douceur du Roi de Dannemarc. Après sept jours de jeux, de tournois, de courses de bague, & de bals, le Roi fit un festin royal à tous les grands Seigneurs, qui fut terminé par cette horrible tragédie dont tous les

His-

Historiens ont parlé, & qui fit frémir tous les Peuples de la Chrétienté. Le banquet fut arrosé par le plus noble sang de Suede. On commença cette exécution barbare par l'illustre Duc de Griphysolme, qui avoit toujours été un sujet de haine & de jalousie au Roi de Dannemarc, par les prétentions qu'il avoit eues pour la Princesse de Sudermanie; on fit périr toute la Noblesse; on n'épargna pas les Têtes sacrées, & les Autels ne purent servir d'azile à leurs Prêtres vénérables. Le Peuple ne fut pas mieux traité; & la Ville de Stocholm ne fut plus qu'un vaste cimetiere, où la fureur & l'insolence des Danois avoit exercé la plus sale brutalité. Tirons le rideau sur un acte de cruauté si inoui. Les Provinces en frémirent, & d'un commun accord, les deux Partis qui avoient été jusqu'alors opposés se réunirent, c'est-à-dire, les restes infortunés des amis de Sténon, & ceux qui lui avoient été contraires, & qui avoient appelé le monstre qui venoit de répandre tant de sang. Ils jurèrent tous sa perte & le recouvrement de la liberté; ils s'assemblerent avec une diligence qui n'est pas croyable dans un tumulte pareil; comme ils étoient en peine d'élire un Chef qui les conduisit & qui les vengeât, ils virent parmi eux un Guerrier de haute apparence, qui leur fit un discours qui leur arracha les larmes des yeux, sur l'inhumanité que le barbare Roi de Dannemarc avoit exercée contre leurs Concitoyens & contre leur Pays, qui les anima de telle sorte que, sans délibérer un moment, ils élurent cet Inconnu, & le prièrent brusquement de les mener droit à Stocholm. Il ne perdit pas un moment, & profitant de cette belle ardeur, il chassa en peu de tems le Roi de Dannemarc de la Suede, qui s'en allant exerçoit par tout des cruautés effroyables; & ayant appris que ce vaillant

Chef étoit Ribergue, & se trouvant dans une de ses terres près du Monastere de Néaval, il massacra toute son innocente famille.

Dès que le Roi Christierne fût hors de la Suede, les Suedois, contens d'en avoir chassé l'ennemi, posèrent bas les armes, & chacun se retira chez soi, bien que les Places du Royaume fussent encore remplies de garnisons Danoises, & que le Roi de Dannemarc eût laissé dans Stocholm un Vice-Roi, nommé Théodore, de sorte qu'il étoit encore le maître de la Suede.

Ce fut en vain que Ribergue leur remontrait leur lâcheté, que le plus fort étoit fait, qu'ils le suivissent seulement, & que dans peu il ne resteroit pas un Danois en Suede, & qu'il rendroit leur Pays tranquille comme il l'avoit été autrefois. Ils furent sourds à ses paroles, & préférèrent la servitude & l'oisiveté à tout ce qu'on leur en put dire. Ainsi Ribergue fut contraint de les abandonner : il se retira où son amour l'appelloit, & fut essuyer les larmes que la déplorable Princesse de Sudermanie donnoit tous les jours au malheur de sa Maison.

Il est tems d'aller trouver Gustave dans la Forteresse de Copenhague, où il étoit en prison, ignorant les disgraces de sa famille & de son Pays; & comme la premiere destinée de son cœur fut marquée en Dannemarc, je vais faire ici une description des principales personnes dont j'ai à parler.

La Cour de Dannemarc étoit en ce tems-là, sans contredit, la Cour la plus galante & la plus polie qui fût dans tout le Septentrion. La Reine Elisabeth, la plus aimable des Sœurs de l'Empereur Charles Quint, y avoit répandu un air de politesse & de galanterie. Cette Princesse étoit fille du plus beau Prince que la terre eut jamais porté, elle étoit aussi parfaite-
ment

ment belle ; elle avoit une vertu , un esprit ; & une douceur incomparables. Avec ces qualités , elle n'étoit point aimée du monstre qu'on lui avoit donné pour époux. Il suffisoit qu'elle fût vertueuse ; c'étoit assez pour la hair. Cette Princesse avoit eu un fils & deux filles du Roi son époux. Le Prince étoit fort jeune , ainsi l'on ne pouvoit fonder rien de certain sur lui.

Les Princeses étoient deux miracles de beauté ; toutefois avec quelque différence. Dorothee avoit tout l'éclat que les blondes ont accoutumé d'avoir , & toutes les aimables qualités que l'on peut désirer en une Princesse. J'en dirai davantage de Christine : c'est ainsi que s'appelloit la Princesse dont j'ai tant à parler. C'étoit la beauté la plus surprenante , la plus vive , & la plus majestueuse que l'on eût jamais vu ; à quinze ans elle étoit de la taille la plus belle , fort menue , un peu moins grande que la Princesse de Sudermanie : comme elle , elle avoit de grands yeux noirs , & les cheveux de même couleur ; Christine n'avoit pas l'air si brillant , mais elle l'avoit aussi majestueux , elle avoit joint en sa personne toute la beauté de son Pere & de son Aïeul. Elle avoit les regards touchans de l'Archiduc & le sourire charmant de Christierne ; les graces avoient formé toute sa personne , & ses actions les plus négligées attiroient & enlevoient les cœurs ; elle avoit un esprit tout divin. Toute l'Europe avoit concouru à la rendre parfaite. L'Empereur son oncle lui avoit envoyé tout ce que l'Espagne avoit de bon pour l'instruire. Ferdinand lui avoit donné de ce que l'Allemagne pouvoit lui donner. La Reine de Hongrie lui avoit envoyé tout ce qu'elle avoit pu , & par son commerce elle lui avoit communiqué tout son esprit. Marguerite Duchesse de Savoie lui avoit prodigué la délicatesse d'Italie , & Eléo-

nor d'Autriche lui faisoit part de toute la galanterie & de la politesse de France. Elle parloit toutes les langues de ces divers Pays; elle avoit auprès d'elle tous les maîtres qu'on lui avoit pu envoyer de France; elle sçavoit toutes les agréables Sciences que l'on peut sçavoir : je ne la représente que comme elle étoit, & tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire sçavent bien que je ne parle que suivant la vérité.

Après la peinture que je viens de faire, main a peine d'en tracer une autre qu'il lui est opposée. Je quitte de si brillantes couleurs, & n'en puis trouver d'assez noires pour représenter Sigibrite. Elle étoit née en Hollande, dans la lie du Peuple, & parvenue par des moyens extraordinaires au rang de Maîtresse du Roi de Dannemarc; c'étoit une femme de quarante-cinq ans, grande, blonde, d'une beauté effrontée, qui avoit l'esprit méchant, cruel, intéressé, & un ascendant effroyable sur celui du Roi. Il n'est pas nécessaire de parler des autres personnes qui composoient la Cour de Dannemarc : je dirai seulement qu'Eric Banner, jeune Seigneur des plus considérables, & cousin-germain de Gustave, étoit parfaitement bien fait, & avoit mille charmantes qualités qui le rendoient un des hommes du monde le plus aimable.

Ce fut lui qui, en arrivant à Copenhague, demanda au Roi, sur sa parole, Vasa, offrant de le représenter toutes les fois qu'on le voudroit. Le Roi lui accorda sa demande, à condition d'une somme, dont il convint, que Vasa lui paieroit pour sa rançon dans le tems qu'il voudroit lui rendre la liberté; & qu'en attendant il seroit sur la parole d'Eric dans Copenhague, & qu'il lui seroit permis de paroître à la Cour.

Eric, ayant obtenu une réponse si favorable & si peu attendue, courut ou vola droit à la For-
teresse

teresse pour délivrer son cousin, & pour lui porter en même tems les tristes nouvelles de la désolation de sa patrie. Vasa eut d'abord quelque joie de sa liberté; mais ensuite, quand il eut appris tant d'horribles actions de Christienne, il ne s'en voulut servir que pour punir ce monstre, & pour le payer de tous ses forfaits. Tant qu'Eric parla, on voyoit en Vasa tous les mouvemens de son ame aux diverses agitations de son visage; il devenoit tout en fureur, il s'attendrissoit, il pâlissoit de crainte, il frémissoit de colere; les malheurs de Sténon le touchèrent, la mort de son pere l'accabla, la trahison & la cruauté du Roi de Dannemarc l'effrayerent; & quand Eric eut cessé de parler, après un assez long silence: mais qu'est devenue, dit-il, la Princesse de Sudermanie? vous ne m'en parlez point. Je n'en ai pas sçu de nouvelles, reprit Eric: je sçai seulement qu'elle n'étoit plus à la Cour quand nous donnâmes la dernière bataille; & nous avons sçu depuis à Stocholm que le Roi son pere l'en avoit fait partir secretement, & qu'on ne sçavoit où elle étoit allée. Pauvre Princesse! s'écria Gustave, les larmes aux yeux; ensuite se tournant vers Eric: elle mériteroit une autre destinée, continua-t-il, mais ma sœur sera avec elle; & si Ribergue est encore au monde, il ne l'aura point abandonnée. Hélas! reprenoit-il, que j'ai été ici inutile à ma patrie! Eh, qu'auriez-vous fait, lui dit Eric? Je serois mort comme tant d'autres, reprit Gustave, ou j'aurois vengé leur mort: je ne veux point de la liberté que vous m'offrez; & que voudriez-vous que j'en fisse? Je ne m'en servirois que pour percer le cœur du Roi de Dannemarc. De quel œil voulez-vous que je voie ce monstre teint du sang de mon pere, noirci de tant de cruautés? Non, laissez moi mes chaines; toutes pesantes qu'elles

font, je les trouve plus supportables qu'une feinte liberté, qui ne m'offre qu'une véritable servitude, dont pour tout fruit je ne recueillerois que l'infamie & la lâcheté. Eric fut long-tems à combattre l'obstination de Gustave, & n'en seroit point venu à bout, sans l'espérance dont il le flatta, qu'avec le tems il pourroit être nécessaire à son Pays, & trouver une glorieuse occasion pour sa vengeance.

Dans cette seule pensée, Vasa se rendit & accepta sa liberté; il consentit même à dissimuler ses ressentimens, & se prépara deux jours après à aller voir le Roi. Il entra dans sa chambre avec une fierté qui alloit presque jusqu'à l'insolence, malgré les remontrances & les avis d'Eric: on voyoit sur son front l'indignation & la colere, dans tout ce que ces caractères ont de plus vif. Le Roi ne remarqua que sa bonne mine: il parut surpris & charmé à la vûe de Gustave, & par l'ascendant qu'il avoit sur Christienne, il adoucit la férocité du Roi de Dannemarc: il regardoit Gustave avec autant de plaisir que si c'eût été la première fois qu'il le voyoit: & comme il étoit le plus bel homme de son siècle, il sembloit qu'il se contemploit en lui: il lui dit des choses obligeantes; il fut gai, il parla de galanterie & avertit Vasa, que les prisons des Dames de Dannemarc étoient bien plus rigoureuses que les siennes.

Au sortir de chez le Roi, Eric mena Gustave chez la Reine. Il entra chez elle du même air qu'il étoit allé chez le Roi, mais il fut bientôt humilié; & quand le Majesté de cette Princesse n'auroit pas produit cet effet, il y vit d'autres objets qui pouvoient tout attendre de leur puissance. La Reine lui fit un accueil gracieux & tout plein de bonté; la belle Dorothee, qui étoit auprès d'elle avec plusieurs Dames de qualité, le reçut

reçut d'un air agréable & riant, qui lui fit avouer que cette Princesse étoit très-agréable.

Les Cours des Rois de ce tems là n'étoient pas si cérémonieuses qu'elles le sont en celui-ci : les gens d'une certaine qualité étoient fort familiers avec eux, & la liberté qu'on avoit, rendoit leur accès plus agréable.

Quand Gustave eût fait ses premiers complimens, & qu'il eût reçu les civilités que l'on lui fit, il parut inquiet. Avant que de s'asseoir, il tourna deux ou trois fois la tête, & sembloit chercher ce qu'il ne trouvoit pas. Après quelque moment d'entretien, la Reine Elisabeth demanda la Princesse Christine : on lui dit qu'elle étoit occupée à se parer d'un habillement à la Françoisé que la Reine Eléonor lui avoit envoyé ; enfin, après une petite attente, cette charmante Princesse porta un nouveau jour dans un lieu qui brilloit déjà de tant de clartés : la jeunesse, les jeux & les ris, tous les charmes, entrèrent avec elle. Vasa fut frappé, son heure étoit venue : il aima, il s'approcha de la Princesse avec une espèce d'adoration. Quand ils furent près l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent, se regarderent depuis la tête jusqu'aux pieds, & se dirent dans le fond de leurs cœurs, qu'eux seuls dans l'Univers étoient dignes l'un de l'autre.

Quand la Princesse eut pris sa place, la conversation fut d'abord fort tumultueuse par les louanges infinies qu'il lui donna sur la galanterie de son habit. Vasa la loua comme les autres, mais avec ce discernement délicat qui dit tant, & qui laisse tant penser de choses. Ensuite on passa à d'autres sujets ; Christine parla peu, & rêva beaucoup : pour Vasa, sa conversation fut fort animée, il eut tout son esprit ce jour-là, il ne pouvoit souffrir la rêverie qui sembloit occuper la Princesse, tout son soin étoit

de l'en retirer, & toutes les fois qu'il le faisoit, le visage de Christine se couvroit d'une petite rougeur.

Je ne dirai pas qu'il passa mal la nuit: il est vrai qu'il ne dormit point, mais il eut de si belles choses qui l'occupèrent qu'il ne fut point du tout à plaindre.

L'idée de la Princesse Christine le charma toute la nuit: il s'aperçut de cette application à ne songer qu'à elle, il en soupira. Il connut d'abord la nature de son mal. Il en parla à Eric dès qu'il le vit: je suis amoureux, lui dit-il, & croiriez-vous qu'entre tout ce qu'il y a de personnes sur la terre, ce fût à la fille du cruel Christienne à qui je donne mon cœur? Eric fut épouvanté, & d'une passion si tôt née, & de l'aveu qu'il lui en faisoit. Parlez vous sérieusement? lui dit-il: Et seroit-il possible que vous fussiez réduit à une destinée si malheureuse? Qu'a donc de si étonnant ce que je vous dis? reprit Gustave: Christine n'est-elle pas la plus belle Princesse de l'Univers, & n'ai-je pas une ame capable de recevoir l'impression que font ses charmes? Oui, repartit Eric, Christine est belle, & vous avez une ame qui peut se soumettre à l'empire de sa beauté; mais toutes les raisons défendent à Gustave d'avoir des yeux pour elle, & de les élever jusqu'à elle. Christine est fille de Roi, Christine est fille de Christienne. La rigueur de votre fortune s'oppose à l'élévation de vos sentimens; & après un obstacle si invincible, comment voulez-vous accorder l'amour de la fille avec la haine que vous avez pour le pere? Pour la haine que j'ai pour Christienne, reprit Gustave, j'avoue qu'elle m'a fait sentir avec répugnance l'amour que j'ai pour Christine; mais elle l'emporte sur lui: j'ai toujours pour lui la même horreur, & je sens que j'aurai toujours le même amour pour elle.

elle. Je suis fâché d'aimer la fille de mon ennemi, voilà seulement ce qui m'embarasse : car pour aimer la fille d'un Roi, ce n'est pas ce qui m'épouvante : mes pareils portent bien haut l'orgueil de leurs pensées, & ne voient pas de grandes distances entre le Trône & eux. Enfin je sens que je l'aime, cette fille de Roi ; je sçais qu'elle est formée d'un sang qui m'est odieux ; je connois que tout me défend d'espérer ; je comprends qu'il faut être téméraire pour oser former des projets ; je crains qu'elle n'ait peut-être plus de fierté que son pere ; mais, quoique je sçache toutes ces choses, Eric, le dessein en est pris, je l'aime, encore une fois, & je n'attens que l'occasion pour lui faire voir que je l'aime.

C'est de la sorte que Vasa s'applaudissoit dans un amour où un autre auroit trouvé tant à combattre. Il voyoit Christine tous les jours, mais il ne lui étoit pas bien aisé d'exécuter ses entreprises. Elle étoit toujours accompagnée de la Princesse sa sœur, & de toutes les Dames qui étoient à la Cour de Dannemarc. Il s'étoit fort attaché à la Princesse Dorothée ; elle s'étoit plu en son entretien, & préféroit sa compagnie à celle de tout autre : elle l'avoit même mis au rang de ses amis, & cette distinction avoit infiniment touché Gustave.

Un jour que Dorothée se trouvoit mal, qu'elle étoit au lit, que la Princesse Christine étoit couchée sur ce lit, & qu'il y avoit cinq ou six personnes dans la chambre, de peur qu'un plus grand nombre ne l'incommodât, on se mit à faire plusieurs recits de ce qui s'étoit passé à la Cour de Dannemarc depuis quelques années : chacun faisoit sa petite histoire ; on parla fort de Colombine, fille de Sigibrite, qui étoit morte depuis un an. Les uns contoient l'imprudence du Chancelier Valquendorf, qui ayant découvert le

desert où cette belle personne se tenoit, en devint amoureux & en fit confidence au Roi, qui devint son rival. Mucé, homme de beaucoup d'esprit, bien fait de sa personne, & qui étoit le chef de la Noblesse de Sutland, s'étendit fort sur le malheur de Toberne. Sibille, fille agréable de sa personne & de la plus haute qualité, exagéra les imprudences de Fébourg; & enfin chacun rapportoit ce qu'il sçavoit de tant d'avantures qui avoient produit des événemens si sinistres.

Je vous assure, dit la Princesse, que vous dites-là bien des choses de tout ce qu'a produit la beauté de l'infortunée Colombine; mais personne n'en sçait davantage que nous, dit-elle, en soupirant & regardant Dorothée; & si ma sœur se portoit mieux, continua-t-elle en abaissant sa voix & parlant à Mucé, elle vous diroit des choses surprenantes, & qui ne sont encore venues à la connoissance de qui que ce soit. Ah! Madame, dit alors Gustave, du même ton qu'elle avoit parlé, si je pouvois espérer la même faveur, que ma curiosité seroit satisfaite! il y a si long-tems que j'entens parler si diversement de Colombine, que je meurs d'envie de sçavoir au vrai ce que j'en dois penser. Votre envie seroit bien plus grande, reprit Sibille, observant que le reste de la compagnie étoit occupé à de nouveaux recits, si vous aviez vu comme moi une si belle personne. Il est vrai, poursuivit Mucé, que l'idée qui m'en reste me charme encore; & que je serois ravi de sçavoir bien précisément ce qui a été si obscur pour toute la Cour. Ce que vous en pourriez apprendre, dit Christine, est de plus grande importance que vous ne pensez; mais, comme je suis persuadée que Mucé & Sibille sont discrets, je crois la même chose de Vasa, & fais honneur au goût de ma sœur, qui l'ayant choisi pour son ami, ne se trompe point au choix qu'elle fait; ainsi je
vous

vous promets que la première fois que nous pourrons nous rencontrer ensemble, Dorothée vous racontera des choses qui mériteront votre attention. Ensuite la Princesse ayant haussé sa voix, tout le monde se remit dans la conversation, & on continua de dire des Aventures. Vasa, qui vouloit profiter de tout, & qui vit que les matières qu'on traitoit lui fournissoient une occasion favorable, après s'être long-tems excité à ce qu'il vouloit entreprendre, il se détermina tout-à-fait, & regardant Dorothée avec un air mystérieux; je sçais, lui dit-il tout haut, une chose mille fois plus surprenante & plus jolie que tout ce qu'on a conté tout aujourd'hui, & si vous voulez me garder le secret, je pourrois me résoudre à vous en faire part. Ah! Vasa, s'écria Dorothée, qu'est-ce que vous pouvez sçavoir, & que vous ne m'avez pas encore dit? Est-ce dans cette Cour que cela est arrivé? Oui, continua Vasa, c'est dans cette Cour: cela se passe en votre présence & à vos yeux; & il est étrange que vous ne vous en soyez pas apperçue. Que vous me donniez de curiosité! reprit Dorothée. Venez, venez tout à l'heure me le dire. Mais la Princesse l'entendra, repartit Gustave; est-elle discrète & m'assurez-vous, continua-t-il d'un air galant & enjoué, qu'elle fera un bon usage de ce que je m'en vais dire? Oui, lui dit Dorothée, je vous promets tout ce que vous voudrez: & je vous assure, continua Christine, que vous ne devez point craindre de risquer votre secret; je vous promets de la fidélité autant que je sens bien que je vais avoir d'attention. Gustave, ayant encore exigé de nouvelles assurances, pour mieux tromper le reste de la compagnie qui s'éloigna un peu par respect, se leva, & mit un genou à terre proche du lit sur lequel étoient les Princesses, & se penchant à l'oreille de Dorothée; L'aventure que je sçais,

Madame, lui dit-il, vous surprendra sans doute, & devoit vous toucher de pitié; c'est qu'il y a dans cette Cour un malheureux, qui fut frappé dès le premier moment qu'il vit une divine personne; il la voit, il l'admire, il l'adore tous les jours; ses tendres soupirs & ses regards amoureux trahissent quelquefois son secret; il souffre, il endure tout ce que l'amour a de plus rigoureux. Il sçait que tout est contre lui, hors le Dieu qui l'anime; mais, il aime, il est audacieux, il ne sçauroit vivre, s'il ne rompt le silence où sont respect l'a retenu.

Gustave s'arrêta-là: les Princesses étoient si interdites qu'il auroit pu parler toujours: elles avoient d'abord remarqué l'émotion extraordinaire de Gustave; malgré sa hardiesse, il avoit le visage tout en feu, un éclat, une langueur dans les yeux, qui marquoit qu'il parloit de lui-même, & qu'il étoit agité des mouvemens qu'il représentoit. Il remarqua le trouble qu'il causoit dans les Princesses; & arrêtant fixement ses yeux sur le visage de Christine, est-il tems qu'il parle, Madame, lui dit-il, & de quelle peine, de quels tourmens, va-t-on accabler ce présomptueux, ce téméraire, qui aime & qui veut toujours aimer la plus belle Princesse de l'Univers? Gustave se tut encore: Dorothee le regardoit avec surprise; mais quand elle tourna les yeux sur sa sœur, & qu'elle vit l'étonnement où elle étoit; elle ne put s'empêcher de rire: mais elle surmonta bientôt ce premier mouvement, de peur de déplaire à sa sœur, & de l'embarrasser. Vasa, qui avoit fait ce qu'il avoit voulu faire, se leva, & prenant la parole tout haut: je sçavois bien, dit-il, que ma Nouvelle vous surprendroit: elle est sûre, & vous pouvez compter que rien au monde n'est plus véritable. Christine, revenant alors du désordre où Vasa l'avoit jettée; approchez, lui dit-elle, en lui fai-

faisant signe de la main, vous ne sçavez pas la fin de votre Histoire, je veux vous l'apprendre : vous ne vous y attendez-pas, & si le commencement que je ne sçavois pas m'a étonné, vous verrez que la suite ne vous touchera peut-être pas moins. Alors Gustave s'étant approché en tremblant, & la Princesse se penchant vers lui : ce téméraire, ce présomptueux, lui dit-elle, mérite tous les supplices qui sont dûs aux coupables comme lui ; qu'il se taise donc, continuait-elle, mais qu'il se taise pour toujours. Entendez-vous, Vasa ? c'est à vous que je parle, vous serez puni, si vous n'obéissez. Et pour ne donner pas le loisir à Gustave de répondre, la Princesse appela Sibille ; mais Vasa, parlant à l'oreille de Dorothee, ayez pitié de moi, Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas ; je vous en conjure par toute l'amitié que vous m'avez promise. Mais vous êtes fou, lui dit-elle, pensez-vous bien à tout ce que vous venez de dire ? Je le désapprouve extrêmement : je ne sçaurois condamner la Princesse, vous l'avez fâchée. Ah ! Vasa, on est bien plus circonspect en Dannemarc qu'on ne l'est en Suede ; & quoique vous ne soyez pas né sujet du Roi mon Pere, songez à tout ce qui peut s'opposer à l'extravagance de vos discours : quels sont vos desseins, & à quoi peuvent-ils aboutir ? A vivre & à mourir d'amour, lui répondit-il ; il n'est plus tems de délibérer sur un destin écrit dans le Ciel : je souscris avec plaisir à tout ce qui m'arrive, & quoiqu'il en puisse être, j'aimerai toute ma vie la Princesse de Dannemarc.

C'est ainsi que Gustave se tira d'un premier pas qui auroit été si difficile à tout autre. Depuis, il ne perdit nulle occasion de faire parler ses yeux.

Mais ce n'étoit pas assez pour un homme comme lui, il falloit un autre langage & quelque dé-

défense que lui eût fait Christine, ce respect profond & sincère que sa seule personne lui causoit, sa modestie, sa fierté tout l'engageoit au silence; mais étant fille de Roi, le courage de Vasa ne pouvoit s'y soumettre. Si elle eût été d'un rang égal au sien, il se seroit réduit à souffrir & à obéir, mais elle étoit née sur le Trône; il croyoit par la grandeur de ses sentimens remplir l'intervalle qu'il y avoit de lui à elle; il ne pouvoit souffrir les obstacles qui les séparoient, & il espéroit par sa fortune & son amour trouver de quoi les surmonter. Il ne lui venoit même nul scrupule du côté de la Princesse de Sudermanie; & comme son cœur n'avoit rien senti pour elle qui fût égal aux sentimens qu'il avoit pour la Princesse de Dannemarc, il ne comptoit pour rien les engagements que Stenon avoit voulu qu'il prit avec sa fille. Mais comme il étoit véritablement généreux, il ne pouvoit penser à cette Princesse infortunée sans entrer dans les derniers attendrissemens: il s'en représentoit une image touchante, & ses malheurs & ses vertus remplissoient son souvenir de pitié & d'admiration.

Belle Princesse, s'écrioit-il quelquefois, où êtes vous? Que ne puis-je vous secourir! au défaut de ce cœur que Christine vous ôte, vous aurez sa plus tendre affection, si vous n'avez pas son amour. Oui, je répandrai la dernière goutte de mon sang pour votre service. O Dieux! que ne puis-je vous venger!

C'étoit de la sorte que Gustave pensoit à cette déplorable Princesse, tandis qu'il s'abandonnoit à l'amour qu'il avoit pour la Princesse de Dannemarc. C'étoit aussi dans ce tems-là, que toute la Cour étoit occupée d'un Caroussel qui se préparoit, dont quinze jeunes Seigneurs étoient; mais ce qui étoit de singulier & de galant, il

y avoit aussi quinze jeunes Dames, vêtues en Amazones, qui devoient marcher chacune à côté de son Chevalier; & cela, parce que les Princesses montoient parfaitement bien à cheval. Christine devoit porter le bouclier du Prince son frère, il étoit son Chevalier; & tous les Etrangers étoient conviés à venir voir la magnificence d'un spectacle si beau & si nouveau.

Ce fut en ce tems-là que Sigismond, fils du Roi de Pologne, se rendit à la Cour. Tout le monde remarqua, que dès qu'il vit la Princesse, il en fut frappé; il ne cacha pas même son amour. La Princesse le reçut avec une fierté qui lui étoit naturelle, & Vasa, sans redouter sa personne, craignoit extrêmement sa naissance. Quatre ou cinq jours avant celui du Caroussel, ce divertissement fut troublé par une fièvre violente qui survint au Prince de Dannemarc: le Roi en fut fort touché, moins par la tendresse qu'il avoit pour son fils, que parceque cet accident retarderoit un plaisir auquel il s'étoit attendu; il parut inquiet pour le Chevalier qu'il donneroit à la Princesse. Cet honneur regardoit quelque Prince de son sang: & comme on remarqua son irrésolution & son inquiétude, Vasa s'avança avec cette grace charmante qui attire les cœurs, & lui demanda avec une hardiesse qui surprit tout le monde, la gloire d'être le Chevalier de la Princesse. Le Roi parut fort étonné, & fut quelque tems sans répondre; mais, un moment après, reprenant la parole avec gaieté: oui, Vasa, lui dit-il, je vous l'accorde cette gloire d'être le Chevalier de ma fille, & je suis bien-aîsé de confier cette Princesse à la fidélité que je veux éprouver en vous. Gustave se prosterna devant le Roi, parut transporté; & tout fier de la grace accordée, il s'approcha de la Princesse, qu'il pria avec respect de donner son aveu au choix que le Roi faisoit de lui.

lui. La Princesse lui répondit avec beaucoup de civilité, & lui dit que tout ce que le Roi faisoit étoit bien, & qu'elle n'avoit garde d'y contredire. Sigismond, qui entra dans ce moment, & qui venoit d'apprendre ce qui s'étoit passé, se plaignit au Roi de ce qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux sur lui pour l'honneur que Vasa recevoit, & que s'il eût pensé qu'un Étranger y eût osé prétendre, il auroit eu la même témérité que Vasa pour le demander. Le Roi reçut fort bien ce que lui disoit Sigismond, sans toutefois changer rien dans ce qu'il venoit de prescrire. Le Prince de Pologne en regarda de travers Gustave; qui, le considérant déjà comme son Rival, lui témoigna par une fiere joie, celle qu'il avoit de remporter ce premier avantage sur lui. Il sembloit que ce jour-là tout lui dût être favorable; car le soir le Roi le tirant à part, lui parla en ces termes.

Je vous ai fait Chevalier de Christine, Gustave, lui dit-il; je vous ai donné une préférence sur bien des Concurrans qui étoient plus en droit de l'obtenir que vous: mais vous ne sçavez pas que je veux vous faire mon Confident. A cette parole Vasa trembla & s'imagina que cet esprit mauvais & brutal vouloit le faire le ministre de bien des lâchetés; & s'armant de toute la franchise de son courage, il se résolut d'écomter & de répondre selon ce qu'il devoit au Pere de sa Maîtresse. Le Roi continua de cette sorte: je vous avoue que j'ai l'esprit inquiet depuis la Conquête de Suede; la famille de Sténon est échappée à mes desseins: quoique cette Couronne soit élective, & qu'elle m'appartienne par le droit des Conquérans, je crains toujours quelque semence de guerre. Ce n'est pas que la Veuve de Sténon me fasse peine en Moscovie; elle est là dans une impuissance qui ne me peut causer
d'om-

d'ombrage ; mais , Gustave , où est sa fille , la Princesse de Sudermanie ? Si vous le sçavez , il faut m'en instruire : je vous avoue que je la craindrois , si elle étoit notre ennemie. Elle a la grandeur de courage qu'avoit le Roi Suanthon ; j'ai envoyé en Pologne , croyant avec toute la terre que Sténon l'y avoit envoyée ; on ne l'y a point vue ; j'ai aussi envoyé en Moscovie ; je sçais certainement qu'elle n'est point avec la Reine sa Mere. J'ai pressé Sigismond de me dire si elle n'étoit point inconnue à la Cour de son Pere , il m'a assuré qu'elle n'y étoit pas. Où est-elle donc , Gustave ? Elle est en Suede , je n'en puis douter. O , mon cher Vasa , continua finement ce Prince , l'empressement que vous me voyez à la recherche de cette Princesse n'est pas pour lui faire du mal , bien au contraire. C'est , à la vérité , pour l'empêcher de me nuire par les vains soulèvemens qu'elle pourroit causer parmi les Suédois ; mais la raison principale , ce seroit pour élever cette Princesse aux suprêmes grandeurs , en la mariant avec mon fils , & la remettre par-là sur ce Trône dont ma bonne fortune a chassé son Pere. Gustava , qui sçavoit l'amour du Roi pour cette Princesse , comprit toute l'adresse de ce discours ; aussi répondant avec beaucoup de respect & toute la vérité qui n'étoit que trop certaine , il protesta au Roi qu'il ne sçavoit point où étoit la Princesse de Sudermanie. Le Roi le pria de s'en informer , & lui permit d'avoir commerce avec ses parens & ses amis en Suede. Vasa lui promit de lui obéir , & l'assura qu'il feroit son devoir , s'il avoit quelque connoissance des lieux que la Princesse avoit choisi pour sa retraite.

Sa faveur auprès du Roi parut bientôt aux yeux de toute une Cour servile , qui ne se conduit que par ceux du Prince. Il n'eut que quatre jours pour se préparer au Caroussel , & quoique le tems
fût

fût court, ses habits & son équipage furent d'une galanterie & d'une magnificence qui passa celle de tous les autres Chevaliers. La Princesse Christine dit un jour qu'il étoit si singulier que des Dames fussent entrées en lice, qu'elle vouloit en garder la mémoire éternellement, qu'elle conserveroit avec soin son dard, & le mettroit dans son cabinet comme un des principaux bijoux. Toutes les Dames dirent qu'elles en feroient de même; cela donna sur le champ une pensée à Vasa qui imagina quelque plaisir à faire que la Princesse gardât aussi des marques éternelles de son amour. Il pensa donc à faire graver quelque chose sur son dard, & à le changer adroitement le jour du Caroussel avec celui de la Princesse; pour ce sujet, il envoya promptement un inconnu avec son dard chez un Graveur, avec ordre d'y faire mettre ces vers:

*Amour, prête-moi des armes;
Je veux attaquer un cœur;
Fais lui sentir tes allarmes,
Comme je sens ton ardeur.*

Sigibrite, dont nous n'avons point encore parlé, avoit des yeux, & le goût bon & délicat, elle étoit accoutumée à aimer les hommes du monde les mieux faits; son tempérament la tourna tout-à-fait du côté de Gustave. Elle ne se fit pas grand scrupule d'être infidèle au Roi de Dannemarc: elle trouva Gustave beau, elle l'aima; mais, comme elle étoit ambitieuse, & qu'elle ne vouloit rien perdre de son crédit & de son rang, elle ne songea qu'à tromper le Roi, & à faire entrer Vasa en intelligence avec elle. Toute sa peine étoit de lui faire sçavoir qu'elle l'aimoit: car quelque dérèglement qu'une femme ait dans l'esprit, les pre-

premiers pas en amour sont toujours malaisés à faire : elle étoit embarrassée à instruire Gustave ; elle sortit de cette peine assez heureusement.

Cette femme aimoit trop tout ce qui étoit d'éclat, pour n'être pas d'une fête si magnifique ; Mucé étoit son Chevalier, elle étoit fort occupée de sa parure, & ayant à faire de l'ouvrier qui avoit le dard de Vasa, elle y fut elle-même pour lui parler. Il s'étoit enfermé pour graver ces vers : on lui dit d'abord qu'il n'y étoit pas : mais ensuite quelqu'un plus avisé ayant vu que c'étoit Sigibrite, on lui dit qu'il étoit au logis. Comme elle étoit vive & prompte, elle monta ; il cacha d'abord son ouvrage ; l'action qu'il fit, lui donna de la curiosité, il fit le mystérieux, mais d'une manière qui augmenta la curiosité de Sigibrite ; de façon que, quoi qu'il lui pût dire, elle sçut si bien le prendre, & cette personne étoit si considérable dans le Royaume, qu'il lui montra ce qu'il faisoit ; elle trouva l'invention fort ingénieuse, elle le pressa pour sçavoir l'auteur d'une galanterie si jolie, mais comme il ne le sçavoit pas, il ne put la contenter. Dans ce même instant elle pensa à se servir de la même chose, & à faire graver quelques paroles sur son dard qu'elle changeroit avec celui Vasa. Elle fut ravie d'avoir si heureusement imaginé, & donnant une somme considérable à cet homme, afin qu'il lui gardât le secret, après avoir songé un moment, elle lui commanda de graver ces paroles sur son dard, qu'elle lui enverroient :

Les yeux qui me percent l'ame

Ont des traits plus dangereux :

Aime, répons à ma flamme ;

Vivons & mourons heureux.

Ce jour tant désiré arriva : Christine & Vasa ; plus beaux tous deux que le Dieu d'amour, & plus bril-

brillans que celui de la lumière, ouvrirent le Carrousel, & parurent à la tête de cette leste & galante troupe, comme des gens qui devoient tout conquérir. Pendant toute la marche, Vasa dit mille choses respectueuses & passionnées à la Princesse : & , quoiqu'elle lui eût défendu de parler, il le fit d'une manière si polie & si délicate, qu'elle ne put trouver lieu de s'en fâcher : enfin, quand il partit d'auprès d'elle pour aller faire ses courses, il sembla par une action toute soumise lui demander ses souhaits ; & Christine, par un regard tout de feu, accompagné d'un sourire charmant qui transportoit les âmes, lui donna lieu d'espérer que ses desirs ne lui seroient pas contraires. Allez, mon Chevalier, lui dit-elle, il faut bien que nous ayons quelque part à l'honneur de cette journée. Il partit comme un éclair à ces paroles, après s'être baissé jusques sur l'arçon de la selle ; & il fournit sa carrière avec un port, une grace, & un air au dessus de tout ce que l'on peut imaginer, & revint auprès de la Princesse chargé d'acclamations, & en Vainqueur qui prétendoit auprès d'elle bien d'autres avantages que ceux que son adresse & le Peuple lui donnoient ; la Princesse lui dit qu'elle ne s'étoit point trompée, & qu'il s'y prenoit d'un air à lui faire avoir les honneurs de la victoire. En effet, dit Dorothée, nous en ferons les ornemens, & tous nos Chevaliers ont bien la mine de ne servir qu'à la gloire de Gustave. Sigibrite, qui se mêla à cette conversation, dit mille choses flatteuses à Gustave ; & comme les deux Princeses s'étoient avancées près de l'échafaut du Roi, pour lui parler, il se fit un entretien fort galant entre Sigibrite, Mucé & Vasa ; & comme Vasa étoit bien aise que Sigibrite ne lui fût pas contraire dans les desseins qu'il pourroit avoir, & qu'elle étoit toute-puissante sur l'esprit du Roi, il cherchoit à lui faire sa cour, & lui disoit

disoit cent douceurs, dont elle tiroit avantage; & qu'elle tournoit d'un autre sens qu'il ne le pensoit. D'autre part aussi, Vasa prenoit tout ce que Sigibrite faisoit d'agréable, comme venant d'une créature adroite, qui vouloit s'acquérir un homme dont elle voyoit la nouvelle faveur auprès du Roi. Elle étoit ce jour-là dans une gaieté qui rendoit son humeur siere plus supportable qu'à l'ordinaire; & comme elle ne pensoit qu'à changer son dard avec celui de Vasa, elle le fit fort adroitement. Vasa ne songeoit pas alors à ce qu'il faisoit, il lui disoit pourtant une galanterie, & en prenant son dard, elle crut voir dans ses yeux ce qu'elle souhaitoit qui fût dans son cœur. Elle se joua quelque tems de ces dards avec une nonchalance affectée & rioit avec Seville de quelque chose de plaisant que Mucé dit sur la mauvaise fortune de quelques Chevaliers: ensuite elle donna son dard à Vasa, & retint le sien. Vasa songea d'abord à l'importance de la méprise, si Sigibrite en avoit fait; elle étoit aisée à faire, parce que tous les dards étoient semblables; si bien qu'il regarda promptement à l'endroit où les vers étoient gravés, & y voyant de l'écriture, il ne pensa point que c'en pût être un autre que le sien.

D'autre part, Sigibrite, contente d'avoir fait son coup, étoit dans une joie qui brilloit en tout ce qu'elle faisoit, & quand, par une action de la main, elle vit par hazard des lettres gravées sur le dard de Gustave, au même endroit où il y en avoit sur le sien; elle eut un trouble & une satisfaction qu'on ne sçauroit représenter: qu'on s'imagine une femme emportée, dont toutes les passions étoient violentes, on se figurera aisément ce qu'elle sentit lorsqu'elle lut ces paroles, & qu'elle pensa que Vasa les lui adressoit, car elle n'en douta pas un moment.

Va-

Vasa, d'un autre côté, n'étoit occupé que de la Princesse, elle revint se mettre en rang pour prendre sa marche vers le Palais. Il remporta tous les prix de cette journée, hors un seul que Mucé lui disputa, ils furent ensemble les recevoir de la main de la Reine : le premier qu'elle donna à Gustave, fut le portrait de la Princesse enrichi de diamans, il fut tellement ravi à la contemplation de cette divine peinture, qu'il oublioit de recevoir les autres prix qu'Elisabeth lui présentoit. Il revint tout hors de lui auprès de la Princesse reprendre son rang & sa marche.

Madame, lui dit-il, je devrois mettre à vos pieds tous ces Prix que ma bonne fortune m'a fait remporter, mais il y en a un si précieux, que j'avoue que je ne le donneroie pas même pour l'Empire du Monde ; qu'il est beau ! disoit-il, en regardant ce portrait ; qu'il est aimable ! poursuivait-il, en l'approchant de sa bouche ; & voyant rougir la Princesse en détournant la tête, je n'oserois, achevoit-il, faire toutes mes adorations. Cependant, il prit son tems pour changer son dard en aidant la Princesse à descendre de cheval. Abusé qu'il étoit, il lui donnoit celui de l'artificieuse Sigibrite.

Le soir il y eut bal, & Vasa ne s'y fit pas moins admirer qu'au tournois. Le Prince de Pologne y dansa fort bien, il eut tout le soir le dard de la Princesse entre les mains ; & comme il n'étoit occupé qu'à la regarder, il ne songea pas à lire ce qu'il y avoit de gravé : mais Vasa qui le craignoit étoit dans une inquiétude étrange, outre qu'il étoit fâché que Sigismond eût le bonheur de tenir quelque chose qui fût à la Princesse. En se retirant, elle reprit son dard, & le lendemain dès qu'elle fût habillée, elle le porta elle-même dans son cabinet, & Sibille ayant par hazard porté sa vûe sur la gravure fit un grand

cri,

cri, & Dorothée entrant dans le même moment, elle fit voir aux Princesses la cause de sa surprise. Jamais il n'en fut une pareille : Sibille soutint toujours que c'étoit Sigismond qui avoit changé le dard de la Princesse. Elle fut de cette opinion, aussi bien que Dorothée. Mais Christine étoit si irritée du stile & de la liberté de ces vers, qu'elle ne pouvoit pardonner l'audace de ce Prince. Il faut que cette maniere de parler, disoit Sibille, & de parler pour la première fois à une Princesse, soit Polonoise. Je m'imaginerois que Paris, quand il étoit Berger, parloit ainsi à Enone sur les bords du Scamandre au pied du Mont Ida. Enfin, je suis comme la Princesse, cette façon familière me déplaît : je vous assure, reprit-elle, que je lui ferai bien voir que sa froide galanterie n'a point du tout réussi. De-là elles furent chez la Reine, où tous les Chevaliers & toutes les Amazones étoient. Vasa y vint comme les autres. D'abord il regarda dans les yeux de Christine, pour tâcher de connoître si elle avoit lu ces vers, & voir l'effet que cette liberté auroit produit. Il lui parut qu'elle étoit chagrine. Sigibrite, au contraire, qui n'avoit pas accoutumé d'être à ces heures chez Elisabeth, s'y étoit rendue dans une joie extraordinaire, étant persuadée que les vers de Vasa s'adressoient à elle. Elle avoit espéré tout le matin d'avoir de ses nouvelles ; & comme elle n'en avoit point eu, elle étoit chez la Reine, dans l'espérance de voir la satisfaction qu'il auroit pour un commencement d'amour si heureux. La conversation fut tumultueuse, comme elle l'est d'ordinaire en ces rencontres. Sigibrite y trouva pourtant l'occasion de dire à Vasa quelques paroles obligeantes & à double entente, & le hazard fit qu'il y répondit comme elle le souhaitoit : c'en étoit assez pour la confirmer dans ses idées ; mais, Vasa ne

songeoit, qu'à Christine ; il pesoit toutes ses paroles ; il observoit toutes ses actions. Il remarqua qu'elle étoit d'un froid étonnant pour le Prince Sigismond ; & comme il étoit ingénieux à se tourmenter , au lieu d'en avoir du plaisir, il s'en inquiéta , & conjectura de-là qu'il falloit que ce Prince eût parlé d'amour à Christine. C'étoit toujours un avantage qu'il avoit eu : il observa qu'il quitta la Princesse mal satisfait , & qu'elle n'étoit pas trop contente : ensuite elle parla bas à sa sœur , & s'en alla avec elle auprès d'une fenêtre où Sibille & Mucé se parloient. Il prit garde qu'elles avoient beaucoup d'attention à quelque chose que leur disoit Mucé, qu'elles faisoient des gestes d'étonnement , qu'elles parloient quelquefois toutes trois ensemble , & enfin qu'elles se prirent si fort à rire, qu'on n'a jamais vu un pareil épanchement. Tout le monde les regardoit, & on eut bien voulu sçavoir le sujet d'un ris si excessif ; on rioit de les voir rire , sans sçavoir de quoi. Sigismond se rapprocha pour en avoir sa part , mais à son abord ces quatre personnes, comme de concert , reprirent un air si sérieux, qu'il les quitta bien vite , & le rire fut recommencé. Vasa les aborda , en déclarant qu'il ne vouloit pas l'interrompre. Votre présence ne nous fait point de peine , lui dit obligeamment la Princesse ; & si nous étions moins en vue , nous vous ferions part d'un secret fort plaisant , & dont nous prétendons tirer bien du plaisir. Remarquez cependant tous les mouvemens divers de toutes les personnes du Caroussel : ne diroit-on pas qu'un même esprit les conduit & les anime ? En effet , elles avoient toutes un air empressé , un air qui marquoit une occupation ; elles étoient toutes parées , & chacune paroissoit avoir un dessein.

Mais , pour expliquer la chose , & faire entrer
dans

dans le sujet du rire prodigieux des Princesses, il faut sçavoir que deux jours avant le Caroufel Mucé étant allé chez l'ouvrier qui gravoit le dard de Vasa, & qui avoit été domestique de son Pere, cet homme ne put s'empêcher de lui faire confidence de ces vers. Il ne lui parla pas de ceux de Sigibrite : il en voyoit trop la conséquence ; mais pour ceux qu'un inconnu lui avoit donné, il en voulut divertir son ancien Maître. Mucé les retint d'abord, & prétendit d'en faire un usage qui ne serviroit pas peu à son plaisir, & qui pourroit produire un étrange embarras. Pour ce sujet il résolut de faire mettre ces vers sur tous les dards, afin que chacun crût que son Chevalier ou son Amazone les avoit changés. Il n'excepta de ce désordre que la Maison Royale & Sigibrite. Il étoit son Chevalier ; elle n'eut donc point de dard écrit ; Sibille, qu'il aimoit, n'en eut point aussi, ni Eric, qui étoit son Chevalier : tout le reste en eut. Il sçut aisément les ouvriers de tout le monde ; il y envoya un homme à lui de la part de chaque personne en particulier, & le jour du Caroufel on ne s'avisa point de la trahison ; il arriva ensuite que chacun crut, ou que son Amazone, ou que son Chevalier, avoit changé son dard, & avoit imaginé cette maniere ingénieuse de faire sçavoir ses sentimens ; de sorte que chaque personne croyoit être la seule pour qui cette galanterie avoit été faite, & s'applaudissoit en secret, soit homme, soit femme, & cachoit son dard avec soin, de peur qu'un autre le remarquât ; il n'est donc pas étrange si l'aventure des dards en produisit de mille manieres. Que de billets, que de rendez-vous, que de fausses mesures, & quel cahos produisirent ces éclaircissemens ! Il y en eut qui s'aimèrent qui n'y eussent jamais pensé sans cela ; & Mucé prit d'un divertissement si singulier, un plaisir dont il se réjouit

long-tems avec les Princesses. Vasa n'étoit point encore de cette confiance, & il n'en put être de tout le jour, étant obligé de suivre le Roi à la chasse, qui ne se pouvoit plus passer de lui depuis sa nouvelle faveur. Il fut abordé au milieu des bois par un homme qui lui donna un billet en se cachant le visage, & qui disparut au même moment : il lut avec quelque surprise ces paroles,

La galanterie de votre dard a produit tout l'effet que vous avez désiré, vous n'avez cherché qu'à me plaire, & à me persuader. Il y a long-tems que je vous résiste ; mais enfin il faut céder de bonne grace. Je me rends, Vainqueur trop aimable : trouvez-vous ce soir à dix heures dans le cabinet du Sommeil.

Gustave lut vingt fois ce billet, voulant toujours, mais ne pouvant croire que ce fût Christine qui l'eût écrit. Quoi ! disoit-il, cette Princesse, dont la vertu est si pleine d'austérités, tomberoit dans un relâchement de cette sorte ! Non, non ; je me trompe ; relisons encore une fois ; mais, quoi ! reprenoit-il, toutes ces paroles son positives, & il est sûr qu'elles s'adressent à moi. C'est moi qui seul ai donné un dard à la Princesse, où elle a vu des marques de mon amour : enfin c'est à moi, à qui cet homme s'est adressé, & à qui ce billet convient. Mais, pourquoi cet air de mystère, ce rendez-vous à cette heure-là ? Non, encore une fois, je ne reconnois pas ici le caractère de la Princesse : n'importe, perçons la merveille de cette aventure, nous serons bien-tôt éclaircis. Dans cette pensée, il se retira chez lui après la chasse, pour attendre l'heure de son rendez-vous : & dès qu'elle fût arrivée, il passa du jardin dans le petit bois de Flore, & s'avança fort ému vers le cabinet du Sommeil ; à peine fut-il vis-à-vis du grand portique, qu'il aperçut au clair de la Lune une personne qui se leva de dessus un

pe-

petit lit de repos , & qui s'avança toute envelopée dans une mante, qui la couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand Gustave vit ainsi cette figure qui n'étoit point accompagnée , il jugea bien que ce n'étoit pas Christine , & il étoit en doute s'il entreroit , quand ce hardi Fantôme se plaçant justement aux rayons de la Lune pour être vu , jeta la mante qui le couvroit , & laissa voir l'emportée Sigibrite aux yeux de Gustave , dans une négligence d'habillement qui n'étoit pas bien d'accord avec la modestie ; & s'approchant de lui d'un air galant , pour ne pas dire effronté , elle lui dit , en souriant un peu :

*Amour , prête-moi tes armes ,
Je veux attaquer un cœur ;
Fais-lui sentir tes allarmes ,
Comme je sens ton ardeur.*

Vasa avoit d'abord été épouvanté à la vûe de Sigibrite ; mais il crut être tout de bon enchanté , quand il lui entendit dire ces vers , qu'il croyoit que la seule Christine eût dû voir. Il étoit appuyé contre un pilier de marbre , sans force , & sans parole. Sigibrite , le considérant en cet état , crut que c'étoit un effet d'amour ; si bien que reprenant la parole du même air qu'elle avoit commencé : l'amour vous a bien servi , Vasa , lui dit-elle , il a mis dans mon cœur les mêmes choses qui sont dans le vôtre , & , comme je vous l'ai déjà dit sur mon dard ;

*Aime , répons à ma flamme ;
Vivons & mourons heureux.*

N'est-ce pas assez , m'expliquer ? Ne tardons point à jouir d'une si charmante correspondance. Sigi-

brite ajouta à ces dernières paroles des manières flatteuses. Vasa étoit dans une indolence qui commençoit à la lasser. Il avoit cependant assez compris une partie de son malheur ; & ne voulant pas tromper Sigibrite , sans considérer ce que c'étoit pour lui que d'irriter une femme de cette humeur : je ne sçais , Madame , lui dit-il , si j'ose vous dire que tant de bontés me confondent , parce que je sens bien que je ne les ai pas méritées ; je ne sçais non plus ce que vous me dites de votre dard. Quoi ! s'écria Sigibrite , vous n'avez pas lu les vers que j'ai fait graver sur mon dard ? Non , Madame , reprit-il. Quoi ! continuait-elle , je n'ai pas reçu le vôtre , où ces jolis vers , que je vous ai dit d'abord , étoient écrits ? Je ne sçais ce que tout cela veut dire , Madame , reprit Vasa , qui se résolut fortement à nier qu'il eût rien fait graver sur un dard : je sçais seulement que le jour du Caroussel , étant le matin armés chez le Roi , nous avons tous posé nos dards sur la table de son cabinet , & il se peut faire que j'aurai pris le dard de quelqu'autre plus galant que moi. Du reste , Madame , jamais je ne me serois imaginé d'avoir la hardiesse de vous aimer ; le Roi vous adore ; vous répondez , sans doute , à ses tendres affections ; je suis un ambitieux , qui vous trouve belle , & qui vous regarde avec admiration , mais qui ne pense qu'à sa fortune.

Un coup de foudre , & ces paroles , furent la même chose pour Sigibrite : Ah ! Gustave , dit-elle enfin , que me dites-vous ! Ensuite , revenant de cette surprise , elle voulut entreprendre de lui faire voir que son ambition , & la passion qu'il pouvoit avoir pour elle , bien loin d'être incompatibles , étoient d'un assortissement qui pouvoit être rempli d'utilités pour lui. Vasa lui avoua qu'il étoit insensible , & que pour rien il ne
con-

consentiroit à trahir le Roi. Cette redoutable personne , qui étoit outrée de l'entendre parler comme il faisoit , le conjura d'essayer au moins de l'aimer , qu'elle travailleroit à sa fortune , & la rendroit si élevée , qu'on ne la regarderoit qu'avec des yeux d'envie. Vasa , qui faisoit cependant des réflexions , & qui connoissoit le caractère abominable de cette femme , vouloit surtout paroître insensible à ses yeux , afin qu'elle ne pût jamais soupçonner dans les suites qu'il aimoit la Princesse. Dans cette pensée , il se radoucissoit ; & les espérances de cette malheureuse étant flattées , elle lui passoit un bras au col , lorsqu'elle entendit derrière elle un grand cri , qui l'obligea à reprendre brusquement sa mante , & à s'enfuir bien vite par de petits sentiers détournés qui conduisoient au Palais. Vasa ne prit pas tant de précautions qu'elle , il se promenoit lentement , en rêvant à son aventure ; & , prenant son chemin vers une grande allée qui étoit à l'autre porte du cabinet , il fut étrangement surpris d'y trouver les deux Princesses , Sibille & Mucé leurs filles étant à vingt pas de-là. Christine paroissoit un peu interdite , Dorothée & Sibille se prirent à rire : il connut qu'elles avoient été témoins de ce qui s'étoit passé , il n'en fut pas fâché. Quel monstre ! lui dit Dorothée d'un air plus sérieux ! ah ! Vasa , j'ai souffert la moitié de la peine que vous aviez. Pour moi , j'en étouffe encore , dit Sibille. Je vous ai bien secouru au besoin , reprit Mucé ; car voyant l'emportement de cette effrontée , j'ai fait un grand cri , en contrefaisant ma voix , pour vous tirer de l'embarras où je prévoyois bien que vous tomberiez. Tout le monde rit de ce que Mucé disoit , & de l'effet que son cri avoit produit. Mais , quand on fut un peu revenu de toutes les plaisanteries que cela fit dire : Hé ! vous , Madame , dit Vasa à Christine , vous ne me dites

rien ; ne prenez-vous nul intérêt à ce qui s'est passé. Hélas ! lui dit la Princesse, que voulez-vous que je dise ; ne suis-je pas assez fâchée de voir que le Roi mon Pere est si cruellement trahi par la plus méchante femme du monde ? Mais encore, reprit Gustave, en lui parlant bas, auriez-vous voulu que le malheureux Vasa cessât de vous adorer, pour répondre à la folie de cette personne ? Gustave, lui dit la Princesse, au nom de Dieu ne parlez pas comme vous faites ; ne me forcez pas à vous bannir pour jamais, & peut-être à vous haïr pour toujours ; & voulant détourner ce que Vasa vouloit répondre, elle s'avança vers les trois personnes qui marchaient à deux pas d'eux, & les obligea à conter à Vasa l'aventure des dards. Il fut merveilleusement étonné ; & s'adressant à Dorothée, si la Princesse promet de ne se pas fâcher, lui dit-il, je vous apprendrai le nœud de tout ce mystère. Dorothée l'ayant exigé de Christine, Vasa lui avoua qu'il avoit fait ces malheurs vers qui produisoient tant de choses surprenantes. Mucé eut là une belle matière à dire cent jolies choses ; on éclaircit l'injustice qu'on avoit faite à Sigismond, on vit bien que c'étoit le dard de Sigibrite, & que les vers qu'on avoit cru de lui étoient d'elle ; & comme il étoit tard, les Princesse se retirèrent.

Plusieurs jours se passerent, où Vasa par tous ses respects ne fut pas mieux auprès de la Princesse : quoiqu'il eût des amis qui l'estimoient & qui l'aimoient aussi cherement, c'étoit particulièrement à Eric qu'il se plaignoit. Sigibrite continuoit à le persécuter. Elle lui écrivoit tous les jours : il lui répondoit comme un ambitieux qui ne trouvoit encore rien de sensible dans son cœur ; & comme cette femme croyoit que si la fortune de Vasa alloit aussi loin qu'il le desiroit, la reconnaissance après cela le tourneroit du côté de
l'a-

l'amour , elle obligeoit adroitement le Roi à le combler de faveurs , qui , suivant en cela l'inclination qu'il avoit pour lui , faisoit tout avec excès. Mais que Vasa étoit peu touché des bontés de Sigibrite & de Christierne ! Tous ses desirs n'étoient que pour la Princesse de Dannemarc ; il n'avançoit rien auprès de cette fiere personne. Ce n'étoit pas qu'elle ne vît bien tout ce qu'il y avoit d'aimable en Gustave ; il n'y avoit pas de jour qu'elle n'en parlât avec la Princesse sa sœur & avec Sibille. Je ne sçais , leur disoit-elle , pourquoy je suis toujours irritée , quand je pense que Vasa ose m'aimer ; car enfin la passion qu'il a pour moi n'est pas une chose sans exemple. Je vois qu'il est beau , qu'il est charmant , que jamais homme ne fut fait comme lui , & que peut-être ses vertus surpassent encore l'agrément de sa personne ; cependant , je ne sçais quel mouvement , (je pense qu'il est d'orgueil) fait que je ne puis souffrir qu'il m'aime de la maniere qu'il le fait. Mais , disoit Dorothée , si vous n'aviez que de l'orgueil , ce même mouvement se devroit bien faire sentir dans une conquête si illustre ; & l'amour-propre & la fierté ont bien de quoi se satisfaire , quand on assujettit un homme du caractère de Vasa. Enfin , dites plutôt , ma Sœur , que votre moment sensible n'est point arrivé ; car , si un homme entre les hommes peut être digne de vous , c'est le seul Vasa. Je sçais bien qu'il lui manque une Couronne , & que naturellement il ne peut être votre époux : mais , que sçait-on ce qu'un malheureux caprice du Roi mon Pere ne pourroit pas faire dans la violente inclination qu'il a pour lui ? Sibille étoit de cet avis ; & c'étoit la matiere ordinaire de leur entretien , lorsqu'un soir que Vasa alloit au coucher du Roi , il se vit abordé dans la Salle des Gardes par un étranger assez mal vêtu. Il le reconnut d'abord pour un hom.

me de qualité de Suede , & il comprit bien par deux paroles que cet homme lui dit tout bas, qu'il ne falloit pas qu'il fût reconnu ; de sorte que lui serrant la main , il lui dit en passant , que le lendemain , avant le lever du Soleil , il se trouvât dans le grand jardin du Roi , & le laissa sans s'arrêter davantage.

La Princesse ne dormit point cette nuit-là , une inquiétude qui troubla sa tranquillité ordinaire lui ayant toujours tenu les yeux ouverts. Dès qu'elle vit le jour , jettant seulement sur elle une robe légère , elle alla dans la chambre de Sibille , qui n'étoit séparée de la sienne que par une galerie ; elle l'éveilla ; & l'invitant à jouir des premières beautés de l'Aurore , elles allèrent toutes deux à l'appartement de Dorothee , & l'obligèrent de descendre dans un jardin secret qui régnoit le long de leurs appartemens , & où personne qu'elles ne se promenoit jamais. Quand elles y eurent fait quelques tours , elles ouvrirent une petite porte qui répondoit dans le jardin du Roi ; elles y entrèrent , & jouirent avec plaisir de la plus belle matinée qu'il y eût jamais. Elles marcherent assez vite pour gagner le bois , & insensiblement elles se trouverent au bord d'un petit ruisseau , qui étoit l'endroit le plus agréable & le plus solitaire de ce lieu : la nature toute seule y faisoit briller ses beautés. Elles s'entretenoient de Vasa , & Sibille faisoit agréablement la guerre à la Princesse sur les vengeances que l'amour lui destinoit ; elles suivoient ainsi le cours du ruisseau , lorsque leur promenade fut interrompue par un son de voix qui néanmoins n'étoit pas bien élevée : elles s'arrêtèrent , & prêterent l'oreille : elles ne pouvoient rien entendre distinctement ; mais elles virent qu'elles étoient très-près de Vasa , qui étoit assis de l'autre côté du ruisseau , avec un homme qu'elles ne con-

nois-

noissoient pas, & auquel il faisoit mille démonstrations d'amitié. Les Princesses, de crainte d'être apperçues, reculerent quelques pas tout doucement, & furent se mettre derriere un buisson d'épine fleurie, d'où elles pouvoient distinctement voir Vasa, sans en être vues. Elles se couchèrent toutes trois à terre, & remarquerent que Vasa embrassa plusieurs fois l'étranger: ils s'assirent l'un près de l'autre; Gustave sembloit lui faire bien des questions, & paroissoit ne parler pas de suite. Enfin, après une conversation qui paroissoit fort coupée, l'Etranger parla long-tems: sur la fin de son discours, Gustave parut tout attendri, après quoi l'Etranger lui donna une lettre: il se troubla en la recevant; ensuite il pencha la tête & le corps, & se remettant, leva les yeux au Ciel, comme pour l'accuser de quelque injustice. Il ouvrit cette lettre avec une émotion extraordinaire, il rougit en la lisant, & parut si troublé, que nos trois curieuses, qui n'osoient respirer, se faisoient des signes d'étonnement, & se pouffoient pour se faire prendre garde les unes aux autres à toutes les agitations de Vasa. Il relut deux ou trois fois cette lettre, & tomba après cela dans une tristesse qui leur fit pitié. L'Etranger se remit à parler; & Vasa & lui continuèrent leur conversation avec plus de véhémence qu'ils n'en avoient encore témoigné. Vasa se levant & voulant mettre la lettre dans sa poche, elle tomba sur l'herbe; il s'en alla avec l'Etranger, & bien-tôt les Princesses les eurent perdus de vue. Quand elles virent qu'ils étoient bien loin, elles se leverent; & ayant vu la lettre de Vasa qu'il croyoit avoir serrée, elles eurent une grande impatience de l'aller prendre, & de voir ce qui pouvoit l'avoir réduit dans un trouble si étonnant. Elles marcherent quelque tems le long du ruisseau pour le trouver moins haut;

enfin , à la faveur de quelques pierres , elles se résolurent de le passer , au hazard de se mouiller un peu les pieds : quand elles eurent fait cette hardie expédition , elles se rendirent à l'endroit où avoit été Gustave ; & Sibille , ramassant cette lettre , la donna à la Princesse Christine : elle l'ouvrit avec une agitation inconnue , & lut ces paroles.

La fortune permettra-t-elle que cette Lettre aille jusqu'à vous , & après nous avoir si durement séparés , souffrira-t-elle que nous nous réunissions par cet innocent stratagème ? Que faites-vous , Gustave , où êtes-vous ? On m'a dit que le barbare Roi de Danemarck vous tient dans ses prisons ; & moi , fugitive , prescrite par mon Pere avant ses dernières disgrâces , je suis dans un coin des Etats qui furent à lui , inconnue à tout le reste de la Terre. Pensez-vous à moi , Gustave ? Avez-vous quelque souvenir de ces tems si heureux où nous fûmes destinés par la volonté du Roi à être l'un à l'autre ? Hélas ! quoiqu'un espoir si agréable ne nous soit plus permis , c'est de lui seul que je tire l'unique ressource qui me fait vivre. Oui , mon cher Vasa , je me suis conservée à vous , malgré tous mes malheurs. La généreuse Cécile , qui m'a accompagnée , est le témoin de toutes mes pensées. Elle sçait qu'en donnant aux infortunes de ma déplorable Maison , des larmes dont le cours ne doit jamais finir , il me reste encore des soupirs pour donner à la mémoire de Gustave.

La Princesse lisoit cette lettre avec application à ses deux compagnes , qui n'étoient pas moins attentives à l'écouter. Quand elle eut cessé , elle les regarda fixement l'une & l'autre , & Sibille sortant enfin d'un long étonnement : quoi ! s'écria-t-elle , cette lettre est de la Princesse de Sudermanie , & la Princesse de Sudermanie écrit une lettre d'amour ? Cette Princesse , continua Dorothée , dont la vertu faisoit autant de bruit

par

par toute l'Europe que son admirable beauté ? Mais, reprit froidement Christine, ne nous étonnons pas tant de ce que nous voyons : examinez bien cette lettre, &, quelque passion que vous y voyiez, cette Princesse l'a pu écrire sans être blâmable. Vous voyez qu'elle écrit à un homme qui avoit été destiné pour être son époux : ne la blâmons point, j'admire plutôt tout ce qu'elle écrit. Au travers de l'amour dont toute cette lettre est remplie, j'y vois un certain caractère de modestie & de vertu, qu'on ne peut trop estimer ; elle le fait ressouvenir adroitement des ordres de son Pere & de son Roi. Que cette Princesse me fait pitié ! hélas ! si elle sçavoit qu'elle n'écrit qu'à un infidele, tant de tendresse ne devrait pas être ressenti pour un inconstant. Si elle sçavoit ce nouveau malheur, dit Sibille, qu'il ajouteroit aux autres ! Mais, enfin, Vasa est un infidele, repartit la Princesse : voilà cet homme sans foiblesse, ce Héros que vous me vantiez tant. De quelque maniere que vous le voyiez, repliqua Dorothée, ou ayant été insensible aux charmes de la Princesse de Sudermanie, ou que l'ayant aimée, comme il y a grande apparence, il l'ait quittée pour vous, je trouve que la chose vous est toujours glorieuse : s'il n'a point été touché de ses charmes, vous avez fait ce que la plus grande beauté de l'Univers n'a pu faire ; & s'il est vrai qu'il n'y fut point insensible, vous le chassez de son cœur, & vous vous en emparez avec un empire auquel il est soumis sans résistance ; enfin, de quelque façon que la chose soit, vous avez bien lieu d'être contente de Gustave & de vous.

Ce que Dorothée disoit, la Princesse Christine le sçavoit comme elle ; &, par une fatalité que l'on trouvera assez naturelle, cette lettre produisit un grand changement dans son cœur. Cette fiere,

cette superbe Princesse , qui jusqu'à ce jour n'avoit regardé Vasa qu'avec indifférence , à peine voit-elle qu'il est aimé par une personne de rang , & par une personne d'une beauté accomplie , qu'elle le regarde de toute une autre manière , ou plutôt elle l'aima dès ce moment-là. Elle eut mille sentimens tumultueux & précipités , qu'elle démêla avec une connoissance parfaite. Vasa lui parut comme il étoit , c'est-à-dire aimable , & tel que sont les objets quand l'amour nous les peint. Dès qu'elle sentit qu'elle l'aimoit , elle voulut être aimée ; elle eut un mouvement jaloux , qui lui fit craindre que cette lettre de la plus belle & de la plus malheureuse personne du monde , n'eût causé à Vasa d'autres sentimens que ceux de la pitié : elle avoit toutes ces agitations , pendant que Dorothée & Sibille parloient : elle rougit de ce qu'elles penseroient , si elles sçavoient un si prodigieux changement , & si elles connoissoient sa foiblesse.

Deux ou trois jours se passerent , dans lesquels son charmant vainqueur acheva de vaincre ; mais il ignoroit sa victoire. Malheureux qu'il étoit , il craignoit d'être dédaigné ; d'autre part , la lettre qu'il avoit perdue & cherchée inutilement , le mettoit dans un chagrin épouvantable. Il porta sa mélancolie aux yeux même de cette Princesse , qui , touchée de toute façon , si elle ne résolut pas de guérir toutes ses peines , au moins résolut-elle de soulager son inquiétude à l'égard de la lettre. Elle y fut sollicitée par Sibille & par Dorothée ; qui ne pouvoient plus voir le déplaisir dans lequel il étoit plongé. Que ne devoit-il point craindre du Roi , si cette lettre tomboit entre ses mains , ou de la cruelle Sigibrite , dont elle eût apuyé toutes les fureurs , puisqu'elle avoit été avertie du penchant de Christierne pour la Princesse de Suéde-
qu'ou

qu'où son déchaînement n'auroit-il pas été ! c'étoit ce que Gustave pensoit continuellement, & ce que la Princesse imaginoit qu'il pensoit ; de sorte que , pour remettre le calme dans son ame , elle se résolut de lui parler ; & se trouvant un jour dans le cabinet de Sibille , elle l'appella , & le faisant asseoir auprès d'elle , elle le regarda d'abord d'un air assez embarrassé ; mais enfin se rassurant comme elle pût , elle lui dit avec le reste d'un battement de cœur : Gustave , je suis bonne physionomiste ; je vois que vous avez de grands chagrins , il ne dépend que de moi de vous les ôter. Hélas ! reprit-il , en la regardant avec une langueur qui produisit plus qu'il ne croyoit , vous ne le sçavez que trop , que vous pouvez m'ôter tous les chagrins dont ma vie est traversée. De vous seule dépend tout mon chagrin & toute ma joie : ôtez-moi mes chagrins , donnez-moi de la joie ; ou plutôt , divine Princesse , reprit-il , en mettant un genou à terre , ordonnez tout à l'heure que je meure , si vous ne voulez pas écouter mon amour. Christine le pria de se relever , mais il s'obstina à demeurer dans la même posture ; il la regardoit tendrement ; & comme elle sentit qu'elle en étoit émue , pour empêcher qu'il ne le remarquât , elle tira de sa poche la lettre de la Princesse de Sudermanie , & l'ouvrant négligemment , elle l'exposa aux yeux de Gustave , qui fit une exclamation de joie en la revoyant. Tenez , lui dit-elle , je vous rends ce qui est à vous ; & elle lui conta comme elle l'avait eue : mais , ajoûta-t-elle , je vous demande ma récompense , c'est de me dire précisément , & sans vous aviser de rien déguiser , si vous avez aimé cette Princesse , & en quels termes vous en êtes avec elle. Vasa , qui étoit ravi d'avoir retrouvé sa lettre , qui voyoit bien qu'elle n'étoit pas tombée en des mains dangereuses , & qui remarquoit une certaine bonté pour

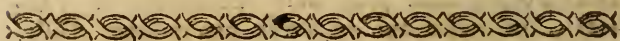
pour lui dans la Princesse qu'il n'y avoit jamais vue, étoit dans un état content, qui répandoit un air de vérité en tout ce qu'il disoit. Aussi raconta-t-il à Christine tout ce qui s'étoit passé entre la Princesse de Sudermanie & lui. Il donna toutes les louanges qu'il devoit à la vertu de cette Princesse, & il marqua l'amitié qu'il avoit pour elle, par les expressions les plus vives, sans qu'elles donnassent d'ombrage à Christine: elle sçut, dans une occasion si délicate, démêler le cœur de Gustave, & distinguer ce que la compassion & la reconnoissance lui faisoient penser pour la Princesse de Sudermanie, d'avec le fort & violent amour qu'il sentoît pour elle. Gustave fut surpris de sa douceur, il en goûta tout le charme; & ne voulant pas vaincre à denri, il sçut si bien se servir de ses avantages, qu'il réduisit la Princesse à souffrir désormais sa passion, & à y répondre autant que son devoir & la bienséance le lui pourroient permettre. Elle appella même des témoins, afin qu'ils éclairassent toute sa conduite, & qu'ils fussent les juges & les confidens d'une affection si innocente. Ce fut la Princesse Dorothée, Mucé, & Sibille. La Princesse rougit beaucoup en s'expliquant devant eux, & les conjura de les assister incessamment de leurs conseils, & de veiller sur les actions de Sigibrite & sur les sentimens du Roi, contre lesquels elle protesta de ne s'opposer jamais à l'égard de l'époux qu'il lui destineroit. Elle fit accepter ces conditions à Vasa, qui étoit tellement transporté d'amour & de plaisir, qu'il en étoit tout hors de lui. Ensuite toutes ces personnes raisonnerent sur les mesures que Vasa & Christine prendroient pour tromper tout le monde, & cacher bien un commerce qui ne pouvoit être assez secret.

La Princesse, qui commençoit d'entrer dans ses intérêts, lui demanda si le Suédois qui lui avoit

rendu la lettre de la Princesse de Sudermanie étoit encore à Copenhague : il lui répondit , qu'il y étoit ; & ajoûta qu'il l'avoit assuré que s'il pouvoit s'en retourner en Suede , il y trouveroit un bon parti , & que s'il vouloit se mettre à la tête de ceux qui avoient envie de se soulever , il pouvoit tout attendre de leur zele & de leur valeur. Ces choses-là , Madame , continua-t-il , tentent bien l'ambition d'un jeune homme , sur-tout quand il songe que ce n'est rien ôter au Roi votre Pere qui soit légitimement à lui ; qu'il n'en coûteroit tout au plus que la perte de quelques mauvaises garnisons ; & que je serois du moins en état par-là d'offrir à la plus belle Princesse de l'Univers , un trône qui ne seroit pas indigne d'elle. Christine rougit. Ne suis-je point coupable , dit-elle , d'entrer dans un si dangereux secret ? Mucé appuya ce qu'avoit dit Gustave. Ah ! ma sœur , dit Dorothée , qu'importe qu'il en coûte un trône à mon Pere , si l'on vous y voit assise un jour avec Vasa ? La Princesse demanda encore à Gustave , en quel endroit étoit la Princesse de Sudermanie ? Il lui dit , que l'homme qui étoit chargé de sa lettre avoit eu ordre de la remettre entre les mains d'Astolfe , & qu'il étoit mort subitement après , sans avoir eu le tems de lui dire où étoit la Princesse ; qu'il n'avoit eu que celui de lui rendre son paquet , où Astolfe avoit trouvé une lettre de la Princesse de Sudermanie , qui le conjuroit de passer en Dannemarc , pour tâcher d'apprendre des nouvelles de Gustave , & de lui faire tenir sa lettre. Dieu nous préserve , dit Sibille , que le Roi ou Sigibrite puissent sçavoir où est cette malheureuse Princesse ; car l'infamie , ou la mort , seroient les moindres choses qu'on lui destineroit. Il est vrai que je tremble , dit Christine , quand je pense à l'inhumanité de cette abominable femme ; & je ne puis m'empêcher d'en craindre quelque

sinistre

sinistre événement pour Vasa. Mais encore, dit Mucé, qu'a donc fait de si terrible, une personne que je ne croyois qu'effrontée ? Ah ! vous ne pouvez penser tout ce qu'elle a été capable de faire, dit la Princesse ; & puisque nous sommes de loisir, & qu'il est bon que Vasa & Mucé connoissent son caractère, ma sœur vous le dépeindra parfaitement dans l'Histoire que vous desirez savoir de l'infortunée Colombine. Alors ils se tournèrent tous vers la Princesse Dorothée, qui donnant son consentement à ce qu'on desiroit, commença son discours de cette sorte.



HISTOIRE

DE

COLOMBINE.

SIGIBRITE est née de la plus basse naissance que l'on sçauroit s'imaginer. Tout ce qu'elle fait dire de contraire, n'est qu'une pure fable. La Hollande est son pays ; elle fut mariée fort jeune à un homme aussi misérable qu'elle, & de même extraction. Il mourut quelque tems après qu'elle fut grosse ; & si la malheureuse Colombine, qui naquit d'un tel mariage, n'eut point le chagrin de voir son pere, elle eut celui d'être réservée à la honte éternelle de voir une mere, dont les inclinations monstrueuses devoient toujours la
faire

faire rougir. Elle pouvoit avoir sept ou huit ans ; & dans cet âge innocent elle étoit heureusement privée des déplaisirs que lui pouvoient donner les désordres de la conduite de sa mère, lorsque cette mère fut eprise d'amour pour un jeune Matelot qu'elle suivit en Norvègue : elle s'habituait sur les côtes de la Mer, où elle étoit contrainte de vivre de son Commerce. En ce tems-là, elle recueillit chez elle des débris d'un naufrage une femme de qualité de France, qui s'appelloit Casalis, qui étoit d'un esprit merveilleux, & d'une vertu achevée : c'est assez de dire qu'elle avoit été élevée auprès de la célèbre Reine de Navarre, cette charmante sœur de François I. Casalis étoit veuve, elle avoit été mariée à un étranger, elle passoit en son pays, pour recueillir des biens assez considérables qu'il lui avoit laissés. Sigibrite la retira chez elle, & se servit de quelques pierreries qu'elle avoit, pour rendre sa condition moins malheureuse. Casalis se vit ainsi depouillée sans en murmurer ; & se trouvant dans un lieu si sauvage, elle se prépara à la patience ; & de tems en tems, quand quelque Vaisseau passoit, elle envoyoit des lettres en son pays, pour y faire sçavoir de ses nouvelles, afin qu'on vînt la tirer d'un état qui eût été bien dur à un courage moins élevé que le sien. Mais tout ce qu'elle fit fut inutile, elle fut contrainte de passer sa vie avec l'abominable Sigibrite ; & il semble que le Ciel l'eût permis ainsi, pour seconder les merveilleuses inclinations de Colombine, & pour conserver une vertu pure dont la chute eût été certaine. La sage Casalis s'attacha à cette petite fille, & remarqua avec plaisir un naturel si heureux. Sa mère, qui fut bien aise d'être défaits du soin qu'elle pouvoit lui donner, l'abandonna entièrement à la conduite de son hôtesse, qui, tout-à-fait retirée de la société de Sigibrite, éleva cette jeune merveille, & lui donna de si

fortes

fortes impressions de piété & de vertu , l'instruisit si admirablement de mille agréables sciences qu'on vit cette fois-là qu'une bonne éducation l'emporte sur une mauvaise naissance. Colombin étoit une personne parfaite pour la beauté & pour l'esprit, dès l'âge de quinze ans. Ce fut en ce tems-là, que le malheureux Toberne en devint amoureux ; mais afin que vous conceviez plus aisément les merveilleux effets que sa beauté produisit, je vais vous la dépeindre. Elle étoit déjà de la taille la plus haute, fort menue, la gorge extrêmement avancée, la démarche & l'air si noble & si agréable, qu'elle ravissoit tous ceux qui la regardoient; elle avoit les cheveux blonds, naturellement frisés ; de grands yeux bruns passionnés, les plus beaux que l'on pouvoit voir ; le nez joli ; une petite bouche façonnée, d'un rouge toujours éclatant ; les dents admirables ; mille agrémens au menton & aux joues ; le visage rond ; un air jeune & fin. Tout le défaut qu'elle avoit, provenoit du voisinage de la Mer qui lui avoit rendu le teint fort brun ; mais il étoit si coloré & si uni, qu'il sembloit qu'elle ne l'eût ainsi que pour rendre sa beauté plus singulière & je l'aimois mieux de la sorte que si elle eût été plus blanche. Ce fut en cet état qu'elle apparut à Toberne dans les Forêts de Norvègue, la première fois qu'il la vit : je dis apparut ; car il est certain qu'il crut que c'étoit une apparition. Vasa n'a point vu Toberne, ainsi je lui dirai qu'il étoit parfaitement bien fait, & le plus honnête homme que l'on ait jamais vu. Il étoit Gouverneur de Copenhague, & avoit obtenu du Roi la permission de faire un voyage en Norvègue pour ses affaires particulières ; il s'y arrêta quelque tems dans une de ses terres : ce fut en chassant qu'il vit Colombine, & qu'il en devint amoureux. Il apprit de la sage Casalis, qui ne l'abandonnoit jamais,

jamais, ce qu'elle étoit, & la malheureuse condition de sa mere: il ne voulut point la croire; & quand il en fut informé par un fidele domestique qu'il commit à ce soin, il fut tellement épouvanté, qu'il ne se pouvoit imaginer qu'une personne si rare fût née de parens si abjets. Il croyoit toujours, qu'à la façon des Romains, il y avoit quelque mystere caché sous une naissance si obscure; que Colombine étoit quelque Princesse déguisée, dont l'aventure se developperoit quelque jour. Mais enfin, Casalis & ses yeux le persuadant que Colombine n'étoit que trop malheureuse, il lui voulut faire des présens, qu'elle refusa avec une générosité qui le toucha encore davantage. Il s'adressa à Casalis, il trouva la même fermeté: désespéré de ne pouvoir rien faire pour adoucir leur misere, il voulut voir Sigibrite. Qu'il eût été heureux s'il n'eût jamais eu cette curiosité! Dès que cette abominable le vit, elle l'aima; il étoit jeune, beau, magnifique, il n'en falloit pas tant pour la séduire; elle prit donc ce qu'il lui donna; & ayant acheté une petite maison fort agréable, elle eut des gens pour la servir, & vivoit dans cet air d'opulence comme si elle y eût passé sa vie. La seule Colombine étoit fâchée de ce changement, elle en prévoyoit avec une douleur inconcevable les dangereuses suites: elle ignoroit les sentimens que sa mere avoit pour Toberne; mais elle sçavoit ceux qu'il avoit pour elle, & c'en étoit trop pour allarmer sa vertu.

Toberne passoit des journées entieres avec elle & avec Casalis; il étoit charmé de son entretien, il étoit enchanté de sa modestie & de sa retenue; il avoit autant d'admiration pour elle qu'il avoit d'horreur pour sa mere, qui, perdant toute honte, lui avoit découvert la passion qu'elle avoit pour lui. Il ménageoit la mere, pour se conserver toujours

jours quelque accès auprès de la fille. Il connut d'abord ce dangereux esprit, & vit trop de quoi elle étoit capable. En effet elle vint à haïr horriblement Colombine, & s'en expliqua au Gouverneur en des termes qui le firent trembler. Il étoit contraint d'en parler avec cette vertueuse personne, qui, pour toute réponse, pleuroit les crimes de sa mere, & les malheurs qu'elle lui préparoit. Hélas ! Seigneur, lui disoit-elle souvent, laissez-nous ; abandonnez des malheureuses qui ne méritent pas vos bontés. Faites ramener Cafalis dans sa patrie, procurez-moi un azile aux pieds des Autels, & sauvez-vous des fureurs de ma mere. Que sçais-je ! ah, bon Dieu, si elle exécutoit ce que je n'ai pu entendre sans frémir ! Si elle en vouloit à une vie si illustre, si ses ressentimens attaquoient notre généreux protecteur, ce seroit bien là le comble de nos miseres. Voudrois-je vivre après de tels malheurs ! Je serois trop long-tems, si je vous redisois tous les entretiens de ces trois aimables personnes, & les emportemens de la cruelle Sigibrite.

Un jour, qu'elle étoit dans une rage épouvantable, & qu'elle disoit à Toberne tout ce que sa jalousie & son amour lui inspiroient, elle tomba tout d'un coup à ses pieds, en lui embrassant les genoux avec des paroles flatteuses . . . On ne sçait, dit Dorothée en cet endroit, en passant la main sur ses yeux, on ne sçait de quelles paroles se servir pour parler avec modestie de tout ce que fit cette femme, & il faudroit des termes nouveaux pour faire entendre les horribles propositions qu'elle fit à Toberne de lui livrer l'innocente Colombine, pourvu qu'il voulût satisfaire l'amour qu'elle avoit pour lui. Il demeura saisi d'étonnement ; & se démêlant avec horreur des bras détestables de ce monstre, il se prit à fuir,

fuir, pour aller chercher Colombine, & tâcher de l'engager à un dessein qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il avoit formé.

Casalis avoit entendu tout ce que Sigibrite avoit dit à Toberne, elle en fut épouvantée, & courut où étoit Colombine; elle lui conta tout ce qui s'étoit passé. Ah! mon enfant, poursuivit-elle, quittons cette impudique, sauvons votre vertu des pièges qu'on lui tend. Je sçais bien qu'il n'y a rien à craindre de celle de Toberne, mais la vôtre seroit toujours en péril auprès de votre mere; j'aimerois mieux vous voir au pouvoir de mille amans, que sous celui d'une si méchante femme. Les Amans respecteroient toujours votre sagesse, & les Barbares mêmes l'adoreroient. Ah! ma mere, lui répondit cette judicieuse Fille, je ne veux point aller avec Toberne. Je ne vous le propose point aussi, repartit Casalis; mais je veux vous mettre en sûreté; fuyons, ma fille, fuyons; & nous mettant plutôt sur une frêle Barque à la merci des eaux, abandonnons notre conduite à cette providence éternelle qui est la protectrice des innocens, & qui n'abandonne jamais ceux qui vous ressembtent. Le Gouverneur entendit ce triste entretien, & se montrant en cet endroit à ces deux femmes, tout plein d'admiration pour elles, par l'opposition de ce qu'il venoit de quitter, il demeura quelque tems sans parler: après quoi se mettant à genoux auprès de Colombine, & lui tenant la main qu'il baisa pour la première fois de sa vie: j'atteste le Dieu de vérité, lui dit-il, de la sincérité de ce que je vais vous dire; & l'ayant préparée à l'écouter, il lui fit la proposition de l'épouser secrètement. Colombine & Casalis furent extrêmement surprises; &, dès que la première fut un peu revenue à elle: Ah! Seigneur, lui dit-elle, pensez-vous bien à ce que vous me proposez? Vouloir associer

à votre rang auguste une misérable fille, sans biens, sans alliance, digne rebut de la fortune, objet infortuné de la colere du Ciel! Non, Seigneur, je suis trop reconnoissante de l'honneur que vous m'avez fait, pour pouvoir jamais abuser de celui que vous me voulez faire. Toberne fut charmé de la modération de cette jeune fille. Il eut beau la presser, il la trouva d'une fermeté que rien ne pouvoit ébranler. A Dieu ne plaise, disoit-elle, que pour le prix de vos bontés je vous mette un jour en état de vous repentir du choix que vous auriez fait. Le Gouverneur, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner auprès d'elle, eut recours à Casalis: il la persuada si bien de ses intentions, & lui en fit tellement remarquer l'importance pour son repos & pour celui de Colombine, qu'après quelques jours de difficultés on la résolut d'épouser Toberne. La vertueuse Casalis lui servit de véritable mere, le Prêtre les unit tous deux en présence de deux ou trois domestiques de Toberne, & un gazon dans un bocage solitaire fut le lit nuptial. Ces époux résolurent que Toberne retourneroit à la Cour, parce que le temps qu'on lui avoit donné pour son voyage étoit expiré. Il devoit revenir dans peu, pour enlever Colombine & Casalis, & les faire conduire près de Copenhague, où elles demeureroient inconnues jusqu'à ce qu'il eût fait approuver un mariage si inégal à ses parens: car vous sçavez que Toberne étoit le plus grand Seigneur du Royaume, étant descendu des derniers Rois, & qu'il tenoit le premier rang après ceux de notre Maison. Ces deux aimables époux ne jouirent pas long-tems des douceurs de leur mariage, par la nécessité qu'il y avoit d'exécuter tout ce que j'ai dit.

Toberne quitta sa chere femme, la recommanda aux soins & à l'affection de la prudente Casalis,

lis , & partit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été.

Colombine supportoit son absence aussi patiemment qu'elle le pouvoit , en se consolant avec Casalis , quand son malheur amena en Norvègue le Chancelier Valquendorf. Son sort fut pareil à celui de Toberne : il devint amoureux de Colombine , il eut peine à se figurer que ce ne fût pas une de ces Divinités que les Payens adoroient ; & n'en ayant reçu que des marques d'une profonde indifférence , il s'en revint à la Cour , où ce jeune-homme enchanté ne parla au Roi d'autre chose que de Colombine. Il lui exagéra de telle sorte la beauté & l'esprit de cette personne que le Roi qui , jusqu'à ce moment n'avoit jamais rien aimé , se sentit de violens desirs de voir & de posséder cette belle fille ; & sans délibérer davantage , il commanda sur le champ qu'on allât lui chercher cette petite famille. Cet ordre fut exactement exécuté ; on mena Sigibrite , sa fille & Casalis à une des maisons du Roi. Il y courut pour voir cette fameuse beauté ; il la trouva encore plus charmante que Valquendorf ne la lui avoit dépeinte , & il en devint passionnément amoureux. Je ne vous dirai point la joie de Sigibrite de se voir dans un poste si avantageux , & comme elle s'empara d'abord de l'esprit du Roi , en flatant son amour avec toutes les souplesses qu'elle sçavoit bien qui lui étoient agréables. Cette ambitieuse femme crut tout facile à ses desirs ; & comme elle pensoit toujours à gagner le cœur de Toberne , elle songea aussi à éloigner d'elle Colombine , comme un obstacle à ses desseins , & à insinuer au Roi qu'il la fît aller à la Cour , qu'il la logeât dans son Palais , & qu'il mît Colombine & Casalis auprès de nous. Le Roi lui obéit aveuglément ; & comme son attachement avoit déjà fait un bruit horrible , si-

gurez-vous la surprise de toute la Cour , quand le Roi me choisit pour placer Colombine auprès de moi. Tout le monde généralement en fut scandalisé ; ma sœur & moi en pleurâmes , la Reine en fut désespérée ; car on regardoit Colombine comme la fille d'une Courtisane , & comme une Courtisane elle-même , tant on étoit éloigné de croire ce qu'on devoit à sa vertu. Vous vous imaginez bien quelle étoit la douleur de Toberne , à mesure qu'il fut instruit de tous ces événemens différens. C'est trop peu de dire qu'elle fut excessive , & qu'elle n'auroit point eu de comparaison sans celle de Colombine : je ne me sens pas assez de force pour vous la représenter , ni pour vous dire tout ce qu'elle pensa & tout ce qu'elle dit dans toutes ces différentes rencontres. Aussi-tôt qu'elle fut chez moi , elle se renferma dans un petit cabinet , & se jeta au col de Casalis , toute fondante en larmes ; prévoyant bien les obstacles qu'il y alloit avoir pour la déclaration de son mariage , & tout ce qu'elle devoit craindre de la part du Roi. Elle fut en ce pitoyable état plus de deux heures : Hélas ! s'écria-t-elle enfin , cher Toberne , ce n'étoit pas ainsi que je te devois revoir dans le Palais de tes Peres ! Ensuite , faisant réflexion qu'elle ne lui pourroit jamais parler , & qu'elle étoit en horreur à toute la famille du Roi , elle prit une hardie résolution , bien digne de sa vertu & de son courage. On la présenta à la Reine , qui , malgré la répugnance qu'elle avoit de la voir , y consentit pour obéir au Roi. La Reine lui tendit la main , & cette généreuse personne s'étant résolue à ce qu'elle avoit à faire , se prosterna , comme c'est la coutume , prit la main de la Reine , & en la baisant , elle la serra doucement , & lui mit un petit billet dedans. La Reine ne se troubla point , elle cacha le billet , se doutant bien qu'il ren-

renfermoit quelque grand mystere ; & se retirant dans son cabinet, elle y vit que Colombine lui demandoit une audience fort secrete. La Reine eut impatience de sçavoir de quoi il s'agissoit ; & ayant donné ses ordres, quand elle fut couchée, Colombine fut introduite avec le dernier secret à la ruelle de son lit. Dès qu'elle fut à genoux, elle voulut parler, & sa bouche timide lui refusa des paroles ; rien ne la secourut, ses yeux aussi la trahirent en se remplissant incontinent de larmes. Elle étoit dans ce mortel embarras, lorsque Casalis l'en tira, qui, s'approchant de la Reine avec un air noble & attirant qui lui étoit particulier, l'instruisit des mêmes choses que je viens de vous dire, sans oublier de parler d'elle-même, & de dire à la Reine ma mere l'honneur qu'elle avoit d'être une des Dames de Marguerite de Valois. Je ne puis vous redire l'étonnement de la Reine ; il étoit si grand que cette Princesse ne l'a jamais pu bien exprimer ; elle fit cent questions à Casalis & à Colombine ; elle eut de l'horreur pour Sigibrite, & une juste admiration pour Colombine ; & comme elle la sçut femme de Toberne, c'est-à-dire, d'un rang si élevé au-dessus de celui où elle étoit née, elle l'embrassa fort tendrement, la consola, & lui promit son amitié, ses conseils & son assistance.

Elles passerent le reste de la nuit à raisonner, & à songer à cacher avec une grande prudence le mariage de Colombine, & à ménager bien secretement le commerce qu'elle auroit avec son mari. La Reine lui promit de la servir comme si elle eût été sa fille, charmée qu'elle étoit de la vertu, de la prudence & de l'esprit qu'elle montra dans tout cet entretien. Le lendemain, dès qu'il fut jour chez la Reine, elle nous envoya chercher, la Princesse & moi, confia ce grand secret à notre jeunesse, afin que nous aimassions

Colombine , & que nous la traitassions bien. Quand la Reine nous eut donné ses instructions, elle vit entrer Toberne, mais si changé, qu'il lui fit pitié; elle connut qu'il lui vouloit parler, elle se retira avec lui dans son cabinet: il fit ce qu'avoit fait le soir Colombine; il se confia à la Reine, & s'il ne fit pas voir tant de foiblesse, il lui montra une aussi sensible douleur. La Reine lui dit ce qui s'étoit passé: il fut ravi que Colombine eût pris le parti de se confier à elle; il ajouta qu'il falloit de grands remèdes à de si grands maux, & qu'il étoit résolu de renoncer à toute sa fortune de Dannemarc, de s'enfuir avec les débris qui lui en resteroient, & d'em-mener Colombine dans un lieu où sa vertu ne fût pas assujettie à une puissance dont l'innocence avoit tout à redouter. La Reine fut tout à-fait de son avis; car elle prévoyoit bien que, quelque précaution dont on s'avisât, on ne pourroit pas long-tems cacher des choses d'une telle conséquence, & dont la connoissance pour-roit tout faire craindre de l'emportement du Roi.

Toute la Cour regarda comme un effet de la vertu de la Reine, les bons traitemens que nous faisons à Colombine: on crut que la politique la faisoit agir, & bien-tôt on connut aussi qu'elle étoit touchée de la modestie de la conduite de Colombine; car dès qu'elle étoit levée, elle entroit dans ma chambre, elle n'en sortoit pas de tout le jour, elle me suivoit par-tout, elle couchoit dans un même lit avec Casalis, n'ayant jamais voulu changer une coutume qu'elle avoit eue depuis son enfance. Le Roi ne lui parloit que devant nous; cette vertueuse femme ayant réduit l'homme le plus emporté à vivre avec elle dans le même respect que si elle eût été Reine de tout l'Univers. Il n'y avoit point de jour
audi

aussi où elle n'eût des entretiens secrets avec son cher Toberne, que nous lui facilitions, ou chez ma sœur, ou chez moi : & comme le Roi s'émancipoit depuis peu par les conseils de Sigibrite, Toberne, craignant tout, avoit si bien préparé toutes choses pour sa fuite, qu'une partie de son bien étoit passé en France, & que la Reine de Navarre ayant demandé qu'on lui renvoyât Casalis, Colombine la devoit suivre incon nue, le Navire & le Pilote étant à la dévotion de Toberne. Mais, lorsque nous étions dans la satisfaction d'un départ si désiré pour le repos de ces illustres personnes, nous nous aperçûmes de la grosseur de Colombine. D'abord Toberne ne pouvoit se résoudre à l'exposer en cet état ; mais la Reine l'y fit consentir, d'autant plutôt que l'extravagante passion de Fébourg éclata en ce tems aux yeux de Colombine, qu'elle s'en trouva importunée, & que c'étoit un surveillant qui nous incommodoit fort par l'intérêt de son amour. Fébourg étoit le Favori du Roi, comme vous sçavez ; & ayant à tout moment des commissions de son Maître auprès de cette charmante personne, il ne put voir tant de merveilles sans les aimer : mais il les aima d'une façon qui lui tourna tout-à fait la tête ; de manière que, sans respect pour Colombine, & moins encore pour le Roi, il lui parloit à tout moment d'une passion qui l'irrita enfin jusqu'au point qu'il lui en coûta la vie. Colombine fut d'abord surprise de son audace, elle s'en plaignit à Toberne, qui n'en fit que rire. Elle pria Fébourg avec douceur, de ne lui plus parler d'une passion inutile, & qui lui seroit préjudiciable si le Roi en avoit connoissance. Fébourg ne se corrigea pas pour cela. Colombine demeura dans sa modération, & lui dit pourtant plusieurs fois que, s'il continuoit dans sa folie, elle seroit contrainte

d'en avertir le Roi; mais Fébourg, aveuglé de son amour, étoit sourd à tout ce qu'elle lui pouvoit dire. Colombine n'en pouvant plus souffrir les témoignages, commençoit à perdre patience, lorsqu'un jour qu'elle étoit dans sa chambre, où elle achevoit de s'habiller, il entra, suivant sa coutume, de la part du Roi; & comme elle s'approcha d'une grande corbeille de fleurs, il en prit une poignée, qu'il eut la hardiesse de jeter sur ses épaules, & celle de s'avancer pour y porter la bouche. Colombine effrayée perdit toute considération; elle le repoussa avec assez de force; & prenant la parole avec une colere étrange: insolent, lui dit-elle, sortez de ma présence, & ne vous y montrez jamais. J'avertirai le Roi, & s'il me considère, il n'exposera pas davantage la misérable Colombine à être le but d'une audace qu'il saura bien punir. Comme Colombine disoit ces paroles, le Roi, qui les avoit entendues en entrant, & qui vit l'émotion où elle étoit, en voulut sçavoir le sujet; & comme elle se sentoit véritablement outragée, elle lui en laissa voir assez pour le porter incontinent dans une fureur contre Fébourg que rien ne put jamais modérer. Depuis, Sigibrite mit tout en crédit pour diminuer son crime; comme elle tourmentoit tous les jours envain Toberne, elle en haïssoit plus sa fille: elle voulut la rendre coupable aux yeux du Roi, & lui dit qu'il falloit bien que par quelque avance de galanterie elle eût donné cette hardiesse à Fébourg. Le Roi, qui connoissoit trop à ses dépens l'austérité de Colombine, ne fut pas pour cette fois de l'avis de Sigibrite, & demeura dans celui de punir Fébourg d'une manière affreuse, & qui servit d'exemple à tous les téméraires: il le fit conduire dans la Forteresse de Copenhague, & chargea Toberne, sur de légers indices, de lui faire son procès

Toberne prit cette commission à regret , & la fit exécuter de même. Fébourg n'étoit pas un rival qui lui fût redoutable ; & s'il eût eu à s'en débattre, une manière noble l'en eût débattu ; mais Christienne avoit bien d'autres maximes.

Cependant, la grosseffe de Colombine commençoit à ne se pouvoir plus cacher, & c'étoit tous les jours avec des regrets extraordinaires que nous nous préparions à nous en séparer ; car nous l'aimions cherement. Sigibrite avoit trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir de ce que nous tenions si secret : elle ouvrit les yeux, & pénétra malgré nous la vérité : elle devina, ou crut deviner que nous favorisions l'amour de Toberne, qui étoit si secret qu'il n'y avoit que nous & elle qui en eussions connoissance. Dans cette pensée, elle voulut être tout-à fait éclaircie ; elle gagna une fille de Colombine, que nous avions été obligées de mettre dans la confidence. Quand elle fut instruite, elle envoya chercher Toberne, & mit en pratique tout ce que l'amour & l'adresse ont d'attraits, pour le faire résoudre à l'aimer. Le Gouverneur lui parla avec son respect accoutumé ; & comme il étoit près de son départ, il se servoit des termes les plus doux : cette artificieuse, connoissant ce qui le faisoit agir, fit la dissimulée à son tour, concevant dès ce moment le plus noir & le plus détestable de tous les projets.

Cette feinte douceur frapa le cœur du malheureux Toberne, il vint chez moi tout inquiet, & tout occupé. Quand tout le monde fut retiré, il passa dans mon cabinet avec son épouse infortunée. J'ai sçu que, dès qu'ils furent seuls, ils se firent autant de caresses que s'il y eût eu bien long-tems qu'ils ne se fussent vus, ou qu'ils n'eussent dû se voir de bien long-tems. Ils s'embrassèrent, & par un présage horrible, leurs visages se trou-

verent tout mouillés de leurs pleurs. Ils restèrent toujours embrassés , & Toberne prenant la parole avec beaucoup de saisissement : Eh ! qu'avez-vous , ma chere Colombine ? lui dit-il ; nous allons être heureux ; & puisque vous voulez bien suivre un époux qui vous adore , rien ne nous séparera désormais. Mais qu'avez-vous , vous-même , Seigneur ? lui répondit Colombine : hélas ! à peine ai-je senti vos yeux mouillés de larmes , qu'un éclair n'a pas plus de promptitude que l'effet qu'elles ont produit sur mon cœur. Je ne sçais , reprit Toberne ; mais j'ai senti ce soir en vous voyant un attendrissement qui va presque jusqu'à la foiblesse. Tout me blesse les yeux ici , je voudrois que vous en fussiez bien loin ; je crains tout pour une femme que j'aime , & qui m'est précieuse. Je crains tout..... Il s'arrêta en cet endroit ; & , reprenant la parole avec une douleur peinte en tout ce qu'il disoit : je crains le Roi , continua-t-il , je crains son humeur emportée , insolente , qui se lasse enfin des bornes que vous lui avez prescrites jusqu'ici. Ah ! ne tardons pas davantage , sortons de cette Cour , où je ne vois de vertu que dans la Reine & dans les Princesses. Quelle félicité , bon Dieu , s'écrioit-il , quand nous serons dans un lieu où je jouirai paisiblement de tous ces trésors ! Ma chere Colombine , ne m'aimez-vous pas toujours ? Ne consentez-vous pas à me suivre ? Si je vous aime , Seigneur ! reprenoit-elle ; ne voyez-vous pas que je vis ? Tant que je vivrai , j'aimerai mon cher Toberne. Oui , je vous aimerai tant que je vivrai , je voudrois vivre pour vous aimer toujours. Sans vous , je ne pourrois vivre. Allons , Seigneur ; partons : je serai contente avec vous au bout du monde , je ne puis plus être un moment sans vous. J'arrivai comme ils se parloient ainsi ; & , comme ils ne se contraignoient pas devant moi , j'a-

j'avoue qu'ils me tirèrent les larmes des yeux, & que je n'ai jamais vu tant de vertu ni tant d'amour, ni entendu des choses plus belles ni plus touchantes. Hélas! elles n'auguroient que trop les malheurs qui arriverent dès le lendemain.

Le Roi fut à la chasse, où Toberne le suivit; & dès que Colombine fut éveillée, cette misérable fille qui étoit auprès d'elle, & que Sigibrite avoit gagnée, en ouvrant les rideaux de son lit, lui presenta un petit panier de cerises de la part de Toberne. Colombine les aimoit extrêmement : on n'en avoit point encore vu. Elle n'eut pas de peine à s'imaginer que c'étoit un soin de son cher époux; elle les mangea, il y en avoit peu, & dès qu'elle les eût mangées, le mortel venin dont elles étoient assaisonnées fit bien-tôt son funeste effet. D'abord, l'infortunée Colombine eut de furieux maux de cœur, ensuite elle fit des efforts effroyables, mais inutiles, pour se soulager. Les convulsions la saisirent avec de telles violences, que la pauvre Casalis vint toute désespérée avertir la Reine, qui courut à sa chambre avec nous. Les Médecins connurent d'abord le poison, & jugerent par ses effets que Colombine en mourroit. Tout pleuroit auprès d'elle; elle étoit la seule tranquille, & ne perdit jamais la connoissance. Comme nous étions dans cet épouvantable état, la fille qui lui avoit donné ces fatales cerises, s'approcha toute en larmes du lit de Colombine, & ayant prié la Reine de faire retirer le monde, elle lui confessa que c'étoit Sigibrite qui lui avoit donné ces cerises, & lui avoit ordonné de dire que c'étoit de la part de Toberne. La Reine fit un grand cri quand cette fille dit cela. Colombine soupira, leva les yeux au Ciel, ensuite, jugeant que la Reine méditoit une prompte vengeance, elle se tourna

doucement de son côté , & lui prenant les mains entre les siennes , sur lesquelles elle commençoit de donner de froids baisers : au nom de la Justice éternelle , lui dit-elle , n'en faites point contre celle qui m'avoit donné la vie , & qui me cause la mort. Madame , n'affligez point ma mort ; ces derniers momens me sont assez pénibles , & me coûtent assez. Je vous conjure par le Dieu que nous adorons , par votre vertu sublime , de n'accuser point Sigibrite. Elle n'en put dire davantage ; ses oppressions l'étouffoient , & quand elle eut du relâche , ce fut pour tirer une assurance solennelle de la Reine qu'elle ne diroit rien contre sa mere ; ensuite elle empira toujours de plus en plus , elle parla peu , elle soupiroit beaucoup ; elle nous embrassa , ma sœur & moi , qui étions aussi mortes qu'elle , & tirant une bague de son doigt , elle la donna à Casalis. Tenez , lui dit-elle , ma chere Casalis , rendez cette bague à mon cher Seigneur. On s'est servi de son nom adorable pour m'ôter la vie. Mon cher Toberne , dit-elle tout bas , je ne vivois que pour toi : mon cher Toberne , reprit-elle plus bas encore , je meurs tienne.

Ainsi finit la déplorable Colombine , qui nous laissa une tendresse bien précieuse pour sa mémoire , & un regret infini pour la perte d'une si belle vie.

Quand le Roi fut revenu de la chasse , à qui l'on avoit envoyé pour l'avertir de ce malheur , il trouva Colombine morte : il fit des choses qui avoient plus de rapport à un insensé qu'à un homme seulement bien affligé ; il fut furieux , il fut indomptable , jamais douleur n'a été si vive , ni si éclatante. Celle de Toberne fut plus dangereuse , & ne fut pas moins sensible , il tomba de cheval , quand son Ecuyer , l'ayant tiré à l'écart de ceux de la suite du Roi , lui conta cet-

te malheureuse nouvelle. Il demeura si long-tems évanoui , que ce fidele domestique le fit porter en cet état à une de ses maisons de campagne qui n'étoit pas éloignée de-là : son désespoir, pour n'avoir pas un théâtre aussi éclatant que celui du Roi, ne fut pas moins vif, ni moins long. Jamais amant n'a pensé, ni n'a dit tout ce qu'il dit & qu'il pensa.

La Reine , fidele aux dernieres volontés de Colombine , ne voulut point qu'on publiât l'auteur de sa mort ; & le Roi & Toberne , en ap-
prenant la cause qui ne se put cacher , ignorerent le surplus. Le Gouverneur demeura près de trois mois avec une fièvre très-dangereuse , & accablé de la plus mortelle douleur. Casalis la renouvella, en allant prendre congé de lui pour s'en retourner en France. Nous avons sçu qu'il lui fit confidence du dessein qu'il avoit de la suivre, dès que sa santé le lui permettroit, pour se retirer du monde , & consacrer les restes de sa déplorable vie à Dieu seul. Le Roi n'avoit , ni des pensées si pieuses , ni une douleur si affermie. Sigibrite prit soin de le consoler ; & par une aventure horrible , étonnante , & qui me fait frémir toutes les fois que j'y pense , il oublia la plus belle & la plus vertueuse personne qui fut jamais , pour aimer, vous le sçavez tous , & je n'ose le dire , pour aimer la mère , ou plutôt le bourreau de cette infortunée : un monstre , une abominable , en un mot , l'infame Sigibrite. Le Roi se donna tout entier à cette passion , il aima Sigibrite avec fureur , & mille fois plus ardemment qu'il n'avoit aimé sa déplorable fille ; mais l'éclat où cet amour l'éleva , & le pouvoir absolu qu'il lui donna , ne bannirent pas l'affection qu'elle conservoit pour Toberne. Quoiqu'il n'eût point paru à la Cour depuis la mort de Colombine , elle crut que le tems l'auroit consolé , & qu'il étoit retenu par sa mala-

die, plutôt que par sa douleur. Elle résolut de l'arracher de sa solitude, de tenter un dernier effort, &, s'il lui devenoit inutile, de l'accabler d'autant de marques de haine, qu'elle avoit voulu lui donner de témoignages d'amour. Elle obligea adroitement le Roi de l'envoyer chercher. Le jour de sa naissance étoit prochain; il avoit accoutumé de faire un Festin Royal: elle lui fit entendre qu'il y alloit de sa grandeur à faire que le premier Seigneur de son Royaume s'y trouvât, de manière que l'ordre fut si précis à Torberne de se rendre à Copenhague, qu'il se résolut d'obéir; parce qu'ayant pris ses résolutions, cette action lui devenoit indifférente. Son esprit étoit déjà détaché de toutes les choses d'ici-bas; il n'avoit de souvenir que de Colombine, & ne pensoit qu'au Ciel. Il arriva donc à la Cour. Mais, malgré ces préparations, que ne sentit-il point en revoyant les lieux où il avoit vu Colombine! Sa fermeté l'abandonna auprès de la Reine qui le reçut en particulier; il demeura une heure sans parler, plus pâle qu'un mort; il étoit immobile, ses yeux seuls avoient du mouvement. Il jettoit de longs regards sur ma sœur, & sur moi, & sur la Reine; quelques larmes de tems en tems tomboient de ses yeux, qu'il ne prenoit pas la peine d'essuyer. Son visage en étoit couvert; pour toute voix il n'avoit que des sanglots; & quand il voulut parler, il ne put prononcer que le nom de Colombine, qu'il répéta cinq ou six fois. Notre état n'étoit pas meilleur que le sien; enfin, nous liâmes quelque entretien; il communiqua à la Reine sa résolution de se retirer du monde. Elle nous arracha de nouvelles larmes; mais nous ne l'en détournâmes point. Il avoit une secrète répugnance d'aller chez Sigibritte. Comme elle ne l'avoit fait venir que pour le voir & lui parler, deux jours après qu'il fut arrivé,

v

vé, en sortant de chez ma sœur, on le pria de la part de Sigibrite de passer chez elle. Il ne put se dispenser d'y aller. Quand il entra dans sa chambre, à peine l'auroit-elle reconnu, tant il étoit changé, si l'amour ne l'eût représenté à ses yeux avec des traits dont elle avoit trop malheureusement reconnu la puissance. Elle ne s'amusa point à le menager; & sans faire de réflexion sur sa douleur, elle lui parla brusquement de sa tendresse. Toberne ne s'en émut point; & comme son parti étoit pris, il ne s'avisa pas aussi de se contraindre, & lui dit avec une froideur qui pensa la désespérer, qu'il ne répondroit jamais à son amour, qu'elle se devoit occuper toute entière de celui du Roi; & que, pour lui, il étoit un malheureux, à qui elle, ni toutes les femmes du monde, ne feroient jamais changer de pensées. Sigibrite s'indigna à une déclaration si nette, & qu'elle croyoit que sa nouvelle faveur la pouvoit garantir d'entendre. Ainsi donc, lui dit-elle, votre dureté ne finira jamais, ingrat Toberne? Et comme il ne répondoit point: pousse ta cruauté jusqu'au bout, s'écria-t-elle: joins la mere à la fille. Déjà ton trop d'amour pour elle m'a forcé de sacrifier la misérable Colombine à mes ressentimens; j'ai encore la même fermeté, ton insensibilité me feroit exercer autant de rigueur sur moi-même. Comme Toberne commençoit à entendre & à connoître son crime, il la regardoit avec un mépris mêlé de désespoir, si bien que devenant tout d'un coup furieuse: moi, mourir pour toi! s'écria-t-elle encore, non, non, lâche, je veux vivre, & pour te persécuter. Apprens, barbare, apprens que c'est moi qui t'ai privé pour jamais de la vûe de tes cheres amours. Mais j'ai encore le cœur assez hardi, je n'épargnerai pas un perfide, & mes mains sacrifieront ta vie à mon désespoir. J'ai fait mourir Colombine; tout

m'est permis, & je ſçaurai bien délivrer mes yeux d'un malheureux, dont la vûe me reprocheroit inceſſamment ma honte. Toberne, qui avoit écou-té avec ſurpriſe, avec effroi & avec horreur, ce que Sigibrite avoit dit, ſentit qu'il devenoit fu-rieux à ſon tour. Inhumaine ! ſ'écria-t-il, en ſe levant & tirant avec emportement ſon épée, inhu-maine, tu mouras, tu ſeras punie, je t'immolerai aux manes de l'innocente Colombine. Mais non, reprit-il en ſ'afſoiſſiſſant, & voyant qu'elle étoit quaſi morte de frayeur : cette belle ame, qui eſt là haut dans un rang ſi élevé, arrête mon bras, & me défend de la venger. Ton ſang n'eſt pas aſſez pur ; je rougirois de le répandre. Vis, a-bominable, vis, entaſſe crime ſur crime, meurs comme tu as vécu. En achevant ces paroles, il ſortit d'un pas chancelant, & détournant toujours ſa vûe d'un objet & d'un lieu qu'il ne pouvoit aſſez déteſter.

Toberne repaſſa chez moi au ſortir de chez cet-te méchante femme, mais dans un état que je ne puis vous repréſenter, & qui nous plongea dans de nouveaux regrets. Je tire cette hiſtoire trop en longueur, il faut précipiter un événement fu-neſte à la gloire du Roi. Il trouva Sigibrite dans les premiers mouvemens de ſa haine pour Tober-ne : elle avoit réſolu de le perdre, elle dit au Roi qu'elle venoit d'apprendre l'intelligence qu'il y a-voit eu entre Toberne & Colombine ; & comme elle ſ'apperçut que le Roi n'étoit pas aſſez aigri d'une choſe paſſée, elle ajoûta l'impoſture à cette malheureuſe vérité, & lui dit que le Gouverneur, toujours téméraire, avoit oſé lui parler d'amour, mais qu'elle le conjuroit, ſ'il vouloit le punir, de ne la point mêler dans ſa vengeance, & de faire rouler la choſe ſur l'inſolence d'avoir oſé aimer Colombine. Le Roi n'entra que trop dans les ſentimens que Sigibrite voulut lui inſpirer. Il ré-
ſolut

solut dans ce moment de traiter Toberne comme il avoit fait Fébourg ; mais , comme son rang & son mérite rendoient la chose très-importante , il lui falloit chercher quelque formalité , & il avoit besoin de preuves. Pour cet effet , il résolut de se plaindre , & de l'accuser publiquement ; & le jour du festin , le Roi mit tous les jeunes gens sur le chapitre de leur bonne fortune , il s'attacha particulièrement à Toberne , lui fit la guerre sur cette matiere , & lui dit qu'il sçavoit qu'il avoit été fort bien avec Colombine. A ce nom si cher & si peu attendu , Toberne soupira , ses yeux se remplirent de larmes ; & il dit au Roi avec une noble hardiesse , qu'il étoit vrai qu'il avoit osé l'adorer. Le Roi n'en vouloit pas davantage , il ne dit plus mot : le reste du repas fut languissant. Dès qu'il fut fini , le Roi sortit le premier de la salle , & commanda à Cosa , Grand-maître de sa Maison , d'arrêter le Gouverneur ; mais il n'étoit pas aisé de se défaire d'un homme de cette importance , puisque l'accusé ne pouvoit être frustré de son privilège , de n'être jugé que par le Sénat de Dannemarc. On le transféra d'abord dans les prisons publiques ; & l'on se contenta d'envenimer les pieces qui devoient servir à sa condamnation. Toute la malice néanmoins que l'on y put insinuer , ne fut pas suffisante pour le faire condamner ; parce qu'il n'y avoit point de Loi qui punit de mort la pensée seule dont il s'agissoit. Les Sénateurs , qui n'étoient pas d'humeur de faire leur cour en commettant une injustice , renvoyèrent le Gouverneur absous , & ne lui sauverent pourtant pas la vie ; car le Roi , lisant leur Sentence , passa du dépit à la fureur : il dit qu'elle auroit été conçue en d'autres termes , s'il eût trouvé autant d'amis dans le Sénat que le Gouverneur y avoit de parens ; & déclara que , puisqu'on avoit refusé de lui rendre justice à Copenhague ;

il

il l'alloit chercher à Colberg : c'est un grand Bourg près d'ici , où il n'y a point d'autres Juges que les Paysans du lieu , soit que les Rois de Dannemarc leur aient accordé ce privilege , ou qu'ils le tiennent de la Noblesse , qui s'en attribue le pouvoir durant les Interregnes.

On planta quatre lances devant la porte de la maison où les Juges avoient accoutumé de s'assembler , & on les menaça , à mesure qu'ils y entre-
rent , de les jeter par une fenêtre sur ces lances , s'ils ne s'acquittoient mieux de leur devoir que n'avoit fait le Sénat de Copenhague. Ils entendirent assez le triste sens de ces paroles , tout grossiers qu'ils étoient , & les deux extrémités où ils se rencontroient , de périr ou de condamner un innocent , leur ayant aiguisé l'esprit , ils crurent se tirer d'affaire , en prononçant qu'ils ne jugeoient point le Gouverneur , mais qu'il s'étoit lui-même condamné de sa propre bouche. Le Roi se contenta de cette bizarre Sentence , & ne travailla qu'à la faire exécuter lorsqu'on y pensoit le moins. Tous les Grands du Royaume pensèrent se soulever. La Reine dit au Roi dans le particulier , tout ce qu'elle crut capable de le pouvoir fléchir , sans qu'elle y réussit ; elle se mit avec sa famille à la tête de tous les Seigneurs , qui , avec leurs femmes & leurs enfans , vinrent se jeter aux pieds du Roi , pour obtenir la grace de Toberne. Jamais spectacle ne fut plus touchant ; mais le Roi demeura inexorable à tant de prières , à tant de cris & à tant de larmes ; l'infortuné Toberne paya de sa tête les charmes qui l'avoient ornée , & la fatale passion qu'il avoit inspirée à la cruelle Sigibrite. Dispensez-moi de vous en dire davantage : vous voyez assez , par tout ce que vous venez d'entendre le caractère de Sigibrite ; & vous m'avouerez qu'il est également dangereux d'être sa Rivale , & de lui donner de l'amour.

Dorothee finit un recit qui avoit tiré plusieurs fois des larmes des yeux de ces illustres auditeurs. Ils parlerent long-tems de Colombine & de Toberne, & conclurent que Vasa ne pouvoit trop ménager un esprit aussi pernicieux que celui de Sigibrite; qu'ils ne pouvoient assez s'observer, la Princesse & lui, ni cacher avec assez de prudence le commerce de leur innocente affection.

L'illustre Vasa & la Princesse Christine vécutent long-tems dans le parfait bonheur que produit l'intelligence de deux amans qui s'aiment; & comme toutes leurs actions se passoient en public, ils n'en rendirent aucunes indifférentes; elles Servoient toutes en particulier à marquer leur passion; elles avoient toutes un langage secret; il s'entendoient par leurs signes, aussi parfaitement que s'ils s'étoient parlé; & quelques gestes faits avec adresse, étoient quelquefois plus sensibles qu'un entretien le plus passionné qu'ils eussent pu avoir.

Leurs confidens étoient aussi prudens qu'eux, ils veilloient incessamment pour dérober la connoissance de cette tendre affection, non seulement aux yeux intéressés, mais à ceux de toute la terre. Dorothee & Sibille ne quittoient jamais Christine, & la tenoient toujours avertie, afin que rien ne la trahît. Mucé & Eric n'étoient pas moins circonspects; & par cette maniere pleine de précautions, ils cachotent un si grand secret à la pénétration d'une Cour éclairée, & dangereuse par le nombre des partisans que Sigibrite s'y étoit acquis.

Elle vivoit dans la même ignorance que le reste du monde, elle persécutoit toujours Vasa: le voyant insensible à son amour, elle ne pensoit pas qu'il fût capable d'en prendre pour une autre, elle le croyoit seulement ambitieux.

Le

Le Roi Christierne avoit la même pensée ; & , croyant que Gustave lui seroit utile pour lui faire recouvrer la belle Princesse de Sudermanie, il le combloit de biens & d'honneurs.

Le Prince Sigismond-Auguste de Pologne , quoiqu'amoureux de la Princesse , & accoutumé à être toujours amoureux , ne fut pas plus raffiné que les autres : s'il pensoit quelquefois que Vasa aimoit Christine , il le pensoit légèrement , & seulement par cet instinct infailible qui avertit tous les amans.

Je dois parler de ce Prince , & en donner une idée qu'on trouvera nécessaire , & dont on se souviendra avec plaisir dans la suite. Il avoit déjà été marié , quoiqu'il fût extrêmement jeune. Le Grand Sigismond , son Pere , le voyant éperduement amoureux d'une jeune fille , dont la noblesse n'étoit pas fort illustre , avoit hâté son mariage avec Elisabeth d'Autriche. Six mois après ce mariage , cette Princesse mourut , & Sigismond , fidele à son amour , l'avoit fait éclater aux yeux de toute la Pologne. Le Roi son Pere , qui craignoit qu'il n'épousât cette personne , avoit tout mis en pratique pour le détourner d'un si fatal attachement ; & tout lui ayant été inutile , il avoit été contraint de se servir de l'absence , comme d'un dernier remede. Pour cet effet il ordonna au Prince d'aller voyager dans toutes les Cours de l'Europe ; il obéit avec une douleur sensible. A peine étoit-il hors de la Pologne , qu'il apprit que le Roi son Pere avoit marié la jeune Radivil avec Statillas Dastold , Palatin de Trok.

Sigismond pensa mourir quand il scût que sa Maîtresse étoit entre les bras d'un autre. Il prit d'abord cent résolutions furieuses ; mais enfin , comme c'étoit un Prince d'un grand courage , qui avoit infiniment d'esprit , & étoit d'un caractère à faire briller la fermeté de son ame dans
une

une occasion si cruelle , il continua ses voyages , bien résolu de les faire plus longs que le Roi son Pere ne le souhaitoit ; & puisque la nécessité l'y contraignoit , de tâcher de guérir d'une passion qui ne pouvoit plus être satisfaite. Il alla dans plusieurs Royaumes ; mais , en quelques divers climats où il portât ses pas , quelques différens objets qu'il vît , & quelque effort qu'il fit sur son cœur , il fut toujours persécuté de son amour , & l'idée de la belle Radivil fut toujours dominante dans son ame jusqu'à son arrivée en Danemarck. Il trouva dans les yeux de Christine des traits si redoutables qu'il se livra volontiers à leur pouvoir , espérant par leur moyen de se dégager de son attachement pour Radivil. Il s'imagina bien que ce changement d'affection seroit favorisé par le Roi son Pere ; & comme il ne prévoyoit pas de grands obstacles du côté du Roi de Danemarck , il suivoit sans résistance le penchant qui l'entraînoit , ne songeant simplement qu'à gagner la bienveillance de la Princesse. Il ne perdoit aucune occasion de tâcher de lui plaire & de l'entretenir de sa passion. Christine le recevoit avec beaucoup de civilité , mais avec une froideur extraordinaire , des qu'il étoit sur la matière de son amour ; & quoiqu'il fût jeune , admirablement bien fait , & rempli de mille belles qualités , il ne donna aucune atteinte à la tendresse qu'elle avoit pour Vasa. Vasa lui parut plus aimable , & fut aussi uniquement aimé.

Toutes ces choses étoient dans cet état-là , & Vasa & Christine jouissoient d'un bonheur qui , pour être trop charmant , ne pouvoit plus être durable. Le sort se lassa de les favoriser : Sigibrite étoit rebutée des froideurs de Gustave , elle ne comprenoit point qu'on pût être insensible à son âge : elle avoit toujours espéré qu'il se rendroit , & que l'amour qu'elle lui montrait seroit enfin de quel-

quelque prix pour lui ; & comme il étoit à bout de toutes les adresses dont il l'avoit amusée jusqu'alors , elle voulut pénétrer toute sa conduite.

Elle l'étudia avec un soin extraordinaire , & elle crut démêler enfin qu'il avoit de l'amour pour la Princesse , & bien-tôt après elle se douta qu'il en étoit aimé. On ne peut exprimer à quel point la porterent la rage & la jalousie, Elle voulut en être tout-à-fait convaincue , & résolut après cela de leur faire sentir des maux plus grands encore que ceux qu'elle souffroit. Elle proposa au Roi d'aller à Néderbi , qui est une Maison de chasse , où il n'alloit d'ordinaire que pour son plaisir , & fort peu accompagné ; elle espéroit que dans cette petite Cour rien n'échaperoit à sa pénétration , & qu'elle y seroit mieux à portée de donner les coups qu'elle méditoit.

Le Roi , qui ne cherchoit qu'à lui plaire , & qui se plaisoit lui-même dans ces petites retraites , partit de Copenhague accompagné des Princeses : car il falloit bien que la Reine consentît qu'elles suivissent le Roi : elles n'avoient que leur Gouvernante & leurs filles , Sibille , Sigibrite , & deux ou trois autres femmes de qualité. Pour les hommes , il n'y en avoit , outre ceux qui devoient indispensablement suivre le Roi , que sept ou huit de nommés , dont le Prince Sigismond & Vasa en étoient. Là le Roi se divertissoit à la chasse , à la promenade & au jeu ; personne n'eut osé l'aller troubler dans cette solitude. Ce fut un piège bien adroit que Sigibrite tendit à nos malheureux amans , & qui ne lui donna que trop de clarté. On ne se défioit-là de rien , & mille petites circonstances ne la confirmèrent que trop dans ses pensées : elle voulut des preuves certaines , & elle imagina la ruse du monde la plus subtile , & de laquelle on ne se pouvoit garantir. Elle avoit la connoissance

d'un homme qui contrefaisoit si bien toutes sortes d'écritures, qu'il n'étoit pas possible qu'on ne s'y méprît : elle l'avoit fait venir à Néderbi ; & comme elle avoit reçu souvent des lettres de Gustave, elle en fit aisément contrefaire le caractère par cet homme. Elle lui dicta une lettre pour la Princesse, qu'elle fit rendre à Sibille par un jeune Ecuyer de Vasa qu'elle avoit gagné, & de qui elle avoit appris qu'il en portoit quelquefois à cette fille de la part de son Maître. Cette lettre contenoit ces paroles.

J'avois toujours entendu parler du séjour de Néderbi comme d'un Paradis terrestre, j'avois désiré d'y venir, espérant que tout y favoriseroit mon amour, & j'y suis mille fois plus contraint que je ne l'étois à Copenhague. Il me semble que tout le monde m'observe, que tous les yeux intéressés sont tournés sur moi, qu'à tout moment le Roi découvre le fond de mon cœur, & y pénètre les sentimens que j'ai pour vous. Prenez pitié de ma peine, Madame, souffrez que je souhaite que votre promenade se fasse ce soir dans la petite Isle de Galatée, je m'y trouverai pour vous dire mille choses qu'il est important que vous sçachiez.

Sigibrite prit si bien son tems pour faire donner cette lettre, qu'au moment même que Sibille la recevoit, le Roi proposoit une partie de jeu à Vasa & à Sigibrite. La Princesse crut voir en Vasa de la repugnance pour le jeu. Elle fut quelque tems à les voir jouer ; & comme il n'y avoit qu'une galerie qui séparoit son appartement de celui de Sigibrite, elle alloit & venoit à tous momens. Quand elle fut repassée chez elle, elle y lut le billet que Sibille lui donna. Quand l'heure de la promenade fut venue, & que selon les apparences le jeu devoit être fini, elle se rendit avec la Princesse sa

sœur

sœur & Sibille dans la petite Ile qu'on lui marquoit; elles y furent très-long-tems & seules; car, comme les dehors de cette maison étoient charmans & d'une grande étendue, qu'il y avoit mille beautés & cent endroits plus aimables les uns que les autres, dans le peu de monde qui y étoit, il n'étoit pas aisé de se trouver, à moins qu'on ne fût averti des lieux où l'on devoit être.

Les Princesses demeurèrent si tard à attendre Gustave, & elles l'attendoient si vainement, qu'elles se lassèrent enfin, & reprirent le chemin du Château pour souper avec le Roi; elles le trouvèrent encore au jeu. Sigibrite avoit beaucoup perdu, elle l'avoit fait à dessein: elle paroissoit piquée; & le Roi, qui ne cherchoit qu'à lui plaire, se remit au jeu dès qu'il eût soupé. Vasa en étoit au désespoir, la Princesse en étoit fâchée, Sigibrite remarqua entr'eux des signes d'intelligence qui la confirmèrent de plus en plus dans ses soupçons. Elle avoit fait observer la Princesse, & elle sçavoit le tems qu'elle avoit été dans l'Isle de Galatée. Christine fut assez tard à voir jouer le Roi; enfin, voyant que le jeu ne finissoit point, elle se retira dans son appartement. Elle avoit du chagrin de n'avoir point parlé à Vasa de tout le jour, elle y rêvoit avec inquiétude; & elle étoit prête de se coucher quand elle vit entrer dans sa chambre Sigibrite encore toute habillée. Ces sortes de visites irrégulières lui étoient si ordinaires dans cette maison, qu'elle crut d'abord que Sigibrite lui venoit rendre compte du jeu; elle la regarda dans cette pensée mais cette artificieuse femme paroissant un peu émue, & ayant prié la Princesse avec un air empressé de faire retirer ses femmes, elle s'assit auprès d'elle, & gardant quelque tems le silence, elle leva les yeux sur le visage de la Princesse, & y attach ses regards avec beaucoup d'attention. Je ne sçais

Madame, lui dit-elle, par où commencer, pour vous dire tout ce qu'il est nécessaire que je vous confie: il faut être autant persuadée que je le suis de votre prudence, de votre bonté, & de votre discrétion. Je me trouve dans une situation de malheur, qui m'oblige, plutôt que mon intention, à vous dire un secret important auquel toute ma fortune est attachée. Hélas! continua-t-elle en feignant de soupirer, ce ne seroit pas aussi la Princesse Christine que je devrois choisir pour ce bizarre secret, si une fatale conjoncture ne m'y forçoit. Enfin, Madame, je vais me livrer à toute la générosité de votre ame. La Princesse, qui avoit tremblé sans sçavoir pourquoi, dès qu'elle avoit remarqué l'agitation de Sigibrite, & qui craignoit d'entrer dans la confidence d'une si dangereuse personne, se remettant un peu du trouble qu'elle lui avoit communiqué, l'arrêta en cet endroit, avec un air tout rempli de douceur, mêlé toutefois d'une petite sévérité. Je ne sçais, lui dit-elle, si vous avez bien pensé à la confidence que vous me voulez faire, & si j'y serai aussi propre que vous le croyez: je puis volontiers écouter une bagatelle; mais vous me parlez d'un air si sérieux, l'intérêt de votre fortune que vous avez mêlé dans vos discours, tout cela me persuade que votre secret est d'une trop grande importance, qu'il m'embarassera sans doute, & que par le peu de secours que mon esprit vous donnera, vous verrez bien que les moindres choses passent sa portée. Sigibrite connut bien que le bon sens de la Princesse lui dictoit cette réponse; mais feignant de croire qu'elle ne parloit ainsi que par modestie sur la confiance qu'elle vouloit avoir pour elle, elle reprit ainsi: Non, Madame, ne craignez point mon secret; votre esprit, tout merveilleux qu'il est, ne m'est point nécessaire; je ne pense point que je parle à

la fille de Christierne, je songe que je m'adresse à la plus généreuse personne de l'Univers ; je vous dirai donc ; Madame, poursuivit-elle , que je reçois avec autant de respect que de reconnoissance l'honneur que le Roi me fait de me distinguer de tout ce qu'il y a de femmes dans le monde ; mais , Madame , vous oserai-je dire que c'est-là tout ce que je sens , & qu'il n'y a rien de plus dans mon cœur ? Vous êtes trop jeune , continuait-elle adroitement , pour sçavoir tout ce que le cœur peut sentir ; il agit toujours sans l'aveu de notre raison , les impressions qu'il prend sont terribles , il nous force à ce qu'il veut , on ne lui résiste point. C'est avec cet empire absolu qu'il m'a contrainte de répondre à la passion que Vasa a pour moi. En cet endroit, Sigibrite fit l'embarassée ; elle porta une main sur ses yeux pour mieux observer le visage de la Princesse , qui s'alluma entièrement d'une rougeur dont elle ne se défit de tout le soir. Vasa m'aima , poursuivit-elle , du moment qu'il parut à la Cour. Il est hardi naturellement ; mais il ne m'expliqua ses sentimens que quelque tems après le Caroussel , & justement dans l'instant qu'il put connoître qu'il ne m'étoit pas indifférent. C'étoit envain que je m'étois dit tout ce qu'il me falloit dire : tous mes raisonnemens furent confondus ; je cédaï ; mais , en cédant , je voulus que ma défaite , sans me forcer à trahir le Roi , servît seulement à l'élévation de Vasa , & à établir sa fortune. Vous voyez comme je l'ai mis dans l'esprit du Roi ; mais , comme je craignois toujours que l'on ne découvrit une passion que je voulois rendre heureuse , je priai Gustave de s'attacher seulement pour le monde à quelque personne : il me proposa Sibille , ja la trouvai propre à mes desseins ; il m'a dit qu'il l'a persuadée qu'il l'aime , & que c'est-là le motif qui l'a mis si bien auprès de vous &

avec

avec la Princesse Dorothee. Il vous paroît jusqu'ici assez inutile que je vous aie conté tout ceci ; mais apprenez ce qui m'y a engagé. Ce soir , comme le jeu a été fini , & que le Roi s'étoit retiré , j'ai vu sortir de mon cabinet un Ecuier de Vasa tout en larmes , & c'est celui-là même qui est de notre intelligence. D'abord j'ai été très-épouvantée : il a redoublé ma crainte , en m'avouant qu'il avoit accoutumé de porter quelquefois des lettres de Vasa à Sibille , & en m'apprenant qu'il lui en avoit donné une tantôt qui étoit pour moi ; que son Maître lui en ayant parlé , & ayant sçu sa méprise , étoit entré dans un desespoir si grand , qu'il l'avoit voulu tuer , ce qui l'obligeoit à me prier de le sauver de ses fureurs. Voilà , Madame , acheva Sigibrite , le sujet qui m'amène : ayez pitié de Vasa & de moi. Que seroit-ce si Sibille , éclaircie de la vérité & sensible à la tromperie de Gustave , donnoit des clartés au Roi par cette malheureuse lettre ? Hélas ! je ne sçais pas seulement ce qu'elle contient ; enfin ; Madame , enfin il faut que vous la retiriez adroitement des mains de Sibille. Peut-être n'y aura-t-il rien dedans qui marque directement que c'est à moi qu'elle s'adresse ; peut-être vous sera-t-il aisé de lui faire faire croire qu'elle est pour quelqu'une des Dames qui sont dans ce Château ; que sçai-je , peut-être qu'elle croira que c'est pour elle-même. C'est à votre prudence que je me remets entièrement.

Sigibrite , pendant tout son discours , observoit la Princesse , elle voyoit qu'elle prenoit à longs traits tout le poison qu'elle versoit dans son cœur. Elle en goûtoit une maligne joie , elle ne se soucioit pas qu'il parût ridicule à la Princesse qu'elle s'ouvrit à elle sur une chose de si dangereuse conséquence pour elle auprès du Roi ; il ne lui importoit de l'usage que la Princesse en pouvoit faire :

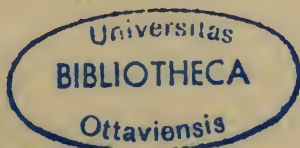
elle connoissoit la foiblesse de Christierne, & combien elle étoit toute-puissante sur son esprit ; elle ne redoutoit point les suites de cet entretien auprès de lui : elle vouloit seulement parler à la Princesse, lui faire croire que Vasa l'aimoit, & que cette lettre étoit pour elle. Voilà tout ce qu'elle désiroit.

Christine ne crut que trop ce qu'elle vouloit qu'elle crût ; elle eut besoin de rappeler toute sa fierté pour ne paroître point en désordre ; elle pensa & repensa vivement à l'indigne rivale qu'elle avoit devant les yeux. Un mépris violent qu'elle conçut sur le champ pour son injuste amant, la vengea : elle se crut vengée, parce qu'elle crut le mépriser toujours. Elle répondit à Sigibrite avec beaucoup de sagesse, qu'il n'auroit pas été nécessaire de la faire entrer dans tous ces détails, qu'il n'en falloit jamais plus parler, qu'il suffisoit de l'avoir priée de retirer cette lettre des mains de Sibille, qu'elle le feroit, & qu'elle se chargeoit de l'entier assoupissement de cette affaire : elle ne répondit que par ce peu de paroles, parce qu'en effet la matière l'embarassoit, & que la présence de Sigibrite lui devenoit insupportable par la contrainte horrible où elle étoit. Sigibrite, qui le connut parfaitement, & qui avoit fait ce qu'elle vouloit faire, se retira, l'esprit plein de joie d'avoir si bien réussi, & rempli d'espérance pour la suite de ses projets.

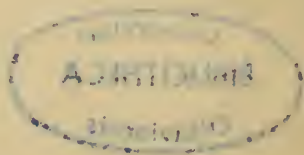
La Princesse fut immobile sur le siège où elle étoit demeurée ; elle pensa mille choses à la fois, qui toutes ne lui parloient que de la perfidie de Vasa ; elle s'aperçût enfin qu'elle avoit le visage tout couvert de larmes, elle s'attendrit encore davantage ; après cela, elle eut honte de pleurer un traître. elle courut à la chambre de sa sœur, elle se jeta sur son lit, elle commanda qu'on allât éveiller Sibille. Quel effroi pour Dorothee, de voir Christi-

ne dans un état qui attira bientôt toute la compassion ! Il est donc vrai , s'écrioit-elle . que je n'ai aimé qu'un perfide ! Vasa m'a trompée ; Vasa, que j'ai cru si vertueux ; & que j'ai si cherement aimé : ô ma sœur ! ah Sibille ! l'auriez-vous jamais pensé ? Le traître ! avec quel faux semblant il m'abusoit ! qui n'en auroit fait autant que moi ! au moins si quelqu'un dans le monde peut aimer d'une aussi sensible manière que j'aime. Mais , interrompit doucement Dorothée ; si vous pouvez rendre quelque ordre à votre esprit, dites-nous donc par où vous avez pu sçavoir des choses si étranges. Seroit-ce Sigibrite , reprit Sibille , voyant que ses sanglots ôtoient l'usage de la voix à Christine , je suis sortie de votre chambre quand elle y est entrée ; mais , quoiqu'elle ait pu vous dire , je ne vois pas que vous deviez ajoûter foi à une femme suspecte. La Princesse , faisant de grands efforts sur elle-même , leur raconta ce qu'elle venoit d'apprendre , & les jeta dans une surprise qui étoit égale à sa douleur. Elles firent pourtant adroitement ce qu'elles purent pour la diminuer. Elles relurent la lettre de Gustave ; mais par malheur elle étoit faite de manière qu'elle convenoit trop à ce que Sigibrite vouloit persuader. Dorothée & Sibille étoient consternées , & ne sçavoient plus que dire. La Princesse résolut de ne parler jamais à Vasa , & de se refuser le plaisir de le confondre ; elle fit jurer sa sœur & Sibille de faire la même chose , & de se tenir dans un silence & dans une fierté qui lui laisseroient ignorer le désespoir où elle étoit.

Tandis qu'elles prennent ces résolutions , Sigibrite , contente de sa trahison , veut combler entièrement son crime ; elle se sert d'un autre billet, ou elle avoit fait contrefaire l'écriture de la Princesse. Il ne contenoit que trois mots ; elle prioit Vasa de se trouver le lendemain matin dans l'une des



extrémités du jardin qu'elle lui marquoit. Elle fit éveiller Gustave un peu après que le jour eût paru , par ce même Ecuyer qui avoit porté l'autre billet à Sibille; il lui dit, qu'un homme de Sibille venoit de le lui donner. Vasa le lut, se leva avec diligence, & se rendit au lieu qu'il croyoit que la Princesse lui marquoit. D'autre part, Sigibrite envoya prier le Prince Sigismond de lui venir parler. Elle lui dit, que n'ayant pu dormir, elle s'alloit promener pour jouir de la beauté & de la fraîcheur du matin, & qu'elle étoit bien-aîsée de prendre ce tems pour l'entretenir de ses affaires : qu'il ne lui en avoit pas encore parlé, mais qu'elle le vouloit servir, & lui promettoit son crédit auprès du Roi. Elle marchoit toujours en lui disant mille choses flatteuses & engageantes; & Sigismond, qui trouvoit son bonheur infini, en ce que cette femme se jettoit elle-même dans ses intérêts, recevoit les offres qu'elle lui faisoit avec une entière ouverture de cœur; quand elle vit l'heure à-peu-près où la Princesse avoit accoutumé de se promener, elle dit au Prince qu'elle l'alloit quitter pour une chose qui lui importoit; qu'elle le prioit d'attendre en cet endroit, qu'il verroit sans-doute passer les Princesses, qu'il lui feroit plaisir de les aborder, & de conduire adroitement leur promenade à un lieu qu'elle lui marqua, qui étoit le même où Vasa croyoit voir la Princesse. Sigibrite dit à Sigismond, qu'elle avoit ses raisons pour lui faire cette prière, ajoutant d'un air de galanterie, en le quittant, qu'elle ne croyoit pas le contraindre beaucoup en le priant de conduire & de suivre les pas de Christine ce matin-là. Le Prince Sigismond attendit en effet les Princesses, & n'attendit pas long-tems, car elles n'avoient point dormi; & Christine, après avoir un peu calmé sa douleur, & pris des résolutions dignes de son courage, étoit descendue dans le jardin avec Dorothée



& Sibille; elle ne fut point surprise de trouver le Prince; & quoique l'heure fût extraordinaire, la vie libre que le Roi avoit établie dans cette maison, faisoit qu'il n'y avoit rien à redire que le Prince Sigismond se promenât avec elle. Elle étoit fort triste, mais cette tristesse lui donnoit une douceur charmante; & quoique son entretien ne fût pas bien animé, elle ne paroissoit pourtant, ni chagrine, ni mécontente. Comme elle n'avoit point de promenade affectée, & que la présence du Prince de Pologne lui rendoit tous les lieux d'une égale indifférence, il ne lui fut pas mal aisé de conduire insensiblement les Princes à celui où Sigibrite étoit allée trouver Vasa, & où elle le fatiguoit d'un entretien insupportable, au lieu de celui où il avoit espéré trouver tant de douceur avec Christine. Il avoit été au désespoir de la rencontre de cette femme, & il s'en étoit peu fallu qu'une brusquerie ne l'en eût défait pour toujours; mais considérant toutes les raisons qu'il avoit de la ménager, & combien il lui importoit de cacher toujours son amour, il rentra bien tôt dans sa politesse naturelle, & rejetta sa rêverie sur le sujet de son ambition. Sigibrite ne lui parla point de sa passion; elle fit la gaie, & s'entretint avec lui de toutes les intrigues de la Cour.

Elle aperçut les Princesses, quand elles furent à vingt pas; elle s'étoit placée de manière qu'elle pouvoit d'abord les voir. Vasa avoit pour lors le dos tourné. Christine, qui les vit aussi dès qu'on les pût voir, & qui reconnut Gustave, pâlit & frémit à cette vûe; elle se confirma dans tout ce que Sigibrite lui avoit dit, & jugea de l'empressement de ces deux personnes par l'heure & le rendez-vous qu'elles avoient choisi. Aussi tourna-t-elle ses pas négligemment d'un autre côté, comme si elle ne les eût pas aperçus. Sigismond n'eut garde de la faire aller vers un homme qu'il soup-

connoit quelquefois d'être son rival. Mais Sigibrite qui l'observoit , & qui étoit ravie d'avoir été vûe avec Gustave , ayant remarqué de quel côté la Princesse avoit tourné , s'y achemina quelque tems après , & la joignit bien-tôt. Vasa fut surpris quand il remarqua Sigismond avec Christine ; un moment après il fut fâché , il vit que ce Prince lui parloit bas , il crut voir de l'amour pour lui dans les yeux de la Princesse. La mélancolie dans de beaux yeux a toujours un air passionné , qui marque & qui demande de la tendresse. Elle le salua si sérieusement , qu'il en augura mal. Il n'accordoit point cet accueil avec le billet qu'il avoit reçu le matin ; de quelque côté qu'il se tournât , il trouvoit les mêmes manières glacées ; il ne sçavoit à quoi les attribuer ; il pensoit quelquefois qu'on ne lui avoit écrit ainsi , que pour lui faire voir le triomphe de son rival. Sigibrite , qui remarqua son embarras , & qui voyoit qu'il faisoit tout l'effet qu'elle pouvoit souhaiter sur l'esprit de la Princesse , parloit à l'oreille de Vasa , pour redoubler sa jalousie. Vasa ne pouvant plus se contraindre , s'approcha enfin de Dorothée , & voulut lui parler ; mais cette Princesse le regardant avec un dédain qui ne lui étoit pas naturel : Vasa , lui dit-elle , quittez cette familiarité que ma bonté vous avoit permise ; on n'est pas toujours d'humeur d'avoir de la complaisance ; je vous prie , ne pensez non plus à moi que si jamais vous ne m'aviez vûe. L'air brusque de la Princesse , & des paroles si éloignées de sa douceur ordinaire , terrassèrent Vasa. Il demeura interdit , & si fort embarrassé , qu'il auroit fait pitié à toute autre. Quand les premiers momens de sa surprise furent passés , il jeta les yeux sur Sibille , pour chercher quelque consolation dans ses regards ; mais il l'aperçut dans une froideur qui acheva de le déconcerter , & qui l'obligea à se retirer en faisant une profonde révérence.

Il alla porter son étonnement & sa douleur dans tous les lieux où sa rêverie le conduisit, il s'enfonça dans les promenades les plus reculées de cette charmante solitude ; plus il cherchoit la cause de son malheur , & moins il la comprenoit ; il étoit effrayé d'un changement si prompt , & après mille pensées toutes différentes il résolut de s'éclaircir à quelque prix que ce fût.

Il revint fort tard au Château , le Roi lui fit la guerre de sa retraite ; & ayant eu un faux avis des lieux où l'on soupçonnoit que fût la Princesse de Sudermanie, il lui en parla long-tems , & l'accablant de caresses , lui fit connoître qu'il devoit tout espérer de son amitié. Mais que son amitié étoit peu capable de toucher l'affligé Gustave dans la triste situation où étoit son esprit ! Il fit ce qu'il put pour parler aux Princesses : leur accueil terrible lui en ôta la hardiesse ; il fit tant qu'il aborda Sibille. Qu'ai-je fait, lui dit-il, comment & par laquelle de mes actions , me suis-je perdu ? Généreuse Sibille, ayez pitié d'un malheureux qui n'a plus d'espoir qu'en vos bontés. Vasa, lui dit-elle, nous nous sommes trompés tous deux jusqu'ici dans le commerce que nous avons eu ensemble ; peut-il y avoir rien de sûr & de fiable entre des ennemis ? Allez, Vasa, songez que vous êtes Suédois , & je me souviendrai toujours que je suis Danoise. Sibille le quitta à ces mots, & les prononça d'une voix si ferme, que le désespoir de Gustave en augmenta par l'impossibilité qu'il vit à pouvoir s'instruire de la cause de sa disgrâce. Il la rejettoit quelquefois sur le Prince de Pologne, il croyoit qu'il lui arrachoit le cœur de la Princesse , & qu'il le dépossoit d'un bien , sans lequel il lui étoit impossible de vivre. Dans cette pensée, les dispositions qu'il a-

voit au chagrin , le mettoient quelquefois dans celle de le quereller ; & Sigibrite , qui s'apperçût bien qu'on étoit trop ramassé dans cette petite Cour , pour ne pas se donner connoissance les uns aux autres de ce qui se passoit , résolut de faire retourner le Roi à Copenhague ; elle fit la malade , & son dessein réussit.

Dès que Vasa se vit avec Eric & avec Mucé , il leur conta son aventure , & les affligea extrêmement. Ils coururent tous deux chez les Princesses pour s'informer du sujet d'une chose si surprenante ; elles les arrêterent au premier mot , & leur ordonnerent si absolument de ne leur parler jamais de Gustave , que , quelque surprise où ils fussent , il ne leur fut pas même permis de s'exprimer.

La Cour fut très-désagréable tant que cette mesintelligence dura ; les Princesses étoient fort retirées. Vasa étoit si chagrin , qu'il ne se contrainoit plus auprès de Sigibrite ; elle vouloit profiter de ce désordre qu'elle avoit si fatalement fait naître , elle faisoit semblant de ne s'appercevoir pas de la douleur de Vasa , & tâchoit de lui inspirer adroitement de la jalousie de Sigismond , dans le tems qu'elle donnoit de grandes espérances à ce Prince , & qu'effectivement elle parloit incessamment au Roi en sa faveur. C'étoit avec un dépit effroyable qu'elle voyoit pour la première fois de sa vie que Christierne contredisoit ses volontés. Ce fut en vain qu'elle voulut pénétrer dans les desseins & dans la politique de ce Prince. Ses lumieres ne l'aiderent sur rien ; elle fut souvent tentée de lui dire tout ce qu'elle sçavoit de l'amour de Vasa pour la Princesse ; mais toujours la crainte de le perdre , & de le perdre sans ressource dans l'esprit du Roi , la retint. Elle prit un milieu pour s'éclaircir tout - à - fait de
ses

ses sentimens, en lui voulant seulement donner du soupçon de l'amour de Vasa pour Christine; & tout son esprit fut déconcerté, quand elle vit que le Roi n'étoit, ni étonné, ni fâché. Elle, qui le connoissoit si bizarre & si violent, fut épouvantée, quand elle crut que cette même bizarrerie le pourroit porter peut-être à faire un choix si inégal, & à prendre Gustave pour le mari de la Princesse. Le Roi lui répondit froidement, que cette passion ne l'étonnoit point, que Gustave ne pouvoit rien aimer de plus beau que la Princesse sa fille, & que cette Princesse seroit bienheureuse d'avoir un mari aussi accompli que Gustave. Il la quitta avec ces foudroyantes paroles, qui, portant la fureur dans ce cœur barbare, firent résoudre Sigibrite à ne plus rien ménager pour ôter Christine à Gustave, & pour la donner à Sigismond; elle fit une fausse confidence à Gustave, en lui disant que le Prince de Pologne alloit épouser Christine; & elle dit à Sigismond, que le Roi lui auroit donné la Princesse avec joie, si Vasa ne s'y fût pas opposé, mais que, pouvant tout sur l'esprit de ce Prince, son crédit l'emportoit visiblement sur le sien: qu'il y avoit un bon remède à cela; que s'il étoit aussi amoureux qu'il le disoit, & qu'il fût aussi hardi qu'amoureux, elle s'engageoit à lui donner les moyens d'enlever la Princesse, & de s'en rendre possesseur par cette voie-là.

Le dessein de Sigibrite étoit d'irriter Vasa contre Sigismond, en lui faisant accroire qu'il alloit épouser Christine, & de porter le ressentiment dans le cœur de Sigismond, en le persuadant que Gustave mettoit obstacle à son bonheur. Elle esperoit qu'ils se querelleroient; qu'elle en mettroit la cause sur la Princesse; qu'elle aigrirait le Roi; que Sigismond s'enfuirait avec sa proie; & que Vasa resteroit livré à sa

merci. Ces deux rivaux firent une partie de ce qu'elle désiroit, ils se haïrent; mais Sigismond, dont la vertu étoit peut-être plus grande que son amour, ne consentit qu'à une partie de ce qu'elle voulut. Il refusa d'enlever la Princesse, & il l'assura qu'il l'obtiendrait du Roi, ou qu'il forceroit Vasa à ne lui plus nuire.

Le triste & malheureux Vasa se promenoit dans les jardins du Palais durant les funestes complots qui se formoient contre lui. Il pensoit avec une espece de désespoir à ce que lui avoit appris Sigibrite, & il ne songeoit qu'à s'opposer aux prétentions du Prince de Pologne par un combat qui terminât sa peine ou sa vie, lorsqu'il se vit abordé par Eric, qui tenoit deux papiers à la main: voici votre bonheur, lui dit-il avec un transport de joie qui l'empêchoit presque de s'exprimer: voici votre bonheur que j'apporte; & lors, sans lui donner le tems de l'interrompre, il lui conta toute la trahison de Sigibrite, comme elle s'étoit passée, & lui montra ces deux billets, qui avoient causé tant de désordre, & qui étoient écrits de la main de Sigibrite. J'ai sçu tout ce que je viens de vous dire, continua Eric; par cette jeune fille qui la sert à la chambre, & avec laquelle nous nous amusons tous quand le Roi est avec Sigibrite: cette jeune fille a pris de l'amitié pour moi; & sçachant le malheur qui vous accable, & celui qui vous menace, vous lui avez fait une telle pitié, qu'elle s'est résolue de m'avertir de tout ce que je viens de vous dire: mais ce n'est pas assez, poursuivit Eric, je cours désabuser la Princesse; & quoi qu'elle m'ait défendu de lui parler de vous, quand elle ne me voudroit pas entendre, je perdrai le respect, je parlerai si haut que la vérité ira jusqu'à elle, quand elle ne le voudroit pas. A peine Eric donna-t-il le tems à Vasa de lui

ré-

témoigner son étonnement pour tout ce qu'il venoit de lui apprendre. Il se démêla brusquement de ses bras pour aller chercher la Princesse, & laissa Gustave dans le plaisir de sa justification, dans celui de sçavoir que trop d'amour faisoit les rigueurs de sa Princesse, & dans le soin d'empêcher que le Prince de Pologne ne parvînt à ce que Sigibrite lui avoit fait appréhender. Que lui servoit-il d'être justifié, & que Christine fût innocente, si Sigismond devoit la posséder? Il résolut d'empêcher le bonheur de ce Prince, il s'abandonnoit fortement aux moyens qui s'en présentoient à sa vûe, lorsqu'il se sentit tout d'un coup arrêté, & qu'il vit que c'étoit par Sigismond. Ce Prince le cherchoit, animé par les derniers discours de Sigibrite; & l'ayant enfin rencontré, mais si profondément occupé de ses pensées que rien ne l'en pouvoit distraire, il avança la main au devant de lui, & l'arrêta par cette action. A quoi rêve ce grand Politique? dit ce Prince avec un fier sourire: ce Favori, dont les pernicious conseils se mêlent de décider de ma fortune, & dont la fortune ne peut être bonne que par la faveur de mes pareils. Gustave, éveillé par des paroles si pleines de hauteur & si piquantes, ne rendit aucun salut à Sigismond; & le regardant avec cette audace qu'inspire le mépris à un cœur véritablement généreux: Prince de Pologne, lui dit-il, les Favoris comme moi ne voient point de fortune au dessus de leurs espérances; & voici, continua-t-il en portant la main sur son épée, ce qui peut égaler la mienne à celle des plus grands Rois. Sigismond, étonné & piqué de la hardiesse de Vasa, ne répartit que par une action semblable à la sienne. Ils se battirent avec une valeur & une animosité sans pareilles; l'avantage fut presque égal durant quelque tems, & ils commençoient à s'affoiblir.

par le grand nombre de leurs blessures, quand Vasa, animé d'une si longue résistance, poussa le Prince de Pologne avec une nouvelle vigueur; il ne combattoit plus qu'en se défendant; & comme il reculoit, une pierre qui se trouva à ses pieds, & la foiblesse extraordinaire que la perte de son sang lui causoit, le firent tomber. Vasa, qui n'étoit gueres en meilleur état, s'avança vers lui, pour l'aider à se relever; des gémissemens qu'il entendit, lui firent jeter la vûe du côté qu'ils venoient; il apperçut Christine quasi défaillante entre les bras de Sibille, & Eric qui couroit à lui: il voulut s'avancer vers elle, quand Sigibrite toute effrayée se présenta inopinément devant lui. Cette vûe ne lui causant que de l'horreur, & renouvelant tout le sujet de ses peines, il la regarda d'un air funeste, & où la mort commençoit déjà à paroître; il la saisit d'un bras qui avoit encore de la force, & la mena d'un pas chancelant jusqu'auprès de la Princesse. Il se présenta ainsi tout sanglant & tout effroyable devant elle; son aspect étoit terrible & attendrissant: Madame, lui dit-il, Sigibrite a voulu ma mort, mais une mort cruelle, puisqu'elle voulut que je mourusse coupable aux yeux de ma Princesse: elle est bien satisfaite, je vais payer le tribut que ses fureurs exigent: & comme il vit les yeux de la Princesse tout couverts de larmes. Suis-je justifié? lui dit-il; croyez vous Vasa fidele? croyez-vous que je vous aime, & qu'un cœur qui a osé aspirer jusqu'à vous, ne puisse jamais aimer que vous? Oui, reprit-il, je ne puis aimer que vous: cette malheureuse en sçait trop, continua-t-il en jettant un regard sur Sigibrite, pour m'abaisser encore à feindre: si cet aveu vous offense, ma mort va en effacer le crime. Ah! Vasa, songez à vous, s'écria Christine, vous perdez tout votre sang, vous mourez à mes yeux: qu'on le secoure, conti-

nua-t-elle à tous ceux qui se trouverent auprès d'elle. Juste Ciel ! si vous prenez sa vie, vous sçavez bien aussi celle qu'il ne faut point épargner. Personne n'entendit le sens de ces paroles dans le trouble où l'on étoit. Sigibrite en comprit tout l'emportement, & Vasa tout le charme ; mais, repoussant doucement ceux qui le vouloient secourir : Eh bien, Madame, dit-il à la Princesse, me croyez-vous encore coupable ? Non, lui dit-elle, Vasa, non ; & lui montrant les deux billets de Sigibrite qu'elle tenoit à la main tout ouverts, voilà ce qui nous avoit perdus. Rendez donc, reprit-il, mes derniers momens heureux ; ils le seront, continua-t-il doucement, ils le seront, si je meurs à vos yeux, & je meurs pour la plus belle Princesse du monde. On n'entendit qu'à peine ces derniers mots : il s'affoiblit ; mais un peu après, comme s'il lui eût resté encore quelque chose à dire, il ramassa toutes ses forces, & mettant un genou en terre, il sembloit remercier la Princesse des regrets qu'elle témoignoit. Elle pleuroit, elle le regardoit, elle faisoit signe qu'on l'emportât, & comme si elle eût deviné qu'il vouloit quelque autre chose : Eh oui ! lui dit-elle, Vasa, je suis la même que j'ai été pour vous, mon sort est attaché au vôtre ; vivez. O fortune ! dit-il tout bas, fortune ! quelles amertumes mêles-tu à tes faveurs ! Il falloit prendre ma vie lorsqu'on me croyoit criminel, & ne me donner pas la mort lorsqu'on me connoît innocent : mon amour est assez fort pour rejoindre le tissu de mes jours ; je vivrai pour vous adorer. Durant que ce triste spectacle se passoit, le Prince de Pologne, qu'Eric avoit fait assister, entendoit tous ces discours, parce qu'il n'étoit qu'à deux pas ; & ayant compris que Gustave aimoit la Princesse, & sçu par un mot d'Eric l'artifice de Sigi-

brite , il s'avança vers eux , aidé par deux personnes qui le soutenoient : je vous demande pardon , Madame , dit-il à Christine , d'avoir eu part aux malheurs qui ont voulu détruire une si belle affection.. Le Ciel sçait que je l'aurois révérecée si je l'eusse connue , je la respecterai désormais ; & vous , Vasa , continua-t-il en s'adressant à lui , & lui prenant la main , soyez assuré qu'il ne me reste plus rien d'ennemi pour vous. Recevez les assurances de mon amitié , que je scelle de mon sang qui sort de tous les endroits de mon corps.. Il étoit fait un si grand effort pour se traîner jusqu'en ce lieu ; & pour prononcer ces paroles , qu'il s'évanouit en les finissant. On l'emporta , & Vasa aussi , par le commandement du Roi , qui avoit sçu leur combat , & qui s'avançoit lui-même pour les faire secourir.. Il trouva tout le monde consterné : Sigibrite avoit l'effroi & le désespoir peint sur le visage. La Princesse étoit toute en pleurs : le Roi comprit bien sa douleur , il crut qu'elle étoit le sujet de la querelle du Prince & de Gustave.. Il ordonna qu'on en eût tous les soins imaginables , il suivit Sigismond jusqu'à son appartement , & le fit panser devant lui. Il envoya le lendemain sçavoir des nouvelles de Gustave , & il y fut lui-même trois jours après , & lui parla sans aigreur de la cause de son combat : il lui fit entendre qu'il sçavoit son attachement pour Christine ; & que s'il lui en avoit fait confidence , il l'auroit trouvé indulgent. Ces paroles firent l'effet qu'on doit penser sur l'esprit de Gustave , il se seroit jetté en bas de son lit , si le Roi ne l'en eût empêché ; & ce Prince , qui faisoit tout avec excès , obligea la Reine à l'aller voir , & à y mener les Princeses. Elle fit plusieurs fois cet honneur au Prince de Pologne , qui avoit demandé pardon au Roi , & renoncé aux prétentions que son amour lui avoit donné sur

Chris.

Christine. Tout sembloit favoriser Gustave, & la seule Sigibrite le laissoit dévorer à la honte & à la douleur de n'avoir pas réussi dans ses projets, que sa passion enragée avoit seule pu concevoir. Elle n'avoit pu obliger le Roi à s'irriter contre Gustave, elle n'avoit pu, par tout ce qu'elle lui avoit dit, l'obliger à le haïr; mais le malheur de Gustave fit ce qu'elle n'avoit sçu faire.

Christierne alloit souvent voir Vasa, il s'inquiétoit de ce que sa guérison étoit trop lente, & son affection pour lui étoit montée au dernier degré de tendresse. Un jour qu'il entra dans sa chambre, il y trouva un grand calme, un seul valet de chambre en sortit dès qu'il vit le Roi, & le Roi s'avançant jusqu'auprès du lit de Vasa, apperçut qu'il étoit endormi, & qu'il avoit une cassette toute ouverte auprès de lui, où il y avoit plusieurs papiers. Il se douta que c'étoit des Lettres galantes, & peut-être qu'elles étoient de Christine. La curiosité simplement lui fit porter la main sur un papier déployé qui étoit tout près de la main de Vasa, comme si c'eût été le dernier qu'il venoit de lire. Le Roi s'approcha doucement de la fenêtre: mais quelle étrange surprise fut la sienne, lorsqu'il lut cette fatale Lettre, dont j'ai parlé, de l'infortunée Princesse de Sudermanie! On ne peut dépeindre les mouvemens de ce Roi à une telle lecture. Enfin, il sentit tout ce que l'amour fait sentir à un cœur naturellement cruel.

Il sortit de cette chambre avec son larcin, ne se sentant pas en état dans ce moment de dissimuler, & il vit bien que la dissimulation lui étoit nécessaire; car, lorsqu'il fut en lieu où il put rêver à son aventure, il prit la résolution de la cacher à Gustave, de pénétrer ses sentimens; & comme il l'avoit vu sage & modéré, en lui
par

parlant de sa passion pour Christine, il s'alla imaginer, que ce n'étoit que parce qu'il aimoit la Princesse de Sudermanie, & qu'il vouloit accomplir les engagemens où il étoit avec elle. Il voulut s'éclaircir; & comme il crut que Gustave sçavoit où elle étoit, il résolut, s'il la lui vouloit donner de le récompenser par le don de la Princesse sa fille. Il conclut donc de dissimuler, & il résolut de connoître le cœur de Gustave, & de faire observer toutes ses actions.

Gustave ne s'apperçut point de la perte de sa Lettre; il vivoit plus heureux qu'il n'avoit encore fait; il étoit parfaitement reconcilié avec la Princesse, & il avoit lieu de s'abandonner aux plus belles espérances par les continuelles bontés du Roi.

Ses blessures enfin guérirent; celles du Prince Sigismond le retinrent plus long-tems; il fut pourtant contraint de partir, tout foible qu'il étoit, par l'arrivée de plusieurs Couriers qu'on lui envoya de Pologne, pour lui mander la maladie du Roi son Pere. Son retour étoit nécessaire; il renouvella avant son départ toutes ses promesses d'amitié à Gustave; il l'avertit de ne se pas fier à Christierne; qu'il étoit changé, qu'il prit garde à lui, & qu'en toute nécessité il lui offroit une retraite assurée en Pologne pour lui & pour la Princesse, & une armée toujours prête pour le servir; il lui dit adieu ensuite avec beaucoup de tendresse, & ces deux grands hommes se lièrent d'une affection si durable, qu'elle passa même jusqu'à leur postérité.

L'avis du Prince de Pologne ne donna pas peu à penser à Vasa & à Christine; ils s'apperçurent en effet, qu'il y avoit je ne sçais quoi de contraint dans les caresses de Christierne; & les actions de Gustave n'étoient plus libres; parce qu'il se

vint

vit toujours suivi & toujours observé, soit par des gens de qualité, ou par des domestiques du Roi, & même par des inconnus. Cette nouveauté qui leur devoit être si suspecte, les affligea extrêmement, & obligea Vasa de répondre avec plus d'empressement qu'il n'avoit fait aux amis de feu son pere, qui le sollicitoient continuellement de son retour en Suede, & lui promettoient une occasion de gloire & de vengeance, puisqu'il y avoit un parti tout prêt à se révolter, & à secouer le joug de Dannemarc, qui n'attendoit qu'un Chef pour se mettre à leur tête. Il écrivit donc, & promit de s'échapper le plutôt qu'il pourroit.

Christierne, d'autre part, tourmenté par sa jalousie, & sçachant que la Princesse de Sudermanie étoit dans les Etats qui avoient été au Roi son Pere, crut que si Vasa ne l'aimoit point, il lui seroit le plus aisé du monde de la lui remettre entre les mains, s'il le vouloit. Il ne douta pas qu'il ne sçût le lieu qu'elle avoit choisi pour son azile; enfin, il voulut sçavoir absolument les pensées & les desseins de Vasa, & se détermina à lui parler. Il lui dit qu'il avoit été averti que la Princesse de Sudermanie étoit en Suède, & que c'étoit par lui seul qu'il vouloit l'avoir en son pouvoir; qu'il lui avouoit qu'il avoit cette affaire si fort à cœur que, s'il pouvoit le satisfaire, il lui donneroit sans balancer la Princesse Christine pour sa femme. Vasa lui protesta qu'il ne sçavoit point où étoit la Princesse de Sudermanie: le Roi crut qu'il lui déguisoit la vérité, & sa colère pensa éclater; néanmoins, comme il le voulut pousser à bout, qu'effectivement il auroit été capable de tout faire pour Vasa, si Vasa avoit pu lui donner cette Princesse, il se modéra aisément, & retenant ses fureurs par ce grand art de dissimuler où il étoit excellent maître, il proposa à Vasa d'aller en Suede; qu'il étoit assuré que, quelque part que
fût

fût la Princeſſe de Sudermanie, elle le lui feroit ſçavoir : car continua-t-il finement, je n'étois pas ſi peu inſtruit des pratiques de la Cour de mon ennemi, que je ne ſçuſſe que cette Princeſſe vous fut deſtinée pour épouſe ; ainſi, dans les engagements qu'elle croit avoir avec vous, je ſuis aſſuré que, dès que vous ſerez en ſon pays, elle vous donnera de ſes nouvelles : parlez donc, Vaſa, il n'eſt plus tems de vous contraindre, il faut que je ſçache la vérité ; tenez-vous à la Princeſſe de Sudermanie par les liens qu'on voulut vous donner autrefois, ou bien voulez-vous entrer dans ceux de ma fille ? Eſt-ce l'époux futur de la Princeſſe de Suede que je dois voir en vous, ou celui de la Princeſſe de Dannemarc ? Eſt-ce mon allié, ou mon ennemi ?

Jamais homme ne fut ſi confus que Vaſa à un diſcours ſi peu attendu, & dont il prévoyoit les dangereuſes conſéquences, & le péril où il s'alloit plonger. Il ſçavoit bien, comme le Roi, que s'il alloit en Suede, la Princeſſe de Surdermanie lui feroit ſçavoir où elle feroit ; il voyoit bien qu'en la livrant à Chriſtierne, il pouvoit poſſéder la Princeſſe ſa fille. Quel bien plus grand & plus déſiré pouvoit-il jamais avoir ! Cependant il n'eût pas la moindre envie de l'acquérir par une voie ſi lâche ; ſa vertu fut ferme ; l'amour n'eſſaya pas même de l'ébranler. Il vit d'un coup d'œil tout ce que ſon refus lui alloit cauſer de douleur & de perte : il ſe remit aſſez promptement ; & regardant le Roi avec une aſſurance qui lui donnoit de la dignité : je ſuis ſoumis à votre puifſance, lui répondit-il ; j'adore la Princeſſe votre fille. Vous avez plus d'un droit ſur moi ; je voudrois vous obéir, & je devrois tout faire pour le prix glorieux que vous me promettez. Mais, Sire, commandez-moi des choſes juſtes ; quelque difficiles qu'elles ſoient, je les exécuterai. Je puis tout,

hors.

hors d'aller remettre moi-même la fille de l'infortuné Sténon, la fille de mon Maître & de mon Roi, entre les mains de son ennemi & de l'usurpateur de sa couronne. Ah ! Sire, que votre Majesté me pardonne, c'est la seule chose que mon cœur, que mon bras, refuse à votre service. Le Roi s'alluma de courroux à cet aveu si franc. Vil Esclave, lui dit-il, je te ferai repentir de l'orgueil de ton refus : j'en comprends tout le mystère ; envain tu le colores de l'apparence d'une fausse générosité. Je punirai ton ingratitude, & l'audace de tes prétentions. Je te défens de regarder Christine que comme une Princesse à qui je ne te voudrois pas donner pour son domestique. Je te défens de sortir de ta maison ; ta vie me répond du moindre effort que tu feras pour ta liberté. Je ne te renferme pas dans les cachots dont ma bonté t'a retiré, parce que j'ai des dessein que je ne veux pas que l'on pénétre. Le Roi irrité le quitta à ces mots, & ordonna à un Officier de ses Gardes de le reconduire chez lui, de l'y garder avec un de ses compagnons, & de lui en répondre sur sa vie.

La Princesse fut incontinent avertie de ce malheur par Eric, à qui il fut permis de voir Vasa. Elle ne put condamner l'action qu'il avoit faite, ni celle qu'il avoit refusé de faire. Ils eurent quelque douceur, dans un malheur qui les menaçoit de les séparer pour jamais, de se trouver si tendres & si fideles, & si dignes l'un de l'autre. Ils se donnerent par Eric mille preuves sensibles de leur innocente affection.

Leur malheur en étoit à ce point, lorsqu'on parla d'un voyage secret que le Roi devoit faire, accompagné d'un petit nombre de domestiques. Personne alors n'en put pénétrer le sujet ; & l'on ne sçut que long-tems après, que, voulant regagner le cœur de la Noblesse de Dannemarc, que ses

ses cruautés, ou, pour mieux dire, celles de Sigibrite, avoient tout à-fait soulevé contre lui, il avoit résolu de rendre le Duché de Holstein, qui étoit son patrimoine, Province de Dannemarc; & comme ce pays relevoit immédiatement de l'Empereur, il fut le trouver, & en arracha un acte qui lui fut expédié.

Ce fut pendant cette absence que Gustave résolut de s'enfuir en Suede. Il fit sçavoir son dessein à la Princesse par Eric : ils concerterent de la façon qu'il s'y prendroit, & il l'exécuta enfin de cette maniere singuliere qui n'est ignorée de personne.

Eric fit semblant d'aller dans ses terres pour ses affaires particulieres : il partit avec tout son train, & revint *incognito* dans une maison où Vasa l'attendoit déguisé; il avoit trompé la vigilance de ses gardes, & s'étoit sauvé; mais, avant que de quitter Copenhague, il résolut, quelque risque qu'il pût courir, de hazarder tout, plutôt que de partir sans voir la Princesse, quoiqu'elle lui eût défendu par une lettre pleine de tendresse, dans laquelle elle lui faisoit ses adieux; & elle le croyoit déjà bien loin, quand, se promenant un soir au clair de la Lune avec la Princesse Dorothée & Sibille, elle vit passer deux ou trois fois auprès d'elle un garçon des jardins tout chargé des outils de son métier. Elle fut attentive, sans sçavoir pourquoi, à le considérer. La grandeur & la beauté de sa taille lui causerent quelque émotion, qui redoubla, lorsqu'étant assise entre sa sœur & Sibille, elle vit ce même homme, qui, s'étant défait des choses qu'il portoit, s'étoit jetté à ses genoux, & les lui embrassoit avec une tendresse extrême. Vous êtes Vasa ? lui dit-elle : Ah ! c'est vous, je n'en sçaurois douter. Pourquoi vous exposez-vous ? Que n'êtes-vous parti ? Hé comment le puis-je faire ?
reprit-

reprit-il; j'ai de l'amour, & vous vouliez que je partisse sans vous voir, & que sçais-je quand je vous reverrai? Je vais passer dans un pays tout plein des fureurs que le Roi votre Père y a mises; je serai à la tête d'un peuple qui ne respire que la liberté. Quelque heureux succès que j'ose me promettre de la justice de mes armes, ce sont ces succès qui acheveront d'irriter votre Père contre moi. Eh! Madame, tout me flatte du côté de Suede, tout me désespère de celui de Dannemarc. Suivez les belles destinées qu'on vous promet, reprit la Princesse, elles vous conduiront au comble de vos desirs. La fortune aime les heureux; & si votre bonheur est tel que nous l'espérons, le Roi mon Père ne vous résistera pas. Allez, Vasa, le plus fort pour vous est de nous quitter sans péril. Mais je vous quitte, repartit-il. Votre amour fidele, repliqua-t-elle, vous assure de mon cœur. Dorothée & Sibille se mêlerent à cette conversation; & Christine, inquiète pour le salut de Vasa, la finit le plutôt qu'elle pût; mais non pas sans répandre des larmes qui furent le sceau de la tendresse qu'elle lui promettoit de lui conserver, mais l'augure certain de leur séparation éternelle.

Gustave se rendit à Lubec en habit déguisé. Eric l'y vint joindre, & les habitans de cette ville l'ayant reconnu, & ayant appris ses desseins, lui fournirent toutes les assistances dont il avoit besoin pour une si glorieuse entreprise.

Il fut dans quelques Provinces *incognito*, sonder les cœurs & les esprits: il les trouva tout remplis du desir de secouer le joug des Danois; &, après les avoir disposés comme il le souhaitoit, il passa dans la Dalecarlie, Province d'une grande étendue, & dont les Habitans sont fiers & belliqueux. Ce fut-là qu'il fit la rencontre d'un Seigneur Dalécarlien, nommé Pétersen, qui le recon-

reconnut, & qui le pria de ne point se cacher à lui; il lui fit voir une extrême tendresse pour sa personne, & un zele ardent pour la liberté de son pays, tellement que Vasa ne balança pas à s'ouvrir à lui: ils convinrent qu'ils agiroient chacun de leur côté pour attirer dans le parti de Gustave le plus de Suédois qu'ils pourroient; &, se séparant, ils se donnerent rendez-vous dans un certain tems à un Château qu'avoit Pétersen à l'extrémité de la Dalécarlie. Gustave la parcourut entiere avec Eric; & retournant sur ses pas au tems qu'il avoit marqué à Pétersen, il n'eut plus que de l'impatience pour se rendre chez lui, afin de mettre la dernière main à ses grands desseins, auxquels il voyoit des commencemens très-heureux: il marchoit donc avec une extrême diligence, & les jours lui duroient dans des chemins qui lui parurent extraordinaires: en effet, la Dalécarlie est un pays plein de forêts, & il est commun d'en trouver de trente lieues de longueur, dont les arbres sont plantés sur une mousse céladon. Ils s'élèvent orgueilleusement jusqu'aux nuës; ils semblent avoir vu l'enfance du Monde, & l'éternelle verdure qu'ils conservent brave la rigueur des hyvers.

Gustave marchoit un jour avec son cher Eric dans une de ces grandes forêts, dont l'aspect à je ne sçais quelle beauté terrible; enfin ils se trouverent dans un endroit qui leur parut moins affreux que les autres. Cette forêt n'étoit pas seulement coupée en routes, mais aussi en d'admirables allées, dont la prodigieuse longueur lassoit, & faisoit perdre la vue. Quelques rochers couverts de mousse s'élevoient d'une forme bizarre, & un ruisseau serpentant en mille détours agréables, faisoit que ce lieu, tout sauvage qu'il étoit, avoit une beauté singuliere qui plaisoit & qui occupoit insensiblement tout l'esprit.

Vasa

Vasa s'y arrêta avec plaisir, & ordonna à ses gens de reprendre le chemin qu'ils devoient tenir, parce qu'ils s'étoient écartés, & descendant de cheval avec Eric, ils les donnerent à leur Ecuyers. Vasa se coucha sur l'herbe près d'un de ces agréables rochers, & Eric lui dit qu'il alloit se promener & consulter la Déesse de ces forêts, au sujet de leur bonne fortune; il marcha en disant ces paroles, & parcourut plusieurs allées, l'esprit très disposé à la joie, & ne pensant qu'aux choses qui flattoient doucement les espérances qu'il avoit de voir bien-tôt son parent & son ami dans la dernière élévation du bonheur, par la dissolution dans laquelle il voyoit les peuples; & il n'avoit plus qu'à voir ce Seigneur de la Dalécarlie, chez qui ils alloient, pour se mettre à la tête des troupes qui l'attendoient.

Eric donc, pensant à toutes ces choses, se promenoit tranquillement, admirant ces hauts arbres, l'agrément sauvage de ces beaux déserts, & l'horrible solitude dans laquelle il se croyoit être, lorsque tournant dans une allée, il trouva deux pas de lui une jeune fille, si charmante qu'elle lui fit bien-tôt oublier toutes les pensées qui l'occupaient, pour ne songer qu'à la merveille de cette rencontre.

Cette personne étoit d'une taille haute & majestueuse. Le blond de ses cheveux, la blancheur de son teint, le feu de ses beaux yeux, & tout l'air de jeunesse qui étoit répandu sur son visage, firent croire à Eric que c'étoit la Déesse dont il avoit parlé à Vasa. Les habits de cette belle inconnue n'avoient nulle parure: ils étoient d'une simplicité propre, & d'une négligence à donner encore de l'éclat à tous ses charmes.

Vasa & Eric étoient superbement vêtus en voyageant; ils sçavoient que ces dehors charment

ment les peuples ; ils les vouloient prévenir par-là , & en attirer l'admiration. Eric avoit donc un habit magnifique , & sa bonne mine & les agrémens de son visage étoient encore relevés par ce secours. La jeune fille , qui l'avoit surpris par sa vûe , ne fut pas moins étonnée de la sienne. Elle s'arrêta comme il s'étoit arrêté ; & , après les premiers momens qu'ils mirent à se considérer , ils se regarderent ensuite avec quelque plaisir. Enfin , Eric rompant le silence avec une espèce de transport : où suis-je ! que vois-je ! s'écria-t-il. Estes-vous la Divinité de ces lieux ? Habitez-vous la Terre ? Descendez-vous du Ciel ? Cette belle personne souriant avec modestie , & voyant qu'il ne parloit plus : je suis une simple fille , lui dit-elle , & toutes les apparences ne le montrent que trop : mais , vous , qui devez-vous être ? Je n'ai rien vu de fait comme vous parmi nos Dalécarliens. Ma surprise est extrême , & par quelle aventure vous trouvez-vous dans un pays que j'ai oui dire qu'on nomme barbare dans le reste du Monde ? Ah ! reprit Eric , puisqu'il a produit une personne comme vous , toute merveilleuse , c'est le Paradis de l'Univers , Madame , & pas un lieu de la Terre ne peut montrer rien d'égal à ce que je vois devant mes yeux. Seigneur , lui répondit-elle d'un air agréable , on ne dit point des choses si galantes dans ces déserts , les grossiers habitans de ces bois ne nous ont jamais accoutumés à les entendre. Eh quoi ! reprit Eric , le feu de vos yeux n'a-t-il pas éclairé leur esprit , & portant l'amour dans les cœurs n'avez-vous pas répandu la politesse par-tout ? De l'amour , Seigneur , s'écria-t-elle , on ne l'a jamais entendu nommer dans ces lieux. Vénus & les Graces ne paroissent point dans des demeures si sauvages ; les Hamadriades sont timides ,

des, elles s'enfuioient à leur aspect, & se renfermeroient pour jamais sous leurs rudes écorces : mais Seigneur, sans nous embarrasser de choses fort subtiles, nous ne laissons pas de vivre heureux ici, parce que nous ne connoissons rien de meilleur que ce que nous avons. Cette jeune personne dit tout ceci avec une vivacité aisée & délicate; son langage étoit pur, son action noble, & il étoit impossible de penser qu'elle eût pris naissance dans ces épouvantables forêts : aussi Eric la regardoit-il avec un étonnement sans pareil, & il l'écoutoit avec une satisfaction extrême, Ah ! lui dit-il, que vos Hamadriades se cachent pour jamais, pourvu que vous paroissiez toujours à mes yeux. Et si l'amour que je ressens vous alloit épouvanter aussi-bien qu'elles, je m'estimerois dès ce moment bien malheureux, puisque selon les apparences il durera autant que ma vie. J'ai vécu jusqu'à présent sans rien aimer; j'ai été dans des Cours où j'ai vu les plus belles personnes du monde, rien ne m'a ému, & un desert affreux me présente le seul objet capable de toucher mon cœur. Ne vous offensez pas, Madame, continua-t-il, lui voyant prendre un air un peu fier. Ah ! lui dit-elle, comment voulez-vous que j'écoute des paroles si hardies ? Vous abusez de la terrible solitude qui regne dans ces lieux, & vous imaginez sans doute que nous y sommes seuls : mais désabusez-vous, poursuivit-elle, en prenant un air plus gai, & marchant dans une grande allée; ces bois sont habités, & vous voulez bien que je reprenne le chemin de la maison de Peterson. De Peterson ! s'écria-t-il avec surprise. Eh ! Madame, où est-il ? C'est lui que je cherche avec un de mes amis que j'ai laissé à cent pas d'ici. Vous êtes donc les deux étrangers qu'il attend ? repliqua-t-elle. Oui, Madame, continua-t-il : mais vous oserai-je de-

mander s'il a le bonheur que vous lui apparteniez ? Je suis sa parente, reprit-elle. Et vous êtes née dans ces lieux barbares ? poursuivit-il. Et j'y vis, continua-t-elle, tranquillement avec une de mes amies, dont la présence fait tout le charme de ma vie, & sans autre société. Mais Madame, reprit-il, quelle Divinité a pris soin de cultiver & de polir votre esprit ? Et que faites-vous d'un Soleil à l'autre, où vous ne voyez jamais que ce Soleil ? Nous lisons, reprit-elle, nous travaillons ; les Instrumens, la Musique, la promenade, tout cela nous aide à passer les jours qui ne sont pas ici plus longs qu'ailleurs. Ah Madame, poursuivit-il encore, que vous me surprenez par tout ce que vous dites ; car enfin, à voir la fraîcheur de votre teint, & l'air content qui brille sur votre visage, on diroit que vous êtes heureuse. Et ne sçavez-vous pas reprit-elle en riant, que le sage est heureux par-tout ? Mais, Seigneur, je ne songe pas, continua-t-elle en s'arrêtant, que je vous éloigne de votre compagnon. Il auroit peine à ne se pas égarer dans la diversité des routes : allez le chercher, & après cela je m'offre d'être votre guide. Mais, Madame, lui dit-il, je me perdrai, je le sçais, je le sens. Seigneur, reprit-elle ; on peut vous secourir, je puis vous servir avec le secret d'Ariane, ne craignez rien ; & lui montrant le chemin qu'il devoit tenir, elle lui dit qu'elle l'alloit attendre dans un lieu qu'elle lui montra de la main.

Eric s'en retourna chercher Gustave, si plein de la beauté de cette personne & des graces de son esprit, qu'il ne pouvoit penser à autre chose. D'aussi loin qu'il apperçut Vasa, il lui cria que cette Forêt étoit pleine de prodiges ; & quand il fut près de lui, il lui conta son aventure en homme qui en étoit charmé. Gustave souriant, lui voulut persuader que c'étoit une vision qu'il avoit

avoit eue ; & comme Eric le pressoit de se lever & de marcher , Gustave le fit , sçachant qu'ils alloient à la maison de Peterfon : mais , pour la charmante personne dont il lui avoit fait une description si avantageuse , il lui soutenoit qu'il ne la retrouveroit plus ; que ce ne pouvoit être , comme il la dépeignoit , qu'une Nimphe Aérienne , qui le voyant si bien fait , & l'occasion si favorable , avoit eu envie de s'immortaliser avec lui ; mais qu'il voyoit bien qu'il n'avoit pas été tenté de satisfaire ses desirs. En continuant ses railleries , Vasa & Eric avançoient toujours , & se trouverent enfin dans le lieu que cette belle personne lui avoit marqué. Ils l'apperçurent de loin avec sa compagne , qui étoient assises toutes deux sur un arbre renversé. La personne qu'Eric n'avoit point vûe , avoit un Luth à la main , & l'autre se leva & s'avança vers eux : mais quand ils furent près d'elle , Eric qui la considéroit , remarqua qu'à mesure qu'ils s'approchoient , elle faisoit des gestes d'étonnement , & que son visage tout ému changea plusieurs fois de couleur ; mais enfin , se déterminant , elle poussa un grand cri , & s'élança entre les bras de Gustave. Eric étoit tout épouvanté de cette action , & plus encore quand il vit que Vasa , l'ayant regardée , lui rendoit ses caresses avec d'évidens signes d'affection.

Il ne sçavoit que penser , il avoit beau leur parler & les questionner , ils ne lui répondoient pas : il regardoit ce qui se passoit comme un enchantement , & il croyoit presque ce que Vasa venoit de lui dire , il n'y avoit qu'un moment , au sujet de la Silphe , lorsque , se tournant vers l'autre Dame qui étoit assise sur cet arbre couché , il fut surpris au-delà de ce qu'on le peut dire , de voir qu'elle étoit la plus belle personne qu'il eût jamais vûe. O Dieu ! dit-il , est-ce ici le pays

des merveilles ! & en même tems il entendit l'autre personne qui s'écrioit : c'est lui , Madame , c'est lui. Il étoit prêt de perdre la raison , & il ne sçavoit même s'il ne l'avoit pas déjà perdue , quand il apperçut cette jeune fille prendre Gustave par le bras , & l'amener vers l'autre Dame , qui étoit dans un si grand étonnement , qu'il ne peut être comparé qu'à celui d'Eric. Elle n'avoit pas la force de se remuer , & elle vit Vasa à ses genoux , qui les embrassoit sans pouvoir former une seule parole ; la jeune fille se mit aussi à côté de Gustave , & si transportée de joie qu'elle ne regardoit pas seulement Eric : quelques larmes qui coulerent des beaux yeux de l'admirable inconnue furent les seuls signes de vie qu'elle donna ; car elle étoit demeurée immobile aux premières actions de son amie , & elle ressembloit proprement à une belle figure de marbre. Après ces larmes , quelques soupirs précipités sortirent de sa belle bouche ; & prenant avec ses deux mains la tête de Vasa , d'une façon toute tendre , elle pansa la sienne dessus , & demeura long-tems en cet état ; mais d'une manière si passionnée , qu'Eric eut le tems de reprendre sa connoissance , & de juger qu'une si merveilleuse personne ne pouvoit être que la Princesse de Sudermanie. C'étoit elle en effet , & sa compagne étoit Cécile , sœur de Vasa.

O ! Madame , disoit Cécile , le Ciel vous renvoie mon frere ! Pouvoit-il récompenser par un prix plus cher tant de souffrances si peu méritées ? Je vous revois donc , dit enfin la Princesse , en le pressant toujours avec ses beaux bras ; j'ai vécu , & je rendrai ma vie de bon cœur , si la providence le veut , puisque je vous ai vu. Ah ! Vasa , quel favorable sort vous amenez ? Celui de mourir pour ma grande Princesse , reprit-il , ou de l'arracher à ces lieux barbares , pour l'éle-

ver au Trône de ses Percs. C'est mon dessein, Madame : je vous cherche en tous lieux. Je soulève vos sujets contre les Danois, pour les remettre sous votre obéissance, & j'espère qu'un prompt succès vous comblera bien-tôt de satisfaction, & réparera l'horreur de vos peines passées. Veuille le Ciel, reprendre la Princesse, conduire votre bras & vos desseins ! Mais, Gustave, ce Trône que vous me promettez me seroit odieux, si je ne le partageois pas avec vous. Comme elle achevoit ces paroles, elle vit Peterson tout proche d'eux, qui demanda pardon à la Princesse, de ne l'avoir pas avertie qu'il avoit trouvé Gustave, & que c'étoit lui qu'il attendoit ; qu'il n'en avoit agi ainsi que par prudence, craignant encore que quelque nouveau malheur ne l'éloignât. La Princesse l'excusa aisément, & la paix fut bien-tôt faite.

Vasa lui présenta son cher Eric, qui fut ravi de voir que la belle personne qui lui avoit fait sentir les premières émotions d'amour, étoit la sœur de Gustave. Après bien des discours qu'on se peut imaginer, ils reprirent le chemin du Château, qui n'étoit qu'une haute tour affreuse qui s'élevoit jusqu'aux nues ; on avoit bâti au pied quelques logemens bas, qui n'étoient que commodes, sans nulle beauté. C'étoit dans cette terrible demeure que la Princesse de Sudermanie avoit passé les plus beaux jours de sa vie, en pensant à son cher Vasa avec une tendresse & une fidélité qu'il n'avoit pas méritées, comme nous l'avons vu.

La Princesse lui dit que Ribergue, toujours ardent pour son service, avoit mis de grandes dispositions parmi les peuples pour un soulèvement, & qu'il étoit passé depuis peu dans la Filandie, dont il étoit originaire ; qu'il avoit pris le nom de son Pere, qui s'appelloit Fleming ; & qu'il avoit gagné

tous les cœurs, n'attendant qu'une occasion pour se déclarer.

Gustave auroit été heureux auprès de sa belle Princesse, s'il eût pu goûter son bonheur ; mais il étoit sensible auprès d'elle ; le cœur tout rempli de la Princesse de Dannemarc, il ne songeoit qu'à lui donner continuellement de ses nouvelles, & des témoignages de son amour. Il étoit résolu de couronner la Princesse de Sudermanie, ne se pouvant résoudre d'usurper le bien de ses peres, & d'aller ensuite trouver Christine ; & se faire un mérite de toutes les Couronnes qu'il lui sacrifioit ; car celles de Norvége & des deux Gothies étoient jointes à celle de Suede.

Il demeura peu chez Peterson ; mais ce fut assez pour donner le tems à Eric d'achever de s'enflammer pour Cécile, & cette belle personne ne sentit nulle indifférence pour lui. Vasa se préparoit à partir, quand Ribergue arriva, qui fut affligé de le voir ; mais, comme il avoit le cœur grand, & une fermeté héroïque, il ne changa pas le dessein qu'il avoit pour la liberté de la Suede. Quoiqu'il prévît que la Princesse en feroit la récompense de Gustave, il résolut de l'aider, & de mettre avec lui la Princesse sur le Trône, & après cela de revenir habiter le désert qu'elle abandonneroit. Il donna des lumieres à Vasa, & des instructions solides & sinceres sur sa conduite, & retourna en Finlandie pour prendre son tems à propos, pour le secourir utilement.

La veille du départ de Vasa, la Princesse de Sudermanie lui dit tout ce que sa vertu lui put permettre de plus tendre. Songez à vaincre, Vasa, lui dit-elle, vous vaincrez pour vous. Tous les succès que vous aurez, vous regardent ; & je ne veux de sceptre que pour le remettre dans vos mains.

Il commença ses progrès par soulever ceux qui travaillaient aux mines de cuivre, & alla assiéger la ville d'Orosia; il la prit, & de-là il marcha diligemment vers Upsal, qui ne lui fit pas plus de résistance. Il se rendit ensuite à Ovaften, & fit assembler les Etats en pleine campagne: il fit une harangue pathétique, où il eut la modestie de ne parler, ni de sa personne, ni de ses actions; mille cris éleverent sa valeur jusqu'au Ciel, & tous d'une commune voix le demanderent pour leur Roi: il refusa ce titre, & se contenta de celui de Gouverneur, & de Prince de Suede.

Il marcha droit à Nicoping. Ce fut-là où il fut puissamment assisté par Ribergue, qui se faisoit appeler Fleming, comme nous l'avons dit: ce vaillant homme, à la tête des habitans de Filandie, obtint des Danois la permission de marcher contre Vasa; mais, comme il avoit bien un autre dessein, quand il fut près de l'armée Suédoise, il se rangea de son côté, & aida par ce grand secours à Vasa à prendre Nicoping. Il ne lui restoit que Stocholm & Colmar, pour être entièrement maître de la Suede. Lubec, qui l'avoit si bien assisté à sa sortie de Dannemarc, ne l'abandonna pas non plus dans ses belles entreprises: elle lui envoya une Flote de dix-sept grands vaisseaux de guerre, chargés de soldats & d'argent, & de toute sorte de munitions. Fleming la commanda; & par un bonheur dont il ne fut redevable qu'à son expérience & à son courage, il vainquit la Flote de Dannemarc, & Vasa acheva de se rendre possesseur de toute la Suede.

Comme il étoit dans la Norvège, qu'il avoit aussi soumise, & que revenant de donner quelques ordres, il suivoit seul, accompagné de Petersson, les agréables bords de la belle riviere de Glama, il songeoit à la Princesse Christine, & se livroit à quelque inquiétude sur les troubles dont le Danne-

marc étoit rempli par la revolte du Duc de Holstein, Oncle paternel de Christierne. Son esprit étoit tout plein de cette pensée, quand, jettant la vûe du côté de la rivière, qui n'offroit à ses yeux qu'une grande étendue d'eau, cet endroit si solitaire, & cet objet si tranquille, donnoit encore plus de liberté à sa rêverie, qui reçut un nouvel amusement par la vûe d'une barque qui voguoit avec beaucoup de vitesse: il la contemploit fixement; mais quand elle fut assez près pour distinguer les objets, quelle surprise fut la sienne d'y remarquer distinctement toute la Famille Royale de Dannemarc! Christierne étoit debout sur la poupe, son Fils auprès de lui, la Reine & la Princesse étoient assises sur des carreaux, trois ou quatre hommes de leurs maisons, & autant de femmes, faisoient toute leur suite; mais toutes ces personnes marquoient une entière désolation, & sur leurs visages, & par leur contenance. Ah! Seigneur, s'écria Vasa, en poussant son cheval presque dans la rivière: Et où va Votre Majesté? Eh quoi! lui dit Christierne en le regardant fierement, je te rencontre encore, insolent fugitif? Le Ciel, pour combler mes malheurs, me réservoir-il celui de te revoir dans la déplorable extrémité où il m'a réduit? Ah! Seigneur, reprit Gustave, le cœur pénétré de douleur pour quelques larmes qu'il vit répandre à la Princesse, dites-moi précisément l'état où vous êtes; & si vous fuyez, comme je le crains, passez dans un pays qui n'a plus rien d'ennemi pour vous, & où tout vous sera soumis. Servez-vous d'un azile si près de vos Etats. Je vous offre mon épée, & tous les secours qui vous seront nécessaires. Il te sied bien de tenir ces discours, perfide; repliqua le Roi de Dannemarc, toi qui viens de soulever un peuple qui vivoit sous mon obéissance, & qui m'usurpes une Couronne: te confierai-je ma personne & mon
fort,

fort, à toi, le plus cruel de mes ennemis, & celui que j'abhorre le plus ? En achevant ces paroles, il commanda d'un ton impérieux qu'on ramât avec plus de diligence ; mais Vasa, le regardant d'une manière suppliante, au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, n'écoutez pas les mouvemens de votre haine ; considérez votre déplorable fortune ; vous la réparerez, si vous voulez bien que nous ayons la gloire d'y contribuer. Venez, Seigneur, venez ; la justice du Ciel, le bonheur de nos armes, tout vous remettra sur le Trône que vous semblez vous-même abandonner. Va, traître, lui dit le Roi, ôte-toi de ma présence : j'aimerois mieux que cette barque fût engloutie dans ces eaux, que de me voir un moment en ton pouvoir. J'ai des amis & de l'appui ; & après le recouvrement de ma Couronne, je ne m'en servirai que pour ta ruine totale. La barque s'éloignoit, & Gustave suivit les bords de la rivière, sa voix ne s'entendoit presque plus. Il remarqua que la Reine parloit au Roi, & un moment après, qu'elle s'étoit mise à genoux.

Il n'y avoit pas en cet endroit le moindre petit bateau. On n'en eût pu trouver que fort loin de-là. Vasa apperçût de l'autre côté de la rivière bien des gens à cheval, qu'il jugea devoir être à Christierne ; & dans le tems que cette fatale barque s'éloignoit de son bord, il apperçut la malheureuse Christine, qui lui faisoit signe d'un mouchoir qu'elle ôta de devant ses yeux, qui apparemment étoit tout trempé de ses larmes, & qui, après cette action, lui tendit les mains, comme lui disant un dernier adieu. Cette action fût si attendrissante pour lui, qu'il poussa un cri qui fut entendu de l'autre côté du rivage, & se laissa aller entre les bras de Peterson, qui le reçut, & l'empêcha de tomber à terre. Cet objet frappa les yeux de Christi-

ne : elle tomba aussi , & quelques cris qui s'élevèrent dans la barque , répondirent à celui que Vasa venoit de faire.

Un détour de la rivière déroba aux yeux de Persson , & la barque , & la connoissance de ce qui s'y passoit. Il étoit assez occupé auprès de Gustave , il le coucha comme il pût à terre , & le fit revenir après bien des soins & du tems.

Ce retour à la vie lui sembla pire que la mort. Que ne dit-il pas contre la cruauté & l'injustice de Christierne ! & ensuite dans quels mouvemens tendres ne passa-t-il pas en se représentant la Princesse Christine dans la malheureuse condition où elle étoit ! On ne peut dire ce qu'il pensoit ; & il auroit été capable de prendre quelque funeste résolution , si le souvenir de sa gloire & de ce qu'il devoit à la Princesse de Sudermanie ne l'eussent retenu. Mais il faut dire ici un mot en passant de ce qui avoit causé la perte de Christierne , & la révolte des Danois.

Sigibrite , qui avoit un grand pouvoir , s'étoit laissé séduire à l'Hérésie de Luther , & elle en avoit infecté une bonne partie de la Cour. Les zélés Catholiques n'avoient pu souffrir ce tort fait à la Religion ; & cela , joint aux cruautés & aux tyrannies que Christierne exerçoit sur ses Sujets , ils avoient écouté les propositions de Frédéric Duc de Holstein , qui , se mettant à la tête des revoltés , s'étoit bien tôt rendu maître de tout le Royaume. Dans la première émeute qui arriva à Copenhague , le Peuple jetta Sigibrite dans le Lac. Le Roi la sauva ; elle évita encore la fureur du même Peuple , qui la vouloit tuer : elle périt enfin après l'horrible tempête qui avoit dispersé la flotte du Roi de Dannemarc , & qui l'avoit obligée de se sauver dans cette petite barque où Gustave la trouva.

Cette révolution des affaires de Dannemarc fut

si prompt & si entière, qu'à peine le malheureux Christierne se put-il sauver dans l'équipage où je l'ai représenté avec sa déplorable famille. Il alloit chercher un azile auprès de l'Empereur Charles-Quint son beau-frere.

Frédéric, n'ayant trouvé nulle résistance, s'étoit fait couronner dans Copenhague, & étoit aussi maître & aussi tranquille, que s'il n'eût pas fait une usurpation. Gustave fut sensible à cette révolution, & touché vivement des infortunes du pere de sa Maîtresse, il résolut de donner promptement la liberté à son pays, & de couronner la Princesse de Sudermanie; & quand il l'auroit rendue Reine paisible, d'aller offrir son bras & ses troupes à Charles V. pour rétablir Christierne dans ses Etats; & obtenir de ses services la Princesse qu'il adoroit. Dans cette résolution il se rendit à Strengem; il convoqua les Etats du Royaume, & se mit dans la posture d'un homme prêt de se voir dégrader. Il rendit un compte exact de sa conduite & de son administration, & se démit du gouvernement de Suede.

La Princesse de Sudermanie lui écrivit, de ne laisser point rallentir l'affection qu'on avoit pour lui, & de prendre la Couronne; qu'elle se seroit déjà rendue auprès de lui, sans une indisposition qu'elle avoit; mais qu'il se fit toujours couronner, & qu'elle donneroit ensuite la joie à son peuple de leur montrer la fille de Stenon. Ce fut pour lors que Ribergue, se trouvant seul avec Vasa & Eric, lui demanda la récompense de ses services. Il est juste, mon cher Ribergue, lui dit Vasa, que l'illustre Fleming jouisse du fruit de ses services. Vous m'avez conduit au Trône, vous en êtes le plus sûr soutien; Tout est en votre disposition; demandez des Provinces, elles seront à vous. Seigneur, reprit

Ribergue, mon ambition est satisfaite par la gloire de ce que j'ai fait. J'en desiré encore une, qui seule a droit de me toucher; c'est de placer la Princesse de Sudermanie sur le Trône que vous venez de lui rendre. Permettez-moi, Seigneur, que j'aille la chercher. Chargez-moi du soin de la conduire. Vous l'aurez, généreux Ribergue, reprit Gustave, quel autre a mieux mérité une commission si précieuse? Allez, amenez-la avec Cécile, & souffrez que je vous donne ma sœur, afin que par mon alliance je puisse vous faire voir l'estime & l'affection que j'ai pour votre personne. A ces paroles de Gustave, Eric pâlit. Ribergue le remarqua; & prévenant ce qu'il alloit dire, par une action du corps toute soumise, Seigneur, lui répondit-il, vous me présentez un bonheur dont je ne suis pas en état de profiter. Cécile mérite un autre sort, & vous l'accorderez, s'il vous plaît, à ma prière, à l'ardeur sincère qu'Eric a pour elle. Eric rougit à un discours si peu attendu; & Vasa le regardant: quoi! Eric, lui dit-il, vous aimez ma sœur, & vous ne m'avez pas confié une chose qui m'eût causé tant de joie? Seigneur, lui repartit Eric, je me suis rendu à la première vûe, & une passion dont l'aveu pouvoit être reçu dans l'état d'une fortune ordinaire, m'a semblé se devoir cacher devant l'éclat de la Royauté. Vous me faites tort, repartit Gustave d'un air sérieux; & quelque grandeur où je parvienne, il ne faut pas croire que mes amis s'éloignent de mon cœur. J'ai cru que vous me deviez connoître. Je n'ai rien que je ne partage avec vous; & puisque Ribergue ne veut pas de ma sœur, elle est à vous, & tout le reste du Royaume est en la disposition de Ribergue. Partez, lui dit-il, dès ce même moment: allez trouver la Princesse, amenez-la. Je lui vais écrire, & ferai préparer toute sa maison,

qu

que j'enverrai au devant d'elle , dans le tems que vous prendrez le soin de me le marquer.

Ribergue partit dès le lendemain , & se rendit bien-tôt dans le beau desert qui renfermoit la merveilleuse personne qu'il aimoit d'une maniere si particuliere. Il trouva la Princesse un peu changée , de quelque légère indisposition qu'elle avoit eue. D'abord qu'il fut auprès d'elle , il mit un genou en terre , & lui présenta la Lettre de Gustave. Est-il Roi ? lui dit-elle , en la recevant. Non , Madame , reprit-il , & je n'obéis encore qu'à vous. Eh ! pourquoi , repliqua-t-elle en s'impatiantant un peu , ne fait-il pas ce que je veux ; & décachetant la Lettre , elle y trouva ces paroles.



A LA REINE DE SUEDE.

*V*otre Trône vous attend , Madame : il est juste que celui qui vous le rend , vous y place. Personne ne peut disputer cet emploi à l'illustre Ribergue. Il veut avoir l'honneur de vous conduire. Venez donc , Madame , vous montrer à vos peuples. Je demeure ici , pour tenir tous les cœurs soumis à vos Loix , & pour les disposer à recevoir Votre Majesté.

GUSTAVE.

Quand la Princesse eût lu cette Lettre , elle se fit conter par Ribergue le détail de tout ce qui s'étoit passé : il donna mille louanges à la valeur & à la conduite de Gustave ; & poursuivant avec un air plus passionné & plus triste , voilà vos

peines finies , Madame , continua-t-il , & les miennes vont recommencer. Vous allez régner. C'est peu de dire régner : vous allez être assise sur le Trône à côté de cet heureux mortel , que le Ciel & votre cœur ont choisi pour être possesseur de la plus belle Princesse du monde. Vous serez contente , Madame , j'ai travaillé à votre satisfaction. Je ne vous fais pas ressouvenir avec quel zèle & quelle fidélité je vous ai servi , que j'ai accompagné votre exil , & soulagé quelquefois vos tristesses. Tout cela n'avoit que des charmes pour moi , qui vous adore en quelque état que vous soyez. Mais ce que je veux vous remettre devant les yeux , & que je veux que vous n'oubliez de votre vie , c'est le service que je viens de rendre à mon Rival. Vous le sçavez , Madame , avec quelle activité infatigable j'ai été par-tout. Les plus pénibles emplois me sont devenus faciles , conseils utiles , secours sincères , essentiels , heureux. Je n'ai rien négligé pour l'élever à ce point de grandeur où je sçavois que vous le désiriez. J'ai tout fait pour lui , & je vous perds , & je sçavois que je vous perdrais. Qui vit jamais , Madame , un Amant désintéressé à ce point de faire tout ce que j'ai fait ? Il faut achever. Je vous conduirai , je vous placerai sur ce Trône , & je vous mettrai entre les bras de mon Rival. Je vous dirai , Madame , que de la même main je me mettrois aussi un poignard dans le sein , si la Religion me permettoit un acte si féroce , & qui mériteroit de couronner dignement tant d'efforts cruels que j'ai fait sur moi-même. Mais , Madame , ce désespoir raviroit à ma douleur une mort naturelle qu'elle me réserve , & qui sera la fin de toutes mes douleurs.

Ribergue se tût , parce qu'il n'avoit plus la force de parler , & qu'il tomba dans une douleur si profonde , que son accablement le rendoit comme un homme qui n'a plus de vie. Il ne lui restoit qu'un des regards , qu'il attachoit sur la Princesse d'un

façon à percer l'ame la plus endurcie. La sienne n'étoit pas de ce caractère ; elle eut pitié des maux qu'elle caufoit , & regardant Ribergue d'une manière obligeante : que je vous plains ! lui dit-elle , & que ce que vous me dites corrompt cruellement le bonheur que j'ose attendre de la bonté du Ciel ! Quelque heureuse que j'aie été , je ne fçaurois considérer l'état de douleur où je vous vois , sans en être vivement touchée. Mais , Ribergue , vous vous êtes fait de si grands efforts , ne vous en puis-je encore demander ? Vivez auprès de nous , comblé de notre amitié ; & , s'il se peut , modérez le trop d'ardeur qu'il y a dans la vôtre. Non , Madame , reprit-il foiblement , je ne puis vivre auprès de vous quand vous êtes heureuse par le seul endroit qui ne m'offre que des vûes affreuses. Quand vous serez Reine paisible , & que cet heureux mortel jouira de sa félicité , je viendrai me renfermer dans le desert où vous êtes présentement , & où je passerai le reste de ma vie. J'y verrai encore les marques de tant de larmes que vous avez répandues ; il me semblera que les échos de ces affreuses forêts répéteront vos soupirs , & la trace de vos pas aidera à me conduire au terme de toutes mes peines. Toutes ces choses rempliront mon cœur de pitié , d'horreur & de désespoir ; pensant incessamment à vos maux passés , à votre félicité présente , & au sujet de mon infortune , je nourrirai mes pensées d'une éternelle douleur. Hélas ! répondit la Princesse , que vous m'affligez par cette obstination à vouloir vivre de la sorte. J'espérois que nous passerions notre vie ensemble , & que celui qui avoit partagé toutes mes disgrâces , voudroit avoir la même union à une meilleure fortune.

Comme la Princesse achevoit ces paroles , Cécile entra , à qui elle conta ce que Ribergue étoit venu lui dire de la part de Vasa. Après quoi Ribergue regardant Cécile : si j'avois l'esprit dans une autre situation ,

ruation, lui dit-il, je pourrois faire une grande frayeur à Cécile, en lui apprenant que le prince son frere m'a choisi pour avoir la gloire de lui donner la main; & voyant qu'elle rougissoit, & paroissoit interdite; mais, Madame, continua-t-il, je me suis trouvé indigne d'une telle fortune; & j'ai supplié Gustave de la réserver pour Eric, & de l'accorder à la passion qu'il a pour vous. Il l'a fait, & vous allez être son épouse, Quoi! Ribergue, reprit la Princesse, Eric aime Cécile; je n'en sçais rien, & je ne l'apprens que par vous? Ah! dit-elle à cette belle fille qu'elle voyoit toute embarrassée, vous êtes une mauvaise amie de taire ainsi vos affaires, & je n'aurois jamais cru avoir à me plaindre de vous. Ribergue, qui comprit que sa présence apportoit quelque obstacle à la justification de Cécile, sortit sur quelque prétexte; & dès que la Princesse se vit seule avec elle, lui faisant des reproches pleins de tendresse, elle lui témoigna la joie qu'elle avoit de son mariage avec le plus cher ami de Vasa. Mais, ma chere Cécile, poursuivit-elle, quoique l'alliance qui va être entre nous soit la plus proche, je crois que vous sentez, comme moi, qu'elle ne sçauroit augmenter notre amitié; je suis fâchée que vous l'ayez blessée par le secret que vous m'avez fait de l'amour d'Eric. Je vous assure, Madame, reprit Cécile en souriant, que je pense qu'il y avoit quelque tems qu'Eric m'aimoit, & que je ne le haïssois pas aussi, sans le sçavoir. Je n'avois jamais connu l'amour que dans votre cœur, & je l'avois vu accompagné de tant de maux & de tant d'infortunes, que je n'avois pas pensé qu'il dût jamais se faire sentir d'une maniere aussi agréable qu'il l'a fait pour Eric & pour moi: car enfin, poursuivit-elle, si nous avons soupiré, ce n'a été que de joie: tout nous a ri. Nous n'avons pas prévu de grands obstacles à notre satisfaction par la proximité que est entre Eric & mon frere, & par la forte amitié qui est établie entre eux

&

& vous. Vous sçavez ce qu'a dit Ribergue , & vous voyez que nous allons être heureux presque aussitôt que nous avons désiré de l'être. Oui , reprit la Princesse , la différence est grande de cet amour à celui que vous aviez connu auparavant , & je la trouve encore infinie ; lisez , continua-t-elle , lisez la Lettre de votre frere. Quelle sécheresse , bon Dieu ! Part-elle d'un esprit satisfait & d'un cœur touché ? Diroit-on qu'il sçait qu'il va être Roi , & qu'il sent qu'il doit posséder une Princesse qui ne devrait pas être indigne de lui ? Ah ! Cécile , je vais donner la main à un homme qui ne m'aime pas ! Mais n'importe , dit-elle , on ne résiste point à sa destinée , je suis prête à partir.

Cécile excusoit son frere sur le soin que les grandes occupations lui donnoient , & elle employa toute son adresse à dissiper les défiances & les agitations de la Princesse. Elle passa la nuit sans fermer les yeux , & le lendemain étant dans ces vastes promenades , c'est-à-dire dans la Forêt , on lui vint dire qu'Eric étoit arrivé : elle crut qu'il venoit marquer par cet empressement la passion qu'il avoit pour Cécile , elle lui en témoigna sa pensée , & elle s'arrêta & s'assit pour l'attendre ; un peu après il parut , conduit par Ribergue. Il salua la Princesse avec un profond respect ; & baissant les yeux , il lui présenta , sans les relever , une Lettre de Gustave. La Princesse la prit , un peu émue ; & voyant qu'il ne lui disoit rien , elle l'ouvrit , & y trouva ces paroles.

Gustave à la Reine de Suede.

Tout est prêt , Madame , pour votre Couronnement , & ce n'est pas peu de gloire à l'infortuné Vasa de vous établir dans le Trône de vos Peres. C'est tout ce qu'aura pu faire un fidèle Sujet , c'est aussi la seule qualité que je prens , n'en désirant point d'autre. S'il faut un Roi , Madame , pour être assis à vos
côtés,

côtés, vos Peuples vous en choisiront un digne de vous. Et qui le soit aussi de leur commander. Parmi tant de Seigneurs illustres, je n'en sçache pas un qui mérite mieux cet honneur que Ribergue. Je lui donne mon suffrage, s'il est nécessaire; Et quand vous serez Maîtresse paisible, je vous demanderai quelques-unes de vos Troupes victorieuses, Madame, pour le secours d'un Roi malheureux à qui je dois mes services. Eric vous dira les obligations indispensables où je suis de céder à une destinée qui m'éloigne de vous.

La Princesse lut avec précipitation cette Lettre ensuite un tremblement la prit; elle regarda Cécile d'une vûe que les larmes offusquoient déjà elle s'appuya sur elle, lui présenta cette Lettre, & la relut avec elle, mais très-lentement. Cécile devint plus morte que vive, quand elle en eût vu une partie, elle jeta un coup d'œil sur Eric, qui étoit fort triste; & sur la fin de cette funeste lecture, Cécile, qui aïdoit à tenir cette Lettre à la main, peu sûre de la Princesse, la couvrit entièrement de ses larmes. Que ne puis-je effacer ces caractères dit-elle d'une voix coupée de sanglots, par de véritables larmes de sang! qu'est-ce donc qu'il veut dire, & que nous reste-t-il à sçavoir? Apprenez-le nous, Eric, continua la Princesse toujours appuyée sur Cécile, & avec une pâleur mortelle sur le visage Eric, à qui Vasa avoit recommandé de ne taire rien à la Princesse de ses engagemens avec Christine, lui avoua l'amour qu'il avoit pour elle, & lui fit le récit de leur aventure. La Princesse soupira plusieurs fois, après quoi elle eut un si grand saisissement que l'on crut que ce moment de douleur seroit son dernier moment. Elle tomba dans une foiblesse qui fut longue. Ribergue l'assistoit, mais il étoit dans un état où il faisoit autant de pitié qu'elle, tant étoit affligé. Cécile étoit inconsolable, & s'emportoit contre son frere dans un ressentiment qu

qui lui étoit bien pardonnable. Quand la Princesse fut revenue à elle, elle fut long-tems sans parler, tout gardoit devant elle un profond silence, hors Cécile, qui le rompoit de tems en tems par des emportemens contre son frere. Enfin, la Princesse les pria tous de la laisser seule. Cécile vouloit demeurer auprès d'elle, mais elle lui commanda d'aller entretenir Eric : elle obéit malgré elle.

La Princesse de Sudermanie demeura près d'une heure à la place où elle étoit assise, abîmée dans la douleur & dans ses réflexions ; elle se promena ensuite, & fut si loin dans cette affreuse & terrible Forêt, qu'elle souhaita quelquefois dans son désespoir qu'un de ces Ours blancs dont les Montagnes sont peuplées, vînt finir par une prompte mort une vie si cruellement agitée. Cécile, qui la suivoit de loin, ne la vit revenir vers le Château qu'à la nuit ; elle finit cette promenade par le frisson de la fièvre qui la prit ; elle dit pourtant qu'elle partiroit ; & , parlant un moment bas à Ribergue, on crut qu'elle lui donnoit quelque ordre. Elle fut très incommodée toute la nuit, & le jour suivant sa fièvre duroit encore. Elle diminua le jour d'après ; & faisant approcher Eric, elle lui ordonna de s'en retourner trouver Vasa, de lui dire qu'aussitôt que son mal diminueroit, elle partiroit & feroit exactement tout ce qu'il souhaitoit, & que Ribergue la conduiroit. Eric, la voyant si calme, espéroit qu'elle auroit pris une résolution nécessaire, quoiqu'il prévît bien que les peuples difficilement la recevroient pour Reine, si Vasa n'étoit pas leur Roi. Il prit congé d'elle & de Cécile, à qui il avoit parlé en Amant véritable des espérances que Gustave lui avoit données, & il avoit eu la joie de se flater qu'elle y donnoit un entier consentement. Il fut retrouver Vasa, à qui il fit une peinture naïve de ce qu'il avoit

vu , & de l'effet que les ordres qu'il lui avoit donnés avoient produit. Gustave en sentit des remords , qui ne s'étoient jamais soulevés contre lui. Mais son amour pour Christine l'éloignant de toute autre pensée , il ne songea qu'à disposer effectivement les Etats du Royaume à recevoir la fille de Sténon. On eut d'abord de la joie de ce qu'il y avoit encore quelque reste de ce sang ; mais on déclara à Gustave qu'elle ne regneroit qu'avec lui , & tout ce qu'il put dire fut inutile.

Cependant il recevoit tous les jours des Messagers qui lui apportoit des nouvelles de la santé de la Princesse de Sudermanie , qui étoit quelquefois mieux , & d'autrefois plus mal ; & lorsqu'il avoit une entière espérance de sa guérison , il apprit qu'elle étoit enfin morte. Il en eut une douleur à laquelle il ne s'étoit pas attendu.

L'image de la plus belle Princesse que la Terre eût jamais eue , qui n'avoit que vingt-deux ans dont la vie avoit été si malheureuse , & qui l'avoit aimé , tout insensible qu'il étoit pour elle avec une passion & une fidélité sans exemple , revenoit à son souvenir , pour le tourmenter d'une façon si terrible , que rien n'étoit égal à l'état où il se trouvoit. Eric n'étoit pas suffisant pour le consoler : il fit sçavoir cette déplorable nouvelle aux Etats assemblés ; & comme ils le prièrent de songer à se choisir une autre femme , il se flatta que l'Empereur Charles-Quint ne lui refuseroit pas la Princesse Christine sa niece , puisqu'il pouvoit espérer par cette alliance de voir rétablir son beau-frere dans son Royaume. Cette pensée diminua un peu sa douleur , quand Ribergue arriva qui lui amenoit sa sœur. Il étoit si triste , & elle si affligée , qu'il retomba par cette vûe dans le même déplaisir qu'il avoit ressenti d'abord ; mais il le suspendit encore par le rôle qu'il alloit représenter

présenter, & qui demandoit toutes les fonctions de son esprit.

L'Assemblée des Etats le proclama Roi : il eut la modestie de vouloir encore refuser ce titre. Jean Magnus, Légat du Saint Siège & Archevêque d'Upsal, fut le premier qui lui prêta le serment de fidélité, & qui ensuite le couronna Roi. Quand il se vit établi & Maître absolu, il résolut d'envoyer une Ambassade vers l'Empereur : mais quelle fut sa surprise, quand il reçut un Envoyé de la Princesse-Christine, qui lui écrivoit, & lui mandoit son mariage avec Sforce Duc de Milan ! son désespoir fut extrême ; & dans une si grande douleur, il ressentit encore plus vivement la perte de la Princesse de Sudermanie. Il accusoit Christine, & s'imaginait qu'elle devoit avoir fait quelque résistance aux volontés de l'Empereur, qui lui avoit donné cet époux.

Pénétré de la perte de l'une & de l'autre Princesse, il vivoit malheureux ; & si la mort de l'une l'affligoit sensiblement, le mariage de l'autre achevoit de l'accabler. Il fallut néanmoins dans cet état si fâcheux consentir à une entrevûe avec le nouveau Roi de Dannemarc, afin d'assurer une entière tranquillité aux Suédois.

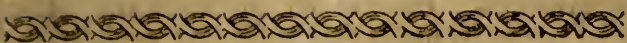
Cette entrevûe se fit à Mulmuyen ; & après quelque contestation, la paix se fit par l'adresse & l'habileté de Gustave, aussi avantageuse qu'elle pouvoit être à son pays. Après avoir fait cette dernière action, les Suédois élevèrent la vertu de Gustave jusqu'au Ciel. Ils l'appellerent de tous ces noms flatteurs qu'il sied si bien aux peuples reconnoissans de donner, & qui flattent si agréablement l'oreille du plus modeste Prince ; mais rien ne pouvoit le toucher, il fut insensible à tant de marques d'affection, & proposa de se démettre de la Royauté ; soit qu'effectivement il fût accablé par la douleur dans laquelle il étoit
abîmé,

abîmé, ou qu'il voulût éprouver le pouvoir qu'il avoit sur des sujets naturellement inconstans. On fut étonné d'un procédé si extraordinaire; ils le conjurèrent avec larmes de les gouverner; ils obtinrent ce qu'ils vouloient, & rendirent la Couronne héréditaire dans sa famille.

L'Ambassade qu'il devoit envoyer en Espagne prit une autre route, & alla en Allemagne demander la Princesse de Saxe, que l'Assemblée des Etats le supplia d'épouser. Comme son mariage étoit d'une absolue nécessité, il lui étoit indifférent quelle épouse il eût: & en attendant son arrivée, il fit les noces de son cher Eric & de la Princesse sa sœur. Elles se célébrèrent sans cérémonie & sans divertissement par la volonté de Cécile; & Ribergue, qui l'estimoit infiniment, y assista, après quoi il se retira pour quelque tems.

Les Suédois attendoient impatiemment leur nouvelle Reine, quand il arriva à Stocholm une superbe Ambassade de la part de Sigismond-Auguste Roi de Pologne, qui l'envoyoit pour faire alliance avec le Roi Gustave, & lui offrir en mariage la Princesse Isabelle, la plus belle Princesse de ce tems-là. Ladislas, qui étoit favori du Roi de Pologne, étoit l'Ambassadeur que ce Prince avoit choisi. Le Roi de Suede le reçut avec l'accueil le plus caressant; & s'informant de la vie de son illustre Maître, Ladislas lui dit qu'il avoit ordre de ne lui en cacher aucune des particularités; & sachant qu'on attendoit de jour en jour la Princesse de Saxe, il témoigna au Roi le déplaisir qu'auroit Sigismond de ce que la Princesse Isabelle n'auroit pas le bonheur dont il s'étoit flatté. Le Roi lui en ayant aussi fait voir un chagrin véritable, l'amena dans la chambre de la Princesse sa sœur, & le pria de lui conter en sa présence les aventures du Roi de Pologne, ce qu'il fit de cette sorte.

HIS



HISTOIRE

DE

SIGISMOND

AUGUSTE,

ROI DE POLOGNE.

Comme vous n'ignorez rien , Seigneur , des coutumes de mon Pays , ni des guerres que nous avons soutenues , je ne vous en parlerai pas , s'il vous plaît , & je n'aurai l'honneur de vous entretenir que de la passion de mon Maître pour l'admirable Radivil : il l'aime encore d'une manière qui fait bien voir que tous les obstacles qu'on veut opposer au véritable amour ne sont pas capables de le surmonter.

Le Prince Sigismond étoit fort jeune quand le Roi son Pere le maria avec Marguerite d'Autriche ; on fit sa Maison , & l'on choisit les plus belles Filles du Royaume pour les mettre auprès de la Princesse. Radivil n'étoit pas d'une condition assez relevée pour prétendre à cet honneur ; mais sa beauté , la plus grande qu'on eût encore vûe en Pologne , lui obtint ce que la simple noblesse de ses parens lui auroit refusé. Aussi-tôt que Sigismond la vit , il en fut amoureux ; les charmes de Radivil étoient des charmes absolus , auxquels il n'étoit pas aisé de faire résistance. Il ne leur falloit qu'un moment pour vaincre. Vous croyez bien , Seigneur , que dans les dispositions où étoit le Prince , la Princesse n'en devoit rien attendre
de

de favorable. Elle eut un pressentiment même qui l'avertit en quelque sorte de son malheur; car lorsque sa Maison alla au devant d'elle , elle fut frappée en voyant Radivil , & se tournant vers sa Favorite: Ah! lui dit-elle en la langue de son Pays , cette personne me sera fatale.

Elle connut l'amour du Prince son mari aussi-tôt qu'il le ressentit , elle eut l'imprudence de le lui dire , le fatigua toujours depuis d'une jalousie qui n'a servi qu'à les tourmenter l'un & l'autre.

Le Prince agissoit avec beaucoup de circonspection , tant par les égards qu'il vouloit avoir pour sa femme , que par ceux qu'il observoit pour le grand Sigismond son Pere , qui n'auroit pas approuvé cet attachement dans les premiers temps de son mariage. La Princesse craignoit même Radivil: il ne sçavoit comment elle recevroit les marques d'une galanterie qu'elle devoit croire être funeste à sa gloire. Il n'osoit presque la distinguer de ses compagnes , & son amour ne paroïsoit encore que par l'ardeur de ses regards.

Un jour la Princesse lui reprochoit son inclination pour cette fille: il s'excusoit comme il pouvoit; elle continua de lui parler avec une si terrible émotion , qu'elle fut remarquée de tout le monde; il en fut piqué , & dédaignant alors toute contrainte , il passa dans une autre chambre & partageant avec Radivil une fenêtre sur laquelle elle étoit appuyée: on me gronde , lui dit-il , bel le Radivil , on dit que c'est parce que je vous aime , & je trouve que si j'ai à être grondé , c'est de ce que j'ai été jusqu'à présent sans vous dire. Eh ! quoi , Seigneur , lui répondit-elle ne craignez-vous pas que je vous gronde aussi , de ce que vous m'apprenez une chose que je ne dois pas entendre? Que deviendrai-je donc ? s'écria le Prince , il n'y a plus de sûreté pour moi nulle part; je croyois vous mettre dans mes in-
térêts.

térêts ; pouvez-vous me voir à vous comme j'y suis ; & ne pas entrer dans la querelle que me fait la Princesse ? Je me range de son côté, Seigneur, lui dit Radivil, & je vous regarde depuis quelque tems comme le plus coupable de tous les hommes ; contentez la Princesse, & laissez-nous vivre dans la tranquillité. En disant ces mots, Radivil appuya un regard charmant sur le Prince, & se retira parmi ses compagnes. Le Prince la regarda fixement à son tour ; & connoissant tout le bonheur que le sens de ces dernières paroles lui annonçoit, il sentit son cœur pénétré de joie & d'espérance.

Ce commencement lui étoit trop heureux pour ne desirer pas des suites avantageuses ; le Prince me chargea d'une lettre pour donner à Radivil ; je l'abordai chez la Reine, mere de Sigismond : que vous êtes belle aujourd'hui, lui dis-je ! avez-vous résolu d'enchaîner tout le genre humain ? M'en préserve le Ciel, reprit-elle en riant, j'aurois de trop désagréables Esclaves. Mais, repartis-je en riant aussi bien qu'elle, parmi tout ce grand nombre n'y en peut-il pas avoir dont vous puissiez rendre le destin moins malheureux ; & me trouveriez-vous indigne d'oser vous offrir un cœur qui brûle pour vous ? Radivil me regarda avec assez de fierté, & me dit dédaigneusement : donnez ce cœur à quelque autre, Ladislas ; il ne seroit pas heureux avec moi. Je vis bien qu'elle prenoit ce que je lui disois pour une déclaration d'amour que je lui faisois ; & bien qu'elle me traitât avec quelque orgueil, comme je ne l'aimois pas, je n'en fus point piqué ; & voulant me divertir de son erreur, vous faites la fiere, lui dis-je ; mais si je prenois le même ton que vous, vous seriez bien punie, & je vous verrois faire des démarches auprès de moi qui me vengeroient de tant de mépris. Vous perdez l'esprit, me dit-elle d'un air tout étonné ; & ne m'étant pas possible de vous répondre sérieusement, je vous lais-

se livré à toute votre extravagance. Elle voulut me quitter ; mais l'arrêtant par sa robe , & faisant voir un billet cacheté. Je vais donc dire au Prince , lui dis-je , que vous refusez ses vœux , & que vous avez reçu ce que je vous ai dit de sa part avec un orgueil insupportable. Que dites-vous , repliqua-t-elle d'un air tout radouci , & se penchant vers moi , c'est pour le Prince que vous me parliez ? Sans doute , repris-je , & quel autre mortel oseroit s'élever jusqu'à vous ? C'est le Prince qui vous aime , & qui m'a chargé de ce billet. Parlez bas , reprit-elle : donnez , & dites-lui que je le reçois avec une joie dont il peut bien se contenter , s'il est vrai qu'il ait pour moi les sentimens qu'il dit & dont vous m'assurez. Elle se retira en achevant ces paroles , & alla lire en particulier la lettre du Prince. Le soir même , elle trouva le moyen de me donner sa réponse , qui combla le Prince de satisfaction ; ils furent longtems à ne s'expliquer que de cette manière , par les égards que Sigismond avoit pour le Roi son Pere , qui ne vouloit pas qu'il donnât lieu à la Princesse sa femme de se plaindre de lui : cette gêne le fatiguoit.

Il faisoit souvent des parties de chasse , parce qu'elles lui donnoient plus d'occasion de parler à Radivil ; & un jour que je piquois devant elle , je l'éloignai adroitement de tout le monde , & l'amena dans un lieu où je sçavois que le Prince se trouveroit ; nous le rencontrâmes ; je galopai toujours , & je les laissai ensemble. Radivil tourna la tête , & se voyant seule , elle voulut me suivre , & m'appella ; mais le Prince arrêtant son cheval par la bride : soyons un moment sans témoin , lui dit-il , & prenons des mesures ensemble pour rendre notre intelligence secrète. Radivil marcha au petit pas , & convint avec le Prince de ce qu'elle crut nécessaire : elle se hâtoit de s'expliquer ; elle étoit inquiète & alarmée , & le Prince lui en faisoit
la

la guerre, & lui disoit qu'elle ne l'aimoit pas. Ah ! Seigneur, lui répondit-elle, je vous aime, mais vous voyez bien que je ne suis pas à mon aise. J'ai une frayeur continuelle qu'on ne nous surprenne, & qu'on n'explique désavantageusement pour moi la complaisance que j'ai pour vous. Que diroit le Roi ? Que penseroit la Princesse ? Remettez-moi avec quelqu'une de mes compagnes. Le Prince tâchoit de la rassurer, & il employoit tous les agrémens & toute la vivacité de sa passion pour la rendre plus hardie, quand tournant la tête, il vit de loin la Princesse, qui, ne les ayant point perdus de vûe, les avoit toujours suivis & observés. Radivil l'ayant vûe aussi, s'arrêta, & la Princesse poussa son cheval vers eux avec une colere qui paroïssoit vivement sur son visage. C'est une chasse particuliere que vous faites, dit-elle au Prince son mari ; & vous avez sans doute espéré que le succès en seroit heureux. J'ai trouvé Radivil qui s'étoit écartée, reprit-il froidement. Et vous voulez vous égarer avec elle, repartit la Princesse. Je voudrai sans doute tout ce qu'elle voudra, repliqua le Prince avec dépit : mais, Madame, ne vous inquiétez pas. Radivil fait tout ce qu'il faut faire pour vous plaire. Comme la Princesse alloit continuer un entretien commencé avec tant d'aigreur, il sortit du bois prochain une Panthere, la plus grande & la plus furieuse qu'on eût jamais vûe. Elle venoit droit à eux. Le Prince ne balança pas, il se mit au devant de Radivil, & présenta son épieu à la fiere bête. Cette vûe l'arrêta d'abord : le Prince alla à elle, & lui enfonça cet épieu dans les flancs ; elle s'irrita de cette blessure, & devint enragée ; mais le Prince ne s'épouvanta pas, il la combattit longtems avec son épée, & lui donna si heureusement des coups mortels, qu'il l'abatit à ses pieds. Après cette victoire, il fut étonné de voir à ses côtés la généreuse Radivil, qui ne l'avoit point abandonné. Pour la Princesse, elle

avoit fui quand elle avoit vu l'action du Prince , qui avoit voulu sauver sa rivale , & par la crainte aussi qu'elle avoit eue du furieux animal. Radivil avoit toutes les couleurs de la mort sur son visage. Elle avoit eu grand peur pour elle & pour le Prince , mais son amour avoit été plus fort que sa peur. Ah ! Seigneur , lui dit-elle , voyant beaucoup de sang sur ses habits , n'êtes-vous point blessé ? Non , lui dit-il , aimable Radivil ; & puisque vos beaux yeux éclaircioient mon combat , je n'en pouvois remporter qu'une victoire entiere. Quelques chasseurs arrivèrent comme il achevoit ces paroles : les cris de la Princesse les avoient appelés en cet endroit. Ils admirèrent la valeur du Prince , & bien-tôt toute la chasse se rendit dans ce lieu là.

La Princesse ne revint pas avec les autres. Elle avoit repris le chemin de sa Ville , si pleine de courroux , qu'elle ne put résister à la violence , & elle en tomba malade. Le Roi , qui sçut ses sujets de plainte , fit des remontrances à son fils , & la pauvre Radivil fut long-tems sans que la Princesse voulût qu'elle parût devant elle : elle lui fit défendre même de se parer , elle n'osoit mettre aucun ornement à sa tête , & ses beaux cheveux sans frisure étoient tous relevés autour de son visage ; elle étoit si belle que cette négligence toute simple l'emportoit avantageusement sur tous les secours de l'art , & jamais elle ne fut si charmante que de la sorte. Tous les caprices de la Princesse ne servoient qu'à augmenter l'amour du Prince , & Radivil fut plus aimée.

La jalousie de la Princesse augmentant tous les jours , le Roi fit proposer un parti à Radivil , pour la marier , avec ordre , en cas de refus , de l'envoyer dans les Provinces les plus éloignées ; elle fut fort affligée d'une telle proposition , & si épouvantée de la dernière , qu'elle ne balança pas à accepter le mari qu'on lui offroit.

A cette nouvelle, le Prince fut si irrité, que sans garder aucune mesure, il voulut voler dans la chambre de Radivil; elle le fit prier de n'y pas entrer, & le lendemain il obligea la Princesse sa sœur de faire une partie de chasse. Il revint dans son chariot, parce qu'il pleuvoit extrêmement. Il se mit auprès de Radivil, & lui fit mille reproches de ce qu'elle consentoit à se marier : il parloit avec impétuosité, il s'arrêta enfin; elle ne répondoit pas, & pleuroit avec une grande amertume. Enfin, après avoir fait un passage à sa voix au travers de mille sanglots : rien n'est pire pour moi, lui dit-elle, que de me séparer de vous. J'aime mieux l'enfer que l'on m'offre, que de consentir à m'éloigner de vous, & m'en aller avec des barbares, où je n'entendrois pas même prononcer votre nom. Ah ! Seigneur, pouvez-vous imaginer cette séparation éternelle sans mourir ? J'aime bien d'une autre manière; plutôt que de quitter mon cher Prince, je me livrerois au monstre le plus affreux. Mais ce n'est pas à un monstre que vous vous livrez, reprit le Prince; c'est à un homme, & je ne puis souffrir qu'un autre vous possède : rien n'égale l'horreur de ce tourment. Hé ! ne l'ai-je pas continué, s'écria Radivil, n'êtes-vous pas entre les bras de la Princesse ? Je ne l'aime point, repliqua Sigismond; mais, vous, vous pourriez aimer un mari qui vous adorera. Ah ! quel supplice ! non, Radivil, je ne souffrirai point qu'un autre jouisse d'un bien que mon amour seul mérite. Nous allons donc nous séparer, reprit Radivil en fondant en larmes, & vous y consentez, mon cher Prince; vous voulez priver mes yeux du plaisir de vous voir; laissez-moi auprès de vous. Celui à qui on me donne, ne jouira pas d'un sort trop heureux; mon cœur, toutes mes affections sont à vous; en disant cela, elle lui serroit les mains entre les siennes; & le

Prince les sentit toutes mouillées de ses larmes. Il fut extraordinairement attendri ; & concevant un espoir qui flatta & ralluma dans ce moment tous ses desirs , il crut que Radivil étant à un autre qu'elle n'aimeroit point , ne seroit pas inexorable à sa passion , si bien que s'abandonnant à cette pensée : Je me rends , lui dit-il , ma chere Maîtresse , je me rends ; nous nous verrons toujours , nous nous aimerons toujours , & vous épouserez celui que l'on vous destine. Après cela , ils dirent encore cent choses tendres ; & dès que Radivil fut arrivée , elle alla elle-même chez la Princesse lui annoncer qu'elle étoit prête à obéir. La Princesse en fut fort aise , & quelque tems après , toute la Cour étant passée chez elle , le Prince y vint aussi.

Jamais Radivil n'avoit été plus charmante , ses pleurs l'avoient embellie ; elle avoit dans les yeux un certain éclat languissant , si brillant & si tendre , qu'il n'étoit pas possible de la voir ce soir-là sans en être touché : aussi le Prince ressentit toutes ses flammes avec plus de véhémence que jamais ; & ayant aperçu le jeune-homme qu'on destinoit pour epoux à Radivil , qui paroissoit tout orgueilleux de sa bonne fortune , il entra dans un si grand transport de jalousie , qu'il pensa lui aller commander de sortir de la chambre de la Princesse , de la Cour & de ses Etats : il se retint pourtant , & passant dans le cabinet de la Princesse , il fit dire à Radivil de l'y venir trouver ; elle obéit , & y alla avec une de ses compagnes. Elle vit de l'altération dans les yeux du Prince , qui , l'abordant d'une manière émue , Je n'y puis consentir , ma chere Radivil , lui dit-il ; je retire la parole que je vous avois donnée , vous n'épouserez point un homme si indigne de vous ; en un mot , vous ne serez point mariée. Radivil fut étrangement surprise de ce changement , & vou-

lut le ramener à la raison ; mais il fut inflexible , & il la laissa dans un trouble & dans un embarras extrême. Il fit défendre à ce jeune-homme de se présenter jamais devant lui , ni aux lieux où seroit Radivil. Vous pouvez bien croire que toutes ces circonstances firent un bruit horrible. La Princesse en fut atteinte d'une douleur si vive , que la fièvre lui en prit : elle vouloit punir l'innocente cause de ses peines , elle vouloit d'abord l'exiler ; mais comme elle pensa que le Prince la suivroit par tout , elle aima mieux la tenir étroitement observée auprès d'elle , & la tourmenter cruellement en se tourmentant aussi elle-même. Le Prince , que ces manières offensoient si sensiblement , la traitoit avec une indifférence si grande , qu'elle fut suffisante pour la tuer : elle ne put endurer tant de maux que son indocilité lui rendoit insupportables : elle mourut peu regrettée , & le grand Sigismond même fut peu touché de sa perte.

Après la mort de cette Princesse , on rendit ses filles à leurs parens. Le Roi mit Radivil chez la femme de la Cour de la vertu le plus austere , afin que le Prince ne pût la voir librement.

Ils eurent en effet mille difficultés pour entretenir leur commerce , & ils étoient heureux , quand par quelques lettres ils pouvoient soulager la contrainte dans laquelle ils vivoient. Le Roi , qui craignoit tout d'une passion si excessive , en parla plusieurs fois à son fils ; mais comme il le trouvoit toujours plus amoureux , après avoir fait agir en vain l'autorité Royale & paternelle , il le conjura d'avoir la complaisance de vouloir voyager durant six mois , pour voir si l'absence ne lui ôteroit pas un si fatal engagement.

Le Prince , au désespoir d'une si facheuse proposition , dit pourtant qu'il étoit prêt d'obéir , craignant que s'il résistoit à la volonté de son pere , il ne fit pis , & ne le remariât encore ;

A bien que choisissant à son gré le mal le plus aisé à supporter, il se disposa à partir; mais auparavant il convint avec Radivil de toutes les manières dont ils se donneroient de leurs nouvelles. Le Prince eut même la consolation de lui dire adieu, & il lui laissa de grosses pensions pour pouvoir faire une grande & magnifique dépense.

Dès qu'il fut parti, on donna à Radivil une honnête liberté chez la Dame près de qui elle étoit; elle alloit voir ses amies, & sortoit quand il lui plaisoit. Le Prince lui écrivoit souvent, & elle avoit un pareil empressement à lui témoigner sa tendresse. Elle vivoit extrêmement solitaire, & se laissoit voir rarement, quand Statillas Castol, Palatin de Trok, arriva à la Cour. C'étoit l'homme du monde le mieux fait: il étoit beau, ses manières & sa mine le distinguoient des autres hommes. Il n'avoit de sa nation que ce qui en est le meilleur, & qui sert à faire un parfaitement honnête-homme: n'ayant ni la fierté superbe, ni la grossiereté & la rudesse qui sont ordinaires aux Polonois. Il avoit tout l'esprit imaginable, de bonnes mœurs & du sçavoir. Il venoit de voyager, & avoit pris en France un air de politesse, qui achevoit de le rendre un homme extraordinaire. Son arrivée fit grand bruit à la Cour, on ne parloit que du charmant Statillas, & il n'entendoit parler que de la beauté de Radivil: il avoit une grande envie de la connoître; & quelque bien qu'elle entendit dire de lui, elle n'eut aucune curiosité de le voir.

Radivil alloit un jour chez la Grande-Maréchale qui étoit son amie particulière: elle entra, selon sa coutume, sans faire avertir; & comme elle fut dans la chambre de son amie, elle fut surprise de n'y trouver qu'un grand homme le mieux fait qu'elle eût jamais vu, excepté le Prince Sigismond. Cet hom-

me

me avoit une si haute apparence, qu'elle n'hésita pas à comprendre que c'étoit Statillas; mais comme elle évitoit le monde, elle résolvoit de retourner sur ses pas; & après lui avoir fait une révérence modeste, elle voulut s'en aller: mais le Palatin, la saluant avec autant de respect que si elle eût été la Reine. A cette fuite précipitée je devrois reconnoître la divine Radivil, lui dit-il, si sa prodigieuse beauté ne m'avoit pas déjà instruit qu'une telle personne ne pouvoit être que la merveille dont j'ai tant entendu parler. Seigneur, lui dit-elle en souriant, c'est me reprocher avec beaucoup d'adresse une manière sauvage dont j'ai fait une habitude trop forte; mais, Seigneur, ne croyez pas pour cela que j'aie renoncé entièrement à la politesse; je croyois trouver ici la Grande-Maréchale; je me retirois pour n'offrir pas à vos yeux une personne inconnue. La Grande-Maréchale, qui n'avoit passé que pour un moment dans son cabinet, revint, & trouva une conversation fort spirituelle entre ces deux personnes. Radivil la voulut pourtant abrégier en se retirant: son amie la retint malgré elle, & ce fut assez long-tems pour donner lieu au Palatin de prendre une passion si forte & si tendre, que dès sa naissance elle le porta à regarder Radivil comme la seule personne qui pouvoit faire le bonheur de sa vie.

Il chercha par-tout Radivil, qui l'évitoit exactement, dès qu'elle s'aperçut de ses soins empressés; mais il lui donna des marques si éclatantes de son amour, qu'elles parvinrent à la connoissance du Roi, qui en fut surpris, mais aussi qui en fut bien-aise, espérant qu'elles conduiroient Statillas aussi loin qu'il alla; car il la demanda au Roi en mariage, qui vit par-là ses desirs accomplis, & qui crut que Radivil recevrait un si grand établissement avec un entier oubli de l'attachement du Prince. Il lui fit donc di-

re de se préparer à épouser le Palatin. Il fut épouvanté du refus qu'elle lui fit , & de trouver une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il craignit que le Prince n'eût pris quelque engagement avec elle , ce qui l'obligea d'user d'une violence qui ne lui étoit pas naturelle: il fit donc dire à Radivil de se résoudre à l'honneur que le Palatin lui faisoit , ou à prendre le voile dans trois jours au plus tard. La pauvre Radivil gémit, pleura , & choisit enfin le moins rude de ces partis: elle écrivit au Prince une lettre fort touchante , & épousa Statillas , en lui cachant l'horrible répugnance qu'elle avoit pour cette union. Elle vécut avec lui d'une manière à achever de le rendre le plus amoureux de tous les hommes , parce qu'elle eut pour lui une douceur charmante , & une conduite dont il eut tous les sujets du monde d'être satisfait.

Le Prince ne répondit pas à la lettre qu'elle lui avoit écrite: elle jugea que c'étoit par trop de douleur , ou peut-être par indifférence; ce qui ne l'aida pas peu à se livrer entièrement à ses devoirs. Son mari vivoit avec elle d'une manière à vaincre la plus endurcie. Il lui parla du Prince: elle ne s'avisait point de lui faire de mauvaise finesse , & lui avoua de bonne-foi qu'elle avoit eu de l'inclination pour lui; mais en même tems elle lui promit de la surmonter , & de se donner entièrement à lui. En effet , c'étoit sa pensée; elle trouvoit Statillas aimable, elle sentoit l'obligation qu'elle lui avoit de l'avoir élevée à un rang où naturellement elle ne pouvoit pas aspirer. Dans le fond elle étoit piquée du procédé du Prince , qui ne lui avoit pas répondu , & elle avoit résolu de se l'ôter du cœur de ne travailler qu'à y réussir , & de donner toutes ses complaisances à Statillas.

Elle ignoroit les sentimens du Prince Sigismond qui avoit été accablé comme d'un coup de fou-

dire à la nouvelle de ce funeste mariage; mais comme il avoit entendu dire que le Palatin étoit extraordinairement aimable, la jalousie le saisit tout entier. Il crut Radivil infidele; & dans cette pensée il mouroit de douleur, & ne lui voulant pas dire des injures, il ne lui dit rien du tout. Elle ne sçavoit pas qu'un mouvement si tendre le faisoit agir ainsi; & quand le Pala in l'ôta de la Cour, pour lui faire voir ses terres & la mener dans son Gouvernement, elle y consentit volontiers, pour perdre de vûe des lieux qui lui ramenoient des idées encore cheres à son souvenir.

Elle se plut infiniment dans un superbe château que Statillas avoit à vingt lieues de Cracovie; c'étoit un beau Pays de chasse : elle aimoit ce divertissement, & le prenoit presque tous les jours. Elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise d'établir sa demeure en ce lieu : il y consentit avec une grande joie, lui ayant pourtant offert de la ramener à la Cour; mais elle témoigna tant de répugnance pour cette proposition, qu'il fut bien-aise de se voir contredire, & de jouir paisiblement, dans sa belle retraite, d'un trésor qui lui devenoit tous les jours plus précieux. Ce fut dans ce lieu qu'il devint une espece de Philosophe, à son amour près, dans lequel seul il faisoit consister le souverain bien.

Son aimable femme combattoit tous les jours la passion qu'elle conservoit, malgré elle, pour le Prince. Mais elle avançoit peu dans un dessein si téméraire; elle avoit beau percer les bois, traverser les plaines, être au bord des fontaines, le Dieu qu'elle portoit dans son sein la suivoit par tout; & elle le trouvoit près des eaux, dans les campagnes & dans les forêts.

Au bout de quelques mois, le Roi Sigismond se trouvant dangereusement malade, envoya en

Danremarc, où le Prince son fils étoit alors, & lui manda de revenir; il obéit, & la Pologne le revit plus amoureux que jamais. Quoiqu'il ne vît pas la belle Radivil, tout l'en faisoit ressouvenir; & ce même Palais, où ils avoient été ensemble, remplit sa mémoire de mille circonstances capables de rappeler son amour quand il ne l'auroit pas conservé; mais il le retrouva plus tendre, & il se ressouvint avec des desirs flatteurs de ce que Radivil lui avoit dit, quand elle étoit résolue d'épouser le premier homme qu'on lui avoit proposé. Quoique Statillas fût si bien fait, il espéra que sa possession auroit sans doute éteint l'inclination qu'il présupposoit qu'elle avoit eue pour lui, & il ne songeoit plus qu'à trouver les moyens de la voir.

Quelques jours après son arrivée, le Roi son Pere se trouva mieux, soit que ce fût un effet de la joie qu'il eut de revoir son fils, ou qu'elle vînt d'une cause naturelle; le Prince prit ce tems pour aller voir la femme du Palatin. Il avoit envoyé un esclave fidele reconnoître les lieux, & découvrir par quel moyen il lui pourroit parler. L'esclave revint bien instruit, & l'assura qu'il ne pouvoit l'aborder qu'à la chasse, où elle alloit fort souvent. Le Prince partit, sans autre compagnie que la mienne & celle de son esclave: nous étions travestis, & nous allâmes en poste jusqu'à deux lieues du château. Là nous trouvâmes des chevaux, & nous prîmes le chemin qu'on nous dit que la chasse avoit tenu. Nous l'entendîmes, mais nous n'en pûmes approcher par la quantité de bois & le peu de connoissance que nous avions du pays. La nuit nous surprit, nous errâmes long-tems sans sçavoir où nous étions, & mourant de froid.

Enfin nous apperçûmes de loin une clarté; & quand nous fûmes plus près, nous connûmes que

que c'étoit un grand feu dans un vuide de la forêt; nous decouvrimés plusieurs Payfans, tant hommes que femmes, qui se chauffoient, & qui faisoient rôtir quelques pieces de sanglier. Nous nous approchâmes, & nous nous rejouissions de cette rencontre, quand nous fûmes étrangement surpris d'un objet qui frappa notre vûe. C'étoit Radivil, plus belle que la beauté même, qui étoit assise au milieu de ces bonnes gens sur une pile de faisceaux de paille: son habillement étoit tout composé de ces belles fourures qui sont si rares dans les autres Pays, sa tête étoit couverte d'un bonnet de mirthe, les tresses de ses beaux cheveux lui couvroient les épaules, sa gorge étoit fermée par ces mêmes fourures, qui, lui serrant aussi les bras, ne lui laissoient voir que les mains: rien n'étoit si merveilleux, que de voir avec ce vêtement si sauvage ce divin visage qui jettoit un éclat éblouissant; on lui voyoit un air jeune & gai, car elle rioit avec ces gens-là. Le Prince Sigismond pensa tomber de son cheval à une rencontre si peu prévue. Il se précipita à terre, & alla à elle tout hors de lui. La voilà, me dit-il! qu'elle est belle! s'écria-t-il encore: & en effet, Siegneur, c'est peu de dire qu'elle brilloit comme l'astre qui éclaire au milieu de la nuit. Toute comparaison est foible; jamais objet ne parut comme celui-là; car imaginez-vous cette jeune personne ainsi vêtue, à la lueur d'un grand feu, au milieu de quinze ou vingt personnes effroyables; & elle, avec un air paisible & riant, qui s'entretenoit avec eux. Elle tourna la tête du côté du Prince à son abord, & ne put s'empêcher de s'écrier avec quelque joie. Le Prince se mit à genoux: Ah! lui dit-elle, comme si elle n'eût point cessé de le voir, mon cher Sigismond, c'est vous! & rougissant de sa propre pensée: Ah Seigneur, reprit-elle tout bas, & que venez-vous faire ici? Ne m'avez-vous pas témoigné

que vous haïssiez la femme de Statillas ? Ah ! qui que vous soyez, reprit-il , je ne vois en vous que l'adorable Radivil ; c'est vous que j'aime , c'est vous que je viens chercher. Je ne vous dis point que mon désespoir fut extrême quand vous eûtes la foiblesse de vous donner à un autre. Je vous offensai par tout ce qui je crus propre à vous offenser ; je vous fis mille sanglans reproches ; je ne vous estimai plus ; tout cela , sans cesser de vous aimer. Oublions tous nos torts , & dites-moi si je puis encore esperer que vous voyez la persévérance de ma passion avec quelque joie ? Seigneur , lui dit-elle , quoique je veuille ne vous rien dire , je sens que je dirai plus que je ne dois. Statillas m'aime parfaitement , je vous aime ; elle soupira , elle s'arrêta ; mais je suis sa femme , poursuivit-elle. Ah ! Seigneur , ôtez-vous de ma vûe , ne venez pas reveiller tout ce que je n'ai que trop senti pour vous. Le Prince lui résista , & lui dit cent choses passionnées. La tendre Radivil s'en trouvoit embarrassée , & peut-être émue , quand tout-à coup on entendit un grand bruit de chevaux ; je me mis incontinent à côté de mon Maître , qui vit un jeune-homme admirablement bien fait , qui se jetta à terre , & s'avança d'un air familier vers Radivil. Elle se leva incontinent , & lui prenant la main selon l'usage de Pologne , elle la lui baïsa , ce qui fit connoître au Prince que c'étoit Statillas. Il embrassa plusieurs fois sa femme , & se fit conter comme elle s'étoit égarée ; mais , nous ayant apperçu , sans me considérer , il n'arrêta sa vûe que sur Sigismond. Il le regarda fixement , & il parut un air chagrin sur son visage : il se tourna vers sa femme , & lui demanda qui il étoit ; mais le Prince la prévenant , nous sommes des Etrangers , Seigneur , lui dit-il d'un air respectueux , que des affaires pressées appellent loin d'ici ; nous nous sommes perdus dans ce bois , & voyant de loin de la lumière , nous nous en som-

sommes approchés ; & ce n'a pas été sans surprise que nous avons trouvé cette belle personne , brillante de tant de charmes , que nous n'avons pas hésité à la prendre pour une Divinité.

Statillas reçut froidement cette galanterie , & y répondit de même. Il nous offrit pourtant avec assez de civilité de le suivre , & d'aller passer le reste de la nuit chez lui.

Sigismond auroit bien voulu accepter ses offres , mais il eut peur d'être connu , ce qui l'obligea à le remercier. Il le vit partir avec une émotion cruelle , & comme le ravisseur de ce qu'il avoit au monde de plus cher.

Il connut bien qu'il lui seroit difficile de retrouver Radivil , & il ne voulut pas même en hasarder le dangereux plaisir. Il s'en retourna , il écrivit à cette belle personne , mais elle le fit prier de ne lui plus faire cet honneur. La contrainte où il vécut pour lui plaire ne fut pas longue : le grand Sigismond mourut , & il se vit par-là élevé sur le Trône.

Le Palatin de Trok , comme le plus grand Seigneur du Royaume , ne pouvoit pas manquer d'assister à son Couronnement ; & il ne s'y prépara qu'avec un chagrin horrible. Sa femme le remarqua : qu'avez-vous , Seigneur , lui dit-elle , pour quoi partez-vous avec tant de tristesse ? Vous ne me quittez que pour quelques jours. Eh , ne savez-vous pas , lui dit-il , que je vais voir l'homme du monde que je hais le plus , & de qui je crains le plus la vûe ? Vous l'avez aimé. Et que craignez-vous , Seigneur ? reprit-elle : vous avez toutes sortes d'avantages sur lui ; vous me voyez , vous me possédez , & il ne me verra jamais. Mais vous l'avez aimé , reprenoit-il toujours. Et je vous aime , Seigneur , lui disoit-elle ; & lors , lui faisant des caresses flatteuses & charmantes , elle tâchoit de dissiper sa préoccupation , & de lui faire faire de bon-

bonne grace une action nécessaire, & qu'il n'étoit pas à son choix de ne faire point.

Elle fut vingt fois tentée de lui dire que l'Inconnu de la nuit étoit le Roi; mais elle n'osoit, espérant toujours que le déguisement où il étoit, empêcheroit qu'il ne le reconnût.

Statillas partit accablé d'une mélancolie profonde, & dont envain il travailla à se défaire; depuis la rencontre de la nuit, il avoit mille fois pensé à l'Inconnu, & son idée le frappoit incessamment: elle le fatigua d'un tourment perpétuel durant son voyage; & le lendemain qu'il fut arrivé, quand il se présenta devant le Roi, ils furent l'un & l'autre si troublés, que tout le monde remarqua leur agitation: ils rougirent tous deux, & ce qu'il y eut de pitoyable pour le malheureux Palatin, c'est qu'au travers de toute la majesté qui environnoit le Roi, il le reconnut incontinent pour l'aimable inconnu de la nuit. Il fut frappé à cette vûe de la plus sensible douleur. Que ne pensa-t-il point, & que ne devoit-il pas penser? Mille vûes affreuses & terribles s'offrirent à son imagination, il demeura glacé en présence de Sigismond; & il lui fut impossible de pouvoir ouvrir la bouche.

Le Roi connut son embarras; & se remettant aisément de sa première surprise, il lui fit un accueil très-agréable, & le combla ensuite de ses faveurs. Mais le Palatin ne put se surmonter, & il demeura toujours abîmé dans une tristesse profonde. Les cérémonies & les fêtes qu'il y eut au Couronnement du Roi lui parurent longues & insupportables; & quand elles furent finies, il demanda à Sigismond la permission de s'en retourner. Le Roi ne la lui pouvoit pas refuser, il voulut pourtant le retenir à force d'honêtetés; mais voyant qu'il en étoit peu touché, il le laissa aller.

Le Palatin arriva chez lui avec une suite nombreuse; sa jeune épouse fut au devant de lui d'un

air satisfait & gai. Mais qu'elle fut surprise de l'accueil froid qu'on lui fit ! Un air sombre & funeste étoit répandu sur le visage de Statillas ; & quand il se fut défait de tant de témoins importuns , & qu'il fut seul dans la chambre de sa femme , il s'assit d'abord dans une chaise , elle se tint de bout , & par des manieres charmantes elle eût rendu ses caresses désirables à tout autre qu'à lui : mais il la repoussa doucement. & tenoit ses regards élevés au Ciel d'une façon très-propre à faire juger de l'état douloureux de son ame ; enfin ses yeux laisserent tomber quelques larmes. Il sembloit que son désespoir , toujours renfermé en lui-même , ne cherchât à éclater que par ces dehors plus touchans que terribles. Radivil frémit en le considérant de la sorte , elle pâlit , ses yeux s'emplirent de pleurs ; & se mettant à genoux , en s'appuyant sur lui : Ah ! Seigneur , lui dit-elle , vous percez mon cœur ; ne me cachez pas ce qui vous afflige , continua-t-elle : qui au monde vous aime si tendrement que moi ? Il soupira ; & la regardant d'une manière plus tendre qu'irritée : vous m'aimez , lui dit-il , vous m'en assurez ; & que vouloit dire cet égarement concerté entre le Roi & vous , dans cette nuit funeste où je vous rencontraï tous deux si paisibles , satisfaits sans doute d'une rencontre si ardemment désirée de l'un & de l'autre ? Ah ! Seigneur , lui dit-elle , que les apparences sont trompeuses , & que cette nuit , qui vous paroît si funeste , vit d'innocence dans le fond de mon cœur & dans ma conduite ! Ecoutez-moi , poursuivit-elle , toutes les paroles que je vais vous dire sont des paroles de vérité. Alors elle lui conta tout simplement comme la chose étoit arrivée ; qu'elle croyoit bien que le Prince l'étoit venu chercher ; mais que c'étoit sans son consentement , & qu'elle avoit été étrangement sur-

prise

prise de le voir-là ; que la plupart de ces payfans l'avoient trouvée seule quand elle s'étoit perdue ; qu'il sçavoit bien que cela lui étoit arrivé plusieurs fois pendant que Sigismond étoit hors du Royaume ; & qu'enfin elle n'auroit pas pris ces payfans pour témoins de son entrevûe avec le Roi , si elle eût été si criminelle que de la faire de son consentement ; qu'il étoit vrai qu'elle lui avoit fait un mystere de cette aventure , jugeant qu'elle pourroit lui donner du déplaisir ; & qu'ayant vu le Prince si bien déguisé , elle avoit espéré qu'il ne le reconnoîtroit pas.

Le Palatin écouta attentivement sa femme. Quand ce que vous dites seroit vrai , lui répondit-il , vous pourriez être innocente ; mais je n'en vois pas moins dans tout cela la continuation de l'amour du Prince , & c'est cette persévérance qui me désespere : vous l'avez aimé autrefois , vous pouvez encore être sensible à son amour. Rassurez-vous , au nom de Dieu , reprit-elle : je vous ai dit quelquefois dans ma vie , que je ne le verrai point ; je vous le jure encore. Mais vous ne me jurez pas , s'écria-t-il , que vous ne l'aimez plus. Que vous prenez plaisir à vous tourmenter ! repliqua-t-elle. Ah ! Seigneur ; je vous aime avec une passion si tendre , que je voudrois laisser ma vie à vos genoux pour vous en assurer. Levez-vous , Madame , lui dit-il , en lui tendant la main , je ne m'appercevois pas de ma faute ; je vous demande pardon de toutes les extravagances que je commets.

Après cela il lui fit quelques caresses ; & tâcha le jour suivant de surmonter le chagrin mortel dans lequel il paroissoit visiblement qu'il étoit plongé : il se contraignoit violemment pour ne pas affliger sa femme , qu'il voyoit très-inquiette de la situation de son humeur ; elle n'étoit point désagréable , mais triste & languissante ;

de maniere qu'au bout de quelque tems , ne pouvant plus résister à lui-même , il tomba dangereusement malade , & dans peu tout l'art des Médecins fut impuissant pour le sauver. Son illustre femme lui rendoit tous les devoirs qu'il eût pu exiger du plus vil de ses domestiques ; elle ne reposoit ni la nuit ni le jour ; elle étoit incessamment auprès de lui , occupée à le servir , à le soulager , & à chercher d'inutiles remèdes. Son mal étoit trop grand , le cœur étoit attaqué , blessé d'une plaie incurable : il ne se flatta pas ; connoissant qu'il falloit partir , & voyant Radivil toute en larmes auprès de lui : je vais vous quitter , Madame , lui dit-il ; je vais aussi quitter la vie. Ce moment est pénible , où il faut faire un si sensible détachement , la nature & l'amour ne font pas ces efforts sans peine. La mort va rompre le lien qui m'attachoit à vous. Je mourrois satisfait , si vous ne preniez pas de nouveaux engagements. Ma mort , continua-t-il en soupirant , vous va laisser libre ; mais , Madame , reprit-il après un peu de silence , comment allez-vous employer cette liberté ? Le Roi vous aime , que destinez-vous à son amour ? Radivil fondoit en larmes , il en fut touché. Ma chere femme , lui dit-il , prêtez quelque attention à l'homme du monde à qui vous êtes la plus chere , & à un homme mourant qui se dépouille de tous ses intérêts pour ne penser qu'à ceux de votre gloire.

Vous avez aimé le Roi , une grande jeunesse comme la vôtre fait pardonner cette foiblesse ; mais vous ne seriez pas excusable de souffrir sa galanterie après ma mort. Je vous ai montré comme on aime parfaitement , en vous épousant ; vous me permettrez de vous dire , que vous ne deviez pas naturellement prétendre à cet honneur. Présentement que vous en êtes revêtue , il n'y a point

point tant de distance de vous au Roi, qu'il y en avoit entre nous deux ; ainsi, si vous souffrez son amour, que ce soit pour en recevoir une marque pareille à celle que je vous ai donnée de celui que j'ai ressenti. Ne regardez plus ce Prince comme Radivil l'a regardé, mais considérez-le comme la veuve de Statillas : votre vertu, votre courage, me font espérer que vous serez fidèle à ma mémoire, ou que vous serez Reine de Pologne. Adieu, Madame, continua-t-il, en la regardant d'une vûe où l'amour paroïssoit encore au travers de l'égarement : souvenez-vous de mes dernières paroles. Il s'affoiblit en disant cela, & bégaya plusieurs fois le nom de Reine.

Radivil fut véritablement affligée, elle se trouvoit liée à ce grand-homme par mille engagemens qui lui devinrent plus précieux. Le Roi apprit cette mort avec quelque sorte de joie ; il sembla que son amour prenoit de nouvelles forces ; sans bien sçavoir précisément ses desseins, il sentoît seulement qu'il aimoit la veuve de Statillas plus qu'il ne l'avoit jamais aimée ; il se ressouvenoit sans cesse de cette nuit où il l'avoit revûe plus charmante mille fois que tout ce qu'une idée forte peut représenter, & il brûloit d'envie de la revoir.

Il lui fit faire un compliment sur la mort de son mari, n'osant d'abord lui parler de sa passion. Elle y répondit avec respect ; & quelques jours après, le Prince m'envoya la voir ; elle me reçut avec un sérieux que j'attribuai à la seule bienfaisance sur l'état où elle étoit ; mais le lendemain, l'ayant vûe en particulier, & lui voulant parler des sentimens du Roi, elle m'interdit la parole sévèrement, & me parla avec une gravité en effet bien digne d'une Reine. Je fus intimidé d'un air auquel je ne m'attendois pas ; & voyant le chemin fermé absolument à toute galanterie, j'en allai porter la triste nouvelle à mon Prince. Ses desirs s'irrite-

s'irriterent : voyant l'obstacle que la sévérité de Radivil y vouloit mettre, il se réinflamma, pour ainsi dire ; & n'écoutant que l'impérieux amour, il partit peu suivi, & je l'accompagnai au château où Radivil deméuroit. Comme elle avoit un grand nombre de domestiques, nous en trouvâmes beaucoup, & le Roi défendit qu'on l'avertit de son arrivée : il fut obéi.

Cette illustre veuve s'étoit occupée tout le jour à faire faire une copie d'un portrait de Statillas, & le Peintre ayant achevé son travail, & étant sorti de sa chambre, elle y étoit demeurée toute seule, assise à deux pas de ce grand portrait, qui étoit à terre, appuyé contre une chaise ; elle le considéroit si attentivement qu'elle ne tourna pas la tête quand le Roi entra, croyant que c'étoit quelqu'un de ses domestiques. Il fut touché de son action, qui lui parut trop passionnée ; & , ne pouvant résister à la peine qu'elle lui faisoit, il s'avança, & se mit au devant du portrait. Radivil fut surprise, & leva languissamment les yeux jusqu'à son visage ; elle les y attacha avec un entier oubli, sans se lever, & sans donner aucun signe d'étonnement de voir-là le Roi ; & après l'avoir regardé assez long-tems, elle rougit tout-à-coup, & le tirant par le bord de sa longue veste : retirez-vous, lui dit-elle avec dépit, ne m'ôtez pas le seul secours qui me reste. Quoi ! Madame, lui dit le Roi, si passionné pour votre mari ! vous considerez son portrait avec cette tendresse ? Je rappelle tout ce qui peut conserver Statillas dans mon cœur, & vous en bannir, reprit-elle ; je considère tous les traits de cet homme qui m'a si parfaitement aimée : je l'oppose à une foiblesse honteuse que je ne veux plus conserver, & vous venez traverser tous mes desseins. Ah ! Sire, continua-t-elle, en se levant, allez-vous-en, ou souffrez que je fuie. Adorable Radivil, interrompit

rompit le Roi, en mettant un genou en terre, ne combattez point des sentimens que je veux fortifier par la connoissance que je vous donne d'un amour ardent s'il en fut jamais. Et c'est ce que j'évite, reprit-elle, je n'en veux point voir les dangereux effets : non, Seigneur, Radivil a peut-être pu sans crime écouter le Prince Sigismond, mais la Veuve de Statillas ne peut point entendre le Roi de Pologne. Sçavez-vous, Sire, continua-t-elle, ce que ce mari si cher a fait pour moi ; il m'a élevée de la bassesse à l'honneur d'être sa compagne, & un mari si charmant a passé tous les jours de sa vie à me témoigner sa constance, & la sincérité de son amour. Je sçais tout, s'écria le Roi, emporté par ses desirs : mais vous ne sçavez pas, Madame, que Sigismond, mille fois plus amoureux que Statillas ne l'a été, veut aussi plus faire pour vous qu'il n'a fait. Je mets ma Couronne sur votre tête ; recevez-la, Madame ; je suis moi-même mon Ambassadeur, pour vous demander à vous-même : qui pourroit comme moi montrer la grandeur de ma passion ? Recevez-moi, Madame, comme Epoux, je vous apporte ma foi ; & la charmante Radivil, non la Veuve de Statillas, est seule digne de partager mon Trône, & de posséder mon cœur. Songez-vous bien à ce que vous me dites, reprit-elle, sans s'émouvoir ? Non, Seigneur, la triste Radivil n'a point mérité tant de gloire.

Que vous dirai-je, Seigneur ? Le Roi lui fit bien connoître qu'il parloit sérieusement ; il envoya chercher dès le lendemain ses principaux Ministres, leur déclara son dessein, signa les articles de son mariage ; & après avoir donné cette illustre marque de sa passion, il y en joignit tant d'autres, tendres, délicates & passionnées, que Radivil eut lieu de penser que son
bon-

bonheur étoit le plus grand de tous les bonheurs.

En effet le Roi l'épousa publiquement à quelques jours de-là , & ce fut dans la Fête de cet auguste Mariage qu'il apprit , Seigneur, votre Couronnement. Dès-lors il pensa à vous renouveler son amitié ; il m'envoya vers vous, pour vous présenter la Princesse sa sœur pour Epouse, pour vous offrir cent mille hommes dévoués à votre service, & pour vous faire part de l'histoire de ses heureuses amours.

Ladislas finit son discours par ces marques d'affection du Roi de Pologne pour l'illustre Vasa, qui les reçut avec toute la reconnoissance qu'on devoit attendre d'un cœur aussi noble que le sien. Il fit cent caresses à son Favori, & l'assura que si on ne se fût pas tant hâté de lui donner la Princesse de Saxe, il auroit préféré celle de Pologne à toutes celles de l'Univers; il dit à Ladislas qu'elle arrivoit au premier jour, & le pria d'assister à son mariage, ce que l'Ambassadeur accepta avec respect. L'aimable femme d'Eric lui fit cent honnêtetés, & lui parla long-tems des charmantes qualités de la Reine de Pologne.

Gustave avoit toujours le cœur rempli de l'amour qu'il avoit pour la Princesse Christine, il ne se consoloit pas de ce qu'elle étoit échappée à ses soins, & qu'elle fit le bonheur du Duc de Milan. Ce malheur l'auroit occupé tout entier, s'il n'eût pas aussi été pénétré d'une vive douleur pour la mort de l'admirable Princesse de Sudermanie, & il songeoit autant à cette perte qu'à l'autre; elles étoient différentes, mais presque également sensibles pour son cœur.

La nouvelle Epouse qu'il attendoit, n'avoit aucune part à ses pensées; il se préparoit indifféremment à la recevoir; & la politique & l'envie de contenter ses Sujets, ayant fait seuls ce mariage,

riage , il n'avoit nul désir pour son accomplissement.

Quelques jours avant son arrivée , Cécile de manda au Roi son frere la permission de ne demeurer plus dans le Palais. Il fut surpris & touché d'une telle demande ; il aimoit sa sœur avec une tendresse infinie ; mais elle lui dit nettement qu'elle ne pouvoit demeurer dans un lieu où elle seroit obligée de voir plus souvent une personne qui , seroit en la place où elle avoit tant désiré de voir la princesse de Sudermanie ; qu'elle ne se sentoît pas capable de lui faire bier assidument sa cour ; qu'elle partageroit peu ses plaisirs ; & qu'en un mot elle souhaitoit d'avoir une maison à elle , & d'y pouvoir mener une vie aussi particuliere qu'elle le voudroit. Le Roi fut très-fâché du dessein de la Princesse sa sœur ; mais , comme il entroit assez dans ses raisons , qu'il l'aimoit ; & qu'il avoit une entière complaisance pour elle , il souffrit une séparation si desagréable. Elle ne s'éloigna pas beaucoup du Palais , & prit une parfaitement belle maison , qu'étoit environée de jardins d'une beauté extraordinaire.

Cécile fut obligée d'aller au devant de la Reine ; elle fit de bonne grace tout ce qu'elle avoit à faire , mais avec une mélancolie qui forçoit son naturel , qui étoit vif , brillant & gai. Les noces se firent avec pompe & magnificence ; & , l'Ambassadeur de Pologne y ayant assisté , prit congé du Roi du Suede , & retourna en son Pays , comblé des marques de l'amitié de Vasa pour son Maître , & chargé de présens & d'honneurs.

Après les premiers jours qui , sont nécessairement employés en fêtes & en plaisirs en ces sortes d'occasions , Cécile s'enferma dans son Palais , & y menoit une vie fort retirée. Elle ne voyoit presque personne , n'ayant fait habitude qu'avec la femme &

la fille de Loholm. C'étoit un homme de qualité de Suede , on disoit que ces deux personnes étoient parfaitement bien faites & infiniment raisonnables. Sa femme étoit jeune , & sa fille étoit d'un autre lit. Quoi qu'il en soit, Cécile n'avoit de société qu'avec elles ; le Roi l'alloit voir souvent , & la grondoit quelquefois de cette humeur solitaire , lui disant obligeamment qu'il envioit le bonheur de la fille & de la femme de Loholm qui la voyoient si souvent. En effet , elles passaient leur vie ensemble : car , comme le jardin de la maison de Loholm n'étoit séparé que d'une muraille de celui d'Eric , une porte qu'on avoit faite ; donnoit une communication commode , & elles étoient les unes avec les autres sans que leurs domestiques même le sçussent.

Le Roi , qui ne s'étoit point défait de son amour pour Christine , apprit un jour avec une joie qu'il ne put s'empêcher de ressentir que cette Princesse étoit veuve ; il courut chez sa sœur lui dire cette nouvelle : elle ne la reçut pas comme lui. Ah ! Seigneur , lui dit-elle , je n'ai jamais pris assez d'intérêt en cette Princesse , pour regarder la mort du Duc de Milan qu'indifféremment ; & je ne sçais si vous régaleriez bien la Reine par le plaisir qu'on voit bien que vous en avez.

Le Roi vit bien que sa sœur n'étoit pas propre à lier une longue conversation sur ce sujet. Il chercha Eric & il trouva en lui plus de complaisance. Mais il n'en eut bientôt plus de besoin , quand il sçut par un homme qu'il avoit envoyé en Italie , que l'Empereur venoit de remarier cette jeune Veuve au Duc de Lorraine. A peine avoit-elle eu le loisir de répandre des larmes , si elle en avoit voulu verser. Il trouva sa sœur plus docile cette fois à l'écouter , mais pourtant paroissant toujours détester un si fatal attache-

ment. Il lui dit aussi, que la Princesse Dorothée avoit épousé le jeune Duc de Bavière, & que fidele encore à leur amitié elle venoit de lui donner part de son mariage; qu'elle avoit écrit à Eric, pour le féliciter sur le bonheur qu'il avoit de la posséder. Cécile assura le Roi son frere, qu'elle répondroit avec reconnoissance à l'honneur que lui faisoit cette Princesse.

La Reine de Suede avoit d'abord témoigné beaucoup d'empressement pour sa belle-sœur; les charmes de Cécile avoient fait sur elle le même effet qu'ils produisoient sur tant d'autres, & il étoit difficile de la voir sans l'aimer. Mais, remarquant la froideur qu'elle avoit pour elle, elle s'en étoit plainte au Roi, & avoit fini ces démonstrations d'amitié, à quoi elle ne répondoit pas. Le Roi, qui eût désiré plus d'union dans sa famille, en parla doucement à Cécile; il employa même Ribergue qui étoit revenu à la Cour: il pressa Eric d'obtenir quelque complaisance de sa femme pour la Reine; mais Eric lui dit, que la Princesse sa sœur étoit devenue d'une humeur si particuliere depuis la mort de la Princesse de Sudermanie, que ce seroit la tuer que de la contraindre, n'ayant de plaisir au monde qu'à être seule avec la fille & la femme de Loholm. Le Roi étoit au désespoir d'une telle retraite, & se trouvoit des momens où il haïssoit cette fille & cette femme de Loholm: il s'étonna même de cette grande sympathie d'humeurs qu'il y avoit entre sa sœur & ces femmes; car il ne les avoit jamais vûes à la Cour. Il demanda deux ou trois fois, pourquoi elles n'y alloient pas; & on lui dit qu'accoutumées à la vie de la Province, elles aimoient à vivre ainsi retirées.

Le Roi s'imagina que Loholm devoit être jaloux, ayant entendu dire que sa femme étoit fort jolie; & il lui prit, sans sçavoir pourquoi, une forte

forte curiosité de la voir. Il n'eut garde d'en faire la proposition à la Princesse sa sœur ; il crut , & il crut bien qu'une telle envie allarmeroit trop sa paisible & solitaire société. Il se résolut donc de la contenter sans son secours & à quelque prix que ce fût ; il s'adressa à une des filles de sa sœur , elle lui fit voir la chose très-difficile : car , Seigneur , lui dit-elle , quand la Princesse n'est pas chez ces femmes , elles viennent par le jardin , & entrent tout droit dans son cabinet , où elles sont toujours seules , & dès qu'on a éclairé le soir l'appartement de la Princesse , personne n'y oseroit demeurer : il n'y a qu'Eric ou Ribergue qui y vont quelquefois ; & quand votre Majesté a pris ces heures pour venir voir la Princesse , on l'avertit , & nos deux sauvages s'enfuient par le jardin.

Le Roi rit du discours de cette jeune fille ; & lui dit qu'il viendrait seul à une porte de derrière , où il lui dit de se trouver ; qu'il seroit enveloppé dans un manteau , & qu'elle le conduiroit à sa chambre comme un domestique ; que de-là il descendroit par un petit escalier , & qu'elle ne se mît pas en peine du reste.

Cette fille , éblouie d'être dans un mystère avec le Roi , lui promit de l'attendre le lendemain à cette porte , à l'heure qu'il lui marqua. Ils furent ponctuels l'un & l'autre à s'y trouver ; elle fit semblant de s'amuser un peu avec lui ; & quand on ne les observa pas , elle marcha devant , & il la suivit jusqu'à sa chambre. Quand tout fut calme dans l'appartement de sa sœur , il descendit , & se coula dans ce grand & vuide appartement où il n'y avoit que des lumières ; il traversa plusieurs chambres , & s'arrêta à la porte de celle de Cé-cile , pour observer ces personnes avant que d'y entrer.

Comme il faisoit un chaud excessif pour le cli-

mat , on avoit ouvert de grandes fenêtrés qui alloient jusqu'à terre , & qui donnoient sur le jardin. Le Roi vit une femme qui lui parut fort bien faite , qui travailloit auprès d'une petite table ; & cherchant sa sœur , il l'aperçut assise sur un carreau , appuyée sur les genoux d'une personne qui étoit sur un lit de repos : elle n'étoit vêtue que d'une étoffe légère , ses cheveux étoient négligemment repris derrière sa tête , & rattachés avec des cordons de couleur vive. Mais quelle surprise pour l'illustre Vasa , de reconnoître en cette personne la déplorable Princesse de Sudermanie ! On ne peut dire l'effroyable émotion que cette vûe porta à son cœur. Il eut besoin de s'appuyer contre la porte près de laquelle il étoit. Jamais cette Princesse n'avoit été si charmante ; sa beauté parut lumineuse à Gustave : il crut qu'elle lui jettoit des éclats de feu , de lumière & d'amour ; ses yeux étoient étincelans , son teint brillant des couleurs les plus belles : cette beauté éblouissante fut dans cet instant une beauté touchante ; elle trouva le moment heureux , le foible de ce grand homme , & une entrée facile dans un cœur rebelle qui ne lui avoit que trop résisté.

O Dieu d'Amour ! voilà de tes coups , tu frappes dans le tems qu'on l'a le moins prévu.

Ce Prince dont il n'est pas aisé de représenter l'état , étoit demeuré à la place où il étoit , comme un homme éperdu ; il n'avoit rien d'animé que les yeux & le cœur ; les yeux pour attacher leurs avides regards sur la merveilleuse personne qu'il considéroit , & le cœur pour en recevoir l'image qui , s'y gravant avec les traits d'un amour éternel , en effaça pour jamais celle de la Princesse Christine.

Il doutoit si ce qu'il voyoit n'étoit point une illusion ; il ne sçavoit s'il étoit dans le séjour de la mort , & si la mort lui apparoissoit sous une

la belle figure. Suis-je vivant ? se disoit-il en lui-même ? le Ciel me la rend-il ? Où bien l'amour, pour se venger d'un barbare tel que moi, a-t-il pris ces traits de la mort pour rendre ma vie pleine d'amertume ? Il raisonnoit ainsi en lui-même, & il seroit peut-être demeuré incessamment attaché à la place où il étoit, s'il n'eût entendu cette voix pleine de charmes qui répondoit à sa sœur, dont elle avoit les doigts passés dans les siens. Je ne puis vivre plus long-tems de la sorte, disoit-elle. Vasa ne me verra point, je le sçais bien : Eh ! que lui feroit ma vue ? Mais la sienne, ma chere sœur, porte des atteintes trop cruelles à mon cœur, souffrez que je me retire dans ce Monastere. Non, s'écria le Roi de l'endroit où il étoit : non, vous n'y entrerez point. A cette voix, que la Princesse reconnut promptement, elle se leva, & partit comme un éclair, fuyant dans ce fatal jardin, & se déroband ainsi à la vue de Gustave. Cécile étoit presque morte par le premier effet de sa surprise ; & la femme de Loholm, jettant son ouvrage toute épouvantée, se préparoit à fuir aussi, sans sçavoir presque pourquoi ; mais le Roi, la prenant par le bras, l'arrêta d'une façon terrible ; rendez-la moi, lui dit-il, ou donnez-moi la mort. Cette femme, toute tremblante, crut qu'il avoit perdu l'esprit ; & le Roi, remarquant l'état où elle étoit, s'adoucit & regardant sa sœur d'une manière toute passionnée : Ah ! ma sœur, lui dit-il, rendez-moi cette Princesse, si vous voulez que je vive. Qu'on ne s'attende pas à me la cacher encore, continua-t-il ; la maison de Loholm, & toute la Suede, y feroient un effort inutile : quelle vûe ! s'écria-t-il en portant ses deux mains jointes & renversées sur ses yeux. Ma sœur, poursuivit-il en s'avancant vers elle, je l'aime, je l'adore, je ne la quitterai jamais. Cécile étoit si

surprise de voir le Roi comme il étoit, & d'entendre des paroles qu'elle avoit tant désirées autrefois, qu'elle n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche. Mais enfin, revenant toute entiere à sa raison. Vous l'aimez ! lui dit-elle : il n'est plus tems, cruel ! vous êtes à une autre ; & que fera cet amour à contre-tems, que produire de nouveaux malheurs ?

Mais le Roi ne l'écoutant pas, & la priant d'aller après la Princesse, ils y furent tous trois, & l'apperçurent de loin au clair de la Lune toute étendue dans une allée qui terminoit le jardin, & qui conduisoit à la maison de Loholm. A cette vue, le Roi courut, tout transporté où elle étoit ; & la trouvant évanouie, il la prit entre ses bras, & la reporta dans la chambre de Cécile ; & remarquant quelque sang d'une légère blessure qu'elle s'étoit faite à la tête en tombant, il fut tout effrayé, & faisoit des regrets qui touchoient la femme de Loholm, & attendrissoient Cécile. Il étoit à genoux auprès de la belle Princesse, & lui tenoit une de ses mains sur laquelle il donnoit mille baisers tout de feu : enfin, elle revint à force de remedes ; elle ouvrit ses beaux yeux, & les arrêta sur le Roi d'une façon si languissante que ses regards eussent seuls suffi à lui soumettre une ame qui n'avoit plus de résistance à lui faire, & qui s'étoit livrée avec toute la véhémence de l'amour impétueux. Le Roi parla, il parla en désordre, mais ce fut en homme amoureux : la Princesse en fut si étonnée, qu'elle ne pouvoit répondre, & regardoit Cécile d'une manière si touchante, qu'on entroit aisément dans ce qu'elle pensoit. Enfin elle se remit. Que faites-vous, Seigneur, lui dit elle ? Est-il tems de me déclarer des sentimens qui autrefois eussent fait mon bonheur, & qui ne serviroient maintenant qu'à nous rendre malheureux l'un & l'autre ? Hélas ! dit-elle

elle à Cécile, vous n'avez pas voulu me laisser prendre le parti que je voulois; nous ne nous serions point vus, & je serois tranquille. Eh! que vouliez-vous faire? s'écria-t-il: non, je ne le souffrirai jamais; il n'y a plus de Monastere pour vous. Mais, ma sœur, pourquoi dire qu'elle étoit morte? Pourquoi me le persuader par vos feintes douleurs? Je n'étois que trop affligée, reprit Cécile, de la résolution que la Princesse prenoit de ne vous voir jamais, & de se cacher pour toujours. Ribergue aussi, repartit ce Prince, Ribergue m'a trahi, & ma sœur, & Eric, & tout le monde; mais, graces au Ciel, la voilà, il me rend cette divine Princesse de Sudermanie. Seigneur, reprit-elle, je l'ai condamnée à ne paroître plus aujourd'hui, cette infortunée Princesse. Nous avons semé le bruit de sa mort, elle ne paroîtra jamais; quoiqu'il arrive, la fille de Stenon ne se donnera pas ainsi en spectacle. Ma résurrection & ma mort auroient l'air d'une fable, dont le peuple le plus grossier auroit peine à se repaître. Non, s'il vous plaît, Seigneur; & comme tous les Grands du Royaume qui m'avoient vûe sont morts, qu'il y a long-tems que j'étois ensevelie, pour ainsi dire, dans le fond de la Dalécarlie, si je me montre, comme vous semblez le souhaiter, ce ne sera plus revêtue de mes premiers honneurs, mais simplement comme la fille de Loholm: je dois à ce nom heureux, continua-t-elle en rougissant, la seule satisfaction que j'aie eu de ma vie. Et comme ma Princesse, lui dit le Roi passionné, & comme la fille de Loholm, vous avez mon cœur & tous mes desirs, & vous êtes Souveraine de toutes mes volontés.

Il fut donc arrêté que la Princesse de Sudermanie ne porteroit plus ce nom; & Ribergue & Eric, qui furent avertis de cette aventure, ne la purent assez admirer. Ribergue, tout amoureux

qu'il étoit, fut presque content de la satisfaction que la charmante Loholm avoit de régner enfin sur un cœur qui lui avoit fait trop de résistance.

Le lendemain, le Roi impatient courut chez sa sœur, & sçachant qu'elle étoit passée à l'autre maison, il y fut; il n'y trouva que la femme de Loholm qui lui dit qu'elles s'étoient allées promener hors de la Ville, & qu'elles reviendroient bientôt. Il se résolut à les attendre, & pria cette femme de lui raconter ce qui avoit obligé la Princesse à faire courir le bruit de sa mort. Elle lui obéit, & lui apprit que la Princesse, accablée de ce qu'Eric lui avoit dit de sa part sur ses sentimens pour la Princesse Christine, s'étoit consultée, & ayant bien jugé que les Suédois auroient beau la reconnoître pour la fille de Stenon, qu'ils ne la couronneroient pas si Gustave ne l'épousât; & Ribergue, à qui elle s'étoit ouverte de sa pensée, lui ayant avoué que la chose seroit ainsi, & ne voulant pas aussi d'un homme qui en aimoit une autre, elle avoit pris la résolution de faire dire qu'elle étoit morte, & de cacher ainsi sa vie; que cela avoit réussi comme il l'avoit vu; que Ribergue avoit envoyé chercher Loholm, qui étoit son ami particulier; qu'il avoit amené la Princesse qui l'avoit faite épouser à Loholm, qui l'aimoit depuis quelque tems; & que la Princesse avoit voulu passer pour sa fille: que sa séparation d'avec Cécile avoit été touchante; & que Cécile n'y avoit consenti qu'après avoir fait jurer à la Princesse qu'elle viendroit la retrouver, comme il voyoit qu'elle avoit fait: qu'à la nouvelle du mariage de la Princesse Christine avec le Duc de Milan, Cécile avoit voulu avertir le Roi que la Princesse n'étoit pas morte, croyant qu'il rentreroit dans son devoir; mais qu'elle s'étoit obstinée à ne le vouloir pas, disant qu'elle aimeroit mieux mourir mille fois que d'épouser un homme

me

me qui s'étoit vu si tendrement aimé, sans aucune sensibilité pour elle. Enfin, Seigneur, continua cette femme, elle vit avec indifférence l'alliance de Saxe, sçachant bien que vous épousiez à regret cette Princesse.

Le Roi n'écoutoit qu'avec émotion un pareil discours, quand il fut interrompu par l'arrivée de la charmante Loholm & par celle de Cécile. Il exprima ses ardeurs de toutes les manieres les plus persuasives, & la Princesse prenant un maintien rempli de majesté : Seigneur, lui dit-elle, ne me parlez plus de la sorte; il n'est bienséant, ni à vous, ni à moi, de faire & d'entendre de pareils discours : souvenez-vous de ce que je suis; reprenons l'un & l'autre de la raison dans nos sentimens, & n'en faisons paroître que ce qui peut satisfaire une bonne amitié. A ces conditions, vous me verrez quelquefois; mais, Seigneur, plus d'amour, je vous en conjure. La Princesse alloit continuer, mais ce tems étoit un tems de miracles : les heureux sont toujours heureux, & quelquefois les plus infortunés cessent de l'être. Eric accourut tout hors de lui, il étoit destiné à porter de bonnes nouvelles à Gustave. Il lui dit qu'on le cherchoit par-tout, & que la Reine venoit d'expirer en mettant un Prince au monde.

Le Roi leva les yeux au Ciel, & admira les decrets de sa Providence; & ne se consultant qu'un moment, il se jeta aux pieds de la Princesse, & la pria de vouloir monter au Trône de ses Peres; en le partageant avec lui. Elle y consentit, comme l'on peut croire; mais à condition que ce seroit comme la fille de Loholm. Cécile étoit si transportée de joie, qu'on ne pouvoit la modérer. Elle reprit dès ce moment toute sa gaieté. On fit les obseques de la défunte Reine avec beaucoup de magnificence; & l'impatience du Roi eut peine à attendre que les cérémonies en

fussent achevées , pour déclarer à ses Sujets qu'il vouloit les honorer de son Alliance , en prenant une de ses sujettes pour sa femme. Il fit sçavoir que c'étoit la fille de Loholm qu'il choisissoit pour un si grand honneur : elle sembla à leurs yeux comme un prodige de beauté , & peu après elle leur en parut un de vertu.

Ces nœces si désirées se firent avec une pompe extraordinaire. Quoiqu'on pût faire , le triste Ribergue n'y voulut pas assister : il se retira dans les déserts de la Dalécarlie. Le Roi , possesseur de son aimable Reine , goûtoit à longs traits une si sensible félicité : il eut le plaisir de voir arriver à sa Cour Mucé & Sibille , que le mariage avoit unis après une longue fidélité. Il fit sçavoir au Roi de Pologne , par une superbe Ambassade , les particularités de son bonheur ; & il jouit paisiblement des douceurs d'une longue & heureuse vie.

F I N.



L A

LA BOUCLE
DE
CHEVEUX
ENLEVÉE:
POÈME HEROÏ-COMIQUE
DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*

LA BOUCLE

DE

CHEVEUX

PAR M. L. E. V. S. P.

POÈME HEROÏ-COMIQUE

PAR M. L. E. V. S. P.

PAR M. L. E. V. S. P.

A M A D A M E F E M O R.

M A D A M E,

COMME j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, il seroit inutile de dissimuler que j'en fais quelque cas. Vous sçavez qu'il n'a été composé que pour amuser de jeunes Dames d'un esprit bien fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur sexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en secret quelques copies, qui bientôt se multiplièrent : mais un Libraire se préparant à en faire imprimer un exemplaire qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de consentir que je lui donnasse l'original même, pour le rendre public ; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors sans Machine.

La Machine, MADAME, est un terme inventé par les Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démon ; & c'est ce qui constitue le merveilleux du Poëme. Car les Poètes ressemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de grossir les plus petites choses.

La Machine, que j'ai employée, vous paroîtra nouvelle, & un peu étrange, l'ayant empruntée du Système des Cabalistes. Sçavez-vous
H 7 bien,

bien, MADAME, ce que c'est que les Cabalistes? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, sera un Auteur François, dans son Livre intitulé *Le Comte de Gabalis*, qui, par son titre & par sa construction, ressemble tellement à une Historiette, que je connois quelques Femmes, qui, sans y entendre finesse, l'ont lu comme un Roman ordinaire.

Or ce Comte de Gabalis vous apprendra que les quatre Elémens sont peuplés d'Esprits, appelés *Silphes*, *Gnomes*, *Nymphes*, *Salamandres*. Les *Gnomes* sont les DémonS qui logent dans la Terre, & qui sont, dit-on, des Esprits très-malfaisans. L'Eau est le séjour des *Nymphes*, comme le Feu est celui des *Salamandres*. A l'égard des *Silphes*, qui sont répandus dans l'Air, ce sont les plus jolies & les plus aimables créatures du monde. On assure qu'on peut aisément commercer avec eux, à une certaine condition, qui à la vérité ne convient pas à tout le monde: c'est d'être excessivement chaste.

Ce Système des Esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu dans les autres Chants est également fabuleux, à l'exception, MADAME, de l'enlèvement de votre charmante Boucle de Cheveux, qui, comme vous sçavez, est une aventure un peu plus réelle que leur Métamorphose. Tous les Héros du Poème ne sont pas moins des Etres imaginaires, que les Esprits aériens qui y agissent. *Beline* même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.

Si je pouvois me flater que mes vers eussent
un

E P I T R E.

une partie de vos graces , je réunirois , comme vous , tous les suffrages , & je serois goûté au moins d'une moitié du monde. Quelque soit mon sort , je me sçaurai toujours bon gré d'avoir trouvé cette heureuse occasion de vous témoigner publiquement l'estime & le respect avec lequel je suis , MADAME , votre très-humble & très-obéissant Serviteur ,

ALEXANDRE POPE.



P R E F A C E.

D U T R A D U C T E U R.

VOICI la Traduction d'un petit Poëme Anglois de l'illustre Mr. Pope , le premier Poëte moderne d'Angleterre. Entr'autres Ouvrages qu'il a donnés au public , il est Auteur de la traduction en vers Anglois de l'Illiade d'Homere , qui a été si justement louée par Monsieur de Voltaire dans son *Essai sur la Poësie Epique* , traduit nouvellement de l'Anglois en François , & imprimé à Paris. On vient aussi de traduire & de publier les Discours sensés & ingénieux dont Monsieur Pope a accompagné sa traduction de l'Illiade , & on est obligé d'avouer qu'on n'a jamais rien écrit de plus judicieux en faveur d'Homere.

La traduction de ce Poëme Héroi-comique ,

que, intitulé en Anglois *The Rape of the Lock*, pourra contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous sommes, que la Nation Angloise n'a en partage que le sérieux & le profond, & ne peut atteindre comme nous à la fine plaisanterie, à la satire délicate, & à l'élégant badinage. Il est vrai que les *Voyages de Gulliver* ont déjà commencé à nous détromper; mais comme ils n'ont pas été publiés en François tels qu'ils ont paru en Anglois, & que le Traducteur de son aveu a beaucoup retranché & beaucoup ajouté, le succès que ce Livre a eu en France, en faisant honneur à Monsieur Swift, qui en est l'Auteur, nous a toujours laissé croire que son ouvrage avoit besoin qu'on y mît la main, sur-tout depuis qu'on a vu à Paris ces mêmes *Voyages* de l'édition de Hollande, traduits fidèlement & mot à mot.

Il n'en sera pas de même de la Traduction qu'on donne ici du *Rape of the Lock*, qui est très-littérale. On n'a rien ajouté, ni rien retranché; & si elle renferme quelques différences, elles sont légères & dans les regles. Car il est hors de doute, que lorsqu'on traduit, il est quelquefois nécessaire de préférer les expressions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original; sans quoi une Traduction, pour être trop scrupuleusement fidele, deviendrait réellement infidele, & deshonoreroit injustement l'Auteur qu'on traduit.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre

tre langue de plus ingénieux, dans le genre badin, que la *Boucle enlevée* de Mr. Pope, qui, lorsqu'il fit ce petit Poëme, n'avoit, dit-on, que vingt ans: seul âge où il convient de s'amuser à faire des vers de cette espece, & peut-être de quelque espece que ce soit.

Ce qui fit éclore cet ouvrage, fut une aventure arrivée en 1712 à Madame *Femor*, à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un sujet aussi stérile en apparence, ne servit qu'à faire estimer davantage le génie & le bel esprit de l'Auteur. Le Poëme de la *Boucle enlevée* est parmi les Anglois ce que le *Lutrin* est parmi nous, si ce n'est qu'il est, ce semble, plus enjoué & plus galant.

Il eut peut-être été à propos de le traduire en vers; mais outre que le travail eût été plus pénible, on n'avoit pas lieu d'espérer d'y réussir. D'ailleurs, une prose poétique frappe également l'imagination, & a une certaine liberté que nos vers n'ont point.

Quoique cette Traduction soit fort au dessous de l'original, on présume qu'elle plaira, parce que les beautés de l'Auteur couvriront les défauts du Traducteur.

On trouvera, dans ce petit Poëme, de l'invention, du dessein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images & des pensées, en un mot, ce qui constitue la vraie poésie. On y remarquera un comique riant, fort éloigné du fade burlesque, des allusions satyriques sans être offensantes, des plaisanteries hardies sans être trop libres, & des railleries délicates sur le
baeu

beau sexe , peut-être plus capables de le plaire , que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avons point encore vu de Poëme dont le merveilleux , & ce que les Anglois appellent *The Machinery* , fût tiré du Système imaginaire des Cabalistes : l'usage qu'en a fait Monsieur Pope , montre que ces idées sont très-favorables à la Poësie ; mais il faut avouer aussi , que ce n'est que dans un Poëme de ce genre qu'elles peuvent avoir lieu. Au reste on voit dans l'Épître Dédicatoire de Mr. Pope , que de son aveu il a beaucoup profité du Livre de l'Abbé de Villars intitulé *Le Comte de Gabalis*.

On espere que ce petit ouvrage ne plaira pas seulement aux Dames , mais qu'il sera même estimé de ceux qui ne regardent un Vaudeville qu'avec des yeux sçavans : ils y verront toutes les proportions observées comme dans le Poëme le plus sérieux , & tous les grands principes de l'Épopée suivis fidèlement.

Celui qui publie aujourd'hui ce Poëme en François , attend du public la reconnoissance due à un Voyageur qui apporte dans sa patrie une fleur des Pays étrangers.



LA BOUCLE

D E

CHEVEUX ENLEVÉE:

POÈME HEROÏ-COMIQUE

DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*



CHANT PREMIER.

 E chante une cruelle offense causée par l'Amour , & une querelle sérieuse née d'une hardiesse badine. Muse, je consacre ces vers à Tirsis , & je me flatte que Belinde daignera les lire. Quoique je traite de petites choses , je mériterai de grands éloges , si l'une m'inspire , & si l'autre m'applaudit.

O Déesse , dis-moi quel étrange motif porta un jeune Seigneur à attaquer une Belle. Apprends-moi quelle cause encore plus extraordinaire força la Belle à résister au jeune Seigneur. Peut-il y avoir tant de dureté dans un cœur tendre , & tant de courage dans un Petit-Maître ?

Le Soleil perçoit au travers de rideaux blancs ,
&

& par de timides rayons essayoit d'ouvrir des yeux qui le devoient éclipser. Déjà, les chiens favoris secouoient leurs oreilles; les amans, qui se plaignent de ne dormir jamais, commençoient à s'éveiller : il étoit midi. Trois fois les pantoufles avoient frappé le plancher; trois fois les sonnettes avoient appelé, & les montres pressées du doigt avoient fait entendre leur son argentin. Cependant Belinde, languissamment étendue sur le duvet, dormoit encore. Un Silphe attaché à la Belle prolongeoit son repos, & avoit conduit son lit le Songe du matin, qui voltigeoit sur sa tête, & la couvroit de ses aîles.

La Belle croit voir un jeune-homme, plus brillant que n'est un Petit-Maître le jour d'une cérémonie, s'avancer dans sa ruelle. A cet aspect, quoiqu'en songe, elle rougit : ce jeune homme, qui étoit un Silphe, approche alors de son oreille ses levres séduisantes, & lui parle en ces mots :

O la plus belle des mortelles ! O toi, les délices & l'objet des desirs de mille habitans de l'air ! jamais dans l'enfance ton esprit fut ému de ce que ta nourrice t'enseigna au sujet des esprits aériens, prête l'oreille à ma voix & sois docile.

Connois d'abord ton excellence & ta grandeur & ne borne point la vue aux objets terrestres & matériels. Il est des vérités secrètes, ignorées des orgueilleux Philosophes, & révélées seulement aux vierges & aux enfans. L'incrédulité rebelle n'ajoutera point de foi à celles que je vais t'annoncer; il n'est donné qu'à la beauté & qu'à l'innocence de les croire.

Apprens donc, que des légions innombrables d'esprits t'environnent sans cesse. Cette milice légère de la région inférieure de l'air, quoiqu'invisible à tes yeux, t'accompagne par-tout, même aux cercles & aux spectacles : pense à cet aérien

cor

cortège, & tu ne verras plus qu'avec mépris un Seigneur suivi de deux pages.

Notre antiquité est égale à celle du Monde: nous fûmes autrefois renfermés dans les plus beaux corps de Femmes, mais nous passâmes ensuite de ces corps terrestres dans ces corps aériens.

Ne crois pas que, lorsque les Femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles: elles les conservent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaisir les cartes qu'elles ont aimées: la vûe d'un jeu d'hombre les divertit & les amuse. Si elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques; leurs ames retournent toujours à leur premier élément dont elles empruntoient leur caractère. Les femmes fieres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élèvent toujours avec le feu, leur éternel séjour: celles qui ont été douces & complaisantes, vont habiter les eaux & coulent comme elles; elles boivent avec les Nymphes le thé élémentaire. Les Prudes transformées en Gnomes, descendent dans les entrailles de la terre, & vont de tous côtés, cherchant à faire du mal. Les Vaines & les Coquettes, changées en Silphes, voltigent & folâtent dans les airs. Mais, apprends quel est notre privilege: dégagés des liens mortels, nous pouvons à notre choix changer de forme & de sexe, & caresser les femmes belles & chastes, qui méprisent les terrestres amours. Nous les garantissons des pieges qu'on leur tend dans les bals & dans les mascarades nocturnes; nous les préservons de l'ardeur dévorante des téméraires amans: envain on les lorgne pendant le jour, envain on chuchete avec elles dans les ténèbres; nous les rendons froides & dédaigneuses, même lorsque l'occasion favorable les invite à la volupté, que la danse les anime, que la musique leur

amol-

amollit le cœur. Enfin, ce qu'on appelle ici-bas la sagesse d'une femme, n'est que l'inspiration de son Silphe.

Il y en a quelques-unes destinées par le Ciel aux embrassemens des Gnomes. Ce sont d'ordinaire celles qui sont idolâtres de leur beauté. Dirigées par ces esprits jaloux, qui fomentent leur orgueil, elles méprisent les hommes qui leur font la cour; elles dédaignent leurs hommages & leurs présens. Les Gnomes s'appliquent sans cesse à détourner les flatteuses idées qui pourroient faire impression sur elles. Lorsqu'un Seigneur, par exemple, fait briller à leurs yeux l'Hermine & la Jaretierre, ou qu'elles entendent prononcer les mots séducteurs de *Duc* & de *Milord*, c'est alors que les Gnomes redoublent leurs soins.

D'autres Gnomes se donnent un autre emploi : ils président aux regards des Coquettes; ils apprennent aux jeunes filles à conduire habilement leurs yeux; ils font cause que leurs joues se couvrent à propos d'une rougeur de commande, tandis que leurs cœurs palpitent à la vue d'un joli homme.

Les Silphes ont des vues plus délicates & plus épurées. On croit souvent qu'une jeune personne s'égare; c'est qu'on ignore les desseins mystérieux du Silphe qui la guide : il la conduit, comme par la main, dans un labyrinthe, au milieu des passions & des amours. Quelquefois, pour la guérir d'une folie, il lui en inspire une autre. Par exemple, quelle fille tendre & reconnoissante ne seroit pas gagnée par un présent magnifique offert adroitement, si un autre galant plus habile, ne lui donnoit le bal, n'effaçoit le souvenir du présent. Lorsque Florio parle, quelle beauté résisteroit son langage séducteur, si en même tems le beau Damon, sans être apperçu, ne lui ferroit la main.

Ce sont-là les soins favorables des Silphes : ils conduisent tout avec habileté. Toujours attentifs à la conservation de l'honneur des femmes , ils opposent finement à de beaux cheveux , d'autres qui ne le sont pas moins , & à la haute taille , la grace & le bon air. Ils combattent les plumets par d'autres plumets , & les équipages par d'autres équipages. Enfin , tout ce qui est capable de séduire , est repoussé par des charmes plus puissans. Les mortels aveugles appellent légèreté & coquetterie , ce qui n'est l'effet que de la sage conduite des Silphes.

Je suis de ce nombre : mon nom est Ariel : je te protege , & je veille sur toi.

Il n'y a pas long-tems que , parcourant le vaste espace des airs , je vis dans le miroir de ton étoile dominante (le dirai-je ?) je te vis menacée d'un funeste accident. Avant que le Soleil se couche , tu en ressentiras les redoutables effets : mais quel sera ce malheur , comment , & de quelle part il doit venir , quelles suites il doit avoir , les Cieux ne me l'ont point révélé. Veille sur toi , fille chaste ; ni ma vigilance , ni mes soins , ne peuvent te soustraire aux arrêts du Destin ; sois donc toi-même attentive , & sur-tout garde-toi de l'Homme.

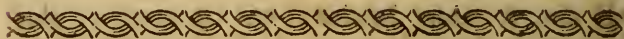
Il dit ; & alors Mirine , qui ne pouvoit plus supporter le long sommeil de sa Maîtresse , sauta sur le lit , aboya , & vint à bout de la réveiller. Si la renommée ne nous a pas trompés , tes premiers regards , ô Belinde , tomberent sur un billet doux.

A peine commençoit-elle de lire , & d'y voir des plaies , des peines , des martyres , des douleurs , qu'elle oublia son songe. Elle sort du lit à demi-nue , & s'approche d'une table où mille vases d'argent étoient placés & disposés dans un ordre misterieux. Alors , vêtue de blanc , & la tête

tête nue, elle adora attentivement les puissances du Monde : une céleste image paroît dans un miroir, elle fixe ses yeux sur elle, c'est l'unique objet de ses pieux regards. Une Prêtresse inférieure, dans une humble attitude, est à côté de l'autel où la vanité préside.

Celle-ci commence les sacrés rites : alors ils découvrent de précieux trésors, sources d'ornemens & de beautés pour la Déesse. On voit briller dans de petits coffres les perles & les pierres les plus précieuses des Indes ; les parfums de l'Arabie sortent des flacons d'or qui les renferment ; la tortue & l'éléphant unis se transformer en peignes ; les épingles & les aiguilles sont rangées en escadrons : ici l'on voit confondus, le poudre, la pâte, la Bible, & les billets doux.

Déjà l'impérieuse beauté prend ses armes, & chaque instant son visage acquiert de nouveaux agrémens ; les grâces se réveillent, le sourire est plus doux, l'éclat du teint naît insensiblement, les yeux brillent d'une lumière plus vive. Les Silphes s'empressent autour d'elle : ils ornent sa tête, arrangent ses cheveux, donnent un bon air à sa manche, étalent sa jupe. Sylvie s'applaudit d'une adresse qui n'est pas la sienne.



CHANT SECOND.

LE Soleil sortant de l'onde n'eut jamais tant d'éclat que Belinde, lorsqu'elle sortit de son Palais pour se rendre sur la Tamise. Elle étoit accompagnée des femmes les plus belles & des jeunes hommes les mieux faits, tous superbement parés.

Belinde seule attire les regards & les cœurs : on voit sur sa gorge d'albâtre une croix étincelante

te, qu'un Juif auroit baisée, & qu'un Infidele auroit adorée; la vivacité de son esprit paroît dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées: elle distribue également les charmes de son sourire: mais elle n'accorde de grace à aucun; elle reprime les desirs, sans offenser les amans; éblouissante, comme l'astre du jour, elle répand, comme lui, de tous côtés, une lumière égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur, elle imprime le respect; elle sçait cacher habilement ses petits défauts, si on peut dire que les Belles aient quelque chose à cacher. Ces petits défauts même sont sur le compte de son sexe. Mais on la voit, & on les oublie.

Elle portoit d'ordinaire, pour le supplice des cœurs, deux boucles de Cheveux, qu'elle nouoit galamment, & qui, retombant en ondes égales sur le plus beau cou du monde, en relevoient la blancheur.

Ces boucles charmantes étoient une chaîne précieuse, dont l'Amour se servoit pour attacher ses captifs. Les oiseaux & les poissons se prennent aux filets: les beaux cheveux prennent les cœurs.

Un Baron audacieux, frappé de l'éclat de ceux de Belinde, les desire, & forme le projet d'en faire la conquête. Uniquement attentif au succès, il veut employer pour y parvenir, & la force, & la ruse. Le choix de l'une ou de l'autre importe peu aux Amans, pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils desirent.

Dans ce dessein, il invoque le Ciel avant que le jour paroisse: il adore les Puissances célestes; & s'adressant sur-tout à l'Amour, il lui érige un autel, composé de douze gros volumes de Romans François: il déploie trois jarretieres, un gant, avec d'autres pareils trophées de ses premières amourettes. Ses lettres, ses billets doux, allu-

ment le feu ; trois soupirs , qu'il pousse , excitent la flamme ; il se prosterne , prie avec des yeux ardens que ce trésor puisse être bientôt & toujours en sa puissance. L'Amour l'entend : mais il n'exauce que la moitié de ses vœux ; les vents dissipent le reste dans les airs.

Cependant le vaisseau galamment équipé , où Belinde étoit entrée , s'avance sur la Tamise. Une délicieuse harmonie de voix & d'instrumens se perd dans les airs , & glisse sur les eaux ; les Zéphirs badinent sur l'onde calme ; Belinde rit , & la joie regne autour d'elle.

Les sentimens d'Ariel étoient bien différens : le malheur dont elle est menacée par les astres , le rend triste & rêveur. Il convoque les habitans de l'air , & à ses ordres le léger escadron accourt : ils se placent à l'instant sur les cordages du Vaisseau , & agitent l'air par ce mouvement subit & rapide ; on croit entendre le souffle aimable des Zéphirs : les uns déploient au soleil leurs ailes brillantes , les autres se plongent dans un nuage d'or , d'autres planent dans les airs. Leur forme transparente , & leurs corps fluides , dissous par la lumière , ne peuvent être vus par des yeux mortels ; les Zéphirs se jouent dans leurs habits tiffus d'une rosée filée & teinte dans le Ciel , sur lesquels la lumière produit mille couleurs , selon le mouvement de leurs ailes.

Ariel , assis sur le grand mât doré , environné des autres Silphes , qu'il surpasse de la tête , étend ses plumes de pourpre , élève son sceptre d'azur , & leur parle ainsi :

O vous , Silphes & Silphides , prêtez l'oreille à votre Chef ; & vous , Génies , Fées & Lutins , écoutez attentivement. Vous sçavez quels sont les différens emplois que le Ciel a destinés au Peuple aérien ; que les uns badinent dans l'air le plus pur ; que d'autres s'embellissent aux rayons du

du soleil; que ceux-ci conduisent dans le Ciel les planètes bienfaisantes; que ceux-là, dans les espaces immenses, prennent soin des comètes redoutables; que dans la lune il y a des Silphes chargés du soin de recueillir & de rattachier au Firmament les étoiles tombantes, & de former les brouillards de l'air le plus grossier; que d'autres peignent l'Iris, déchainent les vents, pétrissent les tempêtes, ou répandent sur les sillons les pluies favorables; que d'autres président sur la nature humaine, épieut la conduite des hommes, pendant que les Chefs auxquels ils sont soumis, avec des armées puissantes, gouvernent les Nations, soutiennent les Monarchies & fondent les Empires.

Pour nous, nous présidons sur les Belles: doux soin, emploi galant, quoiqu'en apparence peu glorieux. Toute notre étude, vous le sçavez, ô Silphes, est de garantir du vent de Nord la poudre de leurs cheveux; d'empêcher que le parfum des essences ne s'évapore; d'emprunter des fleurs nouvelles les couleurs les plus vives; de dérober quelques gouttes de l'arc-en-ciel, pour en faire de l'eau qui conserve la fraîcheur de leur teint; d'étendre délicatement un rouge trompeur sur leurs joues pâles; de friser leurs cheveux; de placer leurs mouches; de donner enfin de la grace à leurs moindres actions, & de les rendre aimables de toute manière; de faire même que dans leurs songes elles portent si loin l'idée des modes, qu'à leur réveil elles puissent les perfectionner, ou en inventer de nouvelles.

Mais, hélas! ajouta-t-il, un augure funeste menace en ce jour la plus belle des femmes dont jamais les Silphes prirent soin. Quel sera ce désastre, quel en sera l'auteur? C'est ce que les Destinées tiennent encore enseveli dans une profonde nuit.

Non, je ne sçais, continua-t-il, si la Nymphé doit enfreindre les loix de Diane, ou si elle doit seulement casser une porcelaine; si son honneur ou son habit recevra quelque tache; si elle perdra son cœur ou son éventail au bal, ou si enfin la Destinée a déterminé qu'il arrive un malheur à son petit chien.

Vous donc, Esprits, soyez attentifs à vous acquitter de l'emploi dont je vous honore. Zéphirette prendra soin de son éventail. A toi, Brillant, je confie ses pendants d'oreilles; Momenrille gardera sa montre; Crispine veillera sur ses belles boucles de Cheveux; & moi, Ariel, je serai attentif à Mirine, sa chienne. Mais cinquante Silphes choisis seront commis à la défense de son jupon : les jupons cedent souvent aux assauts, quoiqu'ils soient défendus par des jupes respectables, par des plis sept fois redoublés, par des palissades de franges, & par un vaste rempart de baleine.

Celui, ajouta-t-il, qui ne remplira pas l'office que mes soins prévoyans lui confient, paiera cher sa faute; il servira de bouchon à quelque flacon de cristal, il sera cloué avec des épingles, il sera jetté dans une eau immonde, il demeurera plusieurs années en sentinelle au trou d'une aiguille; de la gomme & de la pommade lui coleront les aîles. Envain il se fatiguera pour essayer de voler: des vapeurs constipantes dessècheront son corps léger; il deviendra comme une fleur flétrie; attaché à une roue, il sera comme un autre Ixion, exposé à la fumée d'un chocolat ardent; il brûlera épouvanté de cette vaste mer qu'il verra toujours écumante à ses pieds.

Il dit, & aussi-tôt les Silphes dociles descendirent, & se posterent autour de Belinde: ceux-là se nichent dans ses cheveux, ceux-ci se jettent sur son éventail; d'autres accourent aux pendants d'oreilles.

reilles. Mais tous, avec des cœurs palpitans & consternés, attendent le funeste accomplissement des ordres du Destin.



CHANT TROISIEME.

DANS ces agréables plaines, où la Tamise qui les arrose, se plaît à contempler en elle-même les superbes tours de Londres, on voit un Palais magnifique qui tire son nom du Village d'Ampton, dont il est voisin (a). C'est-là que les Ministres Britanniques reglent la destinée des Etats de l'Europe; & c'est-là, grande Reine, Maîtreſſe de trois Royaumes, que tu viens prendre & les avis de ton Conseil, & du thé.

Ce fut dans ces beaux lieux que la compagnie se rendit, pour s'entretenir utilement pendant quelques heures. Les uns parlent d'une visite rendue; d'autres d'un bal remarquable par la magnificence & la galanterie: ceux-ci vantent la gloire de la Reine des Isles Britanniques ou la beauté d'un écran des Indes; & ceux-là interprètent les mouvemens, les signes & les regards. On entend à chaque mot flétrir une réputation; & s'il arrive que la conversation soit suspendue pour quelques momens, l'éventail & la tabatiere la soutiennent; on chante, on rit, on lorgne, & le reste.

Cependant, le soleil étoit plus qu'à la moitié de sa course, & dardoit obliquement ses rayons. Déjà les Juges affamés se hâtoient de signer leurs sentences, & les Criminels couroient se faire pendre, pour laisser dîner les Juges: les Marchands sortoient de la Bourse pour s'en retourner chez eux,

avec

(a) Amptoneourt, Maison Royale;

avec la tranquillité ordinaire de leurs consciences ; & les longs travaux de la toilette avoient cessé.

Belinde , que le desir de la gloire anime , défie au combat deux redoutables Cavaliers , & veut seule décider de leur destin ; son air triomphant annonce sa victoire prochaine. Trois escadrons , qui contiennent chacun le sacré nombre de neuf , prennent les armes : Belinde range les siens en ordre. Aussitôt la Garde aérienne descend avec rapidité , & se partage chacun selon son grade sur les joyeux combattans. Ariel , comme le Chef , s'établit sur le premier Mator : car les Silphes , se souvenant de leur origine & d'avoir été femmes , sont délicats sur les préséances.

Quatre terribles Rois que leurs moustaches blanches & leurs longues barbes rendent encore plus majestueux , s'empresseient de paroître sur le champ de bataille : quatre belles Reines les accompagnent ; & pour marquer la douceur de leur empire , elles portent des fleurs dans leurs mains. Leurs fideles esclaves les suivent , la hallebarde à la main , & le chapeau sur la tête : ils sont soutenus d'une troupe distinguée par le nombre des divises & des figures. Alors Belinde dit : que Pique soit triomphe , & Pique fut triomphe.

Aussitôt la fiere Héroïne fit agir ses noirs Mators , semblables par leur audace aux Chefs des Africains : l'invincible Spadille entraîne après lui deux triomphes enchaînées. Deux encore plus considérables tombent abattues par Manille , qui marche avec tout l'orgueil de la victoire. Baste paroît ensuite , mais avec moins d'avantage ; il ne ramène qu'un triomphe avec un plébéen.

Cependant le Roi de Pique s'avance d'un air vénérable , avec un large sabre à la main ; il ne découvre qu'une de ses jambes , un ample manteau cache le reste de sa personne. Un esclave rebelle ose le défier & l'appeller au combat ; mais aussitôt il tombe , victime de la vengeance Royale : un esclave de Trefle a le même destin. O

O cruel sort de la guerre ! Ce fier Quinola qui dans une bataille eût terrassé Rois & Reines , & détruit lui seul des Armées entières (a) , tombe maintenant sans honneur sous cette épée victorieuse.

Les deux Guerriers avoient ainsi cédé jusqu'alors l'avantage à Belinde ; mais la fortune devient favorable au Baron , & ramène au combat la vaillante Amazone , compagne du Roi de Pique ; elle court sur le tyran des Trefles , le blesse , & lui fait vomir son ame noire. Que lui sert le diadème qu'il porte sur le front , & ses gigantesques membres ? Que lui sert de traîner une pompeuse robe , & de porter lui seul entre tous les Monarques un globe dans sa main ?

Le Baron , sans perdre de tems , conduit alors son escadron de Carreaux , dont le Roi , richement paré , dans une attitude de profil , ne fait voir que la moitié de son visage : il réunit ses forces avec celles de sa brillante compagne : tous deux renversent & mettent en désordre les escadrons ennemie. On voit alors Cœurs , Carreaux & Trefles dispersés & blessés , tomber en différentes manières ; ainsi que des armées Affricaines & des bataillons Asiatiques. Un grand nombre de Nations différentes par leurs habits & par leurs couleurs est également mis en déroute ; les escadrons se poussent & s'accumulent en tombant ; une même destinée les enveloppe tous. Dans ce désordre , un esclave de Carreau , à la honte du sort , l'emporte sur la Reine des Cœurs.

Célinde s'étonne , elle tremble & pâlit à la vue du menaçant Codille : elle voit sa perte assurée ; mais il arrive ordinairement dans les cas extrêmes , que notre salut dépend des plus foibles circonstances. L'As de Cœur se met en marche &

(a) Allusion au Jeu du *Revers*, où le Valet de Cœurs est la principale Carte, & s'appelle le *Quinola*.

& s'avance: cependant le Roi, qui se tient caché dans le mains de Belinde, encore consterné d'avoir vu traîner sa femme captive, regarde cet As; & ne respirant que la vengeance, s'élance sur lui & le dompte.

Belinde pousse alors un cri de joie en frappant des mains; les vallées, les montagnes & les fleuves en retentissent. Aveugles & foibles mortels, toujours enflés dans la prospérité & abattus dans l'adversité! Bientôt cette gloire s'évanouira, & ce memorable jour sera à jamais détesté.

Mais déjà les vases les plus précieux de la Chine couvrent une table; le café s'écrase & se réduit en poudre; une lampe s'allume; l'esprit de vin produit une flamme azurée. On dresse l'autel selon les cérémonies du Japon; cette liqueur fumante, qui charme deux sens à la fois, se verse avec abondance, & remplit un nombre infini de coupes. Les Silphes agités sont autour de la charmante Belinde: les uns rafraîchissent son café, d'autres étendent leurs aîles pour garantir sa parure.

Le café, qui anime l'esprit des politiques, & qui découvre tout à leurs yeux à demi fermés, inspire au Baron un heureux expédient pour s'emparer de ces cheveux tant désirés. Arrête, jeune présomptueux, arrête; respecte les Dieux, & crains le destin de Scylla transformée en oiseau (a): songe qu'elle paya cher l'offense des cheveux de Nysus.

Oh combien de moyens se présentent aux hommes pervers, pour accomplir leurs mauvais dessein! Clarice laissa voir au Baron avec malignité des ciseaux qu'elle avoit tirés de sa poche, dans le tems qu'il avoit l'esprit occupé de son projet. Il prend cette arme fatale des mains de Clarice; ainsi, dans les antiques Tourniois, les Chevaliers recevoient de leurs Dames, ou la lance, ou

Ré-

(a) Ouid. *Metam. lib. 3*

l'épée : le Baron , armé de ces ciseaux redoutables , les porte à la tête de Belinde ; dans l'instant qu'elle se baisse avec grace pour recevoir la fumée du café ; mille Esprits aériens volent aussitôt pour défendre ses beaux cheveux.

Trois fois ils ébranlent ses pendans d'oreilles ; trois fois Belinde regarde derrière elle , & trois fois son ennemi se retire. Le vigilant Ariel vouloit pénétrer sa pensée ; mais , hélas ! tout son art ne lui servit alors qu'à découvrir un terrestre Amour , caché dans le cœur du Baron. Interdit & confus , il cede à sa destinée , & soupire de son ignorance.

Le Baron r'ouvre d'une main hardie les cruels ciseaux , dans lesquels il renferme adroitement la boucle ; & rapprochant les deux pointes fatales , il la coupe impitoyablement. Mais , avant que ces deux pointes soient réunies , un Silphe zélé s'élançe au travers : le fer se rejoint & le coupe en deux , mais les parties subtiles de l'aérienne substance sont aussi-tôt réunies.

Ainsi , de leur sacré chef ces beaux cheveux furent séparés , & le furent à jamais : une lumière sortit comme un foudre des yeux de Belinde , les Spheres en tremblèrent. Non , on ne poussa point au Ciel des cris aussi perçans ; lorsqu'un mari ou un chien bien-aimé rend le dernier soupir , ou quand une belle porcelaine tombe , & que ses fragmens se réduisent en poudre.

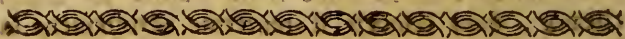
Que l'on me couronne de laurier , s'écrioit le vainqueur , la boucle est à moi : je me glorifierai de cette glorieuse conquête , aussi long-tems que les poissons se plairont dans l'eau , les oiseaux dans les airs , & les femmes Britanniques dans des carosses dorés ; aussi long-tems que l'Atlantis (a) sera lue , que les visites se rendront aux jours solennels , & que des bougies en grand

nom-

(a) Ouvrage du Chancelier Bacon.

nombre seront méthodiquement arrangées dans les cabinets : oui, aussi long-tems que les Belles donneront des rendez-vous , & recevront de leurs Amans des bals & des fêtes , mon triomphe & mon nom seront immortels.

Le fer abat ce que le tems conserve : il fait tomber les hommes & les monumens ; il a détruit les travaux des Dieux , renversé les tours de Troie , couvert d'herbes Carthage , & ruiné plusieurs fois Rome même. Ne t'étonne donc pas , ô belle Nymphé , qu'il ait soumis tes cheveux à sa force indomptable.



CHANT QUATRIEME.

C E P E N D A N T , les divers mouvemens dont l'esprit de Belinde étoit agité , l'accabloient d'une cruelle inquiétude. Non , un jeune Roi fait prisonnier dans une bataille , une Femme abandonnée au mépris , un Amant désabusé dans le tems de la jouissance , un cruel Tyran aux approches de la mort , Cloris lorsqu'il manque un pli à son habit , n'eurent jamais tant de dépit , de colere & de fureur , qu'il s'en alluma , infortunée Belinde , dans ton ame , pour cette boucle qui te fut ravie.

Ariel , fondant en larmes , abandonne la Belle , suivi des autres Silphes. Aussi-tôt Ombriel , le plus méchant des Gnomes , impatient de quitter la lumière du jour , se précipite au centre de la Terre , séjour digne de lui. C'est-là que la caverne de l'Hypocondre est située. Ombriel y vole avec ses ailes pesantes ; il cherche long-tems l'entrée de la caverne , & la découvrant à la fin , il s'y introduit.

Cette Région ne connoît point les douces hal-
leines

leines des Zéphirs ; les vents d'Orient avec toute leur malignité y soufflent sans cesse, & la grotte est si bien fermée, que l'air & les rayons du jour qu'on y abhorre, n'y pénètrent jamais.

Dans ce lieu, la Déesse, triste, pâle & rêveuse, est couchée dans un lit fait exprès pour entretenir ses noirs soucis : on voit la Bizarrie à ses côtés, & la Migraine à sa tête.

Deux chœurs de Filles égales en dignité, mais différentes par leurs figures, environnent son trône : la Méchanceté y paroît sous la forme d'une Vierge antique ; elle a la peau rude, noire & ridée, les mains pleines de pierres, & le sein rempli de satyres.

La se voit aussi l'Affectation, qui, malgré son air infirme, porte des roses nouvelles sur ses joues : soit ostentation ou maladie, elle s'enveloppe dans ses habits ; elle s'évanouit avec grace, elle est fière dans la langueur ; & pour des maux qu'elle attend, elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique : c'est ainsi que nos Belles ont l'art de feindre, & de se parer avec une négligence qui relève leurs agrémens.

Une éternelle vapeur environne ce Palais, & au milieu de ces brouillards épais voltigent mille fantômes. La paroissent des Furies armées de serpens entortillés, des spectres, des tombeaux ouverts, des feux bleuâtres, des lacs d'or, des dômes de cristal, & mille autres objets fantastiques.

Une foule innombrable de corps transformés par la Déesse s'offre aux regards ; des vases de différente espèce sont animés, & marchent comme les trépièds d'Homère (a). Ici l'or pleure, l'airain gémit, l'argille se plaint, & le cristal soupire.

Le Gnome arrive en fureté, portant dans sa main

(a) Hom. Iliad. 18.

main le rameau salulaire. Il s'adresse à la Déesse, la salue, & lui dit : lunatique Reine, vous qui gouvernez le beau sexe, depuis le troisième jusqu'au neuvième lustre, & même par delà ; je vous salue, mere des esprits bizarres, source féconde des vapeurs & des pensées des femmes, vous qui gouvernez leurs têtes, qui dirigez leurs cerveaux, qui rendez celle-là Médecin, celle-ci Auteur : c'est par vous qu'elles deviennent capables d'inventer des systèmes, & de faire des vers : c'est vous qui enseignez à la Prude à faire des visites ennuyeuses.

Il est une Nymphé sur la Terre, qui méprise votre pouvoir, & qui d'un mot & d'un regard peut donner à mille cœurs de l'amour & du plaisir. Mais si votre Gnome malfaisant, votre fidèle Ministre, a quelquefois dérobé un agrément, ou placé un bouton sur un beau visage ; si je peignis souvent les joues livides des vieilles coquettes d'un vermillon jaune ; si je plaçai des cornes aériennes sur des têtes follement jalouses ; si je chiffonnai des jupes, & mis des lits en désordre, pour faire naître des soupçons injustes où régnoit la fidélité ; si par malice j'ai dérangé une coëffure, rendu malade un petit chien, & tiré pour lui des larmes des plus beaux yeux ; écoutez-moi, Déesse, rendez en ma faveur Belinde hypocondriaque, & tout l'Univers aussi-tôt deviendra comme elle.

Il dit ; & la Déesse, avec un front dédaigneux paroît lui refuser la grace, & cependant la lui accorde. Aussi-tôt elle prend une outre, semblable à celle qu'Ulysse remplit ; elle y renferme tout ce que la nature a donné de force aux femmes pour pleurer, quereller, soupirer & crier ; elle met au fond d'une bouteille enfumée les horreurs de la crainte, avec lesquelles elle mêle la tristesse & les envies, délayées ensemble.

Le

Le Gnome, réjoui de ce présent funeste, part & retourne sur la Terre. Il trouva Belinde dans les bras de Talestris son amie, les yeux baissés & les cheveux épars; aussi-tôt il déchire l'outré sur leur tête : les passions, les fureurs, sortent à l'instant, Belinde s'enflamme d'une colere plus qu'humaine, & Talestris l'excite & l'embrase. Elevant la voix & les mains vers le Ciel, elle s'écrie.

O malheureuse fille ! (Amptoncourt retentit de ses cris, & les échos lugubres répètent ces tristes mots, malheureuse fille !) Quoi ! tant d'essence, dit-elle, de poudre, de pommade, tant de soins assidus, n'auront-ils été employés que pour cet audacieux ? Est-ce pour lui qu'on passa si souvent ces belles boucles dans un fer tortueux, & que cette tête délicate souffrit mille tourmens ? Quel triomphe pour le ravisseur ! quel sujet d'envie pour les autres amans ! quel sera l'étonnement des femmes vertueuses ! Non, l'honneur ne le permettra pas, cet honneur à qui nous devons tout sacrifier, les plaisirs, le repos, & jusqu'à la raison. Je comprends Belinde, toute l'étendue de ta juste douleur ; j'entens déjà les discours railleurs ; je vois les souris outrageans, & les regards pleins de malignité : tu ne seras plus la beauté régnante, te voilà dégradée. Comment à l'avenir aurai-je moi-même le courage & l'esprit de déclarer ton honneur perdu ? Puis-je encore me déclarer ton amie ? Cette amitié ne me sera-t-elle pas désormais honteuse ! Attens-toi que tes cheveux, qui viennent d'être coupés, seront indignement renfermés dans un cristal entouré de Diamans. Tu les verras porter en triomphe par ces mêmes mains qui te les ont ravies. Ah ! que plutôt l'air, la mer, la terre, les hommes, les singes, les bichons, les perroquets retombent dans le chaos !

Elle dit ; & se précitant avec des yeux étin-

celans sur le Chevalier de la Plume, elle lui commande, comme à son Amant, d'un ton absolu, de reconquérir la boucle fatale. Le Chevalier dans ce moment étoit occupé, & ce n'étoit pas sans raison, à faire admirer sa tabatière d'ambre, & la pomme marquetée de sa canne, avec un visage rond & épanoui, qui marquoit le vuide de ses pensées : il écoute Talestris en ouvrant des yeux étonnés ; & d'un ton gracieux, en prenant du tabac, il dit au Baron : Pourquoi donc ? Que diable est ceci ! Que maudite soit cette boucle ! Mais, morbleu ! il convient d'être civil : tu badines, & ce badinage n'est pas à sa place ; allons, donne-moi ces cheveux, je t'en prie.

En achevant ce discours, il frappe de nouveau sur sa tabatière. Je suis fâché, répond le Baron, qu'un Orateur si éloquent parle en vain ; mais par la sacrée boucle, oui, par cette boucle sacrée (a), qui désormais ne sera plus unie à son chef, & qui, séparée d'une si belle tête, ne recevra plus en croissant de gloire nouvelle ; je jure par elle, que je la porterai à mon bras victorieux jusqu'à mon dernier soupir. En prononçant ces mots, il déploya la boucle d'un air triomphant.

Alors l'impatient Ombriel casse la bouteille, la Tristesse en sort : Belinde, pénétrée de douleur, tient les yeux & la tête baissés, & fondant en larmes elle regarde Talestris en lui disant : O jour à jamais douloureux & détesté, où mes cheveux & mon repos me sont ravis ! Quel bonheur pour moi, si je n'avois jamais vu Amproncourt ! Mais je ne suis pas la première fille à la Cour que l'Amour ait trahie. Hélas ! ajouta-t-elle, que ne m'a-t-on plutôt laissée dans une Ile déserte, ou bien dans les Terres Septentrionales, où l'on ne prend point de café, & où le jeu d'homme est in-

con-

(a) Imitation d'Homère.

connu ! J'aurois préservé des regards des mortels ce qu'il y a d'aimable en moi ; je me serois fanée & éteinte comme la rose sur sa propre tige. Qui porta mon esprit à me promener avec le Baron ! Que ne suis-je demeurée oisive & ennuyée dans ma maison , ou que n'ai-je ajouté foi aux signes qui m'ont frappé ce matin ! Trois fois ma main chancelante est tombée sur ma pommade , & j'ai vu , sans la moindre haleine de vent , trembler les porcelaines sur ma table. Mirine tout à coup est devenue furieuse ; mon perroquet a gardé un profond silence ; & jamais mon Silphe ne m'offrit rien qui marquât plus clairement ce qui devoit m'arriver en ce jour.

Vois ces restes malheureux de ma tête blonde , ô malheureux reste ! Ne crains point , Belinde , d'arracher toi-même ce que le Ravisseur a épargné. O destin cruel ! triste souvenir de mes boucles si bien frisées , qui tomboient avec tant de grâce sur mes épaules ! Hélas ! il ne m'en reste plus qu'une , qui prévoit sa triste destinée dans celle de sa compagne : elle attend le ciseau fatal. Viens donc , Traître , ravis-la encore d'une main sacrilège. Ah ! cruel , pourquoi m'as-tu dérobé cette boucle si glorieusement exposée à la vue des humains !



CHANT CINQUIEME.

C'EST ainsi que Belinde parla : & sa douleur attendrit tous ceux qui en furent les témoins ; mais les Dieux & la Destinée avoient fermé les oreilles au Baron. Les reproches & les menaces de Talestris sont inutiles : s'il est insensible aux larmes de l'aimable Belinde , qui pourra l'émouvoir ? C'est vainement qu'on lui parle : Enée fut moins insensible aux prières d'Anne & au désespoir de Didon.

Ce-

Cependant Clarice, la grave Clarice, agite son éventail d'un air précieux ; elle en mesure les mouvemens avec une complaisance attentive : un profond silence s'observe , elle prend enfin la parole , & dit :

A quoi servent les louanges & les honneurs que les Sages & le Vulgaire rendent à la beauté ? Quel avantage tire-t-elle des dépouilles que lui offrent & la terre & la mer comme un tribut, pour la parer & la rendre encore plus éclatante ? A quoi nous sert de paroître avec tant de pompe aux promenades , & d'être exposées dans les spectacles aux regards , aux soupirs & au culte d'un si grand nombre d'adorateurs , qui, nous nommant des Anges , nous traitent en effet comme si nous étions des créatures célestes ? Gloire funeste ! tourmens réels ! si l'esprit ne conserve pas ce que la beauté acquiert ; & si l'on ne dit en regardant un beau visage : cette femme a encore plus d'avantage sur les autres par sa conduite, qu'elle n'en a par sa beauté. Ah ! si la danse ou la parure pouvoient nous garantir d'une petite vérole, nous défendre contre les rides , & empêcher nos cheveux de blanchir , qui voudroit se soumettre au poids & à l'ennui des affaires domestiques, y a-t-il quelque dévôte qui ne voulût à ce prix être coquette & se farder ? Personne du moins ne seroit en droit de la censurer. Mais, puisqu'enfin la beauté fragile se détruit, soit que l'on se pare ou qu'on se néglige, soit que l'on se farde ou qu'on ne se farde pas , que nous reste-t-il, si ce n'est d'user de ce qui dépend de nous , & d'acquiescer de l'esprit & de la raison, pour suppléer à la perte de la beauté. L'esprit l'emporte sur elle ; c'est vainement que les yeux des flatteurs se trouvent de son côté : quelques charmes qu'elle ait, l'esprit gagne plus sûrement les cœurs. Croyez-moi, ma chère, quand les plaintes & les cris sont inutiles, nous devons plaisanter nous-mêmes de ce qui

qui nous arrive de fâcheux. Ainsi parla Clarice, & personne n'applaudit à son discours hors de saison.

Belinde fronça le sourcil, & Talestris regardant la harangueuse d'un air malin, l'appella fautive prude. Ce fut le premier signal du combat; un bruit terrible d'éventails & de paniers se fait entendre; les Héros & les Héroïnes se mêlent: les cris & les battemens de mains retentissent jusqu'aux Cieux. Comme les combattans ne se servent pas d'armes vulgaires, les blessures mortelles qu'ils y reçoivent, ne leur donnent pas la mort: c'est ainsi que le divin Homère, dans ses batailles, nous fait voir les cœurs célestes enflammés d'une colere humaine (a). Tout l'Olympe est en feu; Pallas combat contre Mars, Apollon contre Mercure; Jupiter éclate dans les airs, & fait trembler les sphères; Neptune forme des tempêtes, fait mugir les abîmes, & par les coups redoublés de son redoutable trident, entr'ouvrant la terre, frappe d'un rayon de lumière les yeux des Ombres épouvantées.

Le triomphant Ombriel, agitant ses aîles joyeuses, voit le combat, & s'en applaudit; les autres Gnomes, appuyés sur les épingles des femmes, comme des soldats sur leurs lances, animent les combattans, & rendent le combat encore plus terrible.

Cependant Talestris en furie renverse les escadrons ennemis, & ses beaux yeux portent partout la mort; elle terrasse d'un seul coup (exploit illustre!) le plus bel esprit des Petits-Mâîtres, & un autre encore des plus galans: le premier meurt, en proférant une métaphore. O cruelle Nymphé, dit-il, je meurs d'une mort qui me ressuscite; il tombe sur un siège en prononçant ces mots. Le second, avec des yeux à demi fermés, & pleins d'une douce langueur, chante ces paroles . . .

Ah!

(a) Hom. Iliad. 10.

Ah ! tes beaux yeux sont faits pour donner la mort, ils sont faits (a) ; il finit sans achever : c'est ainsi que le Cigne mélodieux expire en chantant sur le rivage fleuri du Méandre.

Le Chevalier de la Plume, Cavalier intrépide, dont la réputation vole jusqu'aux extrémités de l'Univers, marche à Clarice pour la mettre hors de combat. Cloé, qui l'en empêche, le blesse d'un de ses regards : elle en pousse au Ciel un cri de triomphe & de joie ; mais, contente d'avoir blessé un Chevalier si redoutable, elle le ressuscite après par un sourire.

Cependant le Pere des Dieux & des Hommes élève dans l'air sa balance dorée ; il pèse avec attention les cheveux de la Belle, & l'Esprit de nos Petits-Maîtres : la balance incertaine vacille quelques momens ; mais enfin, l'Esprit monte en haut & les cheveux tombent en bas.

La fiere Belinde s'élance sur le Baron avec des regards foudroyans qu'il n'avoit jamais éprouvés, lui qui ne cherchoit qu'à mourir des coups de son ennemie. Elle vole au combat, quoiqu'il soit inégal ; la Belle aussi-tôt le renverse du bout du doigt & lui jette abondamment du tabac dans le visage ; le Gnome en dirige tous les atomes ; le Baron pleure, éternue, & fait retentir la salle. Cède à ton destin, s'écrie Belinde, en tirant de son côté une grande aiguille de tête.

Cette aiguille d'or fut autrefois un Médaillon que son Bisayeul avoit coutume de porter à son cou : sa Bisayeule l'ayant fait fondre, en avoit composé une boucle qui servit à sa ceinture de veuve. Elle en fit ensuite des grelots pour le hochet de la grand-mère de Belinde, & ces grelots furent encore changés par sa fille en une longue aiguille, qu'elle porta long-tems à la tête ; & dont Belinde hérita

Ne

(a) Air de l'Opéra de Camille, en Anglois

Ne te glorifie point de ma chute , ennemie trop insultante , s'écrie le Baron : tu seras renversée à ton tour par un autre. Ne crois pas que la mort m'épouvante : tout ce que je crains est de t: perdre , mais laisse-moi vivre pour mourir & ressusciter sans cesse. Rens la boucle , s'écrie la fiere Belinde : les voutes du Palais retentissent de ces mots impérieux mille fois répétés.

Le fier Otelle (a) étoit moins furieux au sujet du fatal mouchoir , que Belinde ne le parût au sujet de sa boucle ; mais , comme les desirs orgueilleux sont souvent confondus , & que les plus grands Capitaines perdent quelquefois le fruit de leurs travaux , la boucle cachée avec soin est en vain cherchée de tous côtés.

Mais qu'aucun Mortel ne se vante de l'avoir en sa possession : le Ciel le veut ainsi , qui peut lui résister ?

Il court cependant un bruit parmi le Vulgaire , que cette boucle est montée à la sphere de la Lune , où tout ce qui se perd sur la Terre est conservé avec soin. C'est-la que , dans des vases massifs , on garde l'esprit des Héros , & que , dans de petits étuis & de belles tabatières , on conserve celui des petits Seigneurs efféminés : on y voit les cœurs des Amans enchainés par des rubans de toutes couleurs ; c'est encore dans ce même lieu que l'on trouve les aumônes faites à la mort (b) , les promesses des Courtisans , les agaceries des femmes galantes ; enfin , c'est-là qu'on trouve des cages pour les cousins , des chaînes pour les putes , des papillons desséchés , & tous les volumes des Casuistes.

Il en faut croire ma Muse , qui a vu la Boucle monter au Ciel avec tant de rapidité , que les

(a) Tragédie Angloise.

(b) *Aristo Cant.* 34.

les seuls yeux poétiques pouvoient l'appercevoir & la suivre : c'est ainsi que Procule vit seul le Fondateur de Rome monter au Ciel.

Déjà cette boucle attachée au Firmament est changée en Etoile, & conduit avec elle une lumière chevelue, plus claire & plus brillante que la célèbre chevelure de Bérénice; les Silphes ses amis la suivent, & accompagnent son cours dans le Ciel. Les jeunes gens & les femmes, dont le cœur est tendre, iront la saluer au Parc (a) par leurs chants harmonieux : ils l'attendront comme l'étoile de Vénus, lui adresseront leurs vœux pour le Lac de Rosemonde (b), Patridge (c) l'observera dans un tems serein avec les yeux de Galilée (d), & ce célèbre Devin y pourra lire la destinée de Rome & de Louis.

Et toi, belle Nymphe, cesse de t'affliger & de regretter la boucle enlevée : songe que la lumière de tes beaux yeux, après avoir causé la mort de mille cœurs, s'éteindra à la fin, & que l'éclat des tresses blondes passera; mais ces cheveux, que ma Muse a consacrés, avec le beau nom de Belinde, régneront éternellement parmi les Astres.

(a) Le Parc de S. James, Promenade de Londres.

(b) Le Lac de Rosemonde est une grande Piece d'eau dans le Parc de S. James. Il tire son nom d'une Maîtresse d'un Roi d'Angleterre, nommée Rosemonde, & est fameux par le désespoir de plusieurs Amans qui s'y sont précipités.

(c) Patridge étoit un célèbre Astrologue d'Angleterre, qui, dans les Almanacs qu'il publioit tous les ans, predisoit toujours la destruction de la Papauté, & la mort de Louis XIV; ce qui le rendit extrêmement ridicule, même parmi les Anglois.

(d) Galilée passe pour l'inventeur des Lunettes Astronomiques, quoique d'autres en attribuent l'invention à Jacques Metius.

MUENDEL

LA BOUCLE

DE

CHEVEUX

ENLEVE'E.

AU LECTEUR.

LE Poëme de la Boucle de Cheveux enlevée, Lest si généralement goûté, & j'ose dire qu'il m'a si agréablement intéressé, que je me suis senti enflâmé du désir de le rendre en Vers François, comme il est en Vers rimés Anglois.

Quoiqu'il y en ait une fidele Traduction en Prose, je me suis imaginé que la rime pourroit encore présenter cet Ouvrage aux Lecteurs avec quelques nouveaux agrémens.

J'ai employé pour cela le genre de Poësie que j'ai crû le plus convenable à un Poëme Héroï-Comique.

Heureux si j'ai pû imiter & rendre dans ma langue les beautés & la vivacité des pensées de son célèbre Auteur.

Si j'ai pris la liberté d'y en ajouter quelques-unes, ce n'a été qu'en suivant & continuant les siennes, en ne changeant rien à l'Original; au reste je le soumetts au jugement des Maîtres.

La traduction de la lettre de Monsieur Pope à Madame de Femor, à qui cette aventure est arrivée, & dont Monsieur Pope fait son Héroïne sous le nom de Belinde, instruira assez de tout ce qui constitue ce Poëme.

Sans me donner la peine de la traduire de nouveau, j'ai cru la pouvoir rapporter ici telle que le Traducteur de la Prose l'a donnée, sans craindre qu'il le trouvera mauvais.

Les Vers qui se trouveront en caractere Italique, marquent les pensées que j'ai pris la liberté d'ajouter.

A M A D A M E F E M O R.

M A D A M E,

COMME j'ai l'honneur de vous dédier ce
petit Ouvrage, il seroit inutile de dissimuler
que j'en fais quelque cas. Vous sçavez qu'il
n'a été composé, que pour amuser de jeunes
Da-

Dames d'un esprit bien fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur sexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en secret quelques copies, qui bientôt se multiplièrent. Mais un Libraire se préparant à en faire imprimer un exemplaire, qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de consentir que je lui donnasse l'Original même, pour le rendre public; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors sans Machine.

La Machine, MADAME, est un terme inventé par les Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons; & c'est ce qui constitue le merveilleux du Poëme. Car les Poètes ressemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de grossir les plus petites choses.

La Machine que j'ai employée vous paroîtra nouvelle & un peu étrange, l'ayant empruntée du système des Cabalistes. Sçavez-vous bien, MADAME, ce que c'est que les Cabalistes? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, sera un Auteur François, dans son Livre intitulé, Le Comte de Gabalis, qui par son titre & par sa construction, ressemble tellement à une Historiette, que je connois quelques Femmes qui, sans y entendre finesse, l'ont lu comme un Roman ordinaire.

Or

Or ce Comte de Gabalis vous apprendra, que les quatre Elémens sont peuplés d'Esprits, appelés Silphes, Gnomes, Nymphes, Salamandres. Les Gnomes sont les Démonz qui logent dans la Terre, & qui sont, dit-on, très-mal-faisans. L'Eau est le séjour des Nymphes, comme le Feu est celui des Salamandres. A l'égard des Silphes, qui sont répandus dans l'Air, ce sont les plus jolies & les plus aimables Créatures du monde. On assure qu'on peut aisément lier commerce avec eux, à une certaine condition, qui à la vérité ne convient pas à tout le monde, c'est d'être excessivement chaste.

Ce système des Esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu dans les autres Chants est également fabuleux, à l'exception, MADAME, de l'Enlèvement de votre charmante BOUCLE DE CHEVEUX, qui, comme vous sçavez, est une aventure un peu plus réelle que leur Métamorphose. Tous les Héros du Poème ne sont pas moins des Etres imaginaires, que les Esprits Aériens qui y agissent. Belinde même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.

Si je pouvois me flatter que mes Vers eussent une partie de vos graces, je réunirois, comme vous, tous les suffrages, & je serois goûté au-moins d'une moitié du monde. Quelque soit mon sort, je me sçaurai toujours bon

Tome I. K gré

*gré d'avoir trouvé cette heureuse occasion de
vous témoigner publiquement l'estime & le
respect avec lequel je suis,*

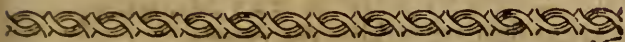
M A D A M E,

**Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
ALEXANDRE POPE**

LA BOUCLE DE CHEVEUX

EN LEVEE.

POÈME HEROÏ-COMIQUE.



CHANT PREMIER.

MUSE, je chante une cruelle offense,
Qu'en badinant vient de causer l'A-
mour;
Aveugle enfant, c'est de ton impru-
dence,

Que naît souvent un funeste retour.
J'offre à Tircis les accords de ma lire;
Plaire à Belinde, est mon premier objet;
Bien que je chante un si léger sujet,
J'ose espérer qu'elle voudra me lire!
On me louera si Belinde m'inspire,
Et si Tircis se trouve satisfait.
Par quel motif un Seigneur qui veut plaire,
Hazarde-t-il un coup si téméraire?
Quelle raison eût-il de maltraiter
Une beauté qu'il devoit respecter?
Pensera-t-on comment il peut se faire,
Qu'à cet Amant elle ait sçu résister?

K 2

Dé-

Découvre moi Déesse ce mystere.
 Dans un cœur tendre est-il tant de rigueur ?
 Un petit maître a-t'il tant de valeur ?
 Deja Phébus sur tout notre Hémisphere
 Lançoit les traits de ses rayons brûlans ;
 Mais il n'osoit percer deux rideaux blancs ,
 Que d'une foible & timide lumiere ,
 Tant il craignoit d'éveiller deux beaux yeux ,
 Qui l'eussent fait disparoître des Cieux.
 Petits gredins* , chers de leurs Maîtresses ,
 Avoient déjà perdu bien des caresses ,
 Et gémissaient d'un trop tardif réveil.
 Amans , toujours se plaignans du sommeil ,
 Pour se livrer à nouvelles prouesses ,
 Sur l'oreiller assembloient leur Conseil.
 Trois fois déjà pantoufles remuées
 Avoient frappé le tranquille parquet ;
 Trois fois aussi sonnettes secouées
 Avoient tiré soubrettes du chevet ;
 Trois fois enfin de la montre sonnante
 Ressort pressé par main impatiente
 Avoit déjà suffisamment instruit
 Que l'Antipode avoit compté minuit ;
 Belinde encor dans les bras de Morphée ;
 Sur le duvet reposoit ses appas ,
 Un Silphe alors , que l'on eut nommé Fée
 Au bon vieux tems de Cassandre & d'Astrée ;
 Veilloit près d'elle & ne la quittoit pas.
 Pour prolonger le repos de la Belle ,

II

* On nomme ainsi en France les Epagneuls, qu'on
 dit être de la race de ceux de Charles I. Roi d'Angle-
 terre

Il s'étoit joint au songe du matin.
Incognito, tous deux dans sa ruelle,
 De leur emploi s'acquittoient avec zèle;
 L'un voltigeoit pour rafraîchir son tein
 Qui s'animoit par un rêve divin,
 Et l'admirant, la couvroit de son aîle;
 L'autre attentif d'une façon nouvelle,
 Préparoit tout pour son réveil prochain.
 Elle croit voir la brillante figure
 D'un Petit-Maître, avec tout le clinquant
 De la plus rare & plus riche parure
 Qu'eût exigé quelque exploit éclatant.
 A cet aspect, quoiqu'en songe, alarmée,
 Elle rougit & paroît animée;
 Notre Galant de tout s'apperçut bien,
 Car il étoit sçavant Aërien;
 Sylphe d'ailleurs qui sçavoit à merveille
 S'insinuer, il parloit à propos,
 En s'approchant tout près de son oreille,
 Pour la séduire, il lui parle en ces mots:
 O la plus belle, & plus digne Mortelle
 Qu'on vit jamais paroître sous les Cieux!
 Des Sylphes, toi Souveraine éternelle!
 Toi digne enfin d'un destin glorieux!
 Si ton esprit fut ému dès l'enfance,
 Par ces sçavans & profonds entretiens
 Sur la Caballe & les Aëriens,
 Prête à ma voix un attentif silence;
 Connois d'abord quelle est ton excellence;
 C'est pour cela qu'auprès de toi je viens:
 A des objets de céleste substance

Porte tes vœux , donne la préférence :
Tous les objets d'ici-bas sont des riens ,
Et pour Belinde il faut de plus grands biens.
Il est chés nous des vérités secrètes
Qu'ont ignorés nos orgueilleux Sçavans :
Pour eux nos voix furent toujours muettes ,
Nous n'en parlons qu'aux vierges , qu'aux enfans :
L'obscur erreur d'un aveugle scrupule
L'entêtement d'un esprit incrédule ,
N'en croiroient rien , ou n'auroient point de foi
A ce que va t'apprendre notre Loi.
Il n'appartient qu'à la pure innocence ,
Qu'à la beauté d'avoir tant de science ;
Je t'apprends donc que mille légions
De purs esprits t'environnent sans cesse.
Les yeux mortels n'ont point assez d'adresse
Pour pénétrer jusques aux régions
Où le destin veut que nous résidions.
Cette Milice à tes yeux invisible ,
Habite l'air ; à tes charmes sensible ,
Elle te suit & te suivra toujours
Aux jeux , aux bals , aux festins , aux spectacles ;
Et franchissant pour toi tous les obstacles ,
Elle sera sans cesse à ton secours .
Réfléchis bien sur tous ces avantages ,
Et tu pourras renoncer aux honneurs ,
Que t'offriroient de terrestres Seigneurs ,
Mylords ou Ducs , même suivis de Pages ;
Bien mieux qu'eux tous , nous enchantons les cœurs .
L'antiquité de notre Hyérarchie
Est au-delà de toute Monarchie

Le Tout-Puissant dès la création
 Fit de nous tous la destination.
 Aux premiers tems, les plus beaux corps de femmes
 Nous renfermoient; ensuite nous passâmes
 Des corps mortels aux corps Aériens,
 D'où nous serons à jamais vos soutiens.
 Ne pense pas, lorsque les femmes meurent;
 Que tous leurs goûts périssent; ils demeurent
 Tout aussi vifs qu'il furent autrefois;
 Nous ne pouvons leur enlever ces droits.
 Une Joueuse emporte pour la carte
 Mêmes fureurs, & son cœur éperdu,
 Méprisera tous les Guerriers de Sparte,
 Dès qu'à ses yeux Spadille aura paru;
 Ne pouvant plus briller dans ses caleches,
 D'où par ses yeux l'Amour lançoit ses fleches,
 L'autre, à l'aspect de quelques chars brillans,
 Tressaille encor de transports violens.
 Leur ame enfin reste toujours la même,
 Nous les voyons d'une vilette extrême,
 Courir après leurs premiers élémens.
 La femme fiere, ardente Salamandre,
 Est élevée aux régions des feux;
 La complaisante & douce, en Nymphé tendre,
 Va sous les flots, elle y coule comme eux;
 Pour elle est fait le thé-élémentaire,
 Précipité au centre de la terre,
 Séjour prescrit aux esprits de travers;
 La Prude est Gnome, & s'occupe à mal faire;
 Coquette ou vaine, en Sylphe dans les airs,
 Va folâtrant parcourir l'Univers.

Sache à présent quels sont nos privilèges ;
Bien dégagés de tous liens mortels ,
Nous avons l'art de garantir des pièges
Qu'Amour grossier vous tend sous ses autels.
A notre gré , nous choisissons un sexe ,
Et le changeons de même à notre gré ;
De notre état c'est le plus doux annexe ,
Aux Sylphes seuls ce droit est consacré.
Par ce moyen nous caressons les Belles ,
Chastes sur-tout , qui défendent leurs jours
De feux grossiers , de terrestres amours.
Nous les gardons de ruses criminelles
Que trop souvent on fait agir contre elles ,
En mille endroits destinés à ces tours.
Nous les sauvons de l'ardeur dévorante
D'un emporté , d'un téméraire Amant ;
En vain le jour on lorgne , on se tourmente ,
En vain la nuit on cherche le moment
De leur conter son douloureux tourment ;
Nous avons l'art de rendre indifférente
Celle qui touche au séducteur instant.
Lorsque le Bal , la Musique , la Danse ,
Ont travaillé pour amolir leur cœur ;
Lors nous pouvons faire tourner la chance ,
Et les armer d'une utile rigueur.
Ce qu'ici-bas vous appelez sagesse ,
A dire vrai , n'est qu'une fiction ;
Du Sylphe ardent à vous servir sans cesse ,
Vous recevez cette inspiration.
De leur beauté quelques-unes remplies ,
Pour les punir de leurs vaines folies ,

Des Gnomes seuls ont les embrassemens;
 Ce sont du Ciel leurs justes châtimens.
 Soumises donc une fois à ces Gnomes,
 Esprits jaloux, elles n'ont pour les hommes
 Que du mépris, que de fiers sentimens.
 Leurs cœurs sont froids, altiers, même sauvages;
 Qui méprisant les plus tendres hommages,
 Font assez voir d'où viennent leurs dédains,
 C'est-là l'emploi de ces jaloux Lutins.
 Lorsqu'un Seigneur fera briller l'hermine,
 Qu'on lui verra Jarretiere & Cordon,
 Qu'avec grand train, bon air, & noble mine,
 On entendra sonner le flatteur nom
 De Mylord Duc, craignant avec raison,
 Le Gnome alors accablera sa Belle,
 De soin pressant, de caresse nouvelle,
 Et fera tant que le brillant Seigneur
 Ne touchera ni ses yeux; ni son cœur.
 Quelques-uns d'eux aux regards des coquettes
 Vont présider, d'autres près des fillettes,
 Vont exercer leur art pernicieux,
 Pour leur apprendre à conduire leurs yeux.
 A se couvrir d'une rougeur pudique,
 Lorsqu'en secret, un vif désir les pique,
 Pour un Galant qui paroît dans ces lieux.
 Les Sylphes ont un plus noble partage,
 Vous bien conduire, est leur plus cher ouvrage;
 Vous soupçonnez cette jeune Beauté.
 De s'égarer, elle est en sûreté;
 Vous ignorez que son Sylphe la guide,
 Il la connoît foible, tendre, timide;

Pour assurer le bonheur de ses jours,
Il la conduit au milieu des amours,
Et là souvent sa première folie
Cède aux efforts d'un autre qui la lie,
Dont les réels & solides attraits
La fixeront; ne jugez donc jamais.
Florio parle, il semble qu'on l'écoute;
Damon se glisse, il vous serre la main,
Sans dire mot, il sçait trouver la route
De votre cœur, Florio parle en vain.
Ainsi nos soins attentifs, favorables,
Conduisent tout avec habileté;
Nous employons pour les femmes aimables,
Tout ce qui met l'honneur en fureté.
Aux beaux cheveux, comme à la haute taille,
Nous opposons des graces & des airs,
Qui sans combat gagneront la bataille.
Le beau plumet, le beau char, quoiqu'il vaille,
Par de plus beaux auront un sûr revers.
Tous les attraits capables de séduire,
Sont terrassés par de plus séducteurs;
Les yeux mortels à qui tout ne peut luire,
Jamais n'ont vu ce qui fait leurs erreurs.
Légereté, vaine coquetterie,
Mal-à-propos vous sont-ils adoptés,
Au sage Sylphe, on doit sans flatterie,
Tous les effets de ces subtilités.
Tu sçauras donc que je suis de ce nombre,
Même leur chef, mon nom est Ariel;
Je te protege & je serai ton ombre,
Je ne fais rien que par ordre du Ciel;

Mais

Mais faut-il donc , hélas ! que je t'apprenne ,
 Qu'en parcourant des airs la vaste pleine ,
 Ces jours passés , ton Astre dominant
 Me découvrit qu'un funeste accident
 Va t'arriver , juge quelle est ma peine ?
 Puisque je n'ai qu'une puissance vaine ,
 Pour te sauver de ce fatal instant.
 Veille sur toi ; fuis l'homme , fille sage ;
 Garde toi bien de son trompeur hommage ,
 Plus loin ne peut s'étendre mon pouvoir ;
 Comment cela ? Je ne le puis sçavoir.
 Il dit alors , Mirinne * impatiente ,
 Contre Morphée exhala son dépit ;
 D'abord grondant d'une voix suppliante ,
 Elle se plaint , gémit , & se tourmente ;
 Haussant le ton , enfin elle glapit ,
 Et dans l'instant s'élance sur le lit.
 En employant cent petits tours d'adresse ,
 Elle réveille à la fin sa Maitresse.
 Alors on dit qu'à ses premiers regards ,
 Se vint offrir une tendre missive ,
 Et dès l'instant que son ame craintive ,
 Eut vu les maux , les dangereux hazards ,
 Et les ardeurs dont elle étoit remplie ,
 Elle se trouble , & le songe s'oublie :
 A demi nue , elle se leve enfin ,
 Quelles beautés pour le Sylphe voisin ?
 Ses premiers pas l'approchent d'une table ,
 Où se trouvoit dans un ordre admirable

Cent

* Mirinne est la petite chienne de Belinde.

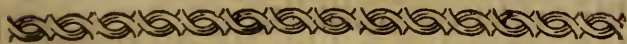
Cent vases d'or & d'argent ciselés
Du dernier goût & des mieux travaillés;
Là s'arrêtant toute de blanc vêtue,
Ses seuls cheveux paroient sa tête nue.
Son tendre cœur avec dévotion,
Offre ses vœux aux Puissances du Monde;
Mais quel objet fait son attention ?
Une Venus sortant du sein de l'Onde,
Dans son miroir se présente à ses yeux,
Unique objet de ses regards pieux,
Sur elle il grave une empreinte profonde,
Rien de plus beau ne parut sous les Cieux.
Une prêtresse * inférieure arrive
Près de l'Autel, humblement attentive
A ce qui peut animer la beauté,
Sur cet autel regne la vanité.
Pour commencer alors les sacrés rites,
Cette Prêtresse avec les trois Carites,
Va découvrir les trésors précieux
Dont la beauté doit éblouir nos yeux.
En abondance, & perle, & pierrerie,
Comblent au moins quatre riches coffrets,
Baumes exquis & parfums d'Arabie,
Mille bijoux très-rares & parfaits,
Étalent là d'éblouissans attraits;
A l'éléphant dispute la tortue.
Sur les cheveux chacun d'eux s'évertue,
Là des monceaux d'épingles & de fleurs,
Et des rubans de toutes les couleurs;

Ici

* Il nomme Prêtresse inférieure, la Femme de Chambre,

Ici on voit s'assembler à la hâte.
 Mouches, pommades, essence, poudre, pâte,
 Bible, Romans, Gazette, Billets doux;
 Dans le combat ils sont confondus tous.
 Déjà l'on voit couverte de ses armes,
 Briller par-tout l'orgueilleuse beauté;
 A chaque instant ce sont de nouveaux charmes,
 Dont tout Mortel va rester enchanté.
 En elle on voit se réunir ses graces,
 Les doux souris accourent sur leurs traces;
 Ses yeux par-tout lancent des traits plus vifs;
 Silphes enfin autour d'elle attentifs,
 Mettent la main à toute sa parure,
 Ornant sa tête, & de sa chevelure
 Font les liens de mille cœurs captifs.
 L'un pour les plis de sa juppe s'empresse,
 L'autre sur sa manche ajoute d'adroits riens,
 Sylvie alors, comme habile prêtresse,
 S'en applaudit & donne à son adresse
 Tous les honneurs dûs aux Aériens.

Fin du Chant premier.



CHANT SECOND.

L'Astre du jour succédant à l'Aurore,
 Charme les yeux par l'éclat de ses traits;
 Belinde étoit plus éclatante encore,
 Lorsqu'on la vit sortir de son Palais.
 Tout Londres court au bord de la Tamise;

Elle s'embarque, ô Dieu ! quelle surprise !
On voit près d'elle un essaim de Beautés,
Que l'on eût pris pour des Divinités.
Trois Chevaliers d'une noble figure,
Eblouissant par leur riche parure,
Servoient d'escorte à ce groupe charmant ;
De toutes parts on s'écrie, on admire,
Des curieux Belinde seule attire
Tous les regards & tout l'étonnement.
Sa belle gorge est richement parée
Du vif éclat d'une brillante croix,
Qui d'un Juif même eût été révérée ;
Il en sortoit mille feux à la fois.
Par ses beaux yeux son esprit se déclare ;
S'ils se font voir dans l'agitation,
Rien ne les fixe, & rien ne les égare ;
Elle a pour tout la même attention.
Avec prudence elle sçait se conduire,
Sans irriter ni flatter un Amant ;
Elle ménage un gracieux sourire
Avec tant d'art, que chacun est content,
En imitant l'Astre qui nous éclaire,
Elle répand une égale lumière ;
Elle n'a rien qui paroisse affecté,
Et son air noble est par tout respecté ;
Petits défauts, s'il s'en trouvoit en elle,
Adroitement sont cachés ; une Belle
Peut-elle avoir quelque chose à cacher ?
Tout ce qu'elle a semble à son avantage :
Défaut qu'ailleurs on pourroit reprocher,
Le Sexe seul peut l'avoir en partage,

Et Bien souvent tel défaut nous engage ;
 Mais on la voit , tout s'oublie , & les cœurs
 Sont embrasés des plus vives ardeurs.
 Elle portoit pour parure ordinaire ,
 Négligemment deux boucles de cheveux ,
 Fatals liens de plus de malheureux
 Que n'en eût fait la Reine de Cythere.
 Sur cette gorge , où la rose & le lys
 Formoient un trône à l'Enfant de Cyprie ,
 On voit tomber ces deux boucles en onde ,
 Servant de lustre au plus beau col du monde.
 Si les poissons se prennent aux filets ,
 Les beaux cheveux aux cœurs tendent des rets.
 D'un fier Baron l'audace sans seconde ,
 Va vous convaincre ici de leurs effets.
 L'amour l'aveugle , il roule dans sa tête
 Tous les moyens de faire la conquête
 De ces cheveux dont son cœur est épris :
 Par ruse ou force , il n'importe à quel prix.
 Dans ce dessein , au lever de l'Aurore ,
 Avec ardeur il invoque , il adore
 Les Dées de la Terre & des Cieux.
 L'Amour sur-tout est le Dieu qu'il implore ,
 Par préférence à tous les autres Dieux.
 Sur un Autel qu'il lui dresse , il entasse
 Douze Romans François , *in-folio* ;
 Un grand chéri prend la première place
 Au milieu d'eux , comme un rare joyau ;
 Force produit de ses amours premières ,
 Mouchoirs , rubans , tablettes , jarretières ,
 Brochant sur-tout y sont sacrifiés ,

Et

Et se vont voir bien-tôt incendiés.
Par trois soupirs qu'évapore son ame,
Cent Billets doux y vont porter la flâme;
Il se prosterne, & ses yeux pleins d'ardeur,
En s'unissant aux desirs de son cœur,
Il prie encore, & presse avec instance
Qu'il puisse avoir bien-tôt en sa puissance,
Et pour toujours ces boucles de cheveux,
Unique objet de ses plus tendres feux.
L'Amour l'entend; mais il n'obtient qu'à peine.
Une moitié de ses ardents desirs :
L'autre moitié s'envole avec l'haleine
Des inconstans & folâtres Zéphirs.
Déjà bien loin la galante chaloupe
Qui conduisoit cette divine troupe,
Voguoit au gré des favorables vents;
Un doux concert de voix & d'instrumens
Frappe les airs, & se répand sur l'onde
Qui paroissoit dans une paix profonde;
Belinde rit, tous les cœurs sont contens;
Mais Ariel, de soins bien différens,
Est agité, triste & rêveur pour elle,
Il veut combattre & forcer son destin.
Pour accomplir son généreux dessein,
A son secours promptement il appelle
Tous ces esprits dont il connoit le zèle,
Et les exhorte à lui prêter la main.
Il les instruit, aussi-tôt chacun jure,
Même au péril de sa substance pure,
D'exécuter les ordres de leur chef;
Tous à l'instant investissent la nef.

Les uns s'en vont percher sur les cordages,
 Ainsi qu'oiseaux échappés de leurs cages :
 Quelques-uns d'eux grimpent au perroquet,
 Pour mieux donner carrière à leur caquet ;
 Il s'en répand sur la proue & la poupe :
 Malheur à qui tombera sous leur coupe ;
 Ils l'ont juré, fût-il monstre ou géant,
 Il se verra bien-tôt mis au néant.

Leur arrivée invisible & subite,
 En fendant l'air, le comprime & l'agite,
 Comme on le voit sur nos flottans fillons,
 Former souvent d'inconnus tourbillons :

On attribue à l'haleine légère
 Des doux Zéphirs cette petite guerre,
 Sans se douter des Sylphes ; car nos yeux
 Trop éblouis par le flambeau des cieux,
 Ne peuvent voir ces formes diaphanes ;
 Fluides corps, ils n'ont que des organes
 Que l'air compose & la clarté détruit,
 Comme elle fait les ombres de la nuit.

Un gros essain s'éloignant davantage,
 Corps destiné pour l'observation :

L'un s'entortille en un doré nuage ;
 L'autre pour rendre au Soleil son hommage,
 Etend son aîle avec dévotion ;
 D'autres plus vifs, sans cesse vont & viennent,
 Tantôt en l'air, & tantôt à fleur d'eau ;
 En tel état cependant ils se tiennent,
 Qu'ils sont toujours attentifs au vaisseau ;
 Avec ceux-là, Zéphirs d'humeur badine,
 Vont folâtrer, & dans leur robe fine

En se cachant, soufflent dans tous les plis
Pour les enfler; quand ils les ont remplis,
Ils courent voir la couleur singulière
Dont les ont teints les reflets de lumière,
Car leurs habits se teignent dans le Ciel,
Et sont tissus d'une fine rosée,
Avec tant d'art nuée & liférée,
Qu'elle surpasse en couleurs l'Arc en-ciel.
Près d'Ariel présidant sur son trône,
Qu'il établit sur le grand mât doré,
D'un vêtement de pourpre décoré,
Toute troupe accourt, & l'environne.
Au-tour de lui ses chefs étant postés,
Son sceptre en main de couleur azurée,
Ayant porté ses yeux de tous côtés,
Il parle ainsi d'une voix assurée:
Mes chers Sujets, silence, & m'écoutez;
Vous Sylphés, vous Sylphides bienfaisantes;
Vous connoissez, sans revoir vos patentes,
Les fonctions de vos divers emplois,
Et vous sçavez encor quels sont vos droits.
Vous les devez à la main souveraine,
Je le redis, pour qu'il vous en souviennne:
Les uns dans l'air le plus pur, le plus sain,
Vont folâtrer, & là se réjouissent
Par mille jeux, du soir jusqu'au matin;
En plein soleil les autres s'embellissent,
Loin d'y hâler, jamais ils n'y vieillissent,
Car ses rayons rafraîchissent leur tein;
Ceux-ci s'en vont conduire les planètes;
Ces autres-là prennent soin des comètes,

Pour corriger leur naturel malin ;
 D'autres encor vont habiter la Lune,
 Afin qu'étant plus près du Firmament,
 Sur chaque étoile ils veillent aisément,
 Et prennent soin, s'il en tombe quelqu'une,
 De la remettre en place promptement :
 Ils vont de-là former avec adresse
 Tous les brouillards de l'air le plus grossier ;
 D'autres encor sont occupés sans cesse
 A peindre Iris d'un goût particulier ;
 Les uns ont soin de pétrir les tempêtes,
 De déchaîner, de disperser les vents,
Pour nettoyer dans certains jours de Fêtes
Ce qui salit tous nos tableaux mouvans.
 C'est par leur art que de douces rosées
 Vont humecter les vignes, les sillons,
 Qu'on aperçoit ces brillantes nuées
 Formant en l'air des montagnes dorées,
 Où jour & nuit entre nous nous brillons ;
 Chargés du soin de la nature humaine,
 D'autres s'en vont surveiller les Mortels ;
 Par eux les bons sont délivrés de peine,
 Et les méchans traités en criminels.
 Pour vous, mes chefs, à qui l'obéissance
 De mes Sujets est due en mon absence,
 De plus grands soins vous êtes occupés,
 Vous gouvernez des Nations entières,
 Vous abbattez les têtes les plus fieres,
 Et vous rendez les Trônes usurpés ;
 Par le secours de Légions puissantes,
 Vous soutenez les Couronnes tremblantes,

Et

Et vous fondez les Etats les plus forts;
Enfin tout cede à vos nobles efforts;
Pendant que nous, nous veillons chaque Belle,
Emploi galant qu'on croit peu glorieux,
Dont cependant une gloire immortelle
Justement dûe aux soins de notre zele,
Rendra nos noms célèbres dans les Cieux.
Sylphes témoins de mon inquiétude,
Vous le sçavez ce qui fait notre étude;
Pour les mortels nous nous sacrifions;
Quels soins pour eux ! quelles attentions
A garantir de l'insolent Borée,
L'arrangement d'une tête poudrée !
De ce brutal réprimant les fureurs,
Nous conservons les suaves odeurs
Qu'auroient perdu le pomade & l'essence;
Nous employons les plus vives couleurs
Qu'on peut trouver dans les nouvelles fleurs;
Pour mettre un teint dans sa magnificence.
Nous distillons les eaux de l'Arc-en ciel,
Remede sûr, secret essentiel,
Pour rajeunir une peau surannée,
Et rafraîchir cette autre bourgeonnée;
Nous étendons avec dextérité,
Sur une joue, une levre livide,
Ce rouge fin, dont chaque Belle avide,
Sçait à nos yeux masquer la vérité.
Nous disputons aux Baigneurs la frisure;
Nous cantonnons les mouches à propos;
Au Sexe enfin nous donnons la figure,
En réparant une ingrate nature,

Telle

Telle qu'il faut pour séduire un Héros;
 C'est de nos mains que s'échappent les graces
 Pour corriger quelques laides grimaces;
 D'un fin coup d'œil, d'un regard séduisant,
 Nous arrêtons le plus volage Amant;
 Nous faisons plus: car jusques dans leurs songes,
 Nous leurs offrons d'agréables mensonges;
 Elles ont vu des modes les flatter,
 A leur réveil il faudra les porter;
 Mais c'est assez, je laisse tout le reste;
 O Ciel ! dit-il, quel augure funeste
 Vient me frapper & m'allarmer ici !
 En ce moment j'en ai le cœur transi.
 Sylphes, amis, je vois qu'une Mortelle
 La plus brillante, oui, dis-je, la plus belle,
 Dont mes Sujets auront jamais pris soin,
 Est menacée, elle n'est pas bien loin,
 Nous la voyons; quel sera son désastre ?
 Je n'en sçais rien : je n'ai pu dans son astre
 Approfondir plus avant son malheur.
 A cet endroit tant son ame est émue,
 Il est muet ; ensuite il continue,
 Toujours percé de la même douleur.
 Non, mes amis, je ne sçaurois vous dire,
 Et je n'ai pu dans son étoile lire
 Si la beauté doit enfreindre les loix
 Qu'a fait Diane, & si dans son carquois
 Le fol amour prépare quelque flèche,
 Qui dans son cœur osera faire brèche;
 Si son honneur, ou bien si son habit
 sont attaqués par son destin maudit,

S'ils

S'ils recevront quelque perfide tache,
Que perdra-t-elle enfin ? son éventail ?
Son petit chien qui fait sa tendre attache ?
Quelque portrait ? quelque boëte d'émail ?
Je n'en sçais rien. Vous, Esprits tutélaires,
Veillez-y donc, & soyez attentifs ;
N'épargnez pas vos soins & vos lumieres,
Ecoutez-moi ; soyez toujours actifs ;
Je vous commets : vous, belle Zéphirette.
Pour bien garder l'éventail d'accident ;
A toi sur-tout, je t'ordonne, Brillant,
De surveiller, ainsi qu'un chat qui guette,
Sa belle croix, avec son beau coulant ;
Vous, veillez bien, Momentille, à sa montre ;
Crispine, vous, approchez-vous tout contre ;
Et gardez bien ces boucles de cheveux ;
Moi, votre chef, l'emploi seul que je veux,
C'est de garder sa petite Mirine ;
Je suis charmé de sa gentille mine ;
Mais sur le tout, de Sylphes bien choisis,
J'en veux cinquante, ils seront tous commis
A bien garder son jupon d'avanture ;
Car les juppons ne semblent pas clôture
A résister aux assauts violens,
Quoique couverts de jupes respectables,
Dont tous les plis, les falbalas galans
Semblent former des remparts redoutables.
Soutiennent-ils l'effort des assaillans ?
Fiers gabions * servant de palissades,

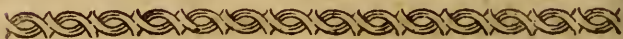
Par-

* Gabions sont les Paniers des Dames.

Pareront-ils les vives escalades ?
 On vient à bout de renverser des murs.
 Vous serez donc de défenseurs plus sûrs ;
 Mais, leur dit-il, malheur à qui mes ordres
 N'auront pas sçu donner l'activité
 Qu'il faut avoir contre de tels désordres ;
 Car il sera, je jure en vérité
 Le triste objet de ma sévérité.
 Pour le punir de son délit énorme.
 Je lui prépare un tourment sans égal ;
 Il n'aura plus désormais d'autre forme
 Que du bouchon d'un flacon de cristal ;
 Jetté dans l'eau sale, croupie, immonde,
 Il se verra honni de tout le monde ;
 Vil pelloton d'épingles bien glouté,
 Il se verra sans cesse balotté ;
 Il restera cent ans, peut-être mille,
 En sentinelle au pertuis d'une aiguille ;
 Gomme ou pommade à jamais collera
 Toute sa plume, & plus ne volera ;
 On le verra fleur fanée & flétrie,
 Tournant toujours comme un autre Ixion,
 De nos Lutins épuisant la furie,
 Il souffrira même punition ;
 Il sechera sans cesse à la fumée
 D'un chocolat ou d'un café brûlant,
 Et cette mer écumante, enflammée,
 L'engloutira vif sous son flux bouillant.
 Il finit là.... Tous les Sylphes dociles
 Près de Belinde accourent se poster,
 Tous vigilans, bien instruits, fort habiles,
 Mais

Mais trop craintifs pour ne point palpiter
Des cruautés du sort qui les regarde,
Bon pied, bonne aîle, & sur-tout l'œil très-fin
Chacun veillant à l'objet de sa garde,
Attend l'effet ds ordres du Destin.

Fin du Chant second.



C H A N T T R O I S I E M E.

DAns le milieu d'une plaine charmante,
Que la Tamise arrose, & dont le cours
Semble être fait p'dr le miroir des tours
D'une Cité superbe & florissante;
On apperçoit un Palais (a) dont le nom
Est dérivé du Village d'Ampton.
C'est en ce lieu Royal & magnifique,
Que très-souvent le Conseil Britannique
Vient s'assembler pour regler les destins
Des Potentats éloignés & voisins.
C'est aussi là, Sage & Puissante Reine, (b)
De trois Etats Maitresse souveraine,
Que l'on te voit prendre avec majesté
De ton Conseil des avis, & du Thé.
Ce fut aussi dans ce Palais des Graces
Que descendit Belinde avec sa Cour,
Dans le dessein d'y passer un beau jour,

Uti.

(a) Amptoncourt Maison Royale,

(b) La Reine Anne.

Utilement, tous y prennent leurs places.
 Les uns d'abord mettent sur le tapis.
 Ce qu'ils ont vu dans une compagnie,
 N'épargnant rien des faits, gestes, & dits.
 Ceux-là font part de la galanterie.
 D'un bal charmant, où leur fine ironie
 S'épanouit dans leurs malins récits.
 La Reine enfin des Isles Britanniques,
 Sert d'entretien aux Galants politiques,
 Son bon esprit & son autorité
 Sont bien vantés ; ou d'un écran des Indes,
 Ils font briller le goût & la beauté.
 Quelqu'un soutient qu'il n'est pas deux Belindes
 Et le soutient avec vivacité.
 D'autres Docteurs, Astronomes en mines,
 Interprétant les gestes, les regards,
 Sous des couleurs aussi noires que fines,
 Débitent là leurs venimeux brocards.
 A chaque mot, nouvelle fêtrissure
 Vient assaillir la réputation ;
 Et si l'on tombe en défaut d'aventure,
 Pour tenir lieu de conversation,
 De l'éventail ou de la tabatière,
 Le jeu succède au babil abbattu.
 On lorgne, on rit, on chante, de manière
 Qu'il ne se trouve aucun instant perdu.
 Déjà Phébus avançant dans sa course,
 Obliquement nous lançoit ses rayons ;
 Déjà le Juge aussi-bien que sa bourse,
 Ne respiroit que les conclusions ;
 On se hâtoit de signer les sentences ;

Et pour laisser à leurs Minos le tems
 D'aller dîner, & taxer les dépens,
 Les criminels couroient à leurs potences;
 Tous les Marchands sortoient de leur comptoir
 Tranquillement, remettant pour le soir
 A calculer avec leurs consciences,
 Sur l'extrinsc des fruits de leur sçavoir;
 Les longs travaux enfin de la Toilette
 De l'Adonis, de la prude Coquette
 Avoient cessé; l'odeur des mets divers
 Se répandoit au plus loin dans les airs: (a)
 Belinde ici conduite par la gloire,
 Veut signaler son courage en ce jour;
 Son air vainqueur annonce sa victoire;
 Un Jeu guerrier, (b) l'emporte sur l'Amour;
 Deux Cavaliers galans & redoutables,
 Sont appelés par elle à ce combat;
 Pour se poster, on arrange des tables,
 On en garnit une d'armes d'éclat;
 On les visite, on s'en munit, on s'arme;
 Trois Escadrons de trois fois trois chacun,
 Sont arrangés, déjà sonne l'allarme;
 Si contre deux Belinde n'en a qu'un,
 Rien ne sçauroit ébranler son courage;
 Contre elle encore en fût-il davantage;
 Elle en verroit son triomphe plus beau;
 A cet aspect sa Garde Aérienne
 Fend l'air, descend, & d'un zele nouveau,

Re:

(a) L'heure du dîner à Londres n'est qu'à la sortie des Audiences sur les quatre heures après midi.

(b) Le Jeu d'Ombre.

Reçoit encor les ordres, qu'on se tienne
 Toujours alerte; & chacun à l'instant
 Va se poster sur chaque combattant.
 Comme le Chef, Sire Ariel s'arrange
 Sur le premier de tous les Matadors;
 Son œil pétille & la main lui démange
 De faire voir quels seront ses efforts.
 Il faut sçavoir que de leur origine,
 Les Sylphes tous, se ressouvenant bien,
 Sont délicats sur la place; il n'est rien
 Qu'on puisse ôter à race féminine,
 Sans trop risquer, elle crie & fulmine;
 Contre elle enfin on perdrait tout son bien,
 Si l'on osoit lui disputer le sien;
 Mais revenons: c'est assez faire entendre
 Qu'Ariel, femme autrefois, maintenant
 Des Syphes Chef, est en droit de prétendre
 De se placer à l'endroit dominant.
 L'on voit entrer sur le champ de bataille
 Quatre grands Rois, fiers & majestueux;
 Barbe à moustache & l'air présomptueux,
 Même à l'abri d'une épaisse muraille,
 Eussent troublé l'Amadis le plus preux;
 Viennent après quatre charmantes Reines,
 Qui, pour marquer la douceur de leurs chaînes,
 Portent chacune une fleur à la main;
 L'échantillon du reste de leur train
 Est à chacune un Esclave pour Garde,
 Tocque sur tête, en main la hallebarde,
 Bien escortés, suivis & soutenus
 D'un gros de gens bizarrement vêtus,

En rouge, en noir, & d'une bigarure
Qui marque bien leur fantasque nature ;
En ce moment Belinde dit, je veux
Que Pique soit Triomphe : à sa parole
Pique est Triomphe ; à s'arranger on vole,
Et pour & contre, on assemble ses Jeux.
Tout étant prêt, notre fiere Héroïne
Fait avancer ses trois noirs Matadors ;
Par leur démarche, à leur grotesque mine,
Ils ressembloient à d'Africains recors.
Du premier coup l'invincible Spadille
Met à ses pieds deux renégats sujets ;
Et sur leurs corps il jette sa mantille,
Par la pitié que lui font ces objets.
Manille ensuite avance avec audace,
Sûre de vaincre, elle attaque & terrasse
Deux ennemis plus dignes de courroux ;
Baste guerroye avec moins d'avantage,
Un seul Triomphe éprouve son courage,
Un Plébeïen (a) vient tomber sous ses coups.
Le Roi de Pique approche, il entre en lice,
Sabre à la main, retroussant son manteau,
Il a tout l'air d'un Chef de Canton Suisse ;
Ses moindres coups conduisent au tombeau ;
Un Renégat (b), son esclave, a l'audace
De mesurer son courage avec lui ;
Un compagnon de Trefle est son appui ;
Mais tous les deux ils restent sur la place.

(a) Une Carte blanche.

(b) Un Renégat, c'est le Valet de Pique.

O fort cruel ! toi vaillant Quinola (a)
 Dans d'autres cas de tant de Rois, de Reines,
 Le fier vainqueur ; toi qui chargeas de chaînes
 Mille Guerriers , que viens-tu faire là ?
 Sans nul honneur tu commets ta puissance ;
 De ce combat quelle est ton espérance ?
 Ailleurs pour toi le triomphe étoit hoc ,
 Et maintenant tu tombes dans ce choc.
 Nos deux Guerriers jusqu'ici de là Belle
 Avoient subi le sort victorieux ;
 Mais la fortune inconstante contr'elle ,
 Va du Baron faire un audacieux :
 A son secours la vaillante Amazone ,
 Du Roi de Pique honorable moitié ,
 Dans ce combat se présente ; elle étonne
 Le Roi de Trefle ; & pourtant par pitié ,
 Quoique Tiran , il lui trouve de charmes ;
 Une Pallas (b) peut briller sous les armes ;
 Que va-t'il voir ? Ah ! bien-tôt ses efforts
 Vont l'envoyer tyranniser les morts.
 Adroitement , d'un coup sûr de sa lance ,
 De part en part lui traversant la panse ,
 Son ame noire au Ténare descend ,
 En arrosant la terre de son sang ;
 A quoi lui sert cette pompeuse robe
 Qui faisoit honte à tous les Potentats ?
 Et de quel droit porter en main ce globe ? (c)

Tout

(a) Quinola, est le Valet de Cœur, premier à-tout au Jeu du Reversis.

(b) La Reine de Pique se nomme Pallas.

(c) Dans les Jeux de Cartes Anglois, le Roi de Trefle porte le globe.

Tout l'Univers est-il dans ses Etats ?
 Encouragé par cette réussite,
 Au même instant l'impatient Baron
 Fait avancer le léger escadron
 De ses Carreaux, dont le Roi (a) les excite
 Par sa présence à courir les hazards
 Que va tenter un Cadet des Césars.
 Aux forces qu'à sa brillante compagnie,
 Ce Roi joignant les fiennes à la fois,
 Ils vont bien-tôt tout soumettre à leurs loix,
 Et balancer le sort de la campagne;
 Chargeant ensemble, ils portent la terreur
 Par-tout où peut pénétrer leur valeur;
 On voit alors tomber comme la grêle,
 De tous côtés Cœurs, Treffles & Carreaux:
 Tels qu'on verroit culbuter pêle-mêle
 Des légions d'Africains & de Gots.
 Dans ce désordre, un intrépide esclave
 De ces Carreaux, à la honte du sort,
 Contre-une Reine ose faire le brave;
 Reine (b) des Cœurs, il n'importe, elle a tort-
 Sujet fidele au parti de son maître,
 Ce n'est que lui qu'il prétend reconnoître;
 La Reine a beau protester d'attentat;
 Elle se voit prisonniere d'Etat;
 Belinde alors est émue & sourcille;
 Elle prévoit un menaçant Codille.
 Dans certains cas extrêmes, bien souvent
 D'un foible rien notre salut dépend.
 Un As de Cœur contre Belinde avance,

Lui

(a) Le Roi de Careau, s'appelle Cesar.

(b) La Reine de Cœur.

Lui donne échec ; mais sans que l'on y pense ,
 Son Roi caché , qui gardoit dans son cœur
 L'ardent désir de bien venger sa femme ,
 N'a gueres prise , & traitée en infame ,
 Part de sa main , s'élance avec fureur
 Dessus cet As , le dompte , le terrasse ;
 Et sur les morts au même instant l'entasse ,
 Le regardant avec indignité
 D'avoir paru devant Sa Majesté.
 Ce profitable & brillant avantage ,
 Remet Belinde , elle frappe des mains ,
 Elle reprend ses esprits , son cœur nage
 Dans une joie ordinaire aux Humains.
 Tous les vallons , les échos , les montagnes ,
 Les prés , les bois , les fleuves , les campagnes
 Des environs s'en trouvent étourdis ,
 Et vont porter au loin ses joyeux cris.
 Foibles mortels ! aveugles que vous êtes ,
 Toujours enflés dans vos prospérités ,
 D'abord vaincus dans vos adversités ,
 Connoissez-vous hélas ! ce que vous faites ?
 Vous l'allez voir , Belinde , dans ce jour ;
 O gloire ! ô joie ! ô plaisirs ! quel retour !
 Mais j'apperçois un autel qui se dresse ,
 J'y vois ranger des vases précieux :
 Là le Japon étale son adresse ;
 La Chine ici fait paroître à mes yeux
 Tout ce qu'elle a de beau , de curieux ,
 Je vois briller une céleste flamme ;
 Je suis flatté de l'odeur d'un encens ,
 Qui se répand jusqu'au fond de mon ame ,

Qui réjouit & réveille mes sens.
 Quel sacrifice en ces lieux va-t-on faire !
 Approchons-nous, pénétrons ce mystère ?
 Ah ! je t'entens broyer, charmant café,
 Et je te sens, c'est pour toi cette fête,
 Divin café, baume fait pour la tête,
 Dont le sang froid se trouve réchauffé ;
 Belinde vient, coulez à pleine tasse.
 Elle s'assit, chaque Sylphe à sa place,
 Tout aussi-tôt se trouve cantonné,
 Comme Ariel leur avoit ordonné.
 pour rafraîchir cette liqueur brûlante,
 Chacun s'empresse, & l'on est étonné ;
Dès qu'une mouche approche, on se tourmente,
On la saisit, l'insecte est condamné.
 Pour épargner la moindre éclaboussure
 Que le café feroit à sa parure,
 Sous sa soucoupe ils allongent la main,
 Tendent leur aîle, ou leur robe de lin.
 Ce cher café qui ranime & réveille
 D'un politique & l'esprit & les yeux,
 Et qui lui donne une subtile oreille
 Pour pénétrer jusqu'aux secrets des Dieux ;
 Donne au Baron une audace intrépide,
 Pour enlever ces cheveux convoités.
 Arrête ici, tremble, mortel perfide !
 Avec respect vois les Divinités !
 Crains de Sylla * la triste destinée !

Elle

* Sylla fut changée en oiseau pour avoir fait couper & enlever à son pere Nisus le cheveux fatal qui le rendoit invincible.

Elle paya bien cher, l'infortunée,
 L'enlèvement de ce cheveux fatal,
 Avec lequel, se croyant invincible,
 Le fier Nisus eut trouvé tout possible,
 Jusqu'à braver le pouvoir infernal.
 Pour accomplir leur perverse malice,
 De quels ressorts se servent les humains !
 Tout leur est bon, la maligne Clarice
 Montre au Baron des ciseaux ; de ses mains
 Il les ravit dextrement, & son ame
 Toute livrée au désir qui l'enflâme,
 Brûle déjà de s'en pouvoir servir,
 Pour accomplir son malheureux désir.
 Ainsi jadis le vaillant Don Quichotte,
 Et comme lui tous les preux Chevaliers,
 Pour leurs exploits adoptoient la marotte
 De ne porter que lances, boucliers,
 Sabres, épieux, dagues, fines épées,
 Dont les armoient leurs belles Dulcinées,
 Notre Baron ainsi donc bien armé,
 Pour attaquer ces boucles respectables,
 S'en va porter ces ciseaux redoutables,
 Sous les cheveux dont son cœur est charmé ;
 Et plus d'un Sylphe alors est allarmé ;
 Ce beau Filou, comme par politesse,
 Affecte l'air d'un galant Damoiseau,
 Et dans le tems que Belinde se baisse
 Pour jouir de cassé son cerveau,
 Il veut jouer de son fatal ciseau.
 Gardes ailés volent à sa défense,
 Se méfians qu'il en veut aux brillans,

A son collier , sa croix , ses diamans ,
A quelque chose enfin de riche essence ;
Ils font trois fois remuer les pendans ,
Trois fois Belinde est émue & regarde
Trois fois en vain l'ennemi se hazarde ;
De son projet Ariel incertain ,
Eut bien voulu pénétrer son dessein :
Mais il ne peut découvrir autre chose ,
Qu'un mouvement de la terrestre ardeur ,
Que le Baron renfermoit dans son cœur ,
Sans en pouvoir approfondir la cause ;
Il cede enfin & soupire confus ,
De voir ainsi ses desirs superflus .
Le moment vient , le Baron le découvre ,
Il le saisit , prend ses ciseaux , les r'ouvre ,
Renferme entr'eux avec habileté ,
La belle Boucle , & fort précipité ,
En resserrant les deux pointes fatales ,
Se rend enfin vainqueur de la Toison .
Quel accident ! quelles douleurs égales !
Un Sylphe en deux ... quelle est sa guérison ?
Le pauvre Sylphe emporté par son zele ,
S'étoit jetté brusquement à travers ,
Pour empêcher de resserrer ces fers .
La Boucle saute , on le coupe avec elle ;
Cœur tendre hélas ! ne vous affligez point ?
Au même instant le Sylphe se rejoint .
Etant formé de subtiles parties
Du plus pur air , elles sont réunies
Dans le moment , on n'en sçauroit douter .
Braves Gaerriers qui pourriez vous flatter ,

Dans

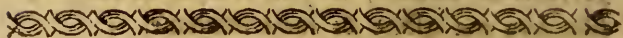
*Dans les combats d'avoir cet avantage,
 Que ne pourroit tenter votre courage?
 On se battoit sans être retranché,
 Et la valeur seroit à bon marché.*
 Ces beaux cheveux ont donc quitté leur tête?
 Ils en seront séparés pour jamais.
 Dieux, quels éclairs! quelle horrible tempête,
 Sortent des yeux de Belinde! quels traits!
 Quels cris affreux de tous côtés répondent!
 Le Ciel, la Terre & les Mers se confondent;
 Tout va périr! jamais de tels éclats
 N'ont agité, ni troublé la nature;
 Hors que ce soit dans la triste fracture
 D'un pot Chinois tombant de haut en bas;
 D'un petit Chien, d'un Epoux au trépas.
 Approchez-vous? venez qu'on me couronne;
 A pleine voix dit le Baron vainqueur;
 Je tiens la boucle, & plus rien ne m'étonne;
 Elle fera ma gloire & mon bonheur.
 Tant que Phébus éclairera la terre,
 Que les poissons se plairont dans les mers;
 Que les oiseaux chanteront dans les Mairs;
 Que l'on verra les femmes d'Angleterre,
 Dans leurs beaux chars éblouir l'Univers;
 Aussi long-tems qu'Atlantis * sera lue;
 Que l'on verra dans les jours solennels
 Chaque visite exactement rendue
 Aux Cabinets, comme sur les Autels,
 Force bougie avec art répandue;

Aussi

* Atlantis, ouvrage du Chancelier Bacon,

Aussi long-tems enfin que rendez-vous
 Se donneront aux Amans par leurs Belles,
 Et qu'on verra bals & fêtes pour elles,
 Même au-delà, malgré les envieux,
 Ma gloire ira s'annoncer jusqu'aux Cieux.
 Le fer abbat ce que le tems conserve,
 Il a fait tomber Homme & monumens;
 Il a détruit le temple de Minerve;
 Troie a subi ses bouleversemens;
 Il a sous l'herbe enseveli Carthage;
 Plus d'une fois Rome a vu son ravage;
 O belle Nimphe est-il donc étonnant,
 Qu'il ait soumis ta Boucle à sa puissance?
 C'est à lui seul que tu dois cette offense,
 Sans lui qu'eût fait ce téméraire Amant?

Fin du troisieme Chant.



CHANT QUATRIEME.

N On, de Belinde interdite, agitée,
 Rien n'égalait la profonde douleur,
 Tantôt tremblante, & tantôt transportée,
 Elle eut touché le moins sensible cœur;
 Un jeune Roi pris dans une mêlée,
 A sa rivale une belle immolée,
 Un tendre Amant qui se connoît trompé,
 Un fin Joueur qui se trouve duppé,
 Un fier Tiran prêt à passer la barque,
 Enfin Cloris dont l'œil perçant remarque

Qu'un

Qu'un pli va mal, ou manque à son habit,
 N'eurent jamais un plus mortel dépit,
 Tant de fureur, de colère & de rage,
 Qu'en eut Belinde en ce fatal instant ;
 Pour se vanger du moins de cet outrage,
 Son cœur médite un supplice éclatant.
 Triste Ariel, vous mettez bas les armes !
 Belinde est-elle au bout de ses revers ?
 Oui, ç'en est fait, il fuit fondant en larmes,
 Toute sa troupe avec lui fend les airs.
 Lors Ombriel, le plus méchant des Gnomes,
 Le plus ardent à tourmenter les hommes,
 Impatient d'abandonner le jour,
 Se précipite au centre de la terre,
 Pour allumer une nouvelle guerre,
 Contre Belinde en cet affreux séjour.
 C'est dans ces lieux qu'une obscure caverne,
 Sur les confins de l'effroyable Averno,
 De l'hypocondre a fixé le manoir,
 Idole au teint livide, jaune & noir.
 Au bruit du vol de ses ailes pesantes,
 Maître Ombriel, éveille ses Lutins,
 Rodant par-tout pour trouver les chemins
 Qui sont couverts de cent routes tournantes.
 A la caverne enfin tombe Ombriel,
 C'est-là qu'il va puiser un nouveau fiel.
 On ne connoît dans ce séjour funeste,
 Ni les Zéphirs, ni la saison des fleurs ;
 L'on n'entend là que soupirs & que pleurs,
 Vents d'Orient n'y soufflent que la peste ;
 Jamais rayon de l'Astre qui nous luit,

Ne pénétra son éternelle nuit.
 La Déesse de ces lieux de ténèbres,
 A la lueur d'un brandon de Cypres,
 Reçoit sa Cour dans un lieu fait exprès,
 Pour l'entretien de ses soucis funèbres;
En lumineux on fait là peu de frais.
 Réveuse, triste, & la migraine en tête,
 Songes cornus assiegent ses côtés,
 Et là les jours de mystère & de fête,
 Tous ses sujets se trouvent invités.
 Près de son trône on voit deux chœurs de filles,
 Egaux tous deux en dignités & rang,
 A la clarté, bien loin d'être gentilles,
L'histoire dit que c'est un vilain sang.
 Sous le portrait d'une antique vestale,
 On voit les traits de la malignité;
 Sa peau ridée, âpre, livide & sale,
 Couvre des mains pleines d'iniquité;
 Pour oraisons mainte & mainte satire,
 De celle-ci font le chéri Pseautier.
 Cette autre là qui sans cesse soupire,
 Va vous montrer un plus galant métier:
 Ces airs mignons veulent qu'on la respecte,
 Et les regards languissans qu'elle affecte *
 Semblent quêter d'intéressans regrets;
 Son tein est neuf, perdra-t-il ses attraits?
 Non, sa vapeur la saisit avec grace,
 L'oblige à faire une tendre grimace;
 Chacun la plaint; elle s'en applaudit:
 Vite au secours, on la transporte au lit;

* L'affectation.

Dans le duvet, d'un air de nonchalance
 Elle s'enfonce ; & sa reconnoissance ,
 Par un coup d'œil se témoigne, il suffit.
 Sans le secours de ce bel art de feindre ,
 Maintes beautés n'auroient point tant d'appas ;
 L'air de langueur n'est pas le moins à craindre ,
 Ce n'est qu'un jeu, ne vous y fiez pas ;
 Une vapeur grossière, infecte, épaisse,
 De tous côtés entoure ce Palais ;
 Spectres, Lutins, y voltigeant sans cesse ,
 Rendent encor ses brouillards plus épais ;
 On y rencontre un nombre de furies ,
 Les yeux sanglans & les griffes munies
 De noirs serpens, prêts à lancer la mort
 Aux criminels qu'a plongé là leur sort ;
 Tombeaux ouverts, folets de feux bleuâtres ,
 Fleuves dorés, pyramides d'albâtres ,
 Châteaux & tours d'ébène & de cristal ,
 Dragons volans, marmouzets de métal ,
 Un million d'objets tous phantastiqués ,
 Cent mille corps plaisamment transformés
 Par la Déesse, ici sont animés ;
 L'on voit agir Machines Pneumatiques ,
 Vases vivans babiller & courir ,
 Tout aussi bien que les Trépieds d'Homere ;
 L'or pleure ici, l'argent se désespère ,
 L'argile parle, on voit l'airain souffrir.
 Le Gnome enfin pour abrégér l'histoire ,
 Ayant en main le rameau de salut ,
 Est introduit, comme vous pouvez croire ,
 En sûreté : voici son beau début.

Je vous salue, ô lunatique Reine !
 Grande Déesse, en qui tout plein pouvoir
 Sur le beau Sexe, en tous lieux se fait voir,
 Vous qui sçavez le gouverner sans peine;
 Vous dont il suit les fanatiques loix,
 Depuis l'instant qu'il a la connoissance,
 Jusqu'au moment qu'il retombe en enfance,
 Sans déroger à pas un de vos droits;
 O vous encor, source vive & féconde
 Des sentimens bizarres & quinteux,
 Qui dispensez les vapeurs dans le monde,
 Qui remplissez de Rats les cerveaux creux.
 A votre gré qui tournez les cervelles,
 De ce qu'on voit de sçavantes Femelles;
 De celle-là faisant un Médecin,
 De celle-ci le plus rare Ecrivain
 Qui soit sorti de l'école des Fées; *
 Qui fournissez à ces légers cerveaux
 L'invention, les sublimes pensées
 Que demandoient des systèmes nouveaux;
 O vous enfin ! qui soufflez à la Prude
 Son amour propre & cette docte étude
 Qu'elle se fait, d'accabler tous les jours
 Ses auditeurs par d'ennuyeux discours.
 Permettez-moi, Lutine souveraine,
 Qu'avec respect, ici je vous apprenne
 Qu'il est là haut une fiere Beauté,
 Qui jusqu'ici s'est montrée assez vaine,
 Pour se moquer de votre autorité;

D'un

* Les contes des Fées.

D'un seul regard, d'un seul mot dans une ame,
 Elle prétend & croit porter la flamme
 D'un tendre amour au gré de ses desirs;
 Elle a déjà causé mille soupirs.
 Si votre Gnome attentif à mal faire,
 Votre Ministre & très-fidèle Agent
 Par son service a déjà sçu vous plaire,
 Ecoutez-le dans ce besoin urgent;
 J'ai quelquefois dérobé certains charmes,
 Aux plus piquants, aux plus jolis mentons,
 Substituant à leur lieu des boutons,
 Qui maintes fois ont causé des allarmes;
 J'ai souvent peint les visages fanés,
 Les teins usés de nos vieilles Coquettes,
 D'un vermillon, le rebut des palettes,
 Pour leur donner des rouges basanés;
 J'ai sçu placer cornes Aériennes
 Sur bien des chefs mal-à propos jaloux;
 Souvente fois j'annonçai des Antiennes
 A des Maris que j'aurois rendus fous,
 S'ils n'avoient pas reconnu l'injustice
 De leurs soupçons, & si la vérité
 N'eût pas forcé l'erreur & la malice,
 A succomber sous la fidélité.
 Vous le sçavez, j'ai chiffonné des jupes,
 J'ai découvert, j'ai culbuté des lits,
 J'ai dépoudré, j'ai défrisé des huppés,
 Pour tourmenter de crédules esprits.
 Enfin mon art a sçu rendre malade
 Un petit Chien, qu'on aimoit tendrement;
 Et je puis bien me vanter sans bravade,

Que

Que j'en ai fait pleurer amèrement.
Employez donc contre qui vous attaque
En ce moment, mon zèle & mon ardeur ;
Rendez Belinde une hipocondriaque :
Tout l'univers aveugle en sa faveur ,
De l'imiter voudra se faire honneur ;
Il finit là.... froide comme une glace ,
Notre Dêsse au regard dédaigneux ,
Paroît d'abord lui refuser la grace ;
Mais à la fin, elle exauce ses vœux.
Elle lui donne un Outre tout semblable
A ceux qu'Ulisse avoit rempli de vent ;
Elle y renferme assez adroitement
Ce que nature au sexe lamentable
A jamais sçu donner de plus fervent ,
Pour soutenir la douleur qui l'accable ,
Et l'exciter encor plus vivement.
En suite au fond d'une vieille bouteille
Bien enfumée, elle fait par merveille
Un composé de noirs ingrédiens ;
Elle avoit l'art de nos Pharmaciens.
Sombres ennuis & profondes tristesses ,
Vives horreurs & mortelles détresses ,
Le tout ensemble infusé, bien confit ,
Voilà de quoi ce composé se fit.
Le Gnome alors, aussi content que presté ,
Fuyant chargé de ce présent funeste ,
Court vers Belinde ; elle étoit dans les bras
De Talestris, exhalant cent hélas ;
Les yeux baissés, la chevelure éparse :
Notre Ombriel joue à l'instant sa farce.

Tenant en main son Outre suspendu
 Sur elles deux, & vite il le déchire.
A belles dents; voilà tout répandu :
Le scélerat qu'il est, n'en fait que rire,
Et craignant bien que rien ne soit perdu,
L'Outre maudit est mille fois tordu.
 Les passions de fureur & de rage,
 Dans le moment enflâment leurs esprits;
 Pour animer Belinde davantage,
 Que fait alors la fiere Talestris?
 Les mains au Ciel, la folle crie encore,
 Huit fois plus haut qu'elle n'avoit crié;
 Du pétulant dépit qui la dévore,
 Voici trois mots qu'on n'a point oublié.
 O malheureuse ! ô malheureuse fille !
 Tout Amptoncourt retentit de ces mots;
 Des environs les gémissans échos,
 Les ont porté jusques dans sa famille,
 A ce qu'on dit; écoutons Talestris,
 Dire à Belinde en redoublant ses cris,
 Tout est perdu ! Quoi peus-tu te résoudre
 A te montrer ! hélas combien de poudre,
 Combien d'essence & de papiers perdus !
 Que t'ont valu tant de soins assidus !
 Ah ! falloit-il en faire un tel usage,
 Pour ce brutal, pour cet audacieux ?
 Tirez en donc vengeance, justes Dieux !
 A l'avenir pour te montrer plus sage,
 Fuis à jamais la lumière des Cieux ;
 Est-ce pour lui ? quoi pour ce Petit-Maître,
 Qu'on a grillé si souvent tes cheveux,

Sous la chaleur de ces fers tortueux ?
Quoi se peut-il que ce soit pour ce traître ,
Que tu souffris mille cruels tourmens ,
Pour arranger ta délicate tête ?
Pour le voleur , quelle douce conquête !
Et quel dépit pour tes autres Amans !
Ah , qu'en diront les femmes vertueuses !
Non , non , l'honneur ne le permettra pas ;
Oui , cet honneur , qui seul nous rend heureuses ,
Et sans lequel nous n'avons nuls appas ,
A qui l'on doit le juste sacrifice
De son repos & de tous ses plaisirs ,
De la raison même en bonne justice ,
Dès qu'elle tend à flatter nos desirs.
Triste Belinde , ah ! te voilà perdue ;
De ton malheur vois toute l'étendue !
J'entens déjà les discours imposteurs ,
Que contre toi tiendront les mauvais cœurs ;
Déjà je vois , & c'est ce qui me tue ,
Mille souris outrageans & railleurs.
Ne prétens plus à la beauté régnante ;
Va te cacher , Belinde , c'en est fait ,
Tu rougirois sans cesse au moindre trait ,
Qui partiroit d'une bouche imprudente ;
A l'avenir aurois-je le courage ,
En ta faveur de hasarder un mot ?
Mais quoi je vois redoubler ton outrage ?
Ton ravisseur s'en va faire le sot ;
On lui verra cette Boucle chérie ,
Parer ses doigts , sous quelque diamant ;

Sera-t-il donc de ce rapt triomphant ?
 Laisserons nous son audace impunie ?
 Non ; que plutôt l'air , la terre , & les mers ,
 Que les bichons , les singes , & les hommes ,
 Les Perroquets deviennent des atômes ;
 Et que plutôt périsse l'Univers.
 Talestris dit , & comme une furie
 Le Chevalier de Plume , en ce moment ,
 La voit sur lui s'élancer ; elle crie ,
 Et lui commande ainsi qu'à son Amant ,
 D'une voix aigre & d'un ton imposant ,
 De regagner cette Boucle fatale ;
 Le Chevalier dans ce triste intervalle ,
 Ne s'occupoit qu'à bien faire admirer
 Tous ses bijoux qu'il venoit de tirer.
 Tantôt sa belle & rare tabatiere ,
 Tantôt sa canne à pomme singuliere ,
 Sa montre d'or , ses bagues , ses cachets :
 Car il étoit riche en colifichets ;
 Mince d'ailleurs étoit son appanage ;
 De son gros chef l'épanoui visage ,
 Etoit la juste étiquette du sac ;
 Tout à loisir à répondre il s'apprête ;
 Ayant enfin trois fois pris du tabac ,
 Ces graves mots sortirent de sa tête :
 Morbleu , Baron , que veut dire ceci ?
 Mais dis-moi donc , que diable vois-je ici ?
 Je m'apperçois que Belinde est fâchée ;
 C'est pour sa Boucle : allons , que coûte-t-il ,
 pour l'appaiser de paroître civil ?
 Maudite soit cette Boucle arrachée ;

Don-

Donne-la donc : pour moi j'en donnerois
En pareil cas , cent , si je les avois.
Qu'en veux-tu faire ? il faudra bien lui rendre ;
Oui trop long-tems tu veux la faire attendre ;
Ton badinage est là hors de saison ;
Finis Baron , tu n'as pas de raison ;
Et ce fut là sa dernière parole.
Puis sur sa boîte il frappe de ses doigts.
Fort peu touché d'un discours si courtois ,
Notre Baron le renvoie à l'école.
Je suis fâché qu'un si grand Orateur
Perde avec moi , dit-il , son éloquence ;
Car je te jure en bonne conscience ,
Que je n'ai pas dessein d'y faire honneur ,
Oui Chevalier par la Boucle sacrée , *
Par cette Boucle enfin si réverée ,
Qui désormais ayant quitté son chef ,
S'en doit compter pour jamais séparée ,
Par elle ici je jure de ₂rechef ,
Que sur mon bras , tous les jours admirée ,
Ayant passé dans la fatale nef ,
Je la verrai chez Pluton adorée.
Puis la montrant d'un air victorieux ,
Tiens , lui dis-il , tiens , fais lui tes adieux ;
Lors Ombriel pour finir sa besogne ,
Casse sa fiolle , & la tristesse en fort.
Belinde ici de dépit se renfroigne ,
Son cœur je crois eut préféré la mort.
O Talestris , dit-elle , chere amie ,
Quel jour fatal ! quel moment détesté !

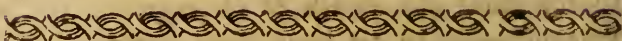
Toute

* Imitation d'Homere.

Toute ma gloire aujourd'hui m'est ravie :
 Pourquoi sortir ? hé que n'ai-je resté !
 Voir Amptoncourt , ô ciel , quelle folie !
 Mais suis-je hélas , seule fille trahie !
 N'en est-il pas quelqu'autres à la Cour ,
 Qu'ait pu trahir , ainsi que moi , l'Amour ?
 Que n'ai-je été dans quelque Isle déserte ?
 Ou tout au moins dans des climats glacés ?
 Je n'aurois pas essuyé cette perte ;
 Ombre & café n'y sont jamais passés.
 J'aurois sauvé mes attraits de ce piège.
 Tranquillement en ces lieux , sans cortège ,
 Là ! j'eusse vu ma beauté se faner ,
 Sans que mes yeux s'en fussent étonner.
 Qui m'a porté à cette promenade
 Avec ce traître ? & quelle est la raison ,
 Qui m'a forcée à mener le Baron ?
 En ce moment que n'étois-je malade !
 Je me souviens que trois fois ce matin ,
 Sur ma pommade a chancelé ma main ;
 J'ai vu trois fois trembler mes porcelaines ,
 Sans qu'on sentît une haleine de vent ;
 Je prenois tout pour des chimères vaines ,
 Je te croirai , Sylphe , dorénavant.
 Mirinne encor , ma petite Mirinne ,
 Seule avec moi , s'est montrée en fureur ;
 Mon perroquet toujours assez jaseur ,
 N'a pas dit mot , & m'a fait grise mine ;
 Oh Talestris , tout marquoit mon malheur !
 Vois , chere amie , en moi ces tristes restes ;
 Vaine parure , ornemens trop funestes ,

Cent fois encor, ô restes malheureux !
 Arrachons-les ces restes de cheveux,
 Que faire enfin de cette Boucle unique ?
 De sa compagne attend-elle le sort ?
 Viens traître, viens, la gloire étoit publique
 De ces cheveux ; viens les ravir encor,
 Comble ton crime en me donnant la mort.

Fin du quatrieme Chant.



C H A N T C I N Q U I E M E .

BElinde ainsi de tristesse accablée,
 Perçoit les cœurs de toute l'assemblée ;
 Le Baron seul étoit sourd à ses cris.
 Les Dieux cruels comme sa destinée,
 Avoient réglé cette triste journée.
 Que ferez-vous ? c'est envain Talestris,
 Que vous tonnez, si Belinde elle-même,
 Ne peut toucher cet insensible cœur ;
 S'il ne veut pas écouter ce qu'il aime,
 En viendrez-vous mieux qu'elle à votre honneur
 Anne & Didon, en vain ont eu des charmes,
 Et près d'Enée, ont bien perdus des larmes ;
 Tout leur amour & tout leur désespoir,
 Sur cet ingrat, n'eurent aucun pouvoir.
 Clarice alors, oui la grave Clarice,
 Parle à son tour, & son air précieux,
 En pareil cas, peut-être fera mieux ;

Écoutez-la, faisons ce sacrifice ;
 Tout l'auditoire a sur elle les yeux.
 Son évantail avec art se compasse ,
 S'ouvre & se ferme avec précaution ;
 A son discours ce jeu sert de préface ,
 Chacun l'écoute avec attention ,
 Moralisant comme eût fait un Stoïque :
 En bref voici son discours pathétique.
 A la beauté que servent les honneurs ,
 Ces doux encens, ces séduisans hommages ,
 Dont le vulgaire aussi-bien que les sages ,
 A chaque instant viennent flatter nos cœurs ;
 Dites-moi donc, quels sont les avantages ,
 Qu'on peut tirer des terrestres grandeurs ?
 Tous les présens de la terre & de l'onde ,
 En nous rendant plus vaines en ce monde ,
 Peuvent-ils bien nous sauver des revers ,
 Auxquels le sort a soumis l'univers ?
 A quoi nous sert de paroître brillantes
 Aux jeux, aux bals, aux festins, aux tournois ?
 De captiver le cœur même des Rois ?
 Que deviendront ces beautés éclatantes ?
 Du fier destin il faut suivre les loix.
 Tourmens réels ! ô gloire trop funeste !
 De tout cela voyons ce qui nous reste.
 Si les honneurs, les biens & les plaisirs ,
 Nous conservoient au gré de nos desirs ;
 Si les grandeurs, la parure, la danse ,
 Nous préservoient de la cruelle offense
 Que font les ans à nos foibles appas ,
 On danseroit, on ne finiroit pas.

Si la beauté qu'on puise à la toilette,
Nous assuroit le repos, la santé,
Plus de dévotion, on la verroit coquette;
Adieu l'air simple, adieu la charité.
Que la raison à jamais nous conserve,
Ce que l'honneur peut nous avoir acquis;
Que son usage en tout tems nous préserve,
De ce qui peut attirer le mépris.
Qu'on dise donc s'il se peut d'une Belle,
Lorsque tout plaît de ce qu'on voit en elle,
Son bon esprit, sa douceur, ses vertus,
Qui brillent moins, nous plaisent encor plus.
Un accident, la petite vérole,
Peut emporter ces fragiles attraits;
Que la sagesse à l'instant nous console,
Rien d'ici-bas, n'est durable à jamais.
La beauté donc n'étant qu'un bien fragile
Qu'un ornement plus frêle que l'argile,
Préférons lui ce qui dépend de nous;
C'est la raison, l'esprit & la sagesse;
Dans le besoin chacun d'eux nous redresse,
Et nous soutient dans les plus rudes coups.
Oui, croyez-moi, consolez-vous, ma chère,
Lorsque les pleurs & les soupirs sont vains,
Il faut sçavoir plaisanter la première,
Des mauvais tours que nous font les destins.
Ainsi conclut Clarice & sa doctrine,
Quoique sentée ailleurs, avec raison,
Ne parut guere en ce cas de saison.
Belinde en fait une revêche mine;
Mais Talestris se montrant plus mutine,

Prend le parti de son amie à cœur,
 Et d'attaquer le beau Prédicateur,
 Sur sa morale & sa façon poupine;
 Elle lui rit au nez d'un air moqueur,
 La baptisant du nom de fausse prude,
 Ce qui parut à Clarice un peu rude;
 Car l'épithete à son gré sonnoit mal;
 D'un vif combat, ce fut-là le signal.
 Lors d'éventails le cliquetis horrible,
 Les frotemens de jupes, de paniers,
 En élevant une poussiere horrible,
 La font voler jusqu'aux plus hauts greniers.
 Dans ce combat, Héros comme Héroïnes,
 Font déjà voir à leurs bouillantes mines,
 Qu'il fera chaud; grands claquemens de main,
 Grands cris, grands ris, font un horrible train.
 Les combattans dans de pareilles guerres,
 Ne courant pas à des armes vulgaires,
 Ne risquent point un si funeste sort;
 Jamais leurs coups ne vont jusqu'à la mort.
 C'étoit ainsi que le divin Homere,
 De ses Héros peignoit l'humeur altiere;
 Il nous apprend que les célestes cœurs,
 Tous enflâmés d'une colere humaine,
 Courent par-tout où son feu les entraîne,
 Ne craignant pas la mort, ni ses horreurs:
 Il nous dépeint tout l'Olimpe en désordre,
 Dieux contre Dieux bien armés pour se mordre.
 Pallas s'équipe & va combattre Mars,
 Contre Mercure, Apollon court aux dards,
 Jupiter tonne, il fait trembler le monde,

Tout courroucé Neptune sort de l'onde ;
Les sifflemens & des vents & des flots ,
Vont pénétrer jusqu'aux demeures sombres ;
Pluton lui-même , & ses craintives ombres ,
Pensent qu'ils vont rentrer dans le cahos.
Donnant carrière à ses aîles joyeuses ,
Maître Ombriel voltige triomphant ,
Il s'applaudit d'un combat si bruyant ;
Tous ses recors avec mines hideuses ,
Gnomes j'entends , soumis à son pouvoir ,
Sur chaque épingle ainsi que sur leurs armes
Se reposoient , de même qu'on peut voir ,
Sur leurs mousquets , soldats à leur devoir ,
Se postant-là pour crier aux alarmes ,
Et soutenir le combat jusqu'au soir.
Mais Talestris les affronte , elle perce
Ce qu'elle voit d'escadrons ennemis ;
A ses beaux yeux ils sont bien-tôt soumis ,
Et d'un coup d'œil qui part avec adresse ,
Exploit illustre , elle pousse & renverse
Deux combattans bien vantés à la fois ,
Par leur esprit & leurs galants exploits.
L'un en tombant s'exprime en métaphore ;
Cruelle Nimphe , hélas ! dit-il , je meurs ,
Mais d'une mort qui me ranime encore ,
Et reste assis enyvré de douceurs.
L'autre moins mort , ou mourant comme un cigne ,
Chante ces mots , les yeux demi fermés ,
Mais bien gonflés d'une langueur insigne
Ah ! tes beaux yeux , dont les miens sont charmés ;
Sont faits , ... sont faits , ... pour arracher la vie ,
Sont

Sont faits ! ... & là sans pouvoir achever ,
 Il reste court , malgré sa bonne envie ,
 C'étoit peut-être afin d'y mieux rêver.
 Après ce coup , le Chevalier de Plume ,
 Aussi Guerrier qu'éloquent Orateur ,
 Marche à Clarice ; hardiment il présume ,
 Que sans effort il sera son vainqueur.
 Cloé s'oppose à son bouillant courage ,
 Et d'un regard le met hors de combat ;
 Pour exprimer son brillant avantage ,
 Jusques au Ciel , elle en pousse un éclat ;
 N'ayant cherché dans ce choc que la gloire
 De terrasser ce Guerrier redouté ,
 Vous l'allez voir signaler sa victoire ,
 Par un sourire il est ressuscité.
 Alors levant sa balance dorée ,
 Le vieux Papa des Hommes & des Dieux ,
 Met d'un côté la boucle de cheveux ;
 De l'autre , il met pour faire la pesée
 Tout à la fois tout l'esprit de ces preux ;
 Cela s'entend tout l'esprit Petit-Maître.
 Mais de quel poids cet esprit peut-il être ?
 Nous allons être éclairci de ce cas.
 Assez long-tems la balance vacille ,
 Puis à la fin la drogue volatile
 S'évaporant , la boucle tombe en bas ,
 Belinde fière , à cet aspect s'élance
 Sur le Baron ; & ses regards perçants
 Le font trembler & perdre contenance ;
 Tant ils étoient animés , menaçants :
 Quoiqu'il jura qu'il n'avoit d'autre envie ;

Que de la voir maîtresse de sa vie.
Tout inégal que parut le combat,
Du bout du doigt cette belle l'abbat ;
Elle lui jette en rougissant de rage,
Abondamment du tabac au visage;
Et notre Gnome au guet en ce moment,
Lui souffle tout dans les yeux méchamment.
Le Baron pleure, il touffe, il étérue,
Jusques au toit, la salle en retentit.
Ne doit on pas louer sa retenue,
D'avoir souffert cela comme il le fit ?
Meurs à l'instant, meurs, Belinde s'écrie,
Et pour finir son malheureux destin,
De sa ceinture arrache avec furie,
Un poinçon d'or, instrument assassin.
Ce poinçon d'or, si l'on veut cette aiguille,
Car l'un ou l'autre est dit également,
Fut autrefois porté pour ornement,
Comme parure en ce tems-là gentille,
En médaillon, par feu son bisayeul ;
Après cela Miledi feue sa femme,
De qui Dieu veuille avoir pitié de l'ame,
Voulant porter le cher bijou tout seul,
L'avoit fait fondre ; on lui voyoit sans cesse,
A sa ceinture en boucle, par tendresse
Pour le défunt Seigneur son cher Epoux.
D'Hymen jadis les liens étoient doux,
On chérissoit les marques de ses chaînes ;
Mais à présent ses liens sont des peines ;
Et pourquoi donc ? hélas, le sçavons nous !
Mais revenons, la bonne bisayeule,

De tous ses biens voulant faire des lots,
 Avant sa mort la fit fondre en grélots,
 Pour le hochet de sa fille & filleule,
 Grande maman de Belinde, & depuis
 Ces beaux grélots ont été convertis
 En une belle & fort galante aiguille,
 Dont s'est parée assez long-tems sa fille,
 Et dont Belinde a, dit-on, hérité.
 Voilà le fait au plus juste conté.
 Ne tire pas vanité de ma chute,
 Dit le Baron, dans pareille culbute,
 Tu céderas peut-être ton laurier,
 A la valeur de plus mince guerrier;
 Apprens Belinde, ennemie insultante,
 Que ce n'est point la mort qui m'épouvante;
 Te perdre, hélas! c'est tout ce que je crains.
 Fais moi mourir, & tour à tour revivre;
 Te voir, t'aimer, par-tout te pouvoir suivre,
 C'est mon trésor, il est entre tes mains.
 Rends donc la bouclé, encor plus haut s'écrie
 Cette Beauté avec tant de furie,
 Que le Palais retentit de ces mots,
 Et les renvoie aux plus lointains échos:
 Moins animé jadis parût Orelle,*
 Moins furieux pour le fatal mouchoir,
 Que ne parut pour sa boucle la Belle.
 Hélas un rien emporte notre espoir!
 N'a-t'on pas vu les plus grands Capitaines,
 De leurs travaux perdre toutes les peines?

On

* Orelle Tragédie Angloise.

On va cherchant en vain de tous côtés,
 Où cette boucle a pu s'être cachée.
 Le Ciel le veut, elle est envain cherchée;
 Plus de cheveux, ils sont bien haut montés.
 Il se répand un bruit dans le vulgaire,
 Que de la Lune ils ont gagné la sphere;
 Avec grand soin tout est là conservé
 De ce qui peut se perdre sur la terre,*
 Et des larrons tout est bien préservé.
 On garde là dans de précieux vases,
 Et fort massifs, les esprits des Héros;
 En l'on y voit d'autres petites cases,
 Petits étuis, petits coffrets bien clos,
 Jolis flacons, mignonnes tabatieres
 Pour renfermer les façons minaudieres,
 Et les esprits de nos petits Seigneurs.
 L'on trouve-là, les soupirs & les pleurs
 Des Amoureux, galants, tendres, fideles,
 Tous enchaînés de guirlandes nouvelles,
 Et de rubans de toutes les couleurs.
 L'on garde-là la caisse & les adresses
 Des charités qu'on fait, *in extremis*;
 Les vœux enfreins, les solides promesses
 Des courtisans & toutes les caresses
 Dont nos Beautés agacent leurs amis;
 On trouve-là des chaînes pour les puces,
 Des trébuchets à prendre des cousins,
 Des Agenda de toutes les astuces,
 Des fins filoux, des tours, des tabarins.

En-

* Fiction de l'Arioste.

Enfin c'est-là qu'on voit tous les volumes,
Qu'ont compilé les Calotines plumes;
Des Papillons proprement desséchés,
En mille endroits s'y trouvent attachés.
Ma Muse est vraie, & vous la devez croire;
Elle m'a dit qu'au Temple de Mémoire,
La boucle étoit conduite en fureté;
Et c'est avec tant de rapidité,
Qu'elle a volé vers la céleste voute,
Que l'œil poète est le seul, dans sa route
Qui l'ait pu voir, & c'est la vérité.
Ainsi Procule assure en galant homme,
Qu'il vit tout seul le Fondateur de Rome,
Quitter la terre, & s'élever aux cieux:
Sans hésiter on'en crut à ses yeux.
Déjà la boucle, à la voute azurée,
Est suspendue, & si bien assurée,
Qu'on la verra jusqu'à la fin des tems,
Lancer ici ses rayons éclatans,
Même plus vifs que ceux de Bérénice,
Moins soupçonnés de tout noir malefice.
Pour la garder & pour lui faire honneur,
Elle a déjà des Sylphes à sa suite;
Jeunes Galans, Belles d'un tendre cœur,
Viendront souvent au Parc (a) à sa poursuite;
Comme à Venus, leurs chant harmonieux,
En son honneur s'élevant jusqu'aux cieux,
L'entretiendront du Lac de Rosemonde, (b)

Et

(a) Parc de Sainte Jamme, Jardin Royal, à Londres.

(b) Lac de Rosemonde, piece d'eau dans ledit Parc.

Et chaque fois qu'ils en feront la ronde ,
 Lui porteront leur hommage & leurs vœux .
 Par le secours des yeux de Galilée (a)....
 Pour que les siens n'en soient point éblouis,
 Patrige (b) ira lire la destinée ,
 Dans son aspect , de Rome & de Louis.
 Toi belle Nimphe enfin sèche tes larmes.
 C'est trop pleurer ta boucle de cheveux ;
 Réfléchis donc , que l'éclat de tes yeux
 Doit nous payer des mortelles allarmes ,
 Qu'ont essuyé mille cœurs malheureux ;
 Qu'il s'éteindra ; mais que ta tresse brune ,
 Dont je consacre aujourd'hui les attraits ,
 Paroit déjà rivale de la Lune ,
 Que son éclat ne s'éteindra jamais..

(a) Lunettes d'approche.

(b) Patrige fameux Astronome Anglois , qui prédisoit tous les ans la mort du Pape , & celle de Louis XIV.

F I N.

I N È S

DE

C O R D O U E ,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

 L y avoit peu de tems que Philippe II. étoit marié à Elisabeth de France ; & quoique ce Prince fût d'une humeur austere , l'amour qu'il avoit pour la Reine son épouse , lui avoit ôté une partie de sa sévérité. Sa Cour étoit devenue galante , & les divertissemens n'en étoient pas bannis.

Comme on avoit renvoyé presque toutes les filles qui étoient venues de France avec la Reine , on lui en avoit donné beaucoup d'Espagnoles , moins pour lui faire honneur , que pour veiller sur sa conduite ; mais , comme cette Princesse étoit aimable , elles s'attachoient plus à lui plaire qu'à suivre les intentions du Roi. Entre celles qu'elle confidéroit le plus , Inés de Cordoue & Léonor de Silva tenoient le premier rang. Elles étoient toutes deux belles ; & la faveur de la Reine , qu'elles partageoient , jointe à la concurrence de beauté , leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre : cependant il n'en paroissoit encore rien au dehors , lorsque le jeune Marquis de Lerme , fils du Duc de ce nom , revint de la guerre de Flandre , où il s'étoit signalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur étoit né pour plaire, & ses plus belles qualités n'étoient pas d'être l'homme de la Cour le mieux fait & le plus spirituel. Une grandeur de courage déjà distinguée à vingt-deux ans, & une ame la plus tendre & la plus passionnée qui fut jamais, lui attiroient encore d'autres sentimens que l'approbation universelle. Léonor de Silva fut la premiere personne avec qui il entra en quelque commerce, à cause du Baron de Silva, son frere, qui étoit revenu avec lui de Flandre : quoique ce Baron eût peu de mérite, & que par cette raison ils ne pussent être dans une liaison parfaite, une longue habitude de se voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié. Silva le présenta à sa sœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers, lorsqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerne étoit galant, & que Léonor étoit belle, il lui disoit sans cesse des choses flatteuses, qu'elle expliquoit si favorablement, que par avance elle prit les sentimens qu'elle desiroit de lui inspirer.

Une légère indisposition qu'avoit Inès de Cordoue, fit que pendant quelque tems elle ne se montra point à la Cour : c'étoit une faveur que la fortune faisoit à Léonor, mais qui dura trop peu. Inès parut enfin dans une occasion où son esprit seconda si bien sa beauté, qu'il n'étoit pas possible de résister à la fois aux charmes de l'un & de l'autre.

La Reine, qui étoit Françoisë, avoit conservé le goût de la conversation; elle avoit même quelque chose de passionné dans l'ame qui lui faisoit aimer les Vers, la Musique, & tout ce qui avoit du rapport à la Galanterie. Les après-dinées elle se retiroit quatre ou cinq heures dans son cabinet avec les Dames de la Cour, qu'elle choisissoit pour cette sorte de retraite.

Elle

Elle proposa, pour se faire un amusement nouveau, d'imaginer des Contes galans ; l'ordre fut reçu avec plaisir de toutes les Dames qui composoient cette petite Cour ; on convint de faire des regles pour ces sortès d'Histoires, dont voici les deux principales.

Que les aventures fussent toujours contre la vraisemblance, & les sentimens toujours naturels : on jugea que l'agrément de ces Contes ne consistoit qu'à faire voir ce qui se passoit dans le cœur, & que du reste il y avoit une sorte de mérite dans le merveilleux des imaginations, qui n'étoient point retenues par les apparences de la vérité.

On tira au sort, pour voir laquelle de ces Dames parleroit la première ; & le sort étant tombé sur Inès, le Prince Dom Carlos arriva, à qui la Reine conta le projet : il souhaita d'être présent au récit que feroit Inès, ce que la Reine ne put lui refuser ; & l'on donna à Inès le reste du jour pour inventer le Conte qu'elle devoit faire le lendemain.

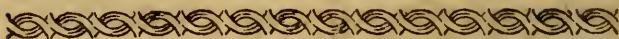
Dom Carlos étoit assidu chez la Reine sa belle-mere. Comme il lui avoit été destiné pour mari avant que le Roi eût songé lui-même à l'épouser, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant, de regretter ce qu'il avoit perdu ; & il la cherchoit sans cesse, quoique ce fût augmenter ses douleurs.

La Princesse d'Eboli, femme du premier Ministre, ne quittoit point la Reine, par un intérêt secret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeste à la Reine qu'à lui.

Le jour destiné pour entendre Inès arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit oui parler de sa beauté, supplia Dom Carlos de souffrir qu'il le suivit chez la Reine ; & ce Prince le lui permit. Léonor se flatta en le voyant, qu'il venoit la cher-

cher en ce lieu où étoient les favorites de la Reine ; mais , si tôt qu'il eût vu Inès, il détrompa Léonor, dont le seul bonheur avoit été d'être trompée.

Le Prince Dom Carlos, la Princesse d'Eboli, & deux ou trois Dames de la Cour s'affirent, & la Reine ayant ordonné après de parler, elle commença ainsi son récit.



LE PRINCE ROSIER.

LA Reine d'un Royaume qui ne se trouve point sur la Carte, étant veuve d'un Roi qu'elle avoit tendrement aimé, vivoit dans une douleur proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu. Une fille, unique fruit de leur mariage, lui donnoit une sorte d'occupation, capable de dissiper ses chagrins ; mais Florinde (c'étoit le nom de cette fille) lui en devoit causer à son tour.

Un jour, que toutes les femmes de la Reine étoient dans sa chambre avec la Princesse, il parut un petit Char d'yvoire, traîné par six papillons, dont les ailes étoient peintes de mille couleurs : une personne, dont la taille répondoit à l'équipage, & qu'on soupçonna être une Fée, après avoir fait plusieurs tours avec le Char, jetta ce Billet.

*Florinde est née avec beaucoup d'appas ;
Mais son malheur doit être extrême,
S'il faut qu'un jour elle aime
L'Amant qu'elle ne verra pas.*

La Fée disparut, & laissa une grande surprise dans les esprits : la Reine en fut plus émue que

raisonnablement elle ne le devoit être ; la bizarrerie , & même l'impossibilité apparente de ce malheur , ne la rassuroit point contre les caprices de l'amour & ceux du destin , joints ensemble. Elle songea à les prévenir , & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint l'âge d'aimer , pour lui faire connoître tous ceux qui pouvoient prétendre à l'épouser. Entre les Princes ses voisins , il y en avoit un , caché aux yeux du monde ; mais le portrait de Florinde ne laissa pas d'aller jusqu'à lui par le moyen des Fées , à qui rien n'étoit impossible. Le Roi son pere , étant veuf d'une femme qui lui avoit fait souffrir toutes les horreurs de la jalousie , en épousa une seconde , peu propre à en inspirer , mais née pour en prendre. Elle porta si loin les caprices de sa passion , que le Prince connut qu'il n'avoit fait que changer de peine , & qu'il douta lequel de ces maux étoit le plus grand. Dans cette incertitude , il conclut que le mariage étoit un lien affreux , & il résolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes , un fils unique qu'il avoit. Il le fit élever dans un magnifique château , & le livra à tous les divertissemens de son âge. On lui apprit toutes les sciences qui ne pouvoient l'instruire de ce qu'on lui vouloit cacher ; enfin on lui prodigua tous les amusemens , hors le seul pour qui il étoit né : mais l'amour ne laisse rien échaper.

Ce Prince , qui trouva le portrait de Florinde sous ses pas , le regarda d'abord avec surprise. L'admiration suivit de près , accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune-homme accoutumé à des exercices & à des réflexions qui n'avoient rien de commun avec ces sentimens.

Son premier desir fut de voir l'original de ce portrait ; c'étoit un visage plus délicat que ceux qu'il avoit vus jusques-là ; & soit l'instinct d'un mystere naturel à l'amour , soit qu'il jugeât qu'on lui

lui cachoit quelque chose, il ne communiqua à personne le dessein qu'il avoit de quitter un lieu qui lui avoit toujours paru agréable, mais qu'il commença de regarder comme sa prison, dès qu'il en voulut sortir.

Il sçut se dérober à ses surveillans, & il se mit en chemin, sans sçavoir où il alloit; à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra la Fée dont nous avons déjà parlé. Où vas-tu, Prince malheureux? lui dit-elle: tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter, mais tu ne peux échapper à ta destinée.

Cependant la mere de Florinde ordonna un magnifique tournoi, qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voisins; ils voulurent à l'envi faire éclater leur bonne mine & leur adresse; mais si Florinde ne put se defendre de les estimer, l'amour ne lui fit point faire de choix, & une pitié cruelle pour tous l'empêcha de se déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elle les sentimens que sa beauté devoit inspirer; elle auroit fait trop de misérables, si elle en avoit fait un heureux.

La Reine congédia ces Princes avec douleur: sa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vu; la moitié de la prophétie s'accomplissoit, & le reste étoit à craindre.

A quelque tems de-là, Florinde, lassée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrêtât, obtint de sa mere la permission de se retirer à une maison de campagne; c'étoit un lieu agréable & propre à amuser une personne libre des soins de l'amour. Un jour qu'elle s'y promenoit dans un parterre, elle apperçut un Rosier plus vert & plus fleuri que les autres, qui, courbant ses petites branches à son approche, sembloit lui donner de l'approbation à sa maniere. Une action si nouvelle dans un Rosier, surprit la Princesse; ce prodige, qui se fai-

faisoit en sa faveur, lui plut; c'étoit une espece d'hommage dont elle fut touchée; elle fit plusieurs tours dans le parterre; le Rosier se courba autant de fois qu'elle passa; elle voulut cueillir une rose qui sembloit fort vermeille, & elle se piqua vivement: cette piquure l'empêcha de dormir la nuit, & le lendemain elle se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & se vint promener dans le parterre: le Rosier redoubla ses révérences avec un empressement qui réjouit la Princesse, & qui lui fit oublier la piquure, pour ne songer qu'à cette merveille; enfin, en rêvant, elle s'approcha trop du Rosier, & elle s'y trouva accrochée, sans pouvoir se débarasser. Comme elle vouloit se retirer, elle sentit une résistance extraordinaire; elle se débarassa cependant, mais elle entendit un son qui sortoit de ses feuilles, & qui ressembloit à des soupirs. Quoi! s'écria-t-elle, un Rosier soupire? Il fait plus, Madame, lui dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler; souffrez qu'il vous conte sa triste Histoire.

Je suis Prince, ajouta-t-il. On m'avoit caché qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ai vécu sans vous voir; & voici ce qu'il m'en coûte, pour être venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois jusqu'au jour que je serois aimé de la plus belle personne du monde; mais, ce que je vois ici, doit être réservé pour les Dieux, & je cours risque d'être toujours Rosier. La Princesse ne lui répondit point. Je ne sçais quoi de sérieux prit la place de la joie que lui avoient donnée les révérences du Rosier; elle le trouva même trop hardi, de l'avoir osé embarasser dans ses branches; elle le quitta, mais non sans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son esprit fut agité de sentimens assez semblables, quoiqu'elle
les

les crût différens. Le Rosier animé lui donnoit de l'étonnement ; le Prince qu'il cachoit lui donnoit de la pitié ; elle avoit quelque sorte de colere de ce qu'il avoit eu l'audace de lui parler d'amour ; mais enfin , elle pardonnoit à l'Amant en faveur de l'arbruste ; & le moyen de se fâcher contre un Rosier ?

La Princesse retourna encore le lendemain dans le parterre ; elle prit soin à la vérité de se tenir loin du Rosier , mais elle en pouvoit être apperçue , & pouvoit même entendre ses plaintes. Après plusieurs tours elle s'en approcha , & tâcha de le consoler sur sa métamorphose , sans lui répondre sur le reste.

Peu de jours après , le voyant trop exposé aux injures de l'air , elle lui fit bâtir un petit cabinet de marbre , soutenu par des pilastres , où elle l'alloit visiter souvent : insensiblement elle s'accoutumoit à lui donner dans son esprit une figure humaine , & même une figure aimable ; peu à peu elle souffrit qu'il lui parlât d'amour. Il lui sembloit que les discours d'un arbre ne pouvoient être dangereux. Le Rosier sçut se prévaloir de cette disposition favorable : il en disoit beaucoup , mais il faisoit entendre qu'il en supprimoit encore davantage ; & par un désordre au dessus de l'éloquence , il la persuadoit qu'elle étoit très-tendrement aimée.

La Princesse songeoit si souvent au prodige du Rosier , qu'enfin elle ne pensa plus à autre chose. Le Cabinet de marbre étoit le lieu où ses pas la conduisoient naturellement ; il lui échappoit même de dire des choses trop tendres au Prince , qui lui donnoit une grande compassion ; mais l'Oracle menaçant de la Fée ne pouvoit s'effacer de son esprit : elle aimoit peut-être déjà ce qu'elle n'avoit point vu ; cependant elle en doutoit , tant qu'elle ne voyoit qu'un arbre ; elle avoit
peur

peur de lui rendre sa première figure, & quelque-fois, malgré elle, elle le souhaitoit. Le Rosier de son côté trouvoit lieu à des plaintes au travers des paroles les plus flatteuses que lui disoit la Princesse. Si j'en crois, lui disoit-il, vos discours & vos soins, j'excite votre pitié; mais vous n'en avez point assez, si vous ne me donnez rien davantage; & ce doux sentiment de la plus belle personne du monde ne me redonne pas ma figure.

La Reine, cependant, ne put supporter plus long-tems l'absence de sa fille, & lui donna ordre de revenir incessamment. Ce fut un coup de foudre pour la Princesse, il falloit se séparer du Rosier, pour qui dans le moment elle se trouva avoir une véritable passion. Elle versa quantité de larmes sur ses feuilles, qui ne purent en être arrosées, sans en ressentir la vertu. Aussi-tôt le Rosier disparut, & Florinde ne vît plus à ses pieds qu'un Prince charmant. Il lui embrassa les genoux avec toute la certitude d'être aimé; plaisir qui n'est presque jamais sûr pour les autres Amans; toutes les marques ordinaires sont suspectes en comparaison de cet événement merveilleux; aussi l'idée de son bonheur le transporta à tel point, qu'il perdit, pour ainsi dire, l'usage de ses sens, à mesure qu'il les recouvroit; il sembloit, par son immobilité, tenir encore quelque chose de l'arbre qui l'avoit caché.

Florinde, à la vûe d'un Prince si aimable, sentit augmenter son amour; mais sa pudeur augmenta à proportion: elle regretta les voiles qui lui cachent à elle-même ses propres sentimens. Elle revint à la Cour, le Prince l'y suivit. La Reine, qui ne sçavoit rien de l'aventure du Rosier, & qui connoissoit seulement la naissance du Prince, lui permit de prétendre à sa fille. Il voyoit tous les jours

jours sa Maîtresse, mais ce n'étoit plus sans témoins; il regrettoit souvent son écorce d'arbre; elle l'avoit moins contraint que toutes les bienféances que l'on exigeoit de lui.

Le Prince pressoit son mariage; mais Florinde épouvantée par le prodige de son amour, qui lui donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à souffrir qu'elle éloignât cet Amant, pour s'assurer de sa constance avant que de se donner à lui. Elle le fit venir : Prince, lui dit-elle, vous sçavez que je vous aime, & après ce mot je suis en droit de disposer de vous. La prédiction de mes malheurs m'effraie; tout ce qui me les doit faire craindre, n'est que trop arrivé. Quand vous ne seriez par sûr d'être infiniment aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre; si vous l'étiez moins, je préviendrois ma disgrâce en rompant avec vous; mais, malgré mes terreurs, je ne le puis; & il vaut mieux, qu'en me donnant des marques certaines de notre fidélité, vous démentiez l'Oracle. Vous n'aviez vu que moi, lorsque vous m'avez aimée. Je n'ai peut-être sçu vous plaire que par la grace de la nouveauté, il faut vous éprouver; allez demeurer dans l'Isle de la Jeunesse, jusqu'au jour que je vous rapellerai. Partez, je veux bien me flatter, que plus le séjour en est charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle proposition pour un Amant aimé! Depuis qu'il connoissoit l'amour, il avoit toujours vu ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'absence. Vivre éloigné de Florinde, lui parut si terrible, qu'il crut être à son dernier moment; elle n'avoit pas la force de se plaindre; ses larmes couloient sans qu'il le sentît: & son action marquoit un si grand amour, que la Princesse jugeant qu'elle ne pourroit résister à tant de passion, s'enfuit dans l'appartement de la

Rei-

Reine, de-là manda à son Amant qu'il obéît sans la revoir, qu'il parût seulement; qu'elle auroit soin d'adoucir ses maux.

Le Prince se mit en chemin avec une soumission dont on n'a point vu d'exemples après lui. Il arriva malade dans l'Isle de la Jeunesse, & il crut y trouver des Médecins; mais il n'y en avoit jamais eu dans une Isle de ce nom. Les Ris, les Jeux & les Amours le reçurent, en lui jettant des roses; il y respira d'abord un air qui lui rendit la santé, & en même tems tous les charmes que la douleur lui avoit fait perdre. On le conduisit au palais de la Reine du lieu, par un chemin couvert de ces fleurs qui naissent dans le commencement du Printems: il voit une personne qui avoit toutes les graces de la beauté, avec toute la naïveté & toute la joie de l'enfance. Elle n'avoit que quatorze ans; elle étoit assise sur un Trône de Jasmin; mille Amours folâtroient autour d'elle; les uns l'enchaînoient avec des fleurs d'orange, les autres en répandoient sur sa tête, les autres la décoëffoient, & laissoient tomber ses cheveux sur une gorge naissante; elle badinoit avec ses femmes, & leur jettoit des fleurs avec une grace merveilleuse. Ce spectacle avoit bien de quoi le distraire de ses sentimens pour Florinde. La Reine de la Jeunesse n'étoit point mariée, parce qu'elle vouloit un mari de son âge & galant, & cela n'avoit pu se rencontrer. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'étoit un barbon. Quelques-unes des suivantes de la Jeunesse lui demanderent des nouvelles des siècles passés. Mais la Reine commença à le regarder favorablement. Ce siècle de dix années, qui distinguoit leur âge, disparoissoit par tous les agrémens dont le Prince étoit rempli. Cette Reine n'oublia rien pour l'engager; les paroles flatteuses, de petites actions badines, dont le sens est

très-

très-sérieux , tout fut mis en usage , & tout fut entendu , quoique le Prince , plus fin qu'elle , feignît de n'y pas faire attention. Elle s'expliqua plus ouvertement , fit faire des propositions de mariage , avec les avantages qui pouvoient le plus toucher un homme aimable , comme de l'être toujours , de posséder à jamais , & sans interruption , tous les biens , sans qui les autres ne sont rien , toutes les graces , tous les plaisirs. Il étoit difficile que le Prince refusât cette dot qu'elle offroit de lui apporter. Il oublioit peu à peu Florinde , & il étoit tems qu'elle le forcât de se souvenir qu'elle étoit encore au monde. A peine avoit-elle été un jour sans voir le Prince , qu'elle sentit l'horreur de vivre sans ce qu'on aime : cependant elle s'efforça de vaincre ses sentimens ; elle avoit déjà aimé sans voir , vouloit-elle encore épouser sans connoître si elle étoit aimée constamment ? Quinze jours se passèrent dans ces agitations , mais elle alloit y succomber ; la crainte & la jalousie vinrent se joindre aux douleurs de l'absence. Il fallut sacrifier les réflexions à l'amour , elle envoya vers le Prince , à qui on donna cette Lettre de sa part.

Si vous souffrez autant que moi , que vous êtes à plaindre ! Je ne puis supporter mes douleurs & les vôtres ; je ne veux point risquer de vous perdre , pour vouloir trop m'assurer de vous ; c'est assez , vous êtes déjà digne d'être récompensé pour avoir obéi au plus cruel de tous les ordres. Hélas ! je n'en connoissois pas bien la rigueur ; mais je l'ai sentie , & je juge que vous ne la pouvez soutenir ; partez & revenez ; que n'êtes-vous ici !

Ce Billet arriva fort à propos ; le Prince , à qui dans sa solitude on avoit donné une éducation sévère , n'avoit pas encore eu le loisir de se gâter dans le monde ; il crut qu'il n'y étoit pas permis d'être

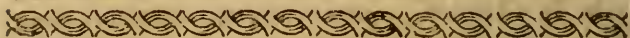
d'être inconstant ; & malgré le goût qu'il avoit pour la Reine de la Jeunesse, il sortit de l'Isle : mais comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui avoit des charmes pour lui, il lut sa proscription dans quelques Placarts qu'il rencontra en son chemin. La Reine promettoit à ceux qui lui livreroient vif ou mort son fugitif, les mêmes faveurs qu'elle lui avoit offertes.

Il n'en falloit pas davantage pour guérir le Prince. Il précipita sa fuite ; & il arriva aux pieds de Florinde, qui le voyant revenu, n'eut pas la force d'examiner s'il avoit été fidele. Ils s'épousèrent ; & le Prince étant devenu Roi par la mort de son pere, il emmena son épouse dans ses Etats, où le mariage, selon la coutume, finit tous les agrémens de leur vie. Heureux s'ils en étoient demeurés à une honnête indifférence ! mais les gens accoutumés à s'aimer, ne sont pas si raisonnables que les autres, & ne sont gueres l'exemple des bons ménages. Le Prince, par oisiveté, conta à Florinde qu'il avoit eu quelque foiblesse légère pour la Reine de la Jeunesse. Florinde lui fit autant de reproches que si elle n'avoit pas été sa femme ; il en fut choqué, importuné ; il voulut s'en plaindre, & s'en consoler avec les Dames de sa Cour ; elle l'épia, le surprit, l'accabla d'injures ; enfin, persécuté de ses fureurs, il demanda aux Fées de redevenir Rosier, & il l'obtint comme une faveur. De son côté, Florinde jalouse avoit la tête si foible, qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur d'une fleur qui la faisoit ressouvenir de son amour. C'est depuis ce tems-là que les roses ont toujours donné des vapeurs.

La Reine applaudit au récit d'Inès ; Don Carlos lui donna des louanges excessives ; & le Marquis de Lerme, par l'air dont il gardoit le silence, fit juger qu'il pensoit quelque chose au-dessus des louanges. Léonor, qui avoit cru attirer
feu.

seule ses regards , s'aperçut qu'ils alloient d'un autre côté , elle fit à Inès plusieurs questions sur ce Conte , avec autant de malice que d'aigreur. Inès y répondit avec une douceur qui acheva de la faire paroître une personne parfaite.

Le lendemain , Léonor se prépara à conter une Fable , & n'oublia rien pour l'emporter s'il se pouvoit sur Inès. Son récit commença de la sorte.



RIQUETA LA HOUPPE.

UN grand Seigneur de Grenade , possédant des richesses dignes de sa naissance , avoit un chagrin domestique qui empoisonnoit tous les biens dont le combloit la fortune. Sa fille unique , née avec tous les traits qui font la beauté , étoit si stupide , que la beauté même ne servoit qu'à la rendre désagréable. Ses actions n'avoient rien de ce qui fait la grace ; sa taille , quoique déliée , étoit lourde , parce qu'il manquoit une âme à son corps.

Mama (c'étoit le nom de cette fille) n'avoit pas assez d'esprit pour sçavoir qu'elle n'en avoit point ; mais elle ne laissoit pas de sentir qu'elle étoit dédaignée , quoiqu'elle ne démêlat pas pourquoi. Un jour qu'elle se promenoit seule (ce qui lui étoit ordinaire) elle vit sortir de la terre un homme assez hideux pour paroître un monstre ; sa vûe donnoit envie de fuir , mais ses discours rappellerent Mama : arrêtez , lui dit-il , j'ai des choses fâcheuses à vous apprendre , mais j'en ai d'agréables à vous promettre.

Avec votre beauté , vous avez je ne sçais quoi qui fait qu'on ne vous regarde pas : c'est que vous ne pensez rien ; & sans me faire valoir , ce

dé-

défaut vous met infiniment au-dessous de moi ; qui ne suis que par le corps ce que vous êtes par l'esprit. Voilà ce que j'avois de cruel à vous dire : mais , à la maniere stupide dont vous me regardez , je juge que je vous ai fait trop d'honneur , lorsque j'ai craint de vous offenser ; c'est ce qui me fait désespérer du sujet de mes propositions : cependant , je hazarde de vous les faire. Voulez-vous avoir de l'esprit ! Oui , lui répondit Mama , de l'air dont elle auroit dit , non. Hé bien , ajouta-t-il , en voici les moyens. Il faut aimer Riquet à la Houppe ; c'est mon nom ; il faut m'épouser dans un an , c'est la condition que je vous impose ; songez-y , si vous pouvez : sinon , répétez souvent les paroles que je vais vous dire , elles vous apprendront enfin à penser. Adieu pour un an. Voici les paroles qui vont chasser votre indolence , & en même tems guérir votre imbécillité.

*Toi , qui peux tout animer ,
Amour , si pour n'être plus bête
Il ne faut que sçavoir aimer ,
Me voilà prête.*

A mesure que Mama prononçoit ces vers , sa taille se dégageoit , son air devenoit plus vif , sa démarche plus libre : elle les répéta. Elle va chez son pere , lui dit des choses suivies , peu après de sensées , & enfin de spirituelles. Une si grande & prompte métamorphose ne pouvoit être ignorée de ceux qu'elle intéressoit davantage. Les Amans vinrent en foule : Mama ne fut plus solitaire , ni au bal , ni à la promenade ; elle fit bientôt des infideles & des jaloux : il n'étoit bruit que d'elle , & que pour elle.

Parmi tous ceux qui la trouverent aimable , il

Tome I.

N

n'é-

n'étoit pas possible qu'elle ne trouvât rien de mieux fait que Riquet à la Houppe ; l'esprit qu'il lui avoit donné , rendit de mauvais offices à son Bienfaiteur. Les paroles qu'elle répétoit fidelement , lui inspiroient de l'amour ; mais , par un effet contraire aux intentions de l'Auteur , ce n'étoit pas pour lui.

Le mieux fait de ceux qui soupirerent pour elle , eut la préférence. Ce n'étoit pas le plus heureux du côté de la fortune : ainsi son pere & sa mere , voyant qu'ils avoient souhaité le malheur de leur fille en lui souhaitant de l'esprit , & ne pouvant le lui ôter , lui firent au-moins des leçons contre l'amour ; mais défendre d'aimer à une jeune & jolie personne , ce seroit défendre à un arbre de porter des feuilles au mois de Mai : elle n'en aima qu'un peu davantage Arada , c'étoit le nom de son Amant.

Elle s'étoit bien gardée de dire à personne par quelle aventure la raison lui étoit venue. Sa vanité étoit intéressée à garder le secret : elle avoit alors assez d'esprit , pour comprendre l'importance de cacher par quel mystere il lui étoit venu.

Cependant , l'année que lui avoit laissée Riquet à la Houppe , pour apprendre à penser & pour se résoudre à l'épouser , étoit presque expirée ; elle en voyoit le terme avec une douleur extrême. Son esprit , qui lui devenoit un présent funeste , ne lui laissoit échaper aucune circonstance affligeante ; perdre son Amant pour jamais , être au pouvoir de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité , ce qui étoit peut-être son moindre défaut ; enfin quelqu'un qu'elle s'étoit engagée à épouser en acceptant ses dons , qu'elle ne vouloit pas lui rendre. Voilà ses réflexions.

Un jour que , rêvant à sa cruelle destinée , elle s'étoit écartée seule , elle entendit un grand bruit ,

& des voix souterraines, qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppe lui avoit fait apprendre : elle en frémit ; c'étoit le signal de son malheur. Aussi tôt la terre s'ouvre ; elle y descend insensiblement, & elle y voit Riquet à la Houppe , environné d'hommes difformes comme lui. Quel spectacle pour une personne qui avoit été suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans son pays ! Sa douleur fut encore plus grande que sa surprise ; elle versa un torrent de larmes sans parler : ce fut le seul usage qu'elle fit alors de l'esprit que Riquet à la Houppe lui avoit donné.

Il la regarda tristement à son tour : Madame lui dit-il, il ne m'est pas difficile de voir que je vous suis plus désagréable que la première fois que j'ai paru à vos yeux : je me suis perdu moi-même en vous donnant de l'esprit ; mais enfin , vous êtes encore libre, & vous avez le choix de m'épouser, ou de retomber dans votre premier état ; je vous remettrai chez votre pere telle que je vous ai trouvée , ou je vous rendrai maîtresse de ce Royaume. Je suis le Roi des Gnomes, vous en ferez la Reine ; & si vous voulez me pardonner ma figure, & sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres plaisirs vous seront prodigués. Je possède les trésors renfermés dans la terre, vous en ferez la maîtresse ; &, avec de l'or & de l'esprit, qui peut être malheureux mérite de l'être. J'ai peur que vous n'ayez quelque fausse délicatesse ; j'ai peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous poroisse de trop ; mais, si mes trésors avec moi ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduirai loin d'ici, où je ne veux rien qui puisse troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connoître ce lieu, & pour décider de ma fortune & de la vôtre.

Riquet à la Houppe la laissa , après l'avoir conduite dans un appartement magnifique : elle y fut servie par des Gnomes de son sexe, dont la laideur la blessa moins que celle des hommes. On lui servit un repas, où il ne manquoit que la bonne compagnie. L'après-dinée elle vit la Comédie , dont les Acteurs difformes l'empêchèrent de s'intéresser au sujet. Le soir on lui donna le Bal , mais elle y étoit sans le desir de plaire : ainsi elle sentit un mortel dégoût , qui ne l'auroit pas laissée balancer à remercier Riquet à la Houppe de ses richesses, comme de ses plaisirs, si la menace de la sottise ne l'eût arrêtée.

Pour se délivrer d'un époux odieux, elle auroit repris sans peine la stupidité, si elle n'avoit eu un Amant ; mais ç'auroit été perdre cet Amant, de la maniere la plus cruelle. Il est vrai qu'elle étoit perdue pour lui en épousant le Gnome ; elle ne pouvoit jamais voir Arada, ni lui parler, ni même lui donner de ses nouvelles : il pouvoit la soupçonner d'infidélité. Enfin , elle alloit être à un mari, qui, en l'ôtant à ce qu'elle aimoit , lui auroit toujours été odieux, quand même il eût été aimable ; mais de plus, c'étoit un monstre. Ainsi la resolution étoit difficile à prendre.

Quand les deux jours furent passés, elle n'en étoit pas moins incertaine ; elle dit au Gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi, lui dit-il ; ainsi je vais vous rendre votre premier état, que vous n'osez choisir. Elle trembla ; l'idée de perdre son Amant par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez vivement pour la faire renoncer à lui. Hé bien, dit-elle au Gnome, vous l'avez décidé, il faut être à vous.

Riquet à la Houppe ne fit point le difficile, il l'épousa, & l'esprit de Mama augmenta encore par ce mariage ; mais son malheur augmenta à
pro-

proportion de son esprit : elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût passer encore un moment avec lui.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de sa femme, & il en étoit blessé, quoiqu'il se piquât de force d'esprit. Cette aversion lui reprochoit sans cesse sa difformité, & lui faisoit détester les femmes, le mariage, & la curiosité qui l'avoit conduit hors de chez lui. Il laissoit souvent Mama; & comme elle étoit réduite à penser, elle pensa qu'il falloit convaincre Arada par ses propres yeux qu'elle n'étoit pas inconstante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puisqu'elle y étoit bien arrivée; il falloit du moins lui donner de ses nouvelles, & s'excuser de son absence sur le Gnome qui l'avoit enlevée & dont la vûe lui répondroit de sa fidélité. Il n'est rien d'impossible à une femme d'esprit qui aime. Elle gagna un Gnome qui porta de ses nouvelles à Arada. Par bonheur, le tems des Amans fideles duroit encore. Il se désespéroit de l'oubli de Mama, sans en être aigri : les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit; il se plaignoit, il mouroit, sans avoir une pensée qui dût offenser sa Maîtresse, & sans chercher à se guérir. Il n'est pas difficile de croire qu'avec ces sentimens il alla trouver Mama au péril de ses jours, si-tôt qu'il sut le lieu où elle étoit, & qu'elle ne lui défendoit pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux souterrains où vivoit Mama. Il la vit, il se jeta à ses pieds, elle lui dit des choses plus tendres encore que spirituelles. Il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre sous la terre; & elle s'en fit beaucoup prier, quoiqu'elle n'eût point d'autre desir que de l'engager à prendre ce parti.

La gaieté de Mama revint peu-à-peu, & sa

beauté en fut plus parfaite. Mais l'amour du Gnome en fut allarmé ; il avoit trop d'esprit, & il connoissoit trop le dégoût de Mama, pour croire que l'habitude d'être à lui pût adoucir sa peine. Mama avoit l'imprudence de se parer ; il se faisoit trop de justice pour croire qu'il en fût digne : il chercha tant , qu'il démêla qu'il y avoit dans son Palais un homme bien fait qui se tenoit caché ; il n'en fallut pas davantage. Il médita une vengeance plus fine que celle de s'en défaire. Il fit venir Mama : je ne m'amuse point à faire des plaintes & des reproches , lui dit-il ; je les laisse en partage aux hommes. Quand je vous ai donné de l'esprit , je prétendois en jouir. Vous en avez fait usage contre moi ; cependant je ne puis vous l'ôter absolument , vous avez subi la loi qui vous étoit imposée. Mais, si vous n'avez pas rompu notre Traité, vous ne l'avez pas observé à la rigueur. Partageons le différend : vous aurez de l'esprit la nuit, je ne veux point d'une femme stupide ; mais vous le serez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment sentit une pesanteur d'esprit, que bientôt elle ne sentit même plus. La nuit ses idées se réveillèrent ; elle fit réflexion sur son malheur ; elle pleura , & ne put se résoudre à se consoler, ni à chercher les expédiens que ses lumières lui pouvoient fournir.

La nuit suivante, elle s'aperçut que son mari dormoit profondément ; elle lui mit sous le né une herbe qui augmenta son sommeil, & qui le fit durer autant qu'elle vouloit ; elle se leva pour s'éloigner de l'objet de son courroux. Conduite par ses rêveries , elle alla du côté où logeoit Arada , non pas pour le chercher , mais peut-être qu'elle se flatta qu'il la chercheroit. Elle le trouva dans une allée , où ils s'étoient souvent entretenus, & où il la demandoit à toute la Nature. Mama lui
fit

fit le récit de ses malheurs, & ils furent adoucis par le plaisir qu'elle eut de les lui conter.

La nuit suivante, ils se rencontrèrent dans le même lieu sans se l'être marqué, & ces rendez-vous tacites continuèrent si long-tems, que leur disgrâce ne servoit qu'à leur faire goûter une nouvelle sorte de bonheur; l'esprit & l'amour de Mama lui fournissoient mille expédiens pour être agréable, & pour faire oublier à Arada qu'elle manquoit d'esprit la moitié du tems.

Lorsque les Amans sentoient venir le jour, Mama alloit éveiller le Gnome, elle prenoit soin de lui ôter les herbes assoupissantes, si-tôt qu'elle étoit auprès de lui. Le jour arrivoit, elle redevenoit imbécile, mais elle employoit le tems à dormir.

Un état passablement heureux ne sçauroit durer toujours; la feuille qui faisoit dormir, faisoit aussi ronfler. Un Gnome domestique, qui n'étoit ni bien endormi, ni bien éveillé, crut que son maître se plaignoit: il court à lui, apperçoit les herbes qu'on avoit mises sous son né, les ôte, croyant qu'elles l'incommodoient; soin qui fit trois-malheureux à la fois. Le Gnome se vit seul; il cherche sa femme en furieux; le hazard, ou son mauvais destin, le conduisit au lieu où les deux Amans ne se lassoient pas de se jurer un éternel amour: il ne dit rien, mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure semblable à la sienne; & ayant fait plusieurs tours avec lui, Mama ne le distingua plus de son époux. Elle se vit deux maris au lieu d'un, & ne sçut jamais à qui adresser ses plaintes, de peur de prendre l'objet de sa haine pour l'objet de son amour. Mais peut-être, qu'elle n'y perdit gueres: les Amans à la longue deviennent des maris.

Léonor acheva ainsi son Conte; & quoiqu'il ne fût pas sans art, & que sa narration ne fût

pas sans esprit , le Prince Rosier l'emportoit de beaucoup auprès du Marquis de Lerne : peu s'en falloit qu'il ne trouvât celui-ci ridicule , pour s'exempter de le comparer. Aucune louange ne sortit de sa bouche ; il sembloit qu'il les dût toutes à Inès , & qu'il lui auroit dérobé celles qu'il auroit données justement à d'autres.

Léonor , outragée de son silence avec quelque sorte de raison , résolut de se venger de lui , en l'empêchant de parler à Inès ; elle y réussit par son application ; il la trouvoit par-tout ; si-tôt qu'il commençoit à parler à Inès , elle s'approchoit d'eux , & les interrompoit. La passion de de Lerne s'augmentoît cependant par l'obstacle qu'il trouvoit à la déclarer ; & quoiqu'Inès en dût la première impression à ses charmes , au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale.

Il n'étoit pas possible qu'une passion aussi violente fût ignorée de celle qui l'inspiroit. Le Marquis de Lerne venoit tous les jours chez la Reine ; ses yeux & son empressement marquoient sa passion , même à ceux qui n'y prenoient pas d'intérêt : il étoit aimable ; ils étoient de condition à être l'un à l'autre ; on les empêchoit de s'expliquer leurs pensées , & ils se dédommageoient de leur silence par la vivacité de leurs sentimens.

Ils furent long-tems dans cette contrainte : mais enfin , Dom Louis de Cordoue , Pere d'Inès , arriva à la Cour ; & ce fut une sorte de soulagement à de Lerne , de penser qu'il pourroit au-moins s'expliquer à lui. Mais le hasard lui donna bientôt le moyen de parler à Inès même , quoique ce fût dans une occasion fâcheuse.

Dom Louis de Cordoue , que le Roi avoit envoyé en Portugal , en revenoit avec la Reine , sœur de Philippe II. Elle n'avoit point d'autre dessein

dessein que de voir son frere, & la Reine Elisabeth, dont la beauté faisoit beaucoup de bruit. Le Roi reçut la Reine sa sœur avec une magnificence extraordinaire, & il ajoûta les plaisirs aux honneurs qu'il lui fit rendre. Il lui donna une magnifique fête à Aranjuez, où toute la Cour fut invitée: les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des carosses trainés par des chevaux de Naples. Léonor & Inès étoient, avec leur Gouvernante, dans un de ces carosses: les Cavaliers étoient à cheval; & entretiennent les Dames aux portieres des carosses. De Lerne, voyant d'un côté un Cavalier qui parloit à Léonor, alla de l'autre pour parler à Inès; mais Léonor, plus appliquée aux discours de sa compagne, qu'à ce que lui disoit le Cavalier, faisoit un embarras dans la conversation qui les empêcha tous de songer qu'ils étoient proche de la rivière qui mène à Aranjuez, & que les chevaux, malgré l'adresse du cocher, y étoient déjà entrés par un autre endroit que celui qui étoit guéable. Inès en fut si troublée, qu'elle se mit dans le péril qu'elle vouloit éviter, & faisant un cri, elle s'élança hors du carosse, & tomba dans la rivière; mais de Lerne, prompt à la secourir, se jeta après elle, & l'en retira.

Le cocher cependant sçut manier les rênes des chevaux avec tant d'habileté qu'il les détourna de la rivière; mais quand ils en furent sortis, ils coururent d'une telle fureur qu'il n'en fut plus le maître, & que Léonor, qui étoit dans le carosse, se trouva dans un péril aussi grand que sa compagne, sans que personne l'en tirât; parce que le Cavalier qui lui parloit, ne put devancer les chevaux pour les arrêter.

Inès s'étoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit eue, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens étant arrivés, on la porta dans une

maison qui n'étoit pas loin de-là , & on la fit revenir à force de soins. Si-tôt qu'elle fut en état de distinguer les objets, qu'elle vit de Lerme à ses pieds, & qu'elle songea que c'étoit apparemment lui qui l'avoit tirée du péril , la joie d'être obligée à un homme qu'elle avoit tant de penchant à aimer, fut son premier mouvement ; mais cette même pensée lui donnoit de la crainte. De Lerme, qui remarqua son embarras , fut quelque tems sans oser lui parler. Enfin , rompant le silence : je suis bien malheureux , Madame, lui dit-il ; je ne demandois point d'autre récompense que votre consentement au bonheur que j'ai eu de sauver vos jours ; mais vous me le refusez. Je vous dois la vie avec plaisir , lui dit-elle, mais je suis embarrassée de me trouver seule ici. Eh , Madame , lui dit-il , vous êtes avec un homme qui vous adore , & qui n'a jamais pu vous le dire. Je m'attire votre colere peut-être , en vous parlant , je tremble , & je me trouve dans un péril plus grand que celui que vous venez d'éviter : ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis. Je ne puis vous répondre , lui dit-elle , tant que je serai dans ce lieu. Eh , Madame , s'écria-t-il , quand pourrai-je vous parler ailleurs ? Mille obstacles s'y opposent , & je ne vous vois pas disposée à souffrir que je m'explique avec les personnes qui ne sçauroient manquer d'approuver ma passion pour vous. Et de qui mon bonheur dépendroit-il , si je ne le faisois dépendre de vous seule ? Je ne vous défends rien , lui dit-elle , que de demeurer avec moi davantage.

De Lerme la quitta avec une douleur mêlée de joie , il lui sembloit qu'elle approuvoit ses dessein pour le mariage , mais que c'étoit sans passion de sa part ; & cette pudeur extrême qu'elle lui marquoit , lui paroissoit trop incompatible avec de l'amour.

De Lerme la quitta , pour chercher dequoi la ramener à Madrid , où elle vouloit retourner , parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Fête ; mais Dom Louis , ayant appris qu'elle étoit tombée , venoit la chercher lui-même , & l'y fit conduire.

De son côté il avoit secouru Léonor , en se mettant sur le passage des chevaux , qu'il avoit arrêtés. La reconnoissance de Léonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru ; son trouble avoit augmenté sa beauté , & il n'y avoit pas été insensible. Il retourna à Aranjuez , où il s'attacha le reste du jour à lui parler ; & Léonor , concevant l'espérance de se venger d'Inès & de de Lerme , si elle rendoit Dom Louis amoureux , employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit , pour se rendre maîtresse du sien.

Dom Louis avoit pour l'amour un panchant que cinquante ans n'avoient pu affoiblir , & il avoit assez de fortune pour pouvoir attendre un heureux succès dans ses desseins.

Le Marquis obtint aisément de lui la permission de prétendre à sa fille ; mais aussi-tôt que Léonor apprit cette nouvelle , elle tourna l'esprit de Dom Louis avec tant d'art , qu'il délibéra long-tems sur ce mariage après l'avoir approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans ; cependant ils se parloient chez la Reine , ils avoient du-moins le soulagement de s'assembler ensemble.

Inès , à la faveur du mariage , s'étoit accoutumée à entendre parler d'amour ; elle avoit même appris à répondre en la même langue. Léonor interrompoit moins ses discours , parce que Dom Louis l'occupoit , & que , voulant s'emparer de son esprit pour leur nuire , elle avoit de longues conversations avec lui.

On ne respiroit que la joie , & on ne cher-

choit que les plaisirs à la Cour. Les filles de la Reine inventèrent un jeu qui en amena de nouveaux ; on prenoit tout bas des avis pour quelqu'un de la compagnie ; chacun donnoit le sien ; & si un Cavalier se rencontroit dans la même pensée avec une Dame , il étoit obligé de lui donner une fête. On demanda des avis pour Inès ; & Léonor, curieuse de ce qui en arriveroit, songea à se rencontrer, s'il se pouvoit, avec le Marquis de Lerne : elle conseilla à Inès, d'aimer celui qui l'aimeroit le mieux, c'étoit l'avis du Marquis ; & selon les regles du jeu , il donna une fête à Léonor. La fête fut magnifique & galante, une partie de la Cour y étoit ; mais il ne put se contraindre au point de n'en pas faire presque tous les honneurs à Inès, quoique Léonor eût lieu de les attendre : aussi ne fut-elle pas maîtresse de son dépit. En vérité , dit-elle à de Lerne , si on m'avoit demandé des avis pour vous , je vous eusse conseillé de donner une fête à Inès plutôt qu'à moi. On doit tout pardonner à un Amant , lui dit-il : vous n'ignorez pas que j'aime Inès ; elle est ici.

Il pouvoit parler de son amour , puisque Dom Louis lui avoit permis de prétendre à sa fille, mais il en parloit à une Amante. Jamais la préférence qu'il donna à Inès ne lui avoit été si sensible ; & quoiqu'elle n'en eût point douté, il n'en étoit pas venu jusqu'à la lui déclarer ; elle trouva même de l'incivilité à dire à une jeune personne , qu'il avoit de l'amour pour une autre. Dans la suite il parut ne pas faire d'attention au reproche qu'elle lui avoit fait de s'acquiter mal de la fête à son égard. Il ne parla qu'à Inès, & Léonor ne garda plus de mesures ; l'amour ni la haine ne demeurent guères à moitié chemin. Léonor n'avoit point accepté les propositions de mariage que lui faisoit Dom Louis. Un reste de

tendresse qu'elle sentoît encore pour de Lerne, laissoit dans son cœur, malgré elle, l'espérance de l'épouser, s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Inès; mais enfin le dépit s'emparant de son esprit, ne lui laissa plus l'envie de se venger.

Dès le lendemain elle dit à Dom Louis, qu'elle l'épouserait, à condition qu'il déclarât ouvertement aux de Lernes, que leur alliance ne lui étoit plus agréable, & qu'il engageât Inès au Baron de Silva, son frere.

Ce Baron, dont l'esprit ni le cœur n'avoient aucune délicatesse, ne put cependant être insensible à la beauté d'Inès. La pensée d'épouser une personne si charmante, fit naître dans son ame une sorte d'amour qui n'avoit que des desirs.

Dom Louis étoit trop amoureux, pour n'accepter pas la proposition quelle qu'elle pût être; de sorte qu'il défendit à sa fille de parler jamais au Marquis de Lerne, & qu'il lui commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il lui destinoit pour époux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inès sentit à ce revers. L'ordre étoit si terrible, qu'elle eut la force d'y désobéir en partie, & bien qu'elle crût être résolue à ne plus voir le Marquis de Lerne, elle sentit bien qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à épouser le Baron de Silva. Ce n'est pas que le premier de ces maux ne lui parût très-grand; mais toujours elle espiroit trouver quelque consolation dans le mérite de sa constance.

Après avoir passé la nuit dans les larmes, Inès fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine; & en traversant une galerie qui y conduisoit, elle trouva le Marquis de Lerne, à qui Dom Louis avoit fait scavoir ses intentions.

Il étoit venu là dans l'espérance de la rencontrer,

trer, & pour apprendre sa dernière résolution. La tristesse se voyoit également peinte sur leurs visages: ils se regardoient d'une manière qui exprimoit leur malheur, & les sentimens qu'ils en avoient. Il faut nous dire adieu pour jamais, lui dit Inès en jettant des larmes, & nous avons encore de plus grands maux à craindre. On veut que j'épouse le Baron de Silva. Le Baron de Silva! s'écria douloureusement le Marquis. Je n'ai rien à vous dire, ajoûta-t-il avec beaucoup de respect, sinon que je vous aimerai toujours. C'est me prescrire ce que j'ai à faire, lui dit Inès; & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Là-dessus elle le quitta, ne pouvant demeurer davantage en ce lieu, sans danger d'y être surprise.

Inès se jeta aux pieds de la Reine, & la supplia de vouloir bien se servir de son autorité, pour l'empêcher d'épouser le Baron de Silva: mais Léonor l'avoit prévenue en faveur de son frere; & ce ne fut qu'en versant un torrent de larmes, qu'Inès obtint de la Reine, qu'en faveur de son premier engagement, elle obligeât Dom Louis à lui accorder un délai de quelques mois.

De Lermé & Inès, ne pouvant plus se parler, trouverent les moyens de s'écrire par une fille, nommée Mathilde, qui étoit absolument à Inès; mais ce plaisir innocent produisit une malheureuse aventure.

Le Prince Dom Jean d'Autriche, qu'on avoit tenu pour le fils de Quiciada, fut reconnu par Philippe II. pour fils de Charles Quint. Cette reconnoissance se fit à Valladolid. Le Roi, étant à la chasse, le fit venir, & l'embrassa comme son frere, en présence de toute la Cour. Ils y passerent quelques jours, & ils revinrent à Madrid. La Reine y étoit demeurée à cause de sa grossesse, & elle se promenoit dans le jardin du Palais, quand

quand on lui vint dire que le Roi arrivoit avec le Prince Dom Jean. Elle alla jusqu'à la porte les recevoir, & tout le monde l'ayant suivie, chacun s'empressoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confusion, celle qui faisoit tenir à de Lerme les Billets d'Inès, crut pouvoir lui en rendre un sans qu'on le remarquât; de sorte que s'avancant vers lui & lui ayant parlé, elle le lui donna : il le prit, & le mit dans sa poche avec précipitation, en attendant qu'il pût sortir pour le lire; mais le Baron de Silva, qui n'étoit pas loin de-là, & qui examinoit toutes ses actions avec l'application d'un rival, approcha, & la presse redoublant, il tira adroitement le Billet de la poche de de Lerme. Ce Marquis sortit quand il put se débarrasser de la presse, & passa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inès : mais quelle fut sa douleur lorsqu'il ne la trouva plus ! Le Baron de Silva, qui s'en étoit saisi, la lisoit dans une autre allée, & y trouva ces paroles.

Je trouve toujours dans vos Lettres une reconnaissance qui me blesse, & qui ne me promet qu'une foible idée de votre passion. Il est vrai que pour vous j'ai résisté aux volontés de mon pere, & vous m'en paraissez toujours surpris. Qu'il me seroit cruel d'en avoir tant fait, si vous ne vous y étiez pas attendu ! Quand vous m'êtes si obligé de ma conduite, vous ne me l'êtes point assez de mes sentimens ; il s'en faut même beaucoup que vous ne les connoissiez : vous ne sentez point combien j'ai dû m'opposer à ce qui peut m'empêcher d'être à vous. Je suis encore offensée de vos craintes sur l'avenir. Pourquoi voulez-vous que le Baron de Silva décide d'une chose dont j'ai déjà décidé en votre faveur ? Ne sçauriez-vous vous assurer sur mon cœur & sur mon courage ? Laissez-moi le soin
d'être

d'éviter ce mariage , sans qu'il vous en coûte rien ; vous aurez plus de plaisir à vous en fier à moi , & je vous en aurai plus d'obligation.

Le Marquis de Lerne , qui étoit dans une furieuse inquiétude de ne pas trouver cette Lettre , retourna sur ses pas , & rencontra le Baron de Silva , comme il lisoit avec beaucoup d'application & de colere. De Lerne , s'approchant doucement , le surprit ; il étoit assez près de lui pour reconnoître l'écriture d'Inès , & il lui demanda , qui lui avoit mis cette lettre entre les mains. Le Baron , qui lisoit l'endroit où l'on parloit de lui , répondit à de Lerne , qu'il acceptoit ce défi dont Inès avoit peur. De Lerne , à qui il étoit de la dernière importance de reprendre la Lettre d'Inès , la lui arracha des mains , & lui dit , qu'après cela il étoit prêt de lui en faire raison en lieu propre pour se battre. Mais Silva , outré de colere , tira l'épée ; & malgré le respect du lieu , lui en donna un grand coup avant qu'il pût le parer. Cependant de Lerne eut encore la force de tirer son épée , & d'en percer le bras droit du Baron , qui laissa tomber la sienne de la douleur qu'il sentit. De Lerne se mit en devoir de la ramasser ; mais , étant affoibli par le sang qu'il perdoit , il tomba de maniere qu'il étoit caché sous lui. Il tint néanmoins son épée entre ses mains ; & Silva la lui voulant arracher , reçut un coup au visage , qui le fit entrer dans une fureur extrême.

Ce combat ne pouvoit avoir que des suites funestes , si beaucoup de gens ne fussent accourus , & n'eussent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat , & il n'auroit pas été excusable envers le Roi de s'être battu dans son Palais , & presque sous ses yeux ; de sorte que Dom Louis , étant un de ceux qui étoient venus au bruit , le fit sauver par une petite porte qu'il trou-

trouva ouverte. Comme tout le monde avoit suivi le Prince Dom Jean, & que la maison de Dom Louis n'étoit pas éloignée, il fut aisé au Baron de Silva d'y aller, sans être vu que de fort peu de gens. On mit le premier appareil sur ses plaies, qui n'étoient pas dangereuses, & le soir on le transporta à un lieu moins connu. Cependant le Marquis de Lerne, ayant perdu beaucoup de sang, demeura étendu sur la place, & le bruit courut qu'il étoit mort. Inès, dont les chagrins n'avoient point cessé depuis long-tems, ne put soutenir cette dernière attaque, & s'évanouit entre les bras d'une fille de la Reine. Léonor même ne fut pas insensible à cette nouvelle, & se trouva heureuse d'apprendre que son frere étoit blessé, pour pouvoir cacher son désordre.

On transporta le Marquis de Lerne, & on s'aperçut qu'il n'étoit pas sans vie. Le Roi témoigna une grande colere de ce qu'il avoit tiré l'épée si près de lui. Il ordonna au Duc de Lerne son pere, de lui répondre de sa personne jusqu'à ce qu'il fût guéri. Les Médecins ne trouverent pas sa plaie dangereuse, & ses amis tâcherent d'adoucir l'esprit du Roi, en lui représentant que son crime n'étoit que d'avoir défendu sa vie.

Le Prince Dom Jean, qui l'avoit connu à Tolède, s'employa pour lui avec beaucoup d'ardeur; mais il ne put empêcher que le Roi ne releguât ce Marquis à Alcalá. Le Baron de Silva, sachant bien qu'il étoit le plus coupable, partit secrètement de Madrid, où il épousa une fille dont il devint amoureux, qui étoit d'une naissance fort disproportionnée à la sienne. Comme ce qu'il avoit senti pour Inès étoit moins une passion qu'un dessein de l'épouser, ce dessein, quoique formé, n'avoit pu se soutenir contre l'absence.

Léo-

Léonor fut au désespoir de ce mariage; elle n'avoit plus de moyen sûr de se venger de de Lerme, & elle différa d'épouser Dom Louis. De Lerme fut délivré d'un rival : mais le déplaisir d'être éloigné d'Inès, ne lui laissoit point goûter ce repos : tout homme lui paroissoit un rival, & le pouvoit être. Il pensoit bien quelquefois qu'Inès partageoit le chagrin de son absence, mais ce n'étoit pas la voir.

Le Prince Dom Jean vint jusqu'à Alcala pour l'y visiter; & l'amitié de ce Prince l'auroit consolé, si un Amant pouvoit l'être, éloigné de sa Maîtresse. La liaison de Dom Jean & du Marquis de Lerme avoit commencé dès leur enfance; ils avoient appris leurs exercices ensemble à Tolède, l'Ecole de tous les jeunes Seigneurs de la Cour.

Dom Jean, qui en ce tems-là ne se croyoit encore que le fils de Quiciada, se tenoit honoré que de Lerme l'eût distingué des autres, pour en faire son ami; & depuis qu'il fut reconnu pour le fils de Charles Quint, il n'en voulut être regardé que sur le même pied. Après que de Lerme eut été cinq ou six mois à Alcala, on sçut qu'il se traîmoit des rebellions nouvelles du côté de la Flandre. Le Prince Dom Carlos avoit un extrême desir d'y aller à la tête des troupes qu'on y devoit envoyer; mais le Roi, qui ne vouloit pas le rendre maître de tant de forces, de peur qu'il n'abusât de son pouvoir, donna le commandement de ses troupes au Duc d'Albe. Le Marquis de Lerme avoit déjà signalé sa valeur en plusieurs rencontres; ses amis, & sur-tout le Prince Dom Jean, prirent cette occasion pour demander sa grace, & ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.

Inès revit son Amant pour quelques jours, mais les défenses de lui parler furent redoublées; & après avoir été si long-tems sans le voir, c'étoit

toit pour elle nne espece de gêne , à la vérité moins cruelle que l'absence , mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier ; elle le souhaita , & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fut point assez , la fortune leur manqua. De Lerme partit avec le Duc d'Albe , & il fut heureux dans tous les emplois que ce Général lui donna. Les rebellions de Flandre se calmerent pour quelque tems , par la sévérité du Duc d'Albe , qui fit arrêter les Comtes de Horn & d' Egmond , chefs de la révolte.

Le Duc d'Albe , ayant établi une espece de tranquillité , renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes , & demeura encore en Flandre , pour maintenir ce qu'il avoit fait.

De Lerme revint à Madrid , & y trouva de tristes changemens. La Princesse d'Eboli , ne pouvant plus souffrir l'indifférence de Dom Carlos , commença à le haïr cruellement , & prit soin d'inspirer ce sentiment à son mari : il avoit déjà beaucoup de panchant à nuire au Prince , parce qu'ayant été son Gouverneur , il l'avoit toujours traité si durement , qu'il l'auroit craint pour Maître. Ils concerterent de le perdre : ils firent comprendre au Roi , que ce Prince avoit des liaisons criminelles avec la Reine ; & l'on sçait que Philippe II. qui étoit d'un naturel violent & impitoyable , condamna à la mort ce fils unique , qui choisit pour supplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de tems après , la Reine , à ce qu'on pensa , ne fut pas exempte de ses fureurs : il la fit empoisonner , quoiqu'elle fût grosse. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort. Il trouva Philippe II. dans un état assez tranquille pour lui donner audience , & pour raisonner avec lui sur tout ce qui s'étoit passé en Flandre : il fut même si malheureux dans cette conférence , qu'il plut à son

Maî-

Maître ; lequel étant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort d'Elisabeth, l'honora de ce emploi : il le chargea aussi de faire un Traité secret avec Charles IX. & Catherine de Médicis contre les Huguenots, qui avoient pour Chefs des personnes considérables.

De Lerne reçut cette marque d'estime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher sous les dehors de la reconnoissance. Il falloit encore s'éloigner d'Inès : il mettoit au même rang sa disgrâce passée, & les honneurs dont elle étoit suivie & ils lui paroissoient un long enchaînement de malheurs. Le désordre où étoient toutes choses par la mort de la Reine, lui fit trouver le moyen de voir Inès ; & la veille de son départ il se glissa le soir dans un cabinet où elle étoit seule. D'abord Inès fut surprise de voir de Lerne dans ce lieu, & les suites fâcheuses pour sa réputation que pouvoit avoir cette entrevue se présentèrent à son esprit ; mais ces réflexions cédèrent au plaisir de le voir & de lui parler.

Ils se rendirent un compte exact de tous les sentimens qu'ils avoient eus dans leurs disgrâces, & ils virent bien, à la manière dont ils s'aimoient qu'ils s'aimeroient toujours ; mais ils ne laisserent pas de s'en demander mutuellement des assurances. Vous ne doutez point de la sincérité de mon cœur, je ne doute point de la sincérité de vôtre, dit le Marquis à Inès. Mais enfin, dites-moi que jamais je ne le perdrai. Vous ferez plus d'une conquête. Il va renaître des Barons de Silva. Pourrez-vous toujours résister aux volontés d'un père ? Répondez-moi des événemens. songez que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime, je ne vous verrai point, & un pressentiment cruel me fait appréhender encore mon retour autant que je le souhaite. Hé ! quand on est aimé comme vous l'êtes, qu'a-t-on

on à craindre ? lui répondit Inès. C'est mon bonheur qui fait mon inquiétude, lui dit-il. Je sçais tout ce que vous valez : je me suis attaché à vous sans réserve ; & s'il falloit m'en séparer, que me resteroit-il, quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos sentimens ? Vous aurez encore long-tems ces alarmes, lui dit-elle, si vous les avez tant que vous serez aimé : mais, connoissèz-moi ; fiez-vous à mon cœur, à mes sentimens, & plus que tout à vous-même. Hé ! qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t-il quelqu'un dans le Monde qui ne le doive rassurer ? S'il ne faut que répondre des événemens, croyez que votre absence m'a trop bien fait connoître le supplice de vivre sans vous ; & que si je n'avois l'espérance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie : & ne voyez-vous pas que je ne puis jamais changer ? Le présent vous est un gage de l'avenir.

Ils s'entretenirent encore long-tems ; & ils eurent le loisir de s'expliquer toutes leurs pensées. Cependant, quand ils se furent quittés, ils retrouvèrent beaucoup de choses qu'ils avoient oublié de se dire. De Lerme sortit sans être vu de personne, & le lendemain il partit pour aller en France.

On fit de magnifiques obsèques à la Reine, & toutes les filles d'honneur furent congédiées, Inès revint à la maison de Dom Louis. Il la traita en fille désobéissante : il lui donna sa chambre pour prison, & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier ses douleurs : mais c'étoit fortifier sa passion, que de lui ôter tout secours : elle y pensoit sans cesse, & jamais elle n'avoit tant aimé de Lerme, que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

Elle fut quelques mois dans cet état ; mais enfin

fin Léonor, n'ayant pu venir encore à bout de venger du Marquis de Lerme ; en conservoit toujours le desir : quoiqu'elle trouvât des avantages du côté de la fortune à épouser Dom Louis elle avoit toujours différé ce mariage, de peur de voir rallentir l'amour d'un époux, & d'être moins en état de lui faire entreprendre tout ce qu'elle paroïssoit souhaiter. Elle n'avoit osé presser de marier sa fille, tant que la Reine avoit pu la protéger ; mais la Reine n'étant plus, elle lui fit comprendre, qu'enfin elle se résoudroit à l'épouser, pourvu qu'il songeât à un établissement pour Inès, avant que de se marier lui-même ; parce qu'il ne lui étoit pas possible de se résoudre à avoir toujours devant les yeux une personne qu'elle accusoit de tous les malheurs de son frère Dom Louis, toujours amoureux, ne manqua point d'approuver ces raisons, & songea à lui ôter bientôt tout sujet de retardement. Il jeta les yeux sur le Comte de Médina de las Torrès, arrivé depuis peu à la Cour, & qui étoit déjà d'un âge avancé. Il connoissoit de Lerme depuis la dernière guerre ; mais ayant presque toujours été hors de Madrid, il ignoroit sa passion pour Inès.

Dom Louis le mena dans la chambre de sa fille & lui dit qu'il le lui destinoit pour mari. Le Comte de Torrès la vit sans la regarder, & la moitié de ses charmes de son visage furent perdus pour lui, parce qu'il n'étoit pas qu'il craignît de trop s'attacher à sa beauté ; au contraire, on peut dire que le peu de connoissance qu'il avoit de ce péril l'en garantissoit.

Inès sortit du triste repos dont elle s'étoit faite une habitude. La retraite lui faisoit goûter une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée, & elle esperoit du moins n'avoir plus qu'à regretter l'absence du Marquis de Lerme ; mais la dureté de Dom Louis alloit encore jusqu'à

ne lui laisser pas goûter ce douloureux plaisir dans toute sa pureté ; & elle avoit à y mêler la crainte de ne pouvoir pas lui paroître aussi fidele qu'elle le lui avoit promis. Elle demanda du tems pour se résoudre à ce mariage ; & comme on ne lui donna que huit jours , elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sureté. Un Couvent lui parut le seul azile contre son pere. C'étoit , il est vrai , renoncer au Marquis pour jamais ; mais c'étois n'être à personne : & elle lui écrivit cette Lettre.

L'autorité de mon Pere l'emporte sur mes promesses , mais non pas sur ma passion : il veut me forcer à un mariage. Pour éviter une si cruelle destinée , je prens la résolution de me retirer dans un lieu où je n'aurai point d'autre bien que de penser à vous en liberté ; & je le préfère à tous les autres biens du monde.

Inès, voyant que ses larmes & ses prieres étoient inutiles , feignit d'accepter le parti qu'on lui proposoit , afin d'avoir plus de liberté de suivre son dessein ; & la veille du jour destiné pour son mariage avec le Comte de las Torrès , elle sortit avec l'une des filles qu'il lui avoit déjà données pour la servir , & qu'elle avoit gagnée par sa douceur ; & elles allerent à une maison de Religieuses , dont la sœur de Dom Louis étoit Abbessé.

La tante d'Inès lui avoit toujours témoigné une amitié particuliere ; & la voyant venir à elle toute en pleurs lui demander sa protection , elle ne la lui refusa pas.

Elvire (c'étoit le nom de cette fille qui avoit suivi Inès) alla dire au Comte , que sa Maîtresse étoit résolue de ne point revenir , & de se faire Religieuse. Las Torrès demeura surpris , & alla à l'heure même chercher Dom Louis , pour lui en apprendre la nouvelle. Ce pere , qui voulut être obéi,

obéi, en fut outré de coelre. Léonor en fut désespérée: cette marque de constance qu'Inès alloit donner au Marquis de Lerme en renonçant à lui, devoit l'engager à l'aimer toujours. Inès avoit même un an à délibérer, avant que d'être Religieuse. C'étoit trop de retardement pour la vengeance de Léonor, & même pour l'amour de Dom Louis, à qui elle avoit protesté qu'elle ne l'épouseroit jamais, qu'Inès ne fût mariée.

Il se présenta bien-tôt une occasion d'intimider Inès. Le Marquis de Lerme ne put demeurer ferme dans son devoir; en apprenant qu'elle alloit être perdue pour lui. Sa raison l'abandonna, il partit de France, mit toutes les affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioit; & sans considérer qu'il faisoit un crime d'Etat, il ne conta que son amour.

La diligence qu'il fit dans son voyage, fut ce qui l'empêcha d'arriver assez tôt. La fatigue & le chagrin le firent tomber malade, & la nouvelle de son départ le devança de quelques jours. Philippe II. étoit trop sévère pour pardonner une faute de cette nature; & joignant la colere à la dureté naturelle, il le fit arrêter proche de Madrid, & lui fit faire son procès par le Conseil d'Etat. Dom Louis de Cordoue en étoit Chef, las Torrès tenoit le second rang, & leur autorité avec leur crédit les rendoient maîtres de sa destinée. Sa mort, ou une prison perpétuelle étoient les peines qu'on lui pouvoit imposer. La mort étoit proportionnée à la sévérité du Maître, & devoit effrayer ceux qui auroient été capables de manquer à leur devoir. La prison perpétuelle étoit proportionnée au crime. Ainsi, ces deux partis étoient en quelque façon au choix des Juges. Dom Louis fit sçavoir à sa fille, qu'elle avoit un moyen de sauver la vie de Dom Lerme, dont elle n'étoit l'ennemi que parce qu'elle l'aimoit; c

si elle se résolvoit à épouser le Comte de las Torrès, ils se joindroient pour adoucir l'Arrêt qui se devoit rendre contre de Lerme.

Inès n'étoit point à l'épreuve de telles menaces, sa résistance fut à bout; & quoiqu'elle pensât que sa constance, toute mortelle qu'elle auroit été pour de Lerme, lui seroit plus agréable que la vie qu'elle vouloit lui conserver, c'étoit pourtant son plus pressant devoir que de le sauver.

Elle dit à son pere que, puisqu'il avoit contribué lui-même à faire naître son inclination pour de Lerme, elle lui avouoit que la seule vûe de le tirer de péril pouvoit la déterminer; & qu'ainsi, pour épouser las Torrès, elle attendroit que la vie de de Lerme fût en sureté.

Léonor ne haïssoit pas assez de Lerme, pour vouloir sa mort. Sa longue prison, qui étoit la seule grace qu'on lui pût faire, la mettoit hors d'état de songer à un mariage avec lui; de sorte qu'elle donna parole à Dom Louis de l'épouser le même jour qu'Inès épouseroit las Torrès.

Le Conseil se tint, quelques Juges opinerent à la mort; mais par le moyen de Dom Louis & de las Torrès, la pluralité des voix n'alla qu'à la prison perpétuelle.

Dom Louis épousa Léonor, & Inès épousa le Comte de las Torrès, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles desirs, ils augmentèrent par son bonheur.

Lorsqu'Inès eut épousé le Comte de las Torrès, & qu'elle se vit hors d'état de pouvoir jamais être à de Lerme, ni même de penser à lui sans scrupule, elle fut surprise de s'être jetée elle-même dans cet abîme. La différence de ses malheurs présens, & de ses malheurs passés, lui parut très-grande; tout importunoit son esprit,

& lui sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens : elle se trouvoit même contrainte en quelque sorte par Elvire , qui étoit toute à elle , & que le Comte de las Torrès lui avoit rendue. Sa douleur avoit honte de paroître aux yeux d'autrui avec tant de violence & tant de transport. La crainte qu'elle avoit de s'expliquer , lui faisoit sentir vivement , combien les mouvemens de son cœur lui devoient être suspects : si elle n'avoit été qu'avec elle-même , elle n'auroit jamais pensé qu'un amour si malheureux eût été un crime. Cependant , vaincue par les prières d'Elvire , à qui elle n'avoit jamais découvert ses sentimens , & qui ne pouvoit soutenir la vûe de ses larmes ; enfin , pressée par son inclination de parler de de Lerne , elle la lui avoua , en s'excusant d'une manière qui faisoit appercevoir qu'elle n'étoit pas tout-à-fait excusable.

Le Marquis de Lerne avoit été amené à Madrid. Il y étoit prisonnier ; on le gardoit avec la dernière rigueur ; on ne le laissoit parler à personne , ni recevoir aucune Lettre : de sorte qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inès. C'étoit un cruel redoublement à ses maux , que l'incertitude de ce qui regardoit sa Maîtresse. La Comtesse de las Torrès , de son côté , étoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle : ses yeux étoient toujours baignés de pleurs. Elvire , avec qui elle s'étoit accoutumée à s'entretenir de sa passion , cherchoit tout ce qui la pouvoit consoler , & bien-tôt il se présenta des occasions de la servir. Le frere d'Elvire fut nommé pour garder de Lerne en l'absence du Lieutenant du Château où il étoit enfermé. Cependant elle ne commença point par dire cette nouvelle à la Comtesse , mais elle lui représenta que de Lerne étoit digne qu'on lui donnât quelque soulagement par des Lettres ; l'assurant que rien n'étoit impossi-

ble, pourvu que la volonté ne manquât pas. Ces discours étonnerent d'abord la vertu de la Comtesse; elle les rejeta même comme chimériques; ensuite elle s'accoutuma à les souffrir comme tels. Les malheurs où de Lerme étoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient qu'elle les adoucît, & par pitié, & par justice, quand même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu à peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de la difficulté de réussir. Alors Elvire lui apprit que son frere étoit en pouvoir de lui rendre service. Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inès, que la facilité de manquer à son devoir; mais si le projet lui avoit plu étant impossible, il lui plut enfin étant aisé. Elle voulut écrire à de Lerme, mais par où commencer? Comment lui dire, au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'avoit pu éviter d'être à un autre? Les lettres suffisoient-elles pour l'excuser dans une telle conjoncture? Que dira-t-il, ma chere Elvire, s'écrioit-elle, de ce que je n'aurai pu lui garder mes promesses? Il me croira foible & légère, malgré ce que je lui écrirai; & puis-je trouver des termes raisonnables pour accorder mon mariage avec mes sentimens?

Elvire voyant par cet embarras, qu'elle avoit plus d'envie de voir de Lerme que de lui écrire, ne chercha qu'à la favoriser.

La Comtesse, après être convenue avec elle-même, qu'une lettre mettroit de Lerme dans un plus cruel état que celui dont elle le vouloit tirer, résolut de le voir, s'il se pouvoit, dans la prison: il méritoit cette faveur, autant par ses malheurs, que par les sentimens qu'elle avoit pour lui: il avoit des lettres d'elle, qu'elle se dit qu'il étoit de son devoir de redemander. Enfin elle eut trouver des raisons de vertu, dans ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre,

Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour lui à laisser voir de Lerme à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des présens considérables. Elvire apprit le succès de sa négociation à la Comtesse, qui, se voyant en pouvoir d'apprendre à de Lerme qu'elle étoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur.

Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle, je vais lui ôter toute espérance; & cependant je ne puis souffrir la moindre diminution à sa tendresse; c'est bien assez que mon devoir me fasse combattre la mienne.

Elle envoya Elvire avec une lettre, qui le préparoit à la voir, & qui ne lui apprenoit point son mariage; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de de Lerme.

Le Prince Dom Jean, qui n'étoit appliqué qu'aux moyens de le servir, avoit laissé passer les premiers transports de Philippe II; & pour agir plus sûrement, il avoit été quelque tems sans agir: il avoit même feint d'oublier son ami, & d'entrer dans la colere du Roi, afin d'avoir plus de facilité à la lui faire perdre; & la conjoncture en arriva. Dom Jean fit naître au Roi l'envie d'entretenir lui-même ce prisonnier sur ce qu'il avoit commencé de négocier en France: insensiblement il vint à l'excuser sur la violence des passions, qui méritoit de faire pardonner les fautes dans un homme qui en fait pour la première fois. On n'avoit pas ignoré la passion de de Lerme pour Inès, & il n'étoit pas douteux que l'amour n'eût fait tout son crime. Le Roi avoit toujours aimé ce jeune-homme: ainsi on lui porta sa grace, & on le délivra dans le tems qu'il l'espéroit le moins.

Elvire en ce moment venoit de la part de la Comtesse. Le premier soin de de Lerme avoit été de lui

demander si Inès n'étoit point mariée ; en quel lieu elle étoit ; enfin si elle l'aimoit encore. Elvire , qui sçavoit que sa Maîtresse se réservoir de lui apprendre elle-même une nouvelle si cruelle qu'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une personne chère , lui dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour : & enfin , comme il la pressoit sur le mariage d'Inès , & que c'étoit avouer que de ne pas répondre , elle lui dit qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole l'ayant rassuré , il ne songea plus qu'à la voir.

Comme la Comtesse de las Torrès étoit résolue de lui parler dans le jour , Elvire demanda à de Lerme , s'il pouvoit la suivre dans le lieu qu'elle lui marquoit , & qui n'étoit pas loin de-là ? De Lerme l'ayant assurée que son unique soin étoit de voir Inès , il envoya supplier le Prince Dom Jean , qui lui avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Philippe II. l'après-dîner , de vouloir bien lui donner aussi ce matin pour être plus en état de se présenter devant lui ; il se laissa conduire par Elvire dans un appartement dont elle dispofoit , parce que les Maîtres étoient absens.

Un de ses domestiques , pour qui jamais il n'avoit eu rien de secret , du consentement même d'Inès , eut ordre de remarquer le lieu , & de l'y venir trouver à l'heure qui lui seroit prescrite par Dom Jean.

Lorsqu'Elvire se fut assurée du Marquis de Lerme , & qu'elle eut dit à la Comtesse de las Torrès qu'il l'attendoit , & qu'elle étoit maîtresse de l'aller trouver , tous ses combats redoublèrent ; & , sur le point de partir , elle vit qu'elle n'étoit pas encore résolue. Cette démarche lui parut terrible ; & un pressentiment de disgrâce , joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu , la retarderent si long-tems , que le Comte de las Torrès revint chez lui avant qu'elle fût sortie : il lui

dit qu'il alloit ce jour-là donner quelques ordres de la part du Roi à celui qui avoit la conduite des bâtimens de l'Eſcurial.

Cette maison est à ſept lieues de Madrid : ainſi il l'aſſura qu'il ne reviendrait que le lendemain, & il la laſſa maîtrefſe de donner au Marquis de Lerme plus de tems qu'elle n'avoit cru pouvoir lui en donner. Les ſcrupules revinrent en foule dans l'eſprit de la Comteſſe : mais elle ſe ſentit entraînée avant que de les avoir vaincus ; & avant que d'être bien déterminée à partir, elle partit cachée ſous les habits d'Elvire, & elle s'achemina ſeule & tremblante vers le lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire demeura dans la chambre de ſa Maîtrefſe, afin de dire au Comte, ſ'il revenoit par quelque raiſon imprévûe, que la Comteſſe étoit endormie dans ſon cabinet. Heureuſement la Comteſſe n'avoit été connue de perſonne, & elle arrivoit en la maiſon marquée.

Mais elle avoit été retenue ſi long-tems, qu'il étoit l'heure où de Lerme devoit aller au Palais, & qu'elle trouva celui qui venoit l'avertir que le Prince Dom Jean l'attendoit pour le préſenter au Roi. La Comteſſe, voyant le tort qu'elle avoit eu par ſes retardemens, voulut le réparer en obligeant de Lerme à partir promptement. Elle pouvoit diſpoſer du reſte de la journée. Comment dire à de Lerme en un mot, qu'elle étoit mariée à las Torrés ? Comment ſe priver elle-même du plaifir de ſ'en plaindre, & de l'en conſoler, puisſqu'elle lui devoit parler pour la dernière fois ? Elle lui dit de partir ; & voyant qu'il étoit effrayé de la propoſition, qu'il perſiſtoit à demeurer, & qu'il l'aſſuroit qu'auprès de lui rien ne pouvoit ſe meſurer avec le plaifir de la voir, & que même il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part de Dom Jean, elle lui dit, que ſ'il partoît à l'inſtant, elle l'attendroit dans ce lieu. Il réſiſta en-

encore, & il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner. Enfin, charmée de cette tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvénient, & que Dom Jean ne se lassât de l'attendre; & elle lui protesta, que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle sortiroit de cette maison pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au-moins quelque mot qui le consolât: elle lui dit, quoiqu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand pas pour être dispensée de l'assurer de ses sentimens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inès n'étoit point mariée: il étoit en repos là-dessus, & il alla chez le Roi avec quelque sorte de satisfaction; mais ils trouverent d'abord un obstacle, qui pensa rompre toutes leurs mesures. La Comtesse de las Torrès, qui vouloit demeurer une partie du jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un secret qui lui étoit inconnu, & qui n'étoit sçu que du maître de la maison. La chose est assez ordinaire parmi les Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes: elle balança si elle devoit demeurer; mais ses malheurs ne devoient pas être bornés-là, & elle courut au devant de son destin: elle n'avoit pas le loisir de faire une mûre délibération. Cette occasion perdue ne se pouvoit recouvrer; le plus grand pas étoit fait: de sorte que, déterminée par son cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de se presser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle le lui ordonnât; & il vola, pour ainsi dire, chez le Roi, afin d'en être plutôt de retour.

Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne peut s'exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des réflexions, elle pensa une partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant que de venir; mais il étoit différent d'y

songer quand les pas étoient à faire , ou quand ils étoient faits. Elle penchoit déjà vers le repentir. Les momens lui paroissent d'une longueur insupportable , elle craignoit alors que de Lerme ne fût pas maître de son retour , comme leurs desirs & une conjoncture pressante le leur avoient persuadé ; enfin , elle craignoit que l'absence n'eût ralenti la passion de de Lerme , & qu'il n'eût plus le même empressement , quoiqu'elle eût été convaincue du contraire par ses yeux. Les Amans malheureux ne le feroient pas assez , s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit désespérer.

Dom Jean présenta de Lerme au Roi , qui , après lui avoir pardonné , ne laissa pas de le recevoir avec un visage sévère. De Lerme croyoit sortir promptement ; mais le Roi lui dit qu'il le retenoit pour toute la journée , & qu'il vouloit l'entretenir à fond sur les affaires de France. Passez dans mon cabinet , lui dit-il avec un sourire grave ; je ne crois pas qu'en sortant de prison il vous soit bien dur d'être enfermé une après-dînée avec moi. De Lerme frémit de cet ordre : la mort lui auroit été moins cruelle ; il ne sçavoit comment se tirer de ce pas. La Comtesse lui avoit dit de revenir promptement , & elle ne pouvoit sortir du lieu où elle étoit , sans qu'il lui en ouvrît la porte. Résister à Philippe II. & se faire arrêter , n'étoit pas un moyen de l'en tirer ; les prétextes étoient impossibles à trouver dans le trouble où il étoit , & n'auroient pas été reçus : la vérité ne se pouvoit dire sans indiscretion ; tout le monde connoissoit la personne dont il étoit amoureux. En cette extrémité , il regarda de toutes parts si Dom-Jean étoit parti ; & ne le voyant plus , ni aucun de ses amis , hors le Comte de las Torrès , qui étoit retourné chez le Roi

avant

avant que d'aller à l'Escorial, il s'adressa à lui : il l'embrassa, tandis que le Roi avoit la tête tournée ; il lui mit la clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de passer par la maison qu'il lui désigna, d'ouvrir seulement la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reste.

De Lerne ignoroit jusqu'au nom de celui qu'Inès avoit craint d'épouser ; elle ne le lui avoit point nommé lorsqu'elle lui avoit écrit ; parce qu'elle étoit résolue de se mettre dans un Couvent.

Le Comte de las Torrès l'assura qu'il lui rendroit cet office comme il le désiroit. Ces sortes de services se rendent quelquefois en Espagne avec assez de fidélité : il étoit plus propre qu'un autre à cet emploi ; & le peu de vivacité de son esprit lui ôtoit la curiosité des intrigues amoureuses. Il étoit le seul homme de la Cour que de Lerne croyoit qui n'eût pas vu Inès, parce qu'il n'étoit pas en Espagne lorsqu'elle étoit chez la Reine. Enfin de Lerne ne laissant pas de prévoir les suites très-fâcheuses pour son amour, à informer sa Maîtresse des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procédé bizarre, fut néanmoins en quelque sorte de repos, d'avoir trouvé, dans ce besoin si pressant, un moyen de la mettre en liberté.

La Comtesse, que les remords & la crainte tourmentoient également, s'étoit mise à une jalousie, & regardoit impatiemment si de Lerne ne revenoit point. Elle aperçut de loin son mari : cette vue la fit pâlir ; mais combien sa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le vit s'arrêter & entrer dans la maison où elle étoit ? Que ne pensa-t-elle point lors ? Quel état approche de celui où elle se trouva ? Cependant un sentiment naturel la forçant à viter sa colere, elle chercha de tous côtés, & elle vit une petite porte qu'elle poussa rudement, & qui se trouvant mal fermée, s'ouvrit. Elle la

referma après elle, & elle entra dans un autre appartement, qui étoit celui du maître de la maison. Elle n'y trouva qu'une femme, qu'elle conjura de lui sauver la vie, & de la faire sortir de ce lieu. Cette femme, touchée de l'état où elle voyoit une si belle personne, la conduisit dans une petite rue, où demeuroit la mere d'Elvire, chez qui elle alla.

Le Comte de las Torrès avoit fait réflexion sur le désordre du Marquis, & sur la maniere pressante dont il l'étoit venu prier d'ouvrir cette porte. Toutes les difficultés qu'il avoit trouvées à son mariage avec Inès, ne lui avoient pas permis d'ignorer la passion qu'ils avoient eue l'un pour l'autre, & il craignit qu'elle n'eût part à cette aventure. Néanmoins le Marquis ne le devoit pas choisir pour un tel emploi, de sorte que cette circonstance pouvoit le rassurer : mais il le craignit, bien qu'il ne le crût pas. De Lerme l'avoit prié de pousser la discrétion jusqu'à n'avoir point de curiosité. Tout lui faisoit ombrage, parce qu'il avoit une passion extrême pour sa femme : mais enfin, on peut croire qu'en cette occasion l'instinct de la vérité l'emporta sur des apparences qui y étoient peut-être contraires. Il entra dans l'appartement dont de Lerme lui avoit donné la clef, sans démêler quel sentiment le faisoit agir. Il visita toute cette maison ; & n'y trouvant pas la Comtesse, il alla chez lui pour voir si elle y étoit. Si-tôt qu'elle fut remise de la frayeur qu'elle avoit eue pour sa vie, l'incertitude de ce qu'elle deviendrait, lui parut mille fois plus cruelle : elle avoit le loisir de sentir tous ses malheurs, & d'en chercher la cause ; elle pouvoit penser que le Marquis de Lerme, ayant appris son mariage avec las Torrès, n'avoit pas eu d'abord la force de contenir sa fureur, & qu'il la livroit lui-même à son mari : mais cette pensée lui sem-
bloit

bloit si cruelle, qu'elle ne la trouvoit plus vraisemblable. Enfin, elle imagina quelque chose de la vérité; & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans des idées funestes, dont elle ne pouvoit sortir. Contrainte par son état de se confier à quelqu'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torrès, & de sçavoir ce qui s'y étoit passé.

Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roi sur toutes les questions qu'il lui avoit faites; & vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il courut au lieu où il avoit laissé Inès, pour sçavoir si elle en étoit sortie, & si, par un bonheur qu'il n'osoit espérer, elle n'auroit point laissé quelque adresse du lieu où elle étoit allée: mais il ne trouva rien qui lui en pût donner le moindre indice. Cette aventure l'affligea beaucoup; il ne sçavoit ce qu'Inès penseroit de lui; elle ignoroit les raisons qui l'avoient retenu auprès du Roi; elle pouvoit l'accuser de négligence, peut-être d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître vraisemblable à une personne qui avoit fait un pas si considérable, & qui se voyoit ainsi laissée: & quoiqu'il se fût presque attendu à ce qui lui arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torrès, pour sçavoir de lui s'il avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis; mais tout y étoit dans un désordre extrême. Ce Comte, revenu chez lui pour calmer ses soupçons, avoit demandé sa femme. Elvire lui avoit répondu qu'elle dormoit dans son cabinet, mais il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en avoit voulu avoir la clef: de sorte qu'Elvire, feignant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa Maîtresse de ce qui se passoit; mais elle ne la trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous les

lieux où il lui sembloit le plus vraisemblable qu'elle pût être, elle rencontra le Marquis de Lerme, qui alloit chez las Torrès. Elle apprit à cet Amant le désordre où tout étoit chez le Comte, parce qu'il n'avoit pas trouvé sa femme; & lui fit connoître par-là tout ce qu'elle ne croyoit pas qu'il ignorât encore du mariage d'Inès. Il ne fut plus maître de son désespoir: il comprit ce qu'il avoit fait; & il découvroit tant de malheurs à la fois que ne pouvant soutenir toutes ses pensées, il tira son épée, & se la passa au travers du corps avant qu'Elvire connût son dessein. Elle appella des gens à son secours: on le porta chez son pere, où sa plaie, contre son intention, ne fut pas trouvée mortelle.

Elvire cependant ne trouvant point sa Maîtresse, & n'osant retourner chez le Comte de las Torrès, alla chez sa mere, où elle la rencontra. Elle lui apprit les tristes nouvelles de la fureur de son mari, & du désespoir de de Lerme. Inès demeura dans un accablement qui la rendit comme insensible à ses malheurs; ils étoient trop grands pour être sentis; néanmoins elle ne pouvoit demeurer long-tems dans cet état. Elle envoya Elvire sçavoir des nouvelles de la blessure du Marquis; & ayant appris qu'il en pouvoit guérir, elle se trouva encore susceptible de joie: mais il falloit chercher du remède à ses autres malheurs; & c'en étoit un nouveau, que l'embarras de songer à une retraite plus cachée: elle craignoit avec raison qu'on ne découvrit le lieu où elle étoit, & que la mere d'Elvire, qui l'avoit retirée, ne fût exposée à quelque violence. Elle ne voyoit aucune sûreté dans Madrid; de sorte qu'après bien des incertitudes, elle se détermina à suivre la fortune de cette veuve, mere d'Elvire, qui n'étoit pas sans quelque bien: elle avoit dessein de passer le reste de ses jours à une maison de campagne qu'elle avoit

avoit proche de Séville : elle y offrit une retraite à la Comtesse de las Torrès ; & cette Comtesse acheta , par le don de quelques pierres qu'elle avoit sur elle , une retraite qui convenoit à sa fortune. Elvire , étant en péril dans Madrid , partit cette nuit même avec la Comtesse de las Torrès , qui se déguisa si bien qu'elle arriva chez la mere d'Elvire sans obstacle. Là , elle se fit un devoir d'oublier toutes choses ; c'étoit le seul remède à ses maux. Son aventure publiée lui ôtoit sa réputation , son pere ne l'aimoit pas , son mari n'avoit plus d'estime pour elle , enfin elle étoit séparée pour jamais de son Amant. Que de raisons pour quitter le monde ! mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il lui portoit. Que de defficulté à l'oublier ! Ce n'étoit que par une espece d'oubli de soi-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire ; & leur maison étant seule au bord d'une forêt , elles n'avoient fait aucune habitude. La Comtesse ignoroit jusqu'au nom de leurs voisins : elle avoit bien oui dire , que les maisons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de-là ; mais c'étoit pour elle une raison de se tenir cachée , & d'éviter toutes sortes de rencontres.

Elles se promenoient quelquefois dans la forêt. Cette solitude faisoit tous leurs plaisirs ; de sorte qu'à force de réflexions sur l'embarras & sur le chagrin même des plus grandes douceurs de la vie , elles parvinrent à n'en plus faire , & jouirent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid , la Comtesse de las Torrès avoit laissé une lettre à la mere d'Elvire , & l'avoit priée de faire ensorte que le Comte de las Torrès la pût lire. Cette

femme, ayant son voile baissé, l'avoit donnée le lendemain à un des domestiques du Comte pour la lui rendre, sans lui dire de qui elle étoit.

Cette lettre contenoit un aveu sincere des sentimens qu'Inès avoit eue pour le Marquis de Lerme, & qui avoient été autorisés par Dom Louis, avant que de prendre tant de force. Elle lui rendoit compte de la dernière démarche qu'elle avoit faite pour lui, & que la raison lui avoit en partie inspirée. Enfin, elle lui disoit, que criminelle par le mauvais succès de son projet, elle n'osoit paroître devant lui; que quand même il pourroit enfin être persuadé de l'innocence de sa conduite, ce qu'il apprenoit par-là de ses sentimens, lui devoit donner du chagrin, & à elle de la confusion; qu'ainsi il ne la fit point chercher, qu'il ne la trouveroit pas, mais qu'au moins elle étoit perdue pour tout le reste du monde, & pour elle-même, puisqu'elle l'étoit pour lui. Cette lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre: il fit de nouveau chercher sa femme par toutes les maisons de Madrid, & aux lieux d'alentour; mais ne la trouvant point, la pensée de perdre pour toujours une si belle personne, le força de la regretter. La blessure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura, lui fit penser qu'il étoit malheureux: l'ingénuité qu'il avoit eue de lui remettre entre les mains les clefs du lieu où Inès étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle lui disoit dans sa lettre. Le tems, qui ralentit la plus grande colere, faisoit faire toutes ces réflexions au Comte de las Torrès; mais il l'auroit peut-être à la fin guéri de sa passion, si une aventure ne l'eût forcé de se souvenir de sa femme. Elle se promenoit un soir avec Elvire dans leur

leur petit parc, entouré d'une haie vive, quand elles y virent entrer par une brèche un homme à cheval, dont l'air étoit d'une personne de qualité. La Comtesse de las Torrès crut même remarquer en lui des traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit point son voile, elle detourna la tête, & Elvire alla au devant de lui. Il lui demanda pardon de son entreprise; & lui dit, qu'ayant été attaqué par des voleurs, dont il avoit tué l'un d'un coup de pistolet, il fuyoit devant le reste de la troupe; que sur le point de tomber entre leurs mains, il avoit découvert la brèche par où il étoit entré dans ce lieu: il lui demanda la permission de sortir par l'autre côté; & les voleurs l'ayant vu disparaître, & remarquant des maisons, craignirent de s'être engagés trop avant, & retournèrent sur leurs pas.

Cependant la Comtesse de las Torrès s'étoit retirée dans la maison, de peur d'être reconnue par cet homme, qu'elle craignoit qui ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant donné le moyen de sortir, la vint retrouver; elles raisonnèrent ensemble sur le malheur des rencontres imprévûes qui rendent les précautions inutiles, & elles pensèrent au péril qu'il y auroit pour la Comtesse de las Torrès à être reconnue: elle en eut de l'inquiétude toute la nuit; mais enfin, elle n'étoit pas entièrement sûre que ce fût le Baron de Silva, & la nécessité de se tenir dans cet azile la força de se calmer: c'étoit en effet ce Baron, que la blessure qu'il avoit reçue au visage par le Marquis de Lerme, avoit un peu changé.

Le Roi, à la sollicitation de Léonor, lui avoit pardonné de s'être battu dans son Palais; mais sa femme n'étant pas d'une naissance à paroître à la Cour, l'engageoit à demeurer presque toujours à

Sc.

Seville: la chasse l'avoit fait égarer ce soir-là, & avoit causé sa dernière aventure.

Il avoit sçu par Léonor toute l'histoire de la Comtesse de las Torrès, & son visage l'avoit d'abord frappé: sa prompte retraite l'avoit confirmé dans la pensée que c'étoit elle, de sorte qu'il n'en douta pas un moment. Il ne l'avoit assez aimée que pour la haïr, & il ne perdit pas cette occasion de lui nuire. Il écrivit à Léonor dès le lendemain, qu'il avoit trouvé la Comtesse de las Torrès.

Léonor, dont la haine n'étoit point assoupie par tous les malheurs de sa rivale, ne tarda gueres à en avertir le Comte de las Torrès; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs qu'elle lui put donner, elle mit son esprit dans une situation cruelle. Il partit pour Seville, sans avoir bien examiné ce qu'il vouloit faire. S'il en croyoit ses desirs, la Comtesse de las Torrès n'étoit gueres coupable; mais elle le lui paroïssoit beaucoup, s'il en croyoit Léonor.

Le Baron de Silva, qui lui enseigna le lieu où étoit la Comtesse de las Torrès, lui inspira les sentimens de vengeance qu'il avoit lui-même; de sorte que ce mari entra chez elle plein de fureur. Il étoit seul, & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comtesse de las Torrès: & sur ce qu'un domestique, qui ne la connoissoit pas sous ce nom, lui dit qu'apparemment il prenoit cette maison pour une autre, il entra sans l'écouter; & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle étoit. Cette Comtesse, que les malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté: néanmoins la surprise de voir son mari dans ce lieu, & quelque sorte d'agitation, inséparable de l'idée de la mort, même quand on la
mé-

méprise, jettoient un feu dans ses yeux, & coloroient son teint d'une manière fort avantageuse à sa beauté. Le Comte de las Torrès laissa tomber son épée. Ah ! si vous me croyez coupable, lui dit-elle en la ramassant, & en la lui rendant, pourquoi m'épargnez-vous en l'état où je suis réduite ? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie, qu'à me la conserver. Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces paroles. Le Comte de las Torrès n'avoit pas la force de lui répondre : il la regardoit d'une manière à lui faire juger qu'il voyoit seulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, sans lever les yeux de dessus son visage, qui ne vous croiroit innocente, Madame, lui dit-il ? Pour moi, je ne sçais si vous me trompez ; mais je ne le puis penser, & je ne vous veux plus de mal.

Là-dessus ils répandirent un torrent de larmes. La Comtesse de las Torrès apprit à son mari tout ce qui lui étoit arrivé, sans lui déguiser rien. Il lui marquoit tant de tendresse, que, malgré le sentiment de ses propres malheurs, elle ne lui pouvoit refuser sa compassion : il lui dit tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit partie de Madrid.

Comme Léonor & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur où l'on ne sçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & lui dit que, puisqu'il étoit sûr de sa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde : mais elle ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion des hommes : il étoit plus sûr de la mépriser, comme elle faisoit. D'ailleurs, elle appréhendoit pour la tranquillité de son cœur : il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis ; & quand elle ne l'auroit pas rencontré,

né, la seule pensée qu'à tous momens il étoit possible qu'elle le rencontrât, auroit suffi pour la troubler. Elle supplia donc son mari de la laisser jouir de cette paix, qu'une longue suite de disgrâces & de réflexions lui avoit acquise; & les prières, autant que ses raisons, le firent consentir qu'elle demeurât à la campagne.

Le Roi lui avoit donné un emploi assez important, qui l'obligeoit de retourner en Flandre; & il engagea seulement la Comtesse de las Torrès à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid dans une de ses Terres, où elle devoit être d'une manière plus convenable à sa qualité: elle accepta le parti. Elvire l'y accompagna du consentement de son mari, qui ne put refuser cette consolation à une femme, dont malgré lui il reconnoissoit la vertu. Si-tôt qu'il l'eût établie dans le lieu de sa solitude, il alla en Flandre, & il la laissa dans un état différent de celui dont il l'avoit tirée. Ce n'étoit plus cette personne détachée de toutes sortes de passions; & sa tendresse pour de Lerne s'étoit réveillée, lorsqu'elle l'avoit voulu justifier à son mari: elle la trouvoit elle-même innocente, depuis qu'il en jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissoient chaque jour, & il régnoit dans son ame une tendre mélancolie, qui n'étoit pas sans quelque sorte de douleur.

La Duchesse de Feria avoit une maison de campagne peu éloignée de celle du Comte de las Torrès: elle y demouroit presque toujours, & la curiosité l'avoit obligée à venir rendre visite à la Comtesse sur le bruit de son aventure. La Comtesse lui rendoit ses visites, & comme elles n'avoient point d'autre voisinage, elles se voyoient souvent. Le bruit du retour de la Comtesse se répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de Ler-

Lerme, qui ignoroit ce qu'elle avoit pensé, depuis qu'il l'avoit, pour ainsi dire, livrée à son mari, venoit assez souvent se promener déguisé autour de sa maison, pour tâcher de l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez la Duchesse de Feria, elle descendit un moment de son carosse pour se promener : elle étoit appuyée sur Elvire, & ses domestiques la suivoient de loin ; elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il ôta sitôt qu'il la vit : quoiqu'elle eût le voile baissé, il jugea à son air que c'étoit la Comtesse de las Torrès ; elle ne fut pas long-tems aussi sans le reconnoître pour le Marquis de Lerme, malgré la pâleur de son teint. La surprise de la Comtesse fut extrême à cette vûe inopinée, & son trouble fut si grand, qu'il lui causa une espèce de tremblement. Elle fut contrainte de s'asseoir sur un monceau d'herbes, qui étoient là. Elvire lui leva un peu son voile pour lui faire prendre de l'air ; & le Marquis de Lerme, qui n'osoit s'approcher, la regardoit d'une manière timide & respectueuse, qui augmentoit le trouble où il l'avoit mise : elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes, & elle eut envie de lui parler : cependant, la même raison qui le lui faisoit souhaiter, l'en empêcha pour ce moment, & lui donna une si grande timidité, que, sans démêler ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas, dès qu'elle eut la force de marcher ; mais ce ne fut pas sans jeter sur de Lerme un regard qui lui faisoit réparation de sa fuite.

De Lerme, qui avoit la même timidité, jointe au respect & à la crainte de donner quelque soupçon aux domestiques qui la suivoient, la laissa partir sans oser s'approcher. Les malheurs qu'il lui avoit causés, le rendoient encore plus cir-

con.

conspect. Quand elle fut renfermée chez elle, & qu'elle se vit hors d'état de voir le Marquis, elle fut surprise de l'avoir évité. Aurois-je intéressé ma vertu, disoit-elle, quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence ? Je lui aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre, je l'aurois prié de cesser de m'aimer, & j'en aurois été plus tranquille. Qu'aura-t-il pensé de la promptitude avec laquelle je l'ai fui ? La pâleur que j'ai remarquée sur son visage, ne m'a point fait hazarder quelque mot de consolation ; peut-être aura-t-il cru que c'est un effet de l'indifférence que j'ai acquise par la solitude. Hélas ! ajouta-t-elle, plutôt au Ciel que je fusse venue jusqu'à ce point ; mais puisque cela ne sçauroit être, qu'au moins il ne le croie pas.

Il avoit cependant beaucoup de raison d'en juger ainsi : cette pensée ne la quittoit point, & l'affligeoit à un tel excès, qu'elle se résolvoit quelquefois à chercher les moyens de parler à de Lerne, quelque périlleux qu'ils pussent être ; mais elle croyoit les avoir perdus par sa faute, & qu'il ne devoit plus la chercher après avoir vu qu'elle l'évitoit.

D'ailleurs, malgré son panchant, elle craignoit que cette démarche ne fût trop contraire à son devoir : son mari lui avoit témoigné tant d'amour & tant de bonté, qu'elle étoit engagée à lui sacrifier ce reste d'inclination ; mais après tout, elle ne pouvoit la vaincre, & elle cherchoit seulement à l'accorder avec sa vertu.

De Lerne, de son côté, avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de la Comtesse : il étoit balancé entre la douleur & quelque sorte de joie ; il avoit trouvé dans les regards de

de la Comtesse de quoi entretenir sa passion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute espérance.

Il cherchoit avec soin les occasions de la revoir ; il sçavoit qu'elle alloit souvent chez la Duchesse de Feria ; & le Duc de Lerme son pere, qui étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, rendit un service considérable à cette Duchesse, qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaison avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roi de la grace qu'il lui avoit faite ; & sçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué, elle lui en marqua sa reconnoissance dans les termes que cet office méritoit. Il avoit dessein de marier son fils à Catilde, fille de la Duchesse ; & c'étoit dans cette vûe qu'il lui avoit rendu ce service. Le Marquis, à qui il communiqua son dessein, ne vouloit point ruiner par trop de sincérité les seuls moyens qu'il avoit de voir la Comtesse de las Torrès : il lui fit espérer qu'il pourroit s'y résoudre, à condition toutefois qu'on lui laissât connoître particulièrement le caractère de Casilde, avant que de faire des propositions de mariage.

La Duchesse de Feria retourna bien-tôt à sa maison de campagne : le Duc de Lerme vint lui rendre visite ; & le Marquis, en ayant obtenu d'elle la permission, y alloit : elle leur avoit assez d'obligation pour ne pas refuser de les voir. La Comtesse de las Torrès avoit eu une légère indisposition depuis le retour de la Duchesse de Feria, qui l'avoit empêchée pendant quelques jours d'y aller. La premiere fois qu'elle y retourna, à peine étoit-elle entrée, que le Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne fit que la Duchesse
de

de Feria reçut le Marquis dans le lieu où étoient les Dames. Quoique le Comtesse de las Torrès fût en quelque sorte résolue à lui parler, cette vûe l'embarassa au dernier point; elle ne s'attendoit pas à le trouver jamais chez la Duchesse, & elle fut sur le point de s'en aller dès qu'elle l'aperçut: néanmoins, comme elle venoit d'entrer, elle ne pouvoit sortir si promptement, sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la Duchesse, la nécessité lui fit vaincre son embarras: elle tâcha de parler comme si le Marquis n'y avoit point été.

Bien-tôt une autre Dame, qui y étoit avec elle, ayant marqué qu'elle vouloit parler en particulier à la Duchesse, la Comtesse de las Torrès se leva pour sortir; mais la Duchesse la pria de demeurer, & de souffrir qu'elle passât pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Elvire au bout de la chambre, de sorte qu'il n'étoit point contre la bienséance d'y être avec un Cavalier. La Comtesse de las Torrès fit encote tout ce qu'elle put pour s'en aller. L'occasion de parler à de Lerne étoit si présente, qu'elle la craignoit autant qu'elle l'avoit désirée: mais enfin, elle la souhaitoit encore assez pour vaincre tous les scrupules; de sorte que la Duchesse de Feria lui ayant fortement marqué qu'elle lui feroit plaisir de passer la journée avec elle, elle ne résista plus. La Duchesse de Feria entra dans son cabinet, & de Lerne demeura avec la Comtesse de las Torrès. Madame, lui dit-il, il n'a pas tenu à votre rigueur, que je n'aie encore perdu l'occasion de me justifier d'une chose dont je n'ai été coupable que pour avoir ignoré le plus grand de mes maux. Mais je ne me plains pas, ajouta-t-il; je paroïs devant vous comme criminel; & je le suis assez par mon malheur, sans l'être encore par ma faute. Je

Je ne vous accuse de rien , lui dit la Comtesse , & j'aurois pris votre défense contre moi-même , quand je n'aurois pas d'ailleurs appris votre innocence. Je ne sçais si j'ai eu chez vous un semblable garant de ma fidélité ; mais vous avez dû croire , que ce n'a pas été par inconstance que j'ai épousé le Comte de las Torrès. Là-dessus elle dit à de Lerme toutes les choses qui l'y avoient forcée. Hé ! Madame , lui dit-il , quelle cruauté de m'avoir conservé la vie , quand vous me priviez de vous : la mort est moins cruelle que le désespoir. Puisque c'est la dernière fois , lui dit-elle , que je vous parlerai en particulier , j'ose vous avouer que mon malheur égalera toujours le vôtre ; après cela , évitez-moi ; c'est le prix de l'aveu que je viens de vous faire. Quoi ! Madame , lui dit-il , vous éviter , quand pour vous rencontrer quelquefois en la présence de mille témoins , je trompe mon pere , & je lui fais espérer que j'épouserai Casilde ! Non , Madame , je ne puis plus vivre sans vous voir , & mes malheurs si longs & si cruels m'ont acquis le droit de vous desobéir en cette occasion.

La Duchesse de Feria sortit du cabinet comme il achevoit ces paroles. Il demeura encore quelques heures ; mais ce fut avec un esprit si occupé , que la Duchesse n'eut pas besoin de beaucoup de pénétration pour connoître la vérité. Sitôt que la Comtesse fut seule avec Elvire , elle lui redit cette conversation , qu'elle n'avoit pu entendre de si loin ; & sur-tout ce que le Marquis de Lerme lui avoit dit des desseins de son pere : & elle lui avoua que cette nouvelle ne l'avoit pas autant troublée qu'elle l'auroit pensé , soit que ce fût une occasion de se guérir que de le voir attaché à une autre , soit que par son peu d'agréments Casilde ne lui fît point de peur.

A la vérité cette jeune personne ne pouvoit être regardée comme une rivale : elle n'inspiroit que le dédain ; & même, si quelque chose étoit capable d'entretenir une passion malheureuse, c'étoit de comparer Casilde à la Comtesse : cependant elle regardoit , à ce qu'il lui sembloit , le mariage comme un port où sa raison seroit en sûreté.

Tant que de Lerme sera libre, disoit-elle à Elvire, je sentirai dans mon âme un plaisir secret, qui y entretiendra l'amour ; il faut que j'en arrache jusqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas que l'espérance de voir de Lerme sous une autre forme que celle de son Amant aux yeux du monde, & même de le voir souvent, se glissoit insensiblement dans son cœur.

Peu de jours après, le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Duchesse de Feria, malgré les prières que son fils lui avoit faites d'en différer la proposition, elle agit avec toute la vivacité nécessaire pour le conclure ; & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas la même disposition que son pere, elle crut qu'elle devoit engager par quelques artifices la Comtesse de las Torrès à l'y porter. Elle connoissoit la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les sentimens délicats que cette Comtesse avoit sur la réputation : ainsi, par une feinte confidence, elle se plaignoit à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses, puisque ce n'étoient des biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit désirer ; qu'elle souhaitoit depuis longtemps le mariage de sa fille avec le Marquis de Lerme, & que le Duc de Lerme le vouloit comme elle ; & que cependant il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du Marquis une opposition qui les affligeoit sensiblement. Découvrons, ajouta-

t-el-

t-elle, s'il n'aime point ailleurs: car s'il a une passion heureuse, il n'est pas juste de le contraindre. Ces paroles portèrent leur coup. La Comtesse de las Torrès vit que sa réputation étoit exposée, si elle n'engageoit de Lerne à agir comme un homme sans passion: elle ne chercha plus que les moyens de lui parler; & la Duchesse les lui fournit dans peu, en les laissant ensemble une seconde fois. Vous êtes surpris, lui dit la Comtesse, que je ne vous fuie pas aujourd'hui; mais vous le ferez davantage de ce que j'ai à vous dire. Je sçais, lui dit-il, Madame, que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. Je prétens, ajouta-t-elle, vous donner des conseils; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. Vous avez raison de commander, Madame, lui répondit-il: après cela j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous épousiez Casilde: répondez à l'attente de votre pere, sauvez ma réputation que votre résistance fait soupçonner. Moi, Madame, que j'épouse Casilde! s'écria-t-il: oubliez-vous que je vous aime? Je regarderai, lui répondit-elle, ce mariage, comme un effet du pouvoir que j'ai sur vous. Je sçais qu'il vous faut plus de passion pour m'obéir dans cette occasion, que pour demeurer à moi; mais enfin je vous fuirai, tant que vous ne serez pas engagé; je vous le jure, & je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me fasse votre absence, votre présence m'en feroit encore davantage: faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi; faites-le moi croire, s'il se peut, à moi-même. Ainsi, Madame, interrompit-il, si, par un excès d'amour qui n'eût jamais d'exemple, je puis vous obéir, vous me veriez d'un œil indifférent: être regardé seulement

comme le mari de Casilde sera la récompense de m'être sacrifié à vos volontés. Là-dessus il échappa à la Comtesse de las Torrès des choses flatteuses, qui firent disparaître l'horreur de la proposition aux yeux de son Amant; il n'en vit plus que le prix. Eh! Madame, s'écria-t-il, persuadez-moi, & ne me contraignez pas; assurez-moi du moins que vos sentimens seront proportionnés à mon malheur: je n'ai jamais eu besoin d'espérance pour vous aimer; mais j'en ai besoin pour me résoudre à épouser Casilde, & il faut que vous me regardiez comme en étant plus à vous. Souvenez-vous, lui dit-elle, que je ne sçauois vous voir avec bienséance, que vous ne soyez hors d'état de faire penser que je vous empêche d'être à une autre. Ne cherchez point d'autre intérêt que celui dont je vous parle; il vous doit être assez considérable, & même j'ai honte de vous en parler. Eh! Madame, lui dit-il, ne vous repentez point de ce que la pitié vous fait dire: quand vous me désespérez d'ailleurs, ne pourriez-vous pas me permettre de chercher des occasions de vous voir, sans qu'il m'en coûtât un engagement si terrible? Que me proposez-vous, interrompit-elle? J'en ai trop dit, & votre hardiesse me force de m'en repentir. Ha! Madame, lui dit-il, je vois bien que je suis aussi malheureux par vos sentimens que par vos ordres. Quelqu'un entra dans ce moment, & elle s'en alla. Huit jours après, la Comtesse de las Torrès, voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, sortit lorsque de Lerme entra. Il sortit peu de tems après, outré de douleur. Dès ce jour il sentit que la rigueur de la Comtesse de las Torrès le forceroit à lui obéir: cependant sa répugnance étoit extrême pour le mariage, & il ne se rendit pas encore; mais quand il vit qu'elle continuoit la

mê-

même conduite, & que même la Duchesse de Feria faisoit entendre qu'il n'y avoit que la Comtesse de las Torrès qui pût s'opposer à ce mariage, il fut vaincu : il ne pouvoit vivre sans la voir, & il ne pouvoit soutenir les soupçons qu'on avoit contre une vertu si parfaite ; il alla dire au Duc de Lerme qu'il étoit prêt d'épouser Ca-filde.

Cependant il se reprochoit l'injustice qu'il faisoit à cette jeune personne de l'épouser, quoiqu'il eût une autre inclination ; mais la Comtesse le lui commandoit, & son amour lui faisoit vaincre ses scrupules.

Le Duc de Lerme fut bien-aise que son fils se portât à ce mariage ; il profita de cette disposition ; & le lendemain il en porta la nouvelle à la Duchesse, dont l'empressement à le conclure répondit aux souhaits de ce Duc. Si-tôt qu'il fut réglé, la Duchesse de Feria alla chez la Comtesse de las Torrès pour lui en faire part, & lui apprit que la cérémonie se célébreroit le lendemain. La Comtesse ne fut point tout-à-fait contente de cette nouvelle : quoiqu'elle l'eût souhaitée, elle y trouvoit dans ce moment une sorte de répugnance qu'il lui étoit impossible de vaincre. Elle pensoit pour toute consolation, que cette répugnance étoit égale du côté du Marquis de Lerme. La Duchesse de Feria la pria d'être d'un bal qui se devoit faire le lendemain des nœcs, & elle ne put se dispenser de le lui promettre.

Le jour du mariage, elle reçut la nouvelle que le Comte de las Torrès étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea : il lui avoit marqué beaucoup d'amitié, & la reconnoissance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de sa desti-

née : cependant elle se revoyoit libre , mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé de Lerme de se marier. Il est vrai qu'il n'étoit pas encore marié , & qu'il ne le devoit être que ce jour-là ; mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse : elle apprenoit même la mort de son mari dans ce moment ; & elle se dit qu'il falloit pour l'amour d'elle assoupir toutes les autres pensées. Après tout , elle auroit bien souhaité que de Lerme eût connu son état , sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de las Torrès n'étoit pas encore publique. Le Roi la pouvoit sçavoir dans ce jour , mais de Lerme n'étoit pas à Madrid à cause de son mariage. La Comtesse de las Torrès envoya dire à la Duchesse de Feria , qu'elle ne pourroit la voir le lendemain à cause de la mort de son mari : c'étoit un moyen indirect de porter de ses nouvelles au Marquis ; mais la Duchesse , qui reçut le messager , ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de las Torrès , pouvoit à ce coup imprévu l'emporter sur ses promesses : & la Duchesse de Feria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant.

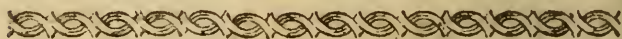
Elle crut même que la Comtesse lui feroit parler , ou écrire ; elle le fit obséder , & donna des ordres précis pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui. La nôce se faisoit en particulier. Le seul Duc de Lerme y étoit , qui avoit le même intérêt que la Duchesse , à empêcher que son fils n'apprît cette nouvelle. Elvire , sçachant qu'il n'y avoit que la Duchesse qui l'eût reçue , & connoissant d'ailleurs les scrupules de sa Maîtresse , partit sans l'en

l'en avertir , pour aller trouver le Marquis de Lerme ; mais ce fut inutilement. La Duchesse de Feria avoit fait hâter la cérémonie du mariage , qui se faisoit chez elle , & il fut impossible d'aller jusqu'au Marquis. Cependant la Comtesse de las Torrès avoit senti quelque soulagement , lorsqu'elle avoit envoyé chez la Duchesse de Feria porter les nouvelles de son veuvage ; elles devoient retarder ou rompre le mariage du Marquis : il lui sembloit qu'elle en avoit quelque sorte de honte & de chagrin ; mais toujours elle ne doutoit point que cela n'arrivât.

- Quand elle sçut que la Duchesse seule en avoit reçu les nouvelles , elle craignit que le Marquis ne les apprît trop tard ; & se disant , après les premiers mouvemens de pudeur , qu'elle étoit libre , & que toute sa vie elle seroit responsable à de Lerme & à elle-même de sa timidité , elle fit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Duchesse de Feria : elle se flata que de Lerme seroit instruit par là de ce qui la regardoit. Enfin , voyant qu'Elvire tardoit trop à revenir , elle se leva plusieurs fois du lieu où elle étoit ; & quoiqu'elle sçût que cette agitation ne l'avançoit pas , elle alloit du côté de la porte , & en revenoit , avec une inquiétude extraordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de Lerme ; mais à peine la lettre étoit commencée , qu'elle apprit que la cérémonie de son mariage étoit faite. Elle ne se sentit plus la force de se plaindre , & elle demeura dans une immobilité causée par l'excès de son trouble. Si-tôt qu'elle vit Elvire de retour , elle la pria de ne lui rien dire ; & malgré sa défense cette fille lui raconta tout ce qu'elle avoit tenté pour parler

au Marquis, & les obstacles invincibles qu'elle y avoit trouvés : partons , lui dit la Comtesse, je n'ai plus rien à faire dans le monde , profitons au moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent qu'elle avoit déjà une fois choisi pour azile contre le mariage où son pere la vouloit contraindre ; il lui en servit alors contre sa propre passion. Le Marquis de Lerme apprit la mort du Comte de las Torrès le lendemain de ses nocces. Quel coup de foudre pour lui ! Il ne fut pas le maître de son désespoir : il alla au Couvent où étoit la Comtesse de las Torrès, mais il ne put , ni la voir , ni lui écrire ; & sa langueur n'ayant pas discontinué depuis sa blessure , il lui prit une fièvre dont il mourut en peu de jours.



H I S T O I R E

D E L A R U P T U R E

D' A B E N A M A R

E T D E

F A T I M E .

A B E N A M A R étoit un des principaux de la Cour de Grenade : Fatime n'étoit pas d'une naissance proportionnée à la sienne ; mais les agrémens de sa personne, & son mérite extraordinai-

dinaire, pouvoient remplir la distance que le rang mettoit entr'eux. Ils s'étoient aimés au moment qu'ils s'étoient vus, & ils avoient eu plusieurs moyens de se voir : leur estime & leur amour avoit redoublé toutes les fois qu'ils avoient eu occasion de se parler ; & dans un commerce assez fréquent & assez long , jamais ils n'avoient découvert l'un dans l'autre aucun défaut qui pût affoiblir leur passion.

Abenamar lui avoit donné parole de l'épouser ; mais son pere, n'étant pas favorable à son inclination, l'envoya en Espagne, pour voir si l'absence pourroit le guérir. Abenamar, peu de tems après y être arrivé, fut attaqué d'une fièvre très-dangereuse, où ses chagrins avoient beaucoup de part.

Fatime, par ses larmes & par son désespoir, le payoit de ses souffrances ; & la bienfaisance ne lui permettant pas de l'aller trouver, elle étoit tourmentée par tout ce que l'incertitude de la vie d'Abenamar avoit de plus affreux.

Quand il fut quelque peu soulagé, sachant l'intérêt que prenoient à sa santé plusieurs personnes qui lui étoient chères, & surtout sa Maîtresse, il fit écrire en son nom, & signa de sa main une lettre qu'il écrivit à Lindarache, sa mere, qui tenoit un grand rang dans le Royaume, & à qui toutes les personnes distinguées, ou par la naissance ou par le mérite, venoient rendre leurs respects. Lindarache transportée de joie, lut cette lettre à tous ceux qui venoient chez elle le jour qu'elle la reçut ; & Fatime, qui cherchoit sans cesse des occasions de s'informer de la santé d'Abenamar, y étant arrivée dans le tems qu'on lisoit cette lettre, on en continua la lecture, & on lui

dit que c'étoit une de ses lettres. Fatime fut surprise de n'avoir pas reçu une pareille lettre ; & ce sentiment suspendit en elle la joie d'apprendre que la santé d'Abenamar commençoit à se rétablir. Elle pensa cependant qu'elle se pressoit trop de le condamner ; qu'il n'étoit pas vraisemblable , non seulement qu'il l'eût oubliée , mais qu'il ne lui rendit pas les premiers soins , puisqu'elle avoit toujours tenu la première place dans son cœur : ainsi elle conclut que , retournant chez elle , elle y trouveroit certainement des nouvelles qui la consoleroient. Sa visite ne dura précisément que le tems nécessaire pour le devoir , & elle retourna en son logis , agité d'espérance , & malgré elle d'un peu de crainte.

Si-tôt qu'elle y fut entrée , elle demanda à une de ses femmes qui avoit toute sa confiance , si elle n'avoit pas vu un courier d'Abenamar. On lui dit qu'il n'en étoit pas venu. Là-dessus elle s'enferma dans son cabinet , fondant en pleurs. Celle qui lui avoit donné une si cruelle nouvelle , n'y put être admise ; & Fatime s'abandonna à tout ce que la honte , le dépit , & l'amour , ont de plus violent.

Cependant d'Abenamar n'étoit point coupable : il n'avoit pas cru devoir confier à un Secrétaire les sentimens qu'il avoit pour Fatime ; & n'étant pas en état de lui écrire lui-même , il avoit mieux aimé ne lui pas donner de ses nouvelles , que de lui en donner avec la réserve qu'exigent les voies indirectes : il ne prévoyoit pas que n'ayant point changé de sentimens , il en pût être soupçonné.

Mais plus l'amour est grand , plus il est aisé à blesser. Fatime , ayant une passion extrême ,
ne

ne pouvoit recevoir d'offenses qui lui parussent petites, & une négligence lui sembloit un cruel outrage.

L'orgueil de la beauté, se joignant à la délicatesse de l'amour, augmenta encore le crime d'Abenamar auprès de Fatime : elle se persuada qu'elle méritoit une meilleure destinée ; & son dépit étoit porté à l'excès, lorsqu'elle reçut une lettre d'Abenamar.

Si-tôt qu'il avoit pu écrire quelques mots de sa main, il avoit écrit à Fatime ; mais il étoit trop tard. Elle regarda dédaigneusement celui qui lui apportoit la lettre, & ne voulut pas la recevoir.

Abenamar, étonné à son tour de trouver de la bizarrerie dans une personne qui lui en avoit toujours paru exempté, ne démêla pas d'abord ce qui lui pouvoit attirer ce traitement. Il étoit furieux sans sçavoir à quoi s'en prendre ; mais on devient aisément jaloux, quand on est maltraité d'une belle personne. Il crut qu'en son absence un Rival l'avoit absolument détruit, qu'elle l'outrageoit pour le guérir, ou qu'elle vouloit du moins l'irriter assez pour lui ôter jusqu'au désir d'un éclaircissement, toujours plus cruel pour les coupables, que les injures qui se disent hors de leur présence ; enfin, sans s'assurer de ses conjectures, il avoit la même rage que donne la certitude d'être trahi.

Il revint le plus promptement qu'il pût à Grenade ; & la première personne qu'il trouva en arrivant chez Lindarache, ce fut Fatime, qui se trouvant encore trop attachée à lui, & ne lui voulant pas donner la gloire de le croire, affecta en le voyant une indifférence extrême. Il fut vivement choqué des manières de Fatime : & confirmé par-là dans ses soupçons, il ne lui

parla pas, & il ne la salua même point lorsqu'elle sortit de chez Lindarache.

Fatime ne s'étoit pas attendue à l'incivilité d'Abenamar ; & sans songer que cette conduite ne marquoit rien moins que de l'insensibilité, elle en étoit trop outragée pour y chercher de quoi l'excuser.

Elle résolut d'écouter Mulei-Hamet, qui depuis long-tems étoit amoureux d'elle, & à qui le procédé des deux Amans, dont il venoit d'être témoin, donnoit quelque espoir.

Mulei-Hamet lui écrivit plusieurs lettres, qu'elle n'auroit jamais reçues sans la passion qu'elle avoit pour Abenamar ; & elle prit soin que ce qui ne se faisoit que par rapport à lui, n'en fût pas ignoré.

La jalousie de cet Amant augmenta assez, pour lui donner envie de changer, ou de feindre au moins d'avoir changé ; il fut honteux de n'avoir que des chagrins, quand Fatime avoit un nouvel engagement : il rendit des soins à Zaïde, qui n'étoit pas aussi belle que Fatime, mais qui l'étoit assez pour lui donner de la crainte, & dont la naissance, étant égale à celle d'Abenamar, pouvoit lui donner de l'inquiétude sur le mariage.

Le chagrin réciproque d'Abenamar & de Fatime, leurs froideurs, & leurs incivilités lorsqu'ils se rencontroient, furent extraordinaires ; mais cet état violent ne pouvoit durer long-tems. Un jour la fortune les fit rencontrer seuls dans l'appartement de la Reine, qui étoit enfermée dans son cabinet, & qu'ils attendoient l'un & l'autre.

Après avoir été quelque tems sans se parler, & même sans oser se regarder, leurs yeux se trouverent baignés de pleurs. Abenamar fit
mil

mille reproches à Fatime de son changement, qu'il avoua ne pouvoir imiter, quelque soin qu'il prît de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne lui répondit que par des regards & par un torrent de larmes: enfin, elle lui fit la faveur de se plaindre de sa négligence, & de se justifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil auroit suffi pour la faire trouver innocente: leurs plaintes réciproques avoient si peu de fondement, qu'il ne leur fut pas difficile de se justifier, ni même d'y trouver des sujets de joie.

La Reine ouvrit son cabinet trop tôt à leur gré, quoiqu'elle y eût demeuré long tems. Abenamar pria Fatime de lui accorder le moyen de la voir sans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs soupçons. Elle le lui promit; & le lendemain, en lui apprenant le lieu & l'heure où il pourroit lui parler, elle lui envoya toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Mulei-Hamet. Abenamar, transporté de plaisir, l'assura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle lui marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvât.

Cependant, si tôt que le messager fut parti; Abenamar s'enferma: il lut toutes les lettres de Mulei-Hamet, & il en trouva qui réveillèrent sa jalousie. Quelques-unes de ces lettres supposoient une complaisance de la part de Fatime, à quoi il ne s'étoit plus attendu depuis qu'elle lui avoit parlé. Son dépit lui ferma les yeux sur les raisons de cette complaisance, qui n'étoit que l'effet des chagrins de Fatime contre lui. Il ne vit rien, sinon trop de douceur pour son rival; & il manqua à l'entrevûe qu'il avoit demandée avec tant d'empressement.

Fatime l'attendoit ; & surprise de se trouver la première au rendez-vous, elle le fut beaucoup plus d'attendre inutilement Abenamar. Mille pensées entrèrent dans son esprit, la vérité seule ne s'y présenta pas : elle passa un jour plus cruel encore, s'il est possible, que celui qu'elle avoit passé depuis peu, lorsque pour la première fois elle avoit cru devoir se plaindre de son Amant.

Le lendemain, Abenamar ayant eu le loisir de faire réflexion sur la conduite qu'il venoit d'avoir ; & jugeant, quand ses premiers transports furent passés, que Fatime se sentoît peu coupable, puisqu'elle-même, sans y être contrainte, lui avoit envoyé les lettres de Mulei-Hamet, lui écrivit pour lui demander pardon, lui avoua la vérité, & la conjura d'excuser une faute qui n'avoit pour principe que la plus violente passion du monde.

Fatime, outrée de la mauvaise opinion qu'il avoit de sa conduite, lorsqu'elle étoit innocente, lui répondit que ses soupçons le rendoient indigne d'avoir une Maîtresse fidèle, & elle chercha alors véritablement à se guérir.

Mulei-Hamet fut moins écouté par rapport à Abenamar que par rapport à elle-même. Abenamar lui écrivit une seconde lettre, mais elle n'avoit rien à lui répondre.

Il ne restoit plus qu'une ressource à cet Amant : c'étoit d'augmenter la jalousie qu'elle avoit déjà eue de Zaïde, sachant bien que cette passion dans les femmes fait plus de raccommodemens que de ruptures : mais il fut trompé ; Zaïde étoit assez belle pour rendre la passion d'Abenamar vraisemblable. Il avoit manqué un rendez-vous que Fatime lui avoit bien voulu accorder : elle conclut que le dépit seul n'auroit pu l'engager à
lui

lui faire cette injure , si sa passion avoit toujours été la même ; qu'il entroit de la froideur pour elle , & de l'inconstance , dans ce procédé : & elle fut plus que jamais persuadée de la nécessité de se détacher d'Abenamar : mais elle ne fut pas long-tems sans en sentir toute l'impossibilité.

Elle rencontroit à tous momens Zaïde & Abenamar ensemble, cette vûe la faisoit frémir ; la tendresse de Mulei-Hamet ne la consolait point, elle vit qu'elle alloit le rendre malheureux , & elle chercha un remède sûr & qui ne dépendit que d'elle.

Les déserts lui parurent des lieux convenables à ses malheurs ; mais elle médita long-tems la fuite , sans pouvoir quitter une Cour où elle voyoit tous les jours un spectacle cruel pour son cœur.

Depuis qu'elle eût pris le parti de s'engager sincèrement à Mulei-Hamet, il ne lui fut plus difficile de lui avouer, que d'abord elle l'avoit trompé pour ramener Abenamar ; & enfin de lui dire, qu'elle ne pouvoit l'aimer, quoiqu'elle en eût le dessein, & qu'elle l'estimât plus que tous les autres hommes.

Cet aveu plein de franchise donna de l'admiration à Mulei-Hamet, mais il lui donna une douleur très sensible, & il cessa de lui rendre des soins que réveilloient la tendresse qu'elle avoit pour son Rival ; de sorte que, livrée à ses chagrins, & s'accoutumant en quelque façon à la solitude, elle se fortifioit sans cesse dans la résolution qu'elle avoit déjà prise.

Abenamar, sçachant que Mulei-Hamet ne la voyoit plus, résolut, en lui portant les derniers coups, de la réveiller de l'assoupissement où elle sembloit être. Il fit publier qu'il étoit prêt d'épouser Zaïde ; & par les mesures qu'il avoit prises,

ses, il fit aller d'abord ce bruit jusqu'à Fatime. Il crut que les promesses qu'il lui avoit faites, devoient bien au-moins lui attirer ses reproches ; mais Fatime n'avoit pas conservé assez d'espérance pour être en droit de les lui faire, quoique sa passion, qui ne s'étoit point affoiblie, lui permît encore les plaintes. Elle lui écrivit toutes ses pensées, & donna ordre qu'on ne lui portât sa lettre que lorsqu'elle seroit partie. Elle s'en alla sans dire le lieu où elle alloit, & ne lui laissa que le regret de n'avoir pu profiter d'une inclination aussi grande que celle qu'elle avoit pour lui.

F I N.



LE
COMTE
D'AMBOISE,
NOUVELLE
GALANTE.

THE
COMMON
WEALTH
OF MASSACHUSETTS
IN SENATE
AND HOUSE OF REPRESENTATIVES

A M A D A M E
L A
D A U P H I N E.

MADAME,

L'Accueil favorable que vous avez eu la bonté de faire à ma première Nouvelle, me fait espérer la même grace pour celle ci. J'ai même plus de besoin de votre protection que jamais : je fais l'Histoire d'un Homme, qui est assez généreux pour céder sa Maîtresse à son Rival; & comme il y a peu de gens capables de ces grands efforts, & qu'on n'est touché que des choses auxquelles on se sent quelque disposition, j'ai lieu de craindre pour le succès de ce Livre. Mais, MADAME, les grands sentimens se trouvent dans les Ames Royales. Ils sont sur-tout dans la vôtre au suprême degré, & peut-être que par-là le Comte d'Amboise pourroit vous plaire. Si j'osois l'espérer, je ne serois

E P I T R E.

*rois pas à plaindre, puisque ceux qui ne
seroient pas propres à le goûter, seroient
du moins capables de respecter votre goût.
Mais, MADAME, ce n'est point dans
cette seule vûe que je prens la liberté de
vous le présenter. C'est pour avoir la
gloire de vous rendre une seconde fois un
hommage qui vous est si légitimement dû,
par votre rang, par vos qualités éminen-
tes, & sur-tout par vos bontés. Je suis
avec un profond respect,*

MADAME,

*Votre très-humble & très-
obéissante Servante ****

LECTEUR.

ON a trouvé que dans ma première Nouvelle il y avoit des endroits où la Nature n'étoit pas assez bien copiée, & qui tenoient plus de la pensée que du sentiment. Quoique je ne sois pas honteuse de ce reproche, j'ai tâché cependant, sur les Remarques qu'on m'a faites, à porter mes vûes jusqu'à faire la différence d'une véritable passion, d'avec ce qui n'en est qu'une idée trop raisonnée. Et j'espère qu'on trouvera cette Histoire plus naturelle que l'autre, par les sentimens. Aussi on la trouvera plus extraordinaire par l'action, & je crois que ce n'est pas un défaut: car, quoique les gens d'un goût médiocre soient accoutumés à trouver ridicule tout ce qui n'est pas ordinaire, les gens de beaucoup d'esprit trouvent du dégoût aux choses communes. Il leur semble qu'ils voient toujours le même Roman, parce qu'ils voient toujours de semblables traits. Je me flatte que l'on n'a point encore vu ce trait-ci; & même, si j'ai quelque chose à craindre, c'est qu'il ne soit trop peu vraisemblable qu'un

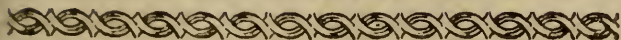
A U L E C T E U R.

qu'un Amant soit généreux. La manière dont on parle des Amans , donne lieu à ce scrupule ; mais après tout , ce n'est qu'un scrupule sur lequel je passe , en faveur de ce qu'il y a de grand dans cette idée. Peut-être se plaindra-t-on de ce que je ne récompense pas la vertu du Comte d'Amboise ; mais je veux punir sa passion ; & j'ai déclaré dans la Préface d'*Eléonor d'Yvrée* (*), que mon dessein étoit de ne faire voir que des Amans malheureux , pour combattre , autant qu'il m'est possible , le panchant qu'on a pour l'Amour.

(*) On imprimera dans ce Recueil *Eléonor d'Yvrée*.

COMTE D'AMBOISE,

NOUVELLE.



LIVRE PREMIER.

LE Regne de François second sembloit dans ses commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine sa femme étoit une des plus belles & des plus spirituelles personnes du monde : sa Cour étoit composée d'une partie de ces Hommes illustres, qui avoient formé celle de Henri second ; & les Dames avoient autant d'agrément , que les Hommes avoient de valeur. Le Comte d'Amboise, & le Marquis de Sanfac, s'y faisoient distinguer : leurs Familles avoient toujours été opposées d'intérêt ; & quoiqu'ils ne fussent pas ennemis déclarés, ils avoient une certaine émulation, qui sembloit devoir avoir quelque suite. Ils étoient tous deux également bien faits : rien ne pouvoit être disputé à l'un que par l'autre ; aussi sembloit-il qu'ils dûssent se disputer toutes choses.

La Comtesse de Roie , étant veuve , s'étoit retirée à deux lieues de Paris à une maison de
cam-

campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle avoit une fille parfaitement belle, qui n'avoit point encore paru. Elle voulut la marier avant que de la mener à la Cour, & elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage, qui étoit également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roie, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vus: mais comme elle avoit la réputation d'être fort belle, Monsieur d'Amboise se fit un grand plaisir de penser qu'elle seroit à lui; & l'on peut dire, que le désir & l'espérance formoient déjà dans son cœur un commencement de passion, avant qu'il en eût vu l'objet.

Bien que Mademoiselle de Roie dût avoir pris cette espece d'indolence que la solitude donne ordinairement, la vivacité de son esprit lui faisoit saisir aisément les premières impressions qui lui étoient données; & ce qu'elle entendoit dire à sa mere, de la bonne mine, de l'esprit & de la générosité du Comte, la remplissoit d'une estime qui la disposoit à quelque chose de plus.

Le jour qu'il devoit lui faire sa première visite, elle s'étoit parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire, & elle étoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'Été qui invitent à se promener. Le Soleil, qui n'avoit point paru, laissoit une fraîcheur délicieuse; & Mademoiselle de Roie se promenoit dans une des avenues de la maison, avec deux Dames des amies de sa mere, qui étoient venues dîner avec elles. Comme il étoit assez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboise, & que Madame de Roie étoit occupée de quelques affaires, elle fut bien aise que la promenade les amusât durant le tems qu'elle seroit obligée d'y donner. Elles avoient déjà atteint le bout d'une allée où étoit un cabinet

net ouvert de tous côtés, fort agréable, & dans lequel elles alloient entrer pour s'asseoir, lorsqu'elles apperçurent un Cavalier, qui, mettant pied à terre, laissa ses gens derrière lui, & s'avança vers elles. A mesure qu'il s'approchoit, elle le remarquoit sa taille & son air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût Monsieur d'Amboise : il venoit au jour marqué, son empressement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit, répondoit à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Ces Dames qui étoient avec elle, ne le connoissoient point, parce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour-là, & elles crurent aussi que c'étoit lui. Elles lui donnerent des louanges, qui aiderent encore à la prévenir en sa faveur.

Mademoiselle de Roie trouva son devoir bien doux ; elle se hâta peut-être un peu trop de le suivre : c'étoit Monsieur d'Amboise qui lui devoit inspirer cette joie que donne la première rencontre de ce qui doit plaire ; & c'étoit pour le Marquis de Sanfac qu'elle la sentoit. Le hasard l'avoit conduit en ce lieu : il venoit de chez une Dame de ses parentes ; & s'étant trouvé proche de la maison de Madame de Roie, comme il avoit entendu parler de la beauté de sa fille, il prit l'occasion de leur faire une visite. Il n'avoit point vu Madame de Roie depuis la mort de son mari. Elle vivoit dans une si grande retraite, qu'on n'avoit encore osé la troubler. Cependant après un an de veuvage, il crut qu'elle ne feroit pas de difficulté de le recevoir.

Il s'approcha de ces Dames, & quoiqu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie lui inspirerent en cette rencontre ; mais il distingua d'abord Mademoiselle
de

de Roie des autres. Aussi , quoique l'une d'elles eût de la jeunesse , & même de la beauté , celle de Mademoiselle de Roie étoit si parfaite , qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle étoit. Elle trouva je ne sçais quoi d'agréable dans cette aventure , qui lui donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire son nom ; & sçachant que les affaires qui retenoient sa mère ne seroient pas si-tôt finies , elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sansac avoit tenu , ne permettoit pas de douter qu'il n'allât chez Madame de Roie : il ne se défendit point d'avoir eu ce dessein : & ces Dames , se confirmant dans la pensée qu'il fût Monsieur d'Amboise , lui firent plusieurs questions fines sur Mademoiselle de Roie , qui lui firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte , qu'il sçavoit être sur le point de l'épouser. Elles lui demanderent , s'il n'avoit rien à se reprocher , de s'amuser avec elles , lorsqu'il étoit sur le point de voir une si belle personne ? Elle rougit malgré elle , d'une manière qui aida à le persuader qu'il ne s'étoit pas trompé quand il avoit pensé qu'elle étoit Mademoiselle de Roie.

Le lieu où il la rencontroit , & son extraordinaire beauté , lui en avoient déjà donné de grands soupçons : il n'en douta plus ; il jugea même par ce qu'on lui disoit , qu'elle n'avoit point encore vu le Comte d'Amboise , & qu'on l'attendoit. L'aventure lui parut agréable à son tour ; cette erreur le faisoit regarder favorablement d'une belle personne : il prit le parti de ne pas répondre positivement , pour ne les désabuser point , & pour pouvoir aussi se tirer de ce pas lorsqu'elles viendroient à le connoître. On ne sçauvoit , dit-il , avoir une plus grande idée de la beau-

beauté de Mademoiselle de Roie que j'en ai : cependant j'ai peine à croire qu'elle soit au dessus de ce que je vois ici , ajouta - t - il , en la regardant d'une manière qui la persuadoit qu'il en étoit touché. Elle prenoit un plaisir très-sensible à ce qui se passoit , & elle étoit flatée de ce prompt effet de ses charmes , d'une manière qui aidait encore à la rendre favorable à celui qui lui en faisoit connoître le pouvoir. Ils avoient déjà été une heure dans ce cabinet , lorsqu'une grosse pluie les y tint assiégés. Personne n'en fut fâché : la conversation étoit si brillante qu'il ne leur étoit pas possible de songer au tems qu'ils y demeuroient. Monsieur de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne , & dans tout ce qu'il disoit ; & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roie étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire : leurs yeux se rencontrèrent plus d'une fois d'une manière qui la fit rougir , & qui lui fit ensuite éviter ceux de Monsieur de Sansac. En effet , bien qu'elle crût qu'il étoit le Comte d'Amboise & qu'elle devoit l'épouser , elle sentoit , sans le démêler , je ne sçais quoi d'indépendant de son devoir. Elle eut tout le loisir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être si fatale dans la suite : car l'ouvrage ne cessoit point , & ils ne pouvoient sortir du cabinet. Enfin , Monsieur d'Amboise arriva ; & comme il vit des Dames dans le cabinet , il y entra , pensant que ce fût Madame & Mademoiselle de Roie.

Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit vue à la Cour ; mais il reconnut aussi-tôt sa fille , au portrait qu'on lui en avoit fait , & sur les mêmes apparences qui avoient déjà fait croire au Marquis de Sansac que c'étoit elle : de sorte

qu'il lui adressa ses complimens. Cependant, comme il pouvoit se tromper, & que la présence de tant de personnes le retenoit, il ne lui dit rien qui marquât précisément qu'il étoit celui qu'elles attendoient.

Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sansac d'occuper cette compagnie. Une taille agréable & au-dessus de la médiocre, un air noble, je ne sçais quoi de fin & de passionné, le rendoient très capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la justice qui lui étoit due; mais Mademoiselle de Roie fut fâchée d'être déjà contrainte de douter qui des deux étoit son Amant. Elle les regarda l'un & l'autre, comme pour leur demander lequel elle étoit obligée d'aimer; mais c'étoit avec une certaine différence, qui sembloit marquer qu'elle eût bien voulu que c'eût été Monsieur de Sansac.

La plus âgée de ces Dames, qui voyoit l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les Femmes de Mademoiselle de Roie avoient été contraintes de se retirer dans le cabinet, à cause de la pluie, elle envoya l'une d'elles demander le nom de Monsieur d'Amboise à ses gens; & l'ayant sçu elle le fit connoître à Mademoiselle de Roie.

Cette jeune personne ne put s'empêcher de le regarder avec plus de froideur que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé son visage, & augmentoit encore sa beauté. Monsieur d'Amboise la considéroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle étoit destinée, & malgré l'idée qu'il avoit conçue d'elle, il trouvoit lieu d'être surpris; mais la manière dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naissance d'une passion, & l'amour lui refusa jusqu'à son premier plaisir.

Elle regarda, sans s'en appercevoir, Monsieur de Sanfac avec moins de précaution qu'auparavant, comme si elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenue plus hardie lorsqu'il lui falloit ôter l'espérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plutôt, lorsqu'elle avoit cru pouvoir lui en donner.

Monsieur d'Amboise avoit les yeux trop attachés sur Mademoiselle de Roie, pour ne pas suivre les siens; peut-être aussi que l'opposition naturelle de Sanfac & de lui avança ses craintes: enfin il soupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours, & Madame de Roie, qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenue, les vint reprendre dans son carrosse. Elle ne s'attendoit point à trouver le Marquis de Sanfac dans ce lieu, cependant elle ne manqua pas de lui faire beaucoup de civilités. Cette Comtesse marqua à Monsieur d'Amboise toute l'estime qu'elle avoit pour son mérite, & la joie où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée désagréable qu'il avoit prise malgré lui.

Madame de Roie les mena dans son appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque sorte d'ennui. Le Comte d'Amboise, qui naturellement n'aimoit pas Sanfac, trouvoit la visite de ce Marquis trop longue. Peu s'en falloit que Monsieur de Sanfac ne trouvât la même chose de celle du Comte d'Amboise, quoiqu'il n'ignorât pas le dessein qui l'amenoit: cependant il fallut qu'il lui cédât la place.

Les Dames s'en allerent aussi, de sorte que le Comte d'Amboise demeura le dernier. Il marqua à Mademoiselle de Roie combien l'avantage de lui être destiné le charmoit; mais il lui dit en même tems que s'il n'étoit pas assez heureux

pour toucher son cœur , il se trouvoit fort à plaindre. Mademoiselle de Roie répondit qu'elle n'avoit point de cœur à donner , mais seulement un devoir à suivre. L'air dont elle prononça ces paroles , n'étoit pas propre à donner des espérances à un Amant. Elle prit peu de soin de soutenir la conversation ; mais elle laissa voir assez d'esprit , pour achever ce que sa beauté avoit commencé , & assez de difficultés à la possession de son cœur , pour rendre la passion du Comte d'Amboise très-vive dès ce jour là.

Lorsque Mademoiselle de Roie fut seule , elle demeura dans une profonde rêverie ; & quoiqu'elle ne démêlât pas encore ses sentimens à l'égard de Monsieur d'Amboise & de Monsieur de Sansac , il lui sembloit néanmoins que ce dernier étoit le plus aimable.

De son côté , il avoit été frappé de la beauté de Mademoiselle de Roie. Il avoit remarqué que sa conversation ne lui déplaçoit pas , & qu'elle avoit reçu le Comte d'Amboise avec assez de froideur ; de sorte qu'il ne remportoit que des idées agréables.

Il parla d'elle à la Cour avec de si grands éloges , que la Reine eut de l'impatience de la voir ; & comme il avoit sçu de Madame de Roie qu'elles ne reviendroient pas si-tôt de la campagne , il le dit à la Reine , qui témoigna en être fâchée.

Sansac , qui ne cherchoit qu'un prétexte pour retourner chez Madame de Roie , se fit un plaisir de lui aller apprendre les sentimens de la Reine : il vit Mademoiselle de Roie une seconde fois , il crut démêler quelque joie dans ses yeux ; il lui dit mille choses que les dispositions où elle étoit pour lui , lui faisoient entendre facilement , & qui ne pouvoient cependant déplaire à Madame de Roie. Le Comte d'Amboise , qui étoit

toit en droit de les aller voir souvent, arriva dans le tems que Monsieur de Sanfac en sortoit. Une seconde visite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude, qui parut malgré lui à Mademoiselle de Roie, le lui fit trouver bizarre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle sentit son éloignement pour lui, avant que de connoître que Sanfac en étoit la cause. Les soins que le Comte lui rendoit, lui devinrent incommodés, & lui donnerent d'abord une répugnance pour lui qu'elle combattoit envain. Un Amant, pour qui l'on est obligée d'avoir des égards, se fait toujours beaucoup haïr, quand il ne se fait pas aimer.

Le Comte d'Amboise s'apercevoit bien que Mademoiselle de Roie ne l'aimoit pas: il en soupçonnoit la cause; & suivant la coutume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particulièrement de ce qu'il ne sçavoit pas assez pour être tout-à-fait misérable.

Un jour que le Roi étoit à la promenade, & que toute la Cour le suivit, ce Comte, voyant que Sanfac étoit à quelques pas de la foule, s'approcha de lui, pour parler de Mademoiselle de Roie. Mais quoiqu'ils eussent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit se résoudre à commencer. Enfin d'Amboise suivit son dessein, il la loua beaucoup: mais Sanfac la loua peu, autant peut-être pour n'être pas d'accord avec son Rival, que de peur de se découvrir. Cependant le Comte d'Amboise n'étoit pas en état de se rassurer: il auroit été inquiet, si le Marquis de Sanfac avoit trop admiré Mademoiselle de Roie; & il le fut encore, de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer assez.

Peu d'heures après, sa jalousie fut entièrement confirmée. Le soir, chez le Roi, la conversation s'étant tournée sur la beauté de quelques femmes

de la Cour, le Marquis de Sanfac, qui n'étoit plus alors retenu par la présence de Monsieur d'Amboise, ne put s'empêcher de louer extrêmement Mademoiselle de Roie; & il en parloit même avec beaucoup de vivacité, lorsque le Comte arriva. Le Roi l'apercevant de loin, voilà Sanfac, lui dit-il, en élevant la voix, qui dit plus de merveilles de la beauté de Mademoiselle de Roie, que vous ne nous en avez jamais dit. Ces deux Rivaux rougirent à ce mot. Cette rougeur fut remarquée: on leur en fit la guerre le reste du soir, & ils eurent besoin de tout leur esprit pour la soutenir. Ils connurent plus particulièrement dans cette occasion tout ce qu'ils en avoient l'un & l'autre; & ils ne s'estimerent que pour se haïr davantage.

Le Comte de Sanfac, pere du Marquis, souhaitoit de marier son fils à Mademoiselle d'Annebaut, de qui la beauté pouvoit rendre heureux un homme qui n'auroit pas aimé Mademoiselle de Roie: il n'osoit s'opposer ouvertement aux volontés de son pere; mais il reculoit ce mariage, & il y avoit beaucoup de répugnance. Madame de Roie mena dans ce tems-là sa fille à la Cour, où elle reçut tous les applaudissemens qu'elle méritoit,

Elle fit des Amans & des Ennemis. La Comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin, & qui le dissimula le mieux. Le Comte de Sancerre la trouva parfaitement aimable, & n'osa dire qu'il l'aimoit, parce qu'il ne soupçonna pas que Monsieur d'Amboise pût être haï. Il fit un voyage peu de tems après, qui lui servit à cacher sa passion, mais qui ne l'en guérit pas.

Mademoiselle de Roie ne tarda gueres à apprendre qu'on marioit le Marquis de Sanfac à Mademoiselle d'Annebaut; elle fut surprise de cette
nou-

nouvelle , & encore plus de s'y trouver si sensible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à lui trouver des défauts.

Le mariage de Montieur d'Amboise étoit sur le point de se conclure , lorsqu'il y survint des difficultés qu'on n'avoit pas prévues. Le Roi eut quelque connoissance d'un soulèvement que le Prince de Condé vouloit exciter dans le Royaume; & parce que ce Comte étoit particulièrement attaché à lui, on crut qu'il y avoit quelque part: bien qu'on n'eût aucune preuve contre lui, il suffisoit qu'on eût des soupçons, pour devoir veiller de près sur ses démarches. Il n'étoit point de la politique de lui laisser épouser une parente de la Princesse de Condé , avant que sa conduite fût éclaircie.

Il se passa beaucoup de choses durant ce retardement. Madame de Roie, ne sçachant point les sentimens que Sanfac avoit pour sa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune personne s'informoit avec trop de soin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiselle d'Annebaut , pour ignorer la résistance qu'il y apportoit; & il ne lui étoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la pensée qu'elle l'avoit touché. Elle suivoit son penchant avec scrupule, mais elle le suivoit.

Sanfac remarquoit tous les jours de petits effets de la passion de Mademoiselle de Roie qui le charmoient: cependant, dans les termes où elle étoit avec Monsieur d'Amboise, il n'osoit lui parler ouvertement, de peur de perdre ces marques de sa tendresse s'il la forçoit de les démentir; mais il fit confidence à Mademoiselle de Sanfac, sa sœur, des sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de Roie , & il la pria de faire, s'il

se pouvoit , une étroite liaison avec elle , & de tâcher de détruire Monsieur d'Amboise dans son esprit , afin que le mariage de ce Comte , étant déjà reculé par des raisons de politique , le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour lui.

Mademoiselle de Sanfac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une estime singuliere ; mais cette même estime la porta insensiblement à agir contre son mariage. Comme elle avoit beaucoup d'esprit , & qu'elle étoit sœur de Sanfac , il ne lui fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit avec Mademoiselle de Roie , qui ne lui cacha point le chagrin où elle étoit de se voir destinée à un mari pour qui elle avoit si peu d'inclination. Elle rendoit justice à ses bonnes qualités , mais c'étoit avec une espece de dépit. Son mérite lui étoit un reproche secret de l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elle le haïssoit de ce qu'il l'aimoit , & de ce qu'il étoit aimable.

Mademoiselle de Sanfac , que étoit fille de la Reine , & celle qui en étoit la mieux traitée , lui offrit toute sa faveur auprès de cette Princesse , pour faire en sorte qu'elle parlât à Madame de Roie , afin qu'on rompît ce mariage. Mademoiselle de Roie , qui craignoit de déplaire à sa mere , s'y opposa d'abord avec assez de vivacité : néanmoins elle laissa entrevoir , que si la chose avoit pu se faire sans sa participation , elle en auroit eu de la joie.

Il n'en falloit pas davantage pour obliger Mademoiselle de Sanfac à la servir. Elle avoit besoin d'aller aux Eaux de Spa pour sa santé , & elle vouloit , avant que de partir , en parler à la Reine , afin de ne pas manquer le tems d'obliger son amie. Quoique Mademoiselle de Roie fût bien éloignée de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour son frere , c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de lui.

La haine du Comte d'Amboise pour Sansac augmentoit extraordinairement. Mademoiselle de Roie, sans s'en appercevoir, donnoit à ce dernier des marques d'une estime toute particuliere, qu'il ne pouvoient échapper à la pénétration d'un Amant ; aussi balançoit-il quelquefois sur le parti qu'il devoit prendre. Il lui étoit désagréable d'épouser une personne prévenue d'une autre inclination ; la raison s'opposoit à ce dessein, mais il étoit amoureux. Comment perdre l'espérance de la voir à lui ? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne lui étoit pas possible de prendre aucune résolution.

Le Marquis de Sansac témoigna tant de froideur pour Mademoiselle d'Annebaut, qu'elle travailla de son côté à éviter de l'épouser, de sorte que ce mariage fut rompu. Mademoiselle de Roie en eut une joie si grande, qu'il ne lui fut pas possible de la cacher à Mademoiselle de Sansac, à qui tous ces mouvemens n'étoient pas indifférens. Elle voyoit souvent le Comte d'Amboise chez cette amie. Elle l'avoit trouvé aussi aimable que malheureux, & insensiblement la pitié l'avoit menée à d'autres sentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les intérêts de son frere ; & même elle croyoit servir Monsieur d'Amboise, en l'empêchant d'épouser une personne qui le haïssoit.

Le comte de Sansac son pere fut poussé par elle, à souhaiter que son fils épousât Mademoiselle de Roie ; ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjoncture présente. La maison d'Amboise n'avoit jamais ménagé les Sansacs dans aucune occasion. Les Sansacs, que la faveur rendoit hardis, avoient souvent cherché à leur déplaire : de sorte que rien ne les retint, & Mademoiselle de Roie étoit un parti si considérable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roie. Cependant ils ne voulurent d'abord demander qu'une préférence.

ce, si le mariage de Monsieur d'Amboise ne s'achevoit pas. Mademoiselle de Sansac pria la Reine de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princesse le lui promit, & Mademoiselle de Sansac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promesse la Reine lui tint bien-tôt parole; elle fit des propositions à Madame de Roie. Elle lui laissa comprendre, que l'attachement de Monsieur d'Amboise pour le Prince de Condé le rendoit toujours suspect, & qu'il étoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roi; mais Madame de Roie étoit de ces femmes exactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualités du Comte lui avoient donné pour lui une amitié, que son malheur augmentoit encore. Elle supplia la Reine de souffrir qu'elle tint parole à Monsieur d'Amboise, qu'elle espérait que le Roi le reconnoîtroit innocent, & lui rendroit sa bienveillance.

La Reine, qui cherchoit à obliger Mademoiselle de Sansac, pressa Madame de Roie encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser les Sansacs. Enfin elle lui demanda sa parole pour le Marquis, si elle rompoit avec le Comte d'Amboise. Madame de Roie fut blessée des propositions qu'ils lui faisoient faire, dans les tems qu'elle étoit engagée avec un homme qu'il n'aimoient pas, & de ce qu'ils faisoient si promptement une occasion d'insulter à sa disgrâce. Elle dit à la Reine, qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir lui rien promettre là-dessus, parce que sa fille avoit de l'antipathie pour le Marquis de Sansac. Ce n'étoit pas qu'elle le crût, mais elle se tiroit par-là d'un pas embarrassant.

Ce méchant succès mit Sansac dans un chagrin & dans une confusion étrange: quoique les regards de Mademoiselle de Roie l'eussent souvent assuré qu'il n'étoit point haï, il n'osoit plus

les en croire. Enfin, il étoit sûr de la haine de Madame de Roie, s'il doutoit encore de celle de sa fille; & il perdoit l'espérance d'être jamais heureux.

Madame de Roie ne voulut point instruire cette jeune personne de ce qui s'étoit passé, pour ne la pas détourner des sentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboise. Elle jugea aussi qu'il falloit qu'il l'ignorât lui-même, de peur que, malgré les dispositions où l'on étoit contre lui à la Cour, il n'en vînt à des extrémités avec un homme que le Roi aimoit. Elle ramena le lendemain sa fille à la campagne, à une maison plus éloignée que celle où elle étoit d'abord; en attendant quelque changement aux affaires du Comte, auquel elle témoigna que l'air de disgrâce où il étoit, n'apporteroit aucune altération aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais que servoient ces sentimens au Comte d'Amboise? Il étoit presque sûr que ceux de sa Maîtresse lui étoient contraires. Il résolut de s'en éclaircir, & de faire ensorte que Mademoiselle de Roie se trouvât engagée, par les prières qu'il lui feroit, ou par son propre intérêt, de lui avouer une chose dont le soupçon lui étoit déjà si funeste, que la certitude ne pouvoit l'être davantage. Si Mademoiselle de Roie étoit prévenue d'une autre inclination, il valoit mieux qu'il en fût une fois persuadé, que de le craindre toujours. Cependant il eut des occasions de s'en instruire, mais il n'avoit pas la force d'en profiter; & quand il étoit sur le point de l'apprendre, il ne vouloit plus le sçavoir.

Mademoiselle de Roie étoit partie si promptement pour la campagne, que Sansac n'avoit pu trouver l'occasion de lui parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle, ne le rebutoient point: il étoit piqué des paroles que

Madame de Roie avoit dites à la Reine ; & l'amour , joint au dépit , lui faisoit chercher tous les moyens de s'éclaircir. Mademoiselle de Sanfac étoit trop éloignée , pour pouvoir le servir auprès de Mademoiselle de Roie. Il jetta les yeux sur Madame de Tournon ; c'étoit la plus adroite & la plus insinuante de toutes les femmes. Elle avoit trouvé le secret de s'attirer l'estime & l'amitié de Madame de Roie , & elles avoient toujours été dans une grande liaison ensemble. Monsieur de Sanfac pensa qu'il pourroit aller chez Madame de Roie avec elle , & qu'il trouveroit les moyens de parler à Mademoiselle de Roie. Il rendit à Madame de Tournon des visites , qu'elle reçut avec plaisir. Quoiqu'elle ne fût pas dans la première jeunesse , elle étoit encore assez aimable pour pouvoir se flatter aisément d'être aimée ; & le Comte de Tournon , dont elle étoit veuve , lui avoit laissé des biens si considérables que la pensée de pouvoir faire une fortune éclatante à ce Marquis , aida encore à la séduire pour lui.

Bien qu'elle dût connoître que les soins qu'il lui rendoit n'avoient pas le caractère de l'amour , on se trompe aisément sur une matiere si délicate. L'application qu'on apporte à l'examiner , est un moyen presque sûr de s'y méprendre. Ainsi Madame de Tournon donnoit à toutes les actions de Sanfac , le sens qui convenoit le mieux aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais elle ne put jouir long-tems de son erreur. Il lui laissa le triste loisir de faire des réflexions distinctes ; elle vit la différence du procédé qu'il tenoit au sien. Enfin , comme il avoit peu d'application aux actions de la Comtesse , & qu'il croyoit qu'elles ne partoient que de l'amitié , parce qu'il ne sentoit rien de plus pour elle , il lui proposa , lorsque quelques jours furent passés , d'aller avec elle chez Madame de Roie. Cette proposition

sition ouvrit les yeux à Madame de Tournon ; & elle demeura persuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Roie, lorsqu'elle lui eut parlé de cette belle personne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer envain, & le dépit de voir triompher Mademoiselle de Roie, qu'elle haïssoit, ne pouvoient demeurer sans effet dans le cœur de Madame de Tournon. Cependant sa dissimulation naturelle l'empêcha d'éclater. Elle lui promit de faire la partie qu'il lui proposoit ; mais elle s'étoit déjà apperçue que Madame de Roie avoit quelque chagrin contre les Sansacs. Elle lui écrivit, qui le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roie qui, après les propositions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, sentit qu'elle seroit assez embarrassée de cette visite, répondit promptement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sansac de ce dessein. Madame de Tournon, qui, en écrivant à Madame de Roie, n'avoit cherché qu'à s'attirer cette réponse, montra la lettre à Sansac, comme à un ami pour qui elle n'avoit rien de caché.

Sansac, que ce méchant succès chagrina, ne consulta plus la Comtesse sur une chose dont il n'étoit pas tems de lui découvrir le motif : il voulut aller chez Madame de Roie, mais il ne vit point sa fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle se portoit mal : il y retourna une seconde fois, & on refusa encore de la lui laisser voir, sur des prétextes qui lui parurent peu vraisemblables. Il sut que Monsieur d'Amboise étoit avec elle, de sorte que, honteux du peu de succès de ses visites, & désespéré d'avoir un Rival plus heureux que lui, il prit la résolution de quitter Paris, & alla à une de ses Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiselle de Roie, que la précipitation avec laquelle on l'avoit ramenée à la campagne avoit

toujours inquiétée, & qui voyoit avec chagrin qu'on l'empêchoit de recevoir les visites de San-fac, pensa que peut-être Madame de Roie avoit découvert ses sentimens pour lui; & elle en étoit dans une honte & dans un accablement extrêmes.

Monsieur d'Amboise lui marquoit combien il étoit affligé de lui voir cette mélancolie, sans toutefois s'en plaindre, & sans lui marquer qu'il pouvoit en partie la pénétrer. Une conduite si respectueuse toucha Mademoiselle de Roie, & la pitié succéda à sa haine, mais l'amour ne succéda point à la pitié.

Il étoit trop innocent de la conspiration du Prince de Condé, pour en être accusé long-tems, & il en étoit alors presque justifié. Mademoiselle de Roie vit qu'elle alloit l'épouser: il en usoit d'une manière qui méritoit quelque douceur de sa part; & il lui sembla que le devoir suppléeroit aux mouvemens de son cœur.

Un jour que la tristesse du Comte d'Amboise étoit extraordinaire, elle lui dit plus de choses obligantes qu'elle ne lui en avoit jamais dites; mais elles ne firent que redoubler le chagrin de cet Amant. Eh! Mademoiselle, lui dit-il, ne vous contraignez point; ces dehors étudiés ne me rendent pas moins à plaindre: vous affectez de me marquer de la bonté; que je serois heureux, si vous en aviez pour chercher à me la cacher! Ce discours embarrassa Mademoiselle de Roie, il étoit assez fondé pour lui causer un peu de désordre: elle fut long-tems sans répondre; & Monsieur d'Amboise, s'enhardissant par ce silence, ou plutôt se confirmant dans ses soupçons, n'eut plus la force de les empêcher de paroître. Mademoiselle, lui dit-il, je ne vois que trop que je vous suis indifférent: pourquoi ne voulez-vous pas que je le voie? Ayez du moins de la sincérité, si vous n'avez pas de tendresse. Je suis réduit au point de

de vous être obligé, si vous m'avouez que vous ne m'aimez pas. Il accompagnoit ces paroles de larmes. Mademoiselle de Roie en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle ? Elle n'étoit point encore sa femme. Une pareille confiance ne pouvoit servir qu'à la dégager, & à la mettre dans la liberté de suivre ses sentimens.

Si la plus grande estime qui fut jamais, lui dit-elle.... Non, Mademoiselle, interrompit-il, toute votre estime ne sçauroit me consoler de votre indifférence ; mais, ajoûta-t-il, pressé par sa jalousie, si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit une confiance sans réserve : elle m'est bien due, pour me récompenser de tout ce que vous ne me donnez pas. Quelle est cette occasion que vous demandez encore ? lui dit Mademoiselle de Roie. Il me semble que je vous en marque beaucoup. Ah ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est point assez, marquez m'en davantage : c'est me punir de ma curiosité, que de la satisfaire ; & toute la grace que je vous demande, c'est que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de Rival ? Avouez-le moi. Devez-vous douter que je ne sois indifférente, lui dit Mademoiselle de Roie, puisque vous ne m'avez pas rendue sensible, vous qui m'étiez destiné ? Hélas ! Mademoiselle, lui dit-il, votre cœur pouvoit être prévenu.... Prévenu ! lui dit Mademoiselle de Roie. Connoissois-je quelqu'un avant que d'être engagée avec vous ? Eh ! Mademoiselle interrompit-il, emporté par sa jalousie, n'aviez-vous vu personne avant moi ? Il ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

A ce mot, qui marquoit si précisément ce qui s'étoit passé dans le cœur de Mademoiselle de Roie, une si grande rougeur lui couvrit le visage, que Monsieur d'Amboise ne douta plus de sa disgrâce : il s'appuya sur un siège, ne pouvant
sup-

supporter sa douleur. Que me faites-vous envier, Mademoiselle, lui dit-il ? Eh ! qu'il faut vous respecter pour vous marquer de la modération, en découvrant que vous avez pour un autre les sentimens qui m'étoient dûs par la violente passion que j'ai pour vous ! Mademoiselle de Roie, que ces paroles pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, ne put retenir ses larmes ; & elle marquoit une si vive douleur, que Monsieur d'Amboise, malgré son désespoir, fut touché de l'état où il l'avoit mise. Il la regarda avec toute la timidité que lui donnoit la pensée de lui avoir déplu, & il sembloit par son silence lui faire réparation d'avoir trop parlé. Enfin, il lui demanda pardon de ce qu'il avoit dit, ou plutôt de ce qu'il avoit vu. Mademoiselle de Roie étoit dans un désordre extraordinaire. Son trouble & sa rougeur l'avoient trahie si cruellement, qu'elle n'osoit regarder Monsieur d'Amboise sans la dernière confusion ; de sorte que, ne sçachant que lui répondre, & ayant du chagrin contre lui, elle se retira dans son cabinet, en le priant de la laisser en paix & de l'oublier.

Quels ressentimens n'eut point Monsieur d'Amboise contre celui qui lui enlevoit le cœur de sa Maîtresse ! & que s'il en avoit suivi l'impétuosité, il se seroit porté à de cruelles extrémités contre lui ! Mais il pensa que, dans cette occasion, un éclat lui attireroit toute la haine de Mademoiselle de Roie, & qu'il ne falloit point abuser d'un secret dont elle lui avoit découvert une partie, & qu'elle lui avoit laissé pénétrer tout entier. Il se représentoit les larmes qu'il lui avoit vu répandre, & cette idée arrêtoit sa vengeance, quoiqu'elle augmentât son chagrin.

Ils furent quelque tems sans se voir. Le Comte d'Amboise étant sûr de ne pas plaire à Mademoiselle de Roie, & l'ayant en quelque sorte offensée,

sée, n'osoit se montrer à ses yeux. Mademoiselle de Roie n'appréhendoit pas moins de recevoir de ses visites. Il n'est point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raison de l'être, & qu'il est en droit de le témoigner.

Comme Madame de Roie s'aperçut que Monsieur d'Amboise ne venoit plus chez elle, elle en demanda la raison à sa fille; & soupçonnant par l'embarras de cette jeune personne qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit qu'elle vouloit qu'on le ménageât, lui remit devant les yeux ce qu'assurément il lui seroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle seroit bien aise de le voir. Il fallut que Mademoiselle de Roie obéît, mais elle en fut plus révoltée contre lui.

Monsieur d'Amboise sentit bien qu'il ne devoit pas pénétrer plus loin que l'apparence, qui lui étoit favorable. Encore qu'il craignit de voir Mademoiselle de Roie, il ne laissa pas d'aller chez elle le lendemain avec empressement. Il la trouva seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, & dans une rêverie si profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le bruit qu'il fit en entrant. La pensée que le Marquis de Sanfac l'occupoit à ce point, renouvela la jalousie du Comte d'Amboise. Mademoiselle, lui dit-il en soupirant, que ceux qui peuvent vous faire rêver sont heureux! & qu'on est à plaindre quand on est. . . .

Mademoiselle de Roie fut fâchée qu'il commençât ce discours. Le commandement de Madame de Roie l'avoit mise dans une disposition chagrine; de sorte que, le regardant avec quelque dépit, je n'ai rien à vous répondre, lui dit-elle; tout ce que je dirois vous seroit suspect: mais je prévois les malheurs que votre défiance
me

me prépare. Vous préparer des malheurs, Mademoiselle ! lui dit-il : est-ce à moi que vous parlez ? Oui, lui dit-elle, je ne dois point me flatter : vous avez eu des commencemens de jalousie, que j'ai peut-être augmentés par ma faute, je ne puis plus penser que vous ne me haïssez point.

Hélas ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est pas ma haine que vous craignez, vous ne craignez que mon amour ; mais enfin, je ne me trouve plus digne de vous, puisque je n'ai pu vous plaire : c'est assez, je ne vous contraindrai pas davantage ; je vous fuirai, puisque c'est la seule marque de passion qui vous puisse être agréable en moi. Je vous aimerai toujours d'un amour violent, & je ne vous verrai jamais.

Mademoiselle de Roie ne lui en demandoit pas tant ; mais le chagrin où elle l'avoit vu, & la disposition où il lui paroissoit être de se dégager, lui donna la hardiesse de le lui proposer. Elle lui représenta avec douceur, qu'il étoit désormais impossible qu'il fût content en l'épousant ; que puisqu'il avoit eu des soupçons une fois, il en auroit toujours : & qu'elle l'estimoit trop, pour vouloir le rendre malheureux. Enfin, peu-à-peu elle essaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roie. Il étoit dans un désespoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux étoient attachés sur Mademoiselle de Roie. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le rassureroit pas. Songez-bien à ce que vous exigez de moi, Mademoiselle, lui dit-il ; songez-vous bien que je vous aime ; le plus grand effort de mon amour est-il dû à la plus cruelle preuve de votre indifférence ? Vous pouvez me refuser, lui dit tristement Mademoiselle de Roie. Eh ! puis-je défobéir ? lui dit-il en se levant : votre cœur ne consent point à mon bon-

bonheur, en voudrois-je malgré lui? Mais du moins, Mademoiselle, jugez de l'excès de ma tendresse, par ce qu'elle me fait faire contre moi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiselle de Roie, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roie de lui pardonner s'il partoît sans la voir & s'il répondoit si mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en sa faveur; mais que l'éloignement que Mademoiselle de Roie avoit pour lui y mettoit un obstacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire son bonheur, s'il ne faisoit celui de la personne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter sa douleur dans des lieux éloignés, pour se guérir, s'il se pouvoit, par l'absence. En effet, peu de jours après, s'étant absolument justifié d'être entré dans la conspiration du Prince de Condé, il passa en Angletterre avec la permission du Roi.

Madame de Roie étoit fort mécontente, de ce qu'un mariage, qu'elle avoit si ardemment souhaité, trouvoit de pareils obstacles. Elle avoit une si parfaite estime pour Monsieur d'Amboise, qu'il lui sembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de son alliance. Elle parla à sa fille avec ressentiment, & lui dit qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle seroit bien punie de sa froideur pour lui, lorsqu'elle épouserait quelqu'un qui en auroit pour elle. Elle essuya l'indignation de sa mere avec chagrin, mais des menaces lui faisoient peu de peur. Elle songeoit que Sansac alloit profiter de la liberté où d'Amboise l'avoit laissée; mais elle ne sçavoit pas ce qui étoit déjà passé à cette occasion.

Madame de Roie la ramena à Paris, & le bruit s'étant répandu de sa rupture avec Monsieur d'Am-

d'Amboise, tous ceux qui pouvoient prétendre à elle, songerent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre, qui avoit eu de l'inclination pour elle dès le même instant qu'il l'avoit vue, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sansac, qui ignoroit que Monsieur d'Amboise se fût dégagé, étoit encore sur les Terres de son pere, mais il ne fut pas long-tems sans l'apprendre.

Entre tous ceux qui songerent à Mademoiselle de Roie, le Vicomte de Tavanès fut le plus empressé, & il fit des propositions pour l'épouser. Si-tôt qu'elle fut à Paris, Madame de Tournon l'appuya de tout son pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sansac eût sçu que le Comte d'Amboise ne prétendoit plus à Mademoiselle de Roie. Elle exagéra à Madame de Roie tous les avantages de ce parti. Le Vicomte de Tavanès possédoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter; de sorte qu'il regardoit plus Mademoiselle de Roie par ceux qui lui étoient destinés, que par sa beauté.

Madame de Roie, qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboise à l'égard de sa fille, & l'avoit priée de découvrir si cette jeune personne n'avoit point quelque secreete inclination. Quoique ses soupçons fussent d'abord tombés sur le Marquis de Sansac, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant hors d'état de renouer avec bienséance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop, que puisqu'il aimoit Mademoiselle de Roie, il en étoit aimée, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roie, qu'a-

qu'après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sansac en particulier ; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboise l'avoit empêché d'épouser une personne incapable de sentir jamais de passion, ni même de connoître les sentimens qu'on avoit pour elle. Enfin, elle lui conseilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanès pour gendre. L'affaire se traita avec un grand secret : elle auroit été promptement achevée, si la maladie du Roi n'eût suspendu tout.

Il fut saisi, à la chasse, d'un mal de tête si violent & si extraordinaire, que d'abord on en appréhenda les suites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéressoient pour sa vie. Le Marquis de Sansac y revint avec empressement. Le Comte d'Amboise, quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retourna en France. Cette maladie fut aussi funeste que violente. Le Roi mourut en huit jours, & sa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choses. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquise. Catherine de Médicis fut déclarée Régente durant la minorité de Charles IX. & devient absolue. Le Prince de Condé, qui avoit été arrêté pour la conspiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté : il conservoit toujours beaucoup d'estime pour d'Amboise ; & quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ses desseins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sansac parla à Mademoiselle de Roie le lendemain qu'il fut à Paris : elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de monde, & elle étoit un peu écartée des autres ; de sorte qu'il trouva moyen de se placer auprès d'elle, sans que Madame de Tournon pût s'y opposer.

Il demanda pardon à Mademoiselle de Roie des propositions qu'il avoit fait faire à sa mère, avant que de l'avoir consultée : il en accusa la violence de sa passion ; & il lui dit, que ce qu'il avoit appris de sa haine pour lui, & le refus de Madame de Roie, l'en punissoient assez. Mademoiselle de Roie fut surprise de ce discours. Vous m'apprenez de choses si nouvelles, lui dit-elle, que je suis embarrassée à répondre. J'ignore la haine que j'ai pour vous, comme tout le reste.

Madame de Tournon, qui le vit attaché à parler à Mademoiselle de Roie, feignant de ne s'en pas appercevoir, la fit approcher d'elle, lui disant qu'elle étoit trop éloignée du reste de la compagnie.

Lorsque Mademoiselle de Roie fit réflexion sur ce qu'il lui avoit dit, elle crut que ces propositions s'étoient faites ce même jour, & que des raisons de haine ou d'intérêt avoient déterminé sa mère à un refus : ainsi elle concluoit qu'elle n'empousseroit point sans succès, dans le tems qu'elle s'assuroit d'en être tendrement aimée.

Ce Marquis cependant reprenoit des espérances ; il voyoit qu'il n'étoit point haï. Il comprenoit même que peut-être Madame de Roie en le refusant si cruellement, n'avoit cherché qu'à tenir parole à Monsieur d'Amboise ; & que les choses ayant changé, une seconde tentative pourroit réussir. Il voulut engager son père dès le lendemain à parler à Madame de Roie, mais il le trouva si pénétré de la mort du Roi, dont il avoit été Gouverneur, qu'il n'en put même être écouté.

Ce Marquis étoit trop amoureux, pour ne pas craindre d'être prévenu par ses Rivaux. Il connoissoit le pouvoir que Madame de Tournon avoit sur l'esprit de Madame de Roie ; il lui déclara

clara son amour, & il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son pere pût entrer dans cette affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confidence; mais elle prit le parti de dissimuler, & elle sçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réussît. Elle l'assura qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roie dès ce même jour; mais bien des choses s'étoient passées qu'il ignoroit.

Si-tôt que Monsieur d'Amboise avoit été revenu d'Angleterre, il avoit été chez cette Comtesse, qui l'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à sa fille, qu'elle la destinoit au Vicomte de Tavanès, & cette nouvelle lui avoit donné une si vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le tems de lui répondre qu'elle lui obéiroit toujours, & elle étoit sortie de la chambre de sa mere, pour donner un libre cours à ses larmes.

Lorsqu'il vit qu'elle n'avoit évité d'épouser le Comte d'Amboise, que pour être au Vicomte de Tavanès, elle fut inconsolable. Sa personne lui avoit toujours déplu, & son dessein le lui rendoit odieux. Elle pensoit que la parfaite estime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboise lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus sortable d'être à lui, puisqu'elle ne croyoit plus épouser Sansac, que d'être au Vicomte de Tavanès. Enfin, le mal passé ne lui paroissoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au présent.

Madame de Roie, voulant faire connoître à d'Amboise qu'il n'avoit point perdue sa confiance, ne lui fit point un secret du mariage de Monsieur de Tavanès avec sa fille, elle lui en parla comme d'une chose qui seroit bien-tôt conclue. Mais que ne produisit point cette nouvelle dans
l'es-

l'esprit de Monsieur d'Amboise ? Mademoiselle de Roie alloit épouser un homme qu'il sçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La pensée de la perdre sans retour, & de la voir possédée par un mari qui l'avoit si peu méritée, excitoit en même tems son désespoir & son indignation.

Il demanda à Madame de Roie la permission de voir sa fille, & il alla la trouver à son appartement. Elle étoit dans un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoit couvert de larmes, qui ne diminueoient point sa beauté. Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle (sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs), & vous sçaurez bien-tôt ce qui l'a causée. Je ne le sçais peut-être déjà que trop, lui dit-il, Mademoiselle ; & j'ose dire que je sens plus encore les maux que vous sentez, que je n'ai jamais senti tous ceux que vous m'avez faits. Que votre honnêteté m'est cruelle ! lui dit Mademoiselle de Roie, que son chagrin faisoit parler. Cachez-la moi par pitié, afin que je connoisse moins le prix de ce que j'ai perdu. Que me dites-vous, Mademoiselle ? lui dit-il. Je n'ai point acquis assez d'indifférence, pour pouvoir entendre tranquillement ces paroles de votre bouche. Je ne cherche point à vous flatter, lui dit-elle ; mais il est vrai que je me repentirai toute ma vie du procédé que j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavanès. Ah ! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Amboise, je ne sçaurois me plaindre de ma disgrâce, puisqu'elle m'attire des paroles si obligantes. Est-il possible que vous me puissiez préférer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais sçu, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à vous. Mais, quelques obstacles que j'aie mis à mon bonheur, peut-être il ne me seroit pas impossible

de

de les vaincre, si vous y consentiez. Vous auriez mon consentement avec bien de la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit Mademoiselle de Roie, qui ne voyoit encore que le supplice d'épouser Tavanès. Monsieur d'Amboise fut si transporté de la joie que lui donnoient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit eu de Sanfac, s'effacèrent de son esprit. Il trouva qu'il les avoit pris sur des fondemens légers. Madame de Roie lui avoit parlé du mariage de Tavanès comme d'une chose avancée, mais non pas conclue absolument. Il alla trouver le Prince de Condé: il le conjura de parler à Madame de Roie, parce qu'il eût été embarrassé à lui parler lui-même, à cause de l'irrégularité qui pouvoit paroître dans son procédé. Ce Prince, qui avoit bien voulu entrer dans les détails de sa passion dès qu'elle avoit commencé, saisit cette occasion de lui rendre un office. Il alla voir Madame de Roie, & il l'engagea aisément à rentrer dans ses premières liaisons avec le Comte d'Amboise qu'elle avoit toujours plus estimé que tous les autres hommes. Elle dit à sa fille que, s'il étoit vrai qu'elle eût de l'éloignement pour le Vicomte de Tavanès, elle n'iroit pas plus avant avec lui, & qu'elle reprendroit ses premiers engagements avec Monsieur d'Amboise.

Mademoiselle de Roie, qui n'avoit songé d'abord qu'à n'épouser pas Tavanès, vit qu'elle avoit seulement changé de malheur: celui-ci étoit moindre à la vérité, mais il étoit assez grand pour la mettre au désespoir. Enfin elle se l'étoit attiré: il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât, & elle dit à sa mere qu'elle lui obéiroit sans réugnance.

Madame de Roie fit naître des difficultés sur le mariage du Vicomte de Tavanès; & comme

elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle le rompit, sans qu'il parût qu'elle en eût eu le dessein.

Madame de Tournon, qui étoit trop avant dans sa confiance pour ignorer ce qui se passoit, lui fit les propositions de Sansac, lorsqu'elle vit qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour lui, de sorte qu'il fut refusé une seconde fois. Cette Comtesse le lui apprit avec toute la malice dont elle étoit capable. Elle lui fit confidence des desseins de Tavanès & de leurs progrès: en lui disant ensuite que Mademoiselle de Roie n'avoit pu soutenir la pensée d'être à un autre qu'à d'Amboise; qu'une légère cause les ayant brouillés, leur raccommodement avoit été aisé; & qu'elle avoit engagé elle-même son Amant à faire parler à sa mere. La chose étoit vraie en apparence. Elle la conta de la même maniere à quelques personnes, afin qu'on le redit encore à Sansac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiselle de Roie, il l'accusa de l'avoir trompé par sa fausse douceur. Il s'accusa de s'être voulu tromper soi-même. Il examina combien les choses qui l'avoient flaté étoient foibles. Enfin, il s'abandonna au désespoir aussi facilement qu'il s'étoit abandonné à l'esperance, & il cessa de voir Mademoiselle de Roie.

Elle avoit pris une résolution qu'elle avoit de la peine à soutenir: sa tristesse étoit extraordinaire, & d'Amboise n'étoit pas assez heureux pour ne la point pénétrer. Les soupçons qu'il avoit eu de Sansac lui rentroient dans l'esprit; cependant, la préférence qu'il lui avoit donnée sur le Vicomte de Tavanès, & les choses flatteuses qu'elle lui avoit dites à cette occasion, venoient le soutenir contre ses défiances; & si ces réflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tou

Tout se dispoſoit pour ſon mariage. Mademoiſelle de Roie avoit beaucoup d'égards pour lui ; mais quand elle étoit ſeule, elle en dédommageoit Sanſac par un torrent de larmes. Elle ſe regardoit elle-même comme la cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne s'étoit vue ſi prête d'entrer dans un engagement, contre lequel tout ſon cœur ſe révoltoit. Elle ne put ſoutenir ces diverſes agitations, & elle tomba malade.

Quel deſeſpoir pour Monſieur d'Amboiſe ! Il ne pouvoit douter que ſa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouſer. Il ſe ſentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêtetés pour lui. Malgré les maux qu'elle lui cauſoit, il l'eſtimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins : au contraire, l'admiration & la pitié ſe joignant à ſes autres ſentimens, rendoient ſa paſſion plus forte, mais en même tems plus capable de raiſon. Le moyen de contraindre une perſonne qui ſe contraignoit elle-même pour l'amour de lui ! il vit qu'il devoit ſe dégager une ſeconde fois ; mais en rendant Mademoiſelle de Roie à elle, il la mettoit entre les mains de ſon Rival. Cette penſée le faiſoit trembler, & il ne réſolvoit rien.

Cependant la maladie de Mademoiſelle de Roie augmentoit. Il ſentit alors qu'il l'aimoit aſſez pour ne la diſputer pas davantage aux dépens de ſa vie. Il vit qu'il falloit la céder à ſon Rival, qu'elle ne pouvoit être que malheureuſe avec un autre. Il crut qu'il étoit capable de cet effort. Il ſe flata même qu'une action ſi extraordinaire produiroit peut-être un effet extraordinaire ; & que s'il ne ramenoit pas Mademoiſelle de Roie vers lui, en faiſant pour elle une choſe dont un autre ne pouvoit être capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être

aimés. Enfin, il se formoit, du débris de toutes ses espérances, une nouvelle sorte d'espoir. Toujours il pensa qu'il empoisonneroit le bonheur de son Rival, en lui donnant lui-même sa Maîtresse. Mais après tout, ce n'étoient que des idées. Son cœur ne goûtoit point ses raisons, & il lui auroit encore été plus aisé de faire la chose, que de la résoudre.

Il alla voir Mademoiselle de Roie le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle essayât de cacher ses larmes, & de montrer un visage ouvert & tranquille. Il est difficile de se représenter l'état où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour lui, le portoit à celui qu'il se devoit faire. L'amour, la pitié, le désespoir, formoient mille combats dans son ame. Il demeura long-tems sans parler; mais enfin, regardant Mademoiselle de Roie avec des yeux baignés de larmes, Mademoiselle, lui dit-il, vous avez eu jusqu'ici plus de force que moi. Je tremble de mon projet, mais peut-être je l'exécuterai. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut, en se contraignant. Eh bien, c'en est fait, il faut m'arracher à moi-même. Ne me cachez point vos sentimens pour Sanfac. Je veux tout entreprendre pour lui faire obtenir un bonheur dont vous le jugez plus digne que moi: aussi-bien, puis-je être plus malheureux que je le suis? Je vous plairai du moins en vous donnant à mon Rival. Il remarquoit pendant ce discours une impression de joie sur le visage de Mademoiselle de Roie, qu'il ne lui avoit jamais vue. Il se désespéroit de ce qu'il alloit faire, sans néanmoins s'en repentir. Il est des momens où l'on semble agir par une force supérieure: ce qu'il faisoit, tenoit plus du Héros que de l'Amant, & le rendoit digne en même tems de pitié & d'envie. Je pars, lui dit-il, Mademoiselle, pour un dessein qui ne s'a-

s'achevera pas s'il se retarde : & toute la grace que je vous demande, c'est de n'oublier point en me voyant, que je suis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiselle de Roie ne put résister à ses divers mouvemens : la surprise, la crainte, la honte, agitoient son cœur. Sa fièvre en un instant redoubla si considérablement, qu'on jugea que sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Monsieur d'Amboise. Il courut à l'appartement de Madame de Roie, il lui apprit le péril où étoit sa fille, & la passion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roie. Cette mere aimoit véritablement sa fille. La maladie de cette jeune personne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à sa guérison lui paroissoit agréable. Elle marqua à Monsieur d'Amboise, combien elle étoit touchée de sa générosité, & lui donna des louanges auxquelles il étoit peu sensible. Il vit qu'il réussissoit trop aisément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roie, & il alla se renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Quand il ne se vit plus rien à faire, il pensa à ce qu'il avoit fait : il envisagea à loisir le mariage de Mademoiselle de Roie & du Marquis de Sanfac, auquel il n'y avoit plus d'obstacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la possédât ; & il fut mille fois sur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par sa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Ensuite il se représentoit l'état où il avoit vu Mademoiselle de Roie. Cette idée le retenoit, mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit com-

me d'un songe, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il songea que Mademoiselle de Roie perdrait le souvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtait, dans la joie qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout insupportable; il pensoit haïr Mademoiselle de Roie autant que Sanfac, & il croyoit ne pouvoir jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roie employa un de ses amis, qui l'étoit aussi de Monsieur de Sanfac, pour lui faire sçavoir que Monsieur d'Amboise étoit absolument dégagé d'avec Mademoiselle de Roie; & que s'il faisoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obstacles. Ce Marquis étoit trop amoureux, pour songer aux refus qu'il avoit déjà essuyés deux fois. L'avance que Madame de Roie lui faisoit, en étoit la réparation; mais il vouloit sçavoir les sentimens de sa fille. Il alla chez cette Comtesse: il vit Mademoiselle de Roie, à qui la joie redonnoit la santé, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu'il étoit aimé; il le comprit en partie par les choses qu'elle laissoit échapper, & plus encore par celles qu'elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanfac apprit à son pere le changement favorable pour lui qui s'étoit fait dans l'esprit de Madame de Roie, mais il ne le trouva plus dans les mêmes dispositions pour son alliance. Le refus qu'elle avoit fait de son fils, l'avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de sa colere; mais d'autres raisons se joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanfac étoit haï de Catherine de Médicis, parce qu'il avoit été Gouverneur de François II. qu'elle n'avoit jamais aimé. Elle se plaignoit que ce Gouver-

ver-

verneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à son égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour son fils même. Elle eut lieu de voir, lorsqu'il mourut, combien ses sentimens étoient respectés de toute la Cour, excepté des Sansacs. Le Corps du feu Roi fut porté à Saint-Denis sans aucune pompe. Messieurs de Guise, oncles de la Reine sa femme, ne le suivirent même pas; & le Comte de Sansac seul & son fils l'accompagnèrent.

La Régente ne fut pas long-tems sans marquer ses ressentimens au Comte de Sansac en plusieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de personne: il vit qu'il avoit besoin d'être soutenu.

Mademoiselle de Roie, & même Madame de Roie qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à sa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Médicis, n'étoient pas propres à le remettre en bonne posture auprès d'elle. Il avoit d'autres vûes: & il dit à son fils, qu'après le refus désobligeant que Madame de Roie avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de songer encore à le devenir; & il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant se jeta aux pieds de son pere: il lui dit que tout le bonheur de sa vie dépendoit d'épouser Mademoiselle de Roie, mais il ne le fit pas changer de dessein.

Le Marquis de Sansac se révolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laissé de grands biens; & quoique ceux de son pere fussent considérables, il les sacrifioit sans peine à son amour. Il mit deux de ses oncles dans son parti, qui firent tous les pas qu'il falloit faire auprès de Madame de Roie, & dont les propositions furent reçues, mais à condition que le Marquis de San-

fac se racommoderoit avec son père avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité seroit secret jusques-là.

Ce Marquis eut cependant la permission de voir souvent Mademoiselle de Roie, dont la santé se rétablissoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que son cœur étoit content. Elle sentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboise. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager, s'il se pouvoit, par sa reconnoissance, des sentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit soin de l'éviter. Il sçavoit cependant que son mariage avec Sansac n'étoit pas prêt à s'achever, mais si cette pensée adoucissoit sa douceur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiselle de Sansac revint à Paris: elle apprit avec plaisir l'action de d'Amboise, & elle en parloit sans cesse à Mademoiselle de Roie. Un jour qu'elles se promenoient ensemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrèrent qui étoit seul, & qui rêvoit si profondément, qu'il étoit proche de Mademoiselle de Roie sans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez bien, lui dit-elle, que je profite des occasions que le hazard me donne de vous marquer mes sentimens; il y a long-tems que je les cherche envain. Hé! Mademoiselle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore; je vous suis inutile. Il lui fit une profonde révérence, & il se retira sans regarder Mademoiselle de Sansac. Elles furent surprises de cette fuite. Mademoiselle de Sansac fut en colere de ce qu'il ne l'avoit pas seulement remarquée. Mademoiselle de Roie connut par la tristesse du Comte, par sa prompte retraite, combien sa passion étoit encore vive, & com-
bien

bien sa générosité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-sensible douleur d'avoir rendu un si honnête homme malheureux.

Il étoit au désespoir de l'avoir quitté si brusquement. Il craignoit de l'avoir offensée, & qu'elle ne vînt à la haïr. Enfin, il avoit encore senti du plaisir à la voir. Il s'en étoit privé, de peur de s'y trop abandonner; mais il trouvoit que sa raison lui avoit été cruelle : & que pouvoit il lui arriver de plus triste que d'être haï de Mademoiselle de Roie, & de ne la voir jamais? Cependant il ne vouloit plus aller chez elle, mais il sentoît que ce lui seroit une douleur que de la rencontrer.

Sanfac trouvoit le retardement de son bonheur si insupportable, qu'il n'étoit gueres moins affligé que lorsqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit envain qu'il pressoit Madame de Roie de consentir qu'il épousât sa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanfac : elle ne vouloit point lui laisser perdre une partie de sa fortune par trop de précipitation. L'estime que cette Comtesse avoit pour d'Amboise, lui faisoit souhaiter qu'il fût toujours de ses amis. Cependant, quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'osoit lui en faire des reproches : mais, comme elle eut besoin de lui dans une affaire considérable, elle le lui fit savoir, & il ne put se dispenser d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine, & avec quelque plaisir. Il trouva d'abord Mademoiselle de Roie seule dans la chambre de sa mere, il fut si frappé de cette vûe qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roie étoit dans son cabinet avec une personne de considération, lorsqu'il entra. Comme elles étoient occupées d'une affaire particulière, elle vint au devant de lui, le supplier de

vouloir bien demeurer un moment dans sa chambre avec sa fille. Mademoiselle de Roie fut d'abord ambarassée de la présence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit par ce qui c'étoit passé depuis peu, que sa reconnoissance même pouvoit chagriner. Le désordre de Monsieur d'Amboise étoit extraordinaire : il se retrouvoit auprès d'une personne qu'il avoit été contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne le vouloit plus dire, quoiqu'il souhaitât qu'elle le sût, enfin avec une personne qui lui donnoit une cruelle jalousie, & qui lui inspiroit un respect extrême. Ils gardèrent quelque tems le silence l'un & l'autre; elle le rompit néanmoins la première. Je ne sçaurois m'empêcher de me réjouir de vous voir, lui dit elle, quoiqu'il me paroisse que vous ne soyez pas content d'être ici. Mademoiselle, lui dit-il, est-il possible que la présence d'un malheureux que vous avez forcé de renoncer à vous, puisse ne vous être pas désagréable? Je ne vous y ai point contraint, lui dit Mademoiselle de Roie: vous m'avez fait un sacrifice volontairement. Hé, reprit-il, Mademoiselle, vous mourriez, si je ne vous l'eusse fait. Vous ne pouviez soutenir la pensée d'être à moi. Je vous ôtois à celui sans lequel vous ne pouviez vivre. Vous en dites beaucoup, interrompit Mademoiselle de Roie, en rougissant. Hé, Mademoiselle, lui dit-il, pourquoi cette retenue & cette contrainte? Avouez-moi que vous aimez mon Rival. Je le sçais, je le vois malgré vous; & la réserve dont vous usez, est un raffinement de tendresse, dont je suis plus jaloux que de toute celle que vous me marqueriez avoir pour lui. Mais que vous dis-je? reprit-il: pourquoi vous montrer cette bizarrerie? Je vous demande pardon. Je vous aime, je vous aimerais toute ma vie. Je
n'ai

n'ai pu être le maître de ne vous point parler une fois de Sanfac, mais je ne vous en parlerai plus. Je vous respecte assez pour respecter même votre passion. Je me contraindrai sans cesse, & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la seule grace que je vous demande, c'est que vous me regardiez comme quelque chose de plus qu'un ami. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque chose de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choses si peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des sentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été si digne d'admiration, & Mademoiselle de Roie lui étoit si obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une manière qui ne flatât point son amour; aussi ces paroles le firent soupirer. Madame de Roie entra comme elle les achevoit. Cette Comtesse apprit à Monsieur d'Amboise en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choses qu'elle souhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiselle de Roie, & il se trouva encore sensible au plaisir de lui rendre un service. Ses honnêtetés, ou plutôt sa vûe, avoient remis une sorte de douceur dans son âme, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à sa passion. C'étoit toujours beaucoup qu'elle eût pour lui toute l'estime qu'il méritoit & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roie l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiselle de Roie, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans son cœur quelque panchant à l'espérance. Les obstacles qui s'opposoient au mariage du Marquis de Sanfac, pouvoient durer long-tems. Il n'étoit pas impossible qu'une

conduite soumise & désintéressée ne lui attirât une bienveillance particulière de Mademoiselle de Roie, & que ne lui parlant jamais de sa passion, & lui faisant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prit à la fin quelque chose sur les sentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon étoit au désespoir de n'avoir pu empêcher la liaison de Sanfac & de Mademoiselle de Roie : elle cherchoit du moins à la rompre ; & le Comte de Sancerre, qui dans ce tems-là revint à Paris, parut propre à la servir dans ses desseins. Il étoit son ami particulier : cependant il ne lui avoit point fait confidence autrefois de son inclination pour Mademoiselle de Roie ; & ce n'étoit que par l'application qu'elle avoit toujours eue pour ce qui regardoit cette belle personne, qu'elle l'avoit découverte : il avoit même eu de la peine à lui avouer une passion dont il esperoit si peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui-la causoit.

Le Comte de Sancerre étoit bien fait ; il étoit fin, adroit & spirituel. La Comtesse avoit empêché, autant qu'elle l'avoit pu, qu'il n'aimât Mademoiselle de Roie, & elle avoit beaucoup contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuir. Mais l'amour la fit changer d'intérêts. Elle sacrifia la jalousie de beauté, à la tendresse qu'elle avoit pour Sanfac ; & elle assura le Comte de Sancerre, qu'elle viendrait à bout de la lui faire épouser, s'il vouloit suivre exactement la conduite qu'elle lui prescrirait. Elle lui conseilla de tâcher de s'infiltrer dans son esprit sous le nom d'ami, & de lui cacher ses véritables sentimens jusqu'au tems de les faire éclater avec succès. Sancerre goûta cet avis, qui s'accordoit avec son humeur & avec son intérêt.

Mademoiselle

Mademoiselle de Sanfac ne pouvoit souffrir l'indifférence que d'Amboise avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter , & à lui faire de petites incivilités , qui , de la part d'une personne raisonnable ne pouvoient être que des marques de passion. Il connut avec chagrin des sentimens auxquels il ne pouvoit répondre , & dont ses propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiselle de Roie s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de son amie , par les plaintes bizarres qu'elle lui faisoit sans cesse de ce Comte. Elle craignoit tout de la disposition de Monsieur d'Amboise ; quelquefois elle espéroit que la tendresse de Mademoiselle de Sanfac le toucheroit : elle vouloit lui en parler ; mais quand elle faisoit réflexion sur l'indépendance des inclinations , ce qu'elle avoit dans le cœur , la faisoit trembler pour son amie.

Mademoiselle de Sanfac demouroit dans une mélancolie , qui empêchoit le retour de sa santé. Elle avoit demandé permission à la Reine de se retirer de la Cour , & elle vivoit chez son pere dans une assez grande retraite. Mademoiselle de Roie prenoit part à ses maux , & elle étoit assez équitable pour lui en être obligée. L'indifférence que Mademoiselle de Roie avoit pour d'Amboise , la flattoit , & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'esprit de son pere sur le mariage de Sanfac & de Mademoiselle de Roie ; & elle ne désespéroit pas d'y réussir : mais il lui arriva de nouveaux chagrins , qui l'empêcherent d'exécuter ce qu'elle s'étoit proposé.

Un jour qu'elles étoient ensemble dans le carosse de Mademoiselle de Sanfac , elles virent d'Amboise dans le sien , entraîné par ses chevaux avec tant de violence , que sa vie étoit en danger. Mademoiselle de Sanfac pâlit , & dit à ses gens de mener son carosse sur leur passage , afin de les ar-

rêter. Elle leur parloit d'une maniere si vive & si pressante, que malgré le risque qu'ils couroient à lui obéir, ils exécuterent cet ordre : cependant ce fut avec tant de bonheur, que les chevaux, dont la premiere fureur commençoit à se rallentir, rencontrant les autres de front, ne passèrent pas outre.

Comme il voulut aller rendre grace à ceux qui s'étoient mis en péril pour le sauver, il aperçut les livrées de Sanfac : il crut que c'étoit son Rival, & fut au désespoir de lui devoir la vie ; cependant, pour ne lui point faire connoître une ingratitude qu'il n'avoit pas volontairement, il s'avança vers ce carrosse, mais il n'y vit que des femmes. Mademoiselle de Roie se présenta d'abord à ses yeux. Mademoiselle de Sanfac, s'étoit trouvée si mal de l'émotion que cette aventure lui avoit causée, qu'elle avoit été contrainte de s'appuyer sur une de ses mains. Il commençoit à remercier Mademoiselle de Roie en des termes où sa passion s'exprimoit malgré lui : mais elle lui dit qu'il avoit toute l'obligation à Mademoiselle de Sanfac ; & quoiqu'il fût fâché de s'être trompé à une chose qui lui plaisoit, il ne put se dispenser de la remercier avec beaucoup de reconnaissance : il les quitta, pour les laisser poursuivre leur chemin.

Après qu'il les eût quittés, Mademoiselle de Sanfac se trouvant seule avec Mademoiselle de Roie : Vous avez vu ma foiblesse, lui dit-elle : il n'est plus tems que je vous la dissimule. Je me suis toujours refusé le soulagement de me plaindre avec vous, pour ne point entretenir une douleur que je condamne. Ayez pitié de moi, & me donnez quelque consolation. Vous n'êtes point coupable, lui dit Mademoiselle de Roie : personne n'est exempt des passions ; il suffit de les combattre. Je voudrois que la confiance que
vous

vous me témoignez , vous pût être utile. Elle l'embrassa en disant ces paroles. Mademoiselle de Sanfac vit avec chagrin qu'elles étoient arrivées au lieu où on les attendoit. Cette conversation lui faisoit plaisir , & elle pria Mademoiselle de Roie de venir , s'il se pouvoit , le lendemain se promener avec elle dans un lieu agréable , où son peu de santé l'obligeoit à aller prendre l'air tous les matins.

Mademoiselle de Roie revit ce même jour le Comte d'Amboise chez Madame de Tournon. On y jouoit. Ils étoient les seuls qui ne jouoient pas. Mademoiselle de Roie s'approcha de la fenêtre pour parler à ce Comte. Elle vouloit sçavoir de quelle maniere il reconnoîtroit ce que Mademoiselle de Sanfac avoit fait pour lui. J'avois du plaisir à penser que c'étoit à vous que je devois la vie , lui dit-il , Mademoiselle ; mais vous ne voulez pas seulement me souffrir une erreur qui me soit agréable. Que me dites-vous , interrompit Mademoiselle de Roie ? Je serois au désespoir , si vous aviez toujours des sentimens qui vous donnassent lieu de n'être pas content de moi , & qui me donnassent aussi lieu de n'être pas contente de vous. Mademoiselle , lui répondit-il , je ne croyois pas vous importuner. Je ne vous demande point de passion , ajoûta-t-il malgré lui : laissez-moi la mienne , c'est tout ce que je demande. Je n'y puis consentir , lui dit-elle : la considération que j'ai pour vous , s'y oppose ; & si vous sçaviez en quelle extrémité on se trouve quand on est rempli d'estime , de reconnoissance , & , si on l'ose dire , de pitié , pour une personne qui mériteroit quelque chose de plus , je ne vous paroîtrois peut-être gueres moins à plaindre que vous-même. Ils gardèrent là-dessus tous deux le silence : puis Mademoiselle de Roie , se représentant vivement l'état où elle avoit vu son Amie ; ne put résister à l'en-

l'envie de lui en faire un mérite auprès du Comte : elle voulut le rendre sensible à la douceur d'être aimé d'une belle personne ; elle lui fit une peinture touchante des sentimens de Mademoiselle de Sanfac. Enfin , elle sçavoit bien qu'elle ne risquoit rien à lui faire une pareille confidence. La discrétion du Comte étoit connue ; & l'on étoit sûr , que s'il ne se faisoit point un plaisir de sa conquête , du moins il ne s'en feroit pas d'honneur. Il ne put répondre à ce qu'elle lui disoit , parce que Madame de Roie , qui avoit cessé de jouer , se leva pour sortir , & emmena sa fille , avant même qu'elle eût achevé ce qu'elle avoit à dire ; mais il ne pensa à rien qu'à l'empêcher de croire qu'il y eût fait la moindre réflexion.

Mademoiselle de Roie ne vouloit point instruire Monsieur de Sanfac , que le Comte d'Amboise n'étoit pas encore indifférent , de peur de l'aigrir contre un homme à qui il avoit l'obligation de lui avoir cédé ses droits. Elle devoit même ce foible égard au Comte , en considération des choses extraordinaires qu'il avoit faites pour elle. Ces sentimens ne bleissoient point sa passion. Elle étoit bien éloignée d'en prendre d'autres pour Monsieur d'Amboise que ceux de la pitié ; & si elle étoit partagée entre ces deux Amans , elle plaignoit l'un , & elle aimoit l'autre.

D'Amboise avoit trouvé un prétexte pour aller le lendemain matin chez Madame de Roie , mais il la rencontra à la porte du Louvre. Il lui dit qu'il avoit eu ce dessein , & qu'ayant plusieurs choses à lui dire , il l'exécutoit lorsqu'elle seroit de retour. Il demanda à une des femmes qui l'accompagnoient , pourquoi Mademoiselle de Roie n'étoit pas avec sa mere. Cette femme lui dit , qu'elle étoit allée se promener , & lui nomma le lieu ; mais elle ne lui dit point que c'étoit avec Mademoiselle de Sanfac , parce qu'elle suivoit Mada-

me de Roie, & qu'elle n'en eut pas le loisir.

Monsieur d'Amboise y courut sans rien examiner. C'étoit à un de ces beaux lieux que les maîtres se font un honneur de laisser voir. On y venoit par deux côtés : il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiselle de Sanfac. Mademoiselle de Roie avoit été arrêtée par la Comtesse de Tournon, qui, l'ayant rencontrée, avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être seule avec son amie.

D'Amboise, qui avoit été aperçu de Mademoiselle de Sanfac, n'avoit pu éviter de lui parler. Elle lui dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Roie, & qu'elle s'ennuyoit de l'attendre; de sorte qu'il n'avoit osé la quitter que sa compagnie ne fût venue. Ils furent embarrassés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roie, en le voyant avec Mademoiselle de Sanfac, jugeroit qu'il auroit fait réflexion à ce qui s'étoit dit le soir précédent; & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roie. Mademoiselle de Sanfac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ses sentimens, & elle auroit été au désespoir de les lui faire connoître elle-même.

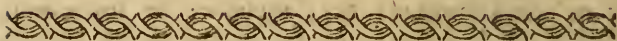
Fin du premier Livre.

L E

C O M T E

D'AMBOISE,

N O U V E L L E.



L I V R E S E C O N D.

M Ademoiselle de Roie vint enfin les joindre : ils n'étoient pas loin de la porte du jardin , & ils allerent au devant d'elle jusques-là. Elle félicita le Comte de ce qu'il étoit en si bonne compagnie , & crût par-là l'obliger à dire quelque chose de flateur pour Mademoiselle de Sansac ; mais il affecta d'abord de justifier son intention , d'une manière qui fit craindre à Mademoiselle de Roie qu'il ne défobligeât son Amie : elle prit un prétexte pour retourner sur le champ , & emmena Mademoiselle de Sansac. Je veux , dit-elle à Monsieur d'Amboise , vous l'enlever , pour vous punir de votre dissimulation. En achevant ces paroles , elle monta en carrosse avec tant de précaution , qu'il n'eut pas la loisir de répondre.

Il étoit au désespoir de voir l'opiniâtreté de Mademoiselle de Roie , à se persuader une chose qu'il sçavoit pourtant bien qui ne la fâcheroit pas : soit qu'il appréhendât de lui donner le moindre sen-

sentiment de jalousie , soit qu'il appréhendât de ne lui en donner aucun , il ne pouvoit s'en consoler ; le chagrin , la joie , ou l'indifférence de cette belle personne devenoient également cruels pour lui.

Il fut sur le point de courir après elle , & de ne la point quitter qu'il ne fût pleinement justifié ; mais le prétexte qu'elle avoit pris pour retourner , lui donnant lieu de croire qu'elle ne seroit pas si-tôt chez elle , il alla chez le Roi , & laissa malgré lui ces deux Amies en liberté.

Lorsqu'elles furent retournées au logis de Mademoiselle de Roie , & entrées dans sa chambre , elle se trouva embarrassée. Le peu de succès qu'elle prévoyoit à la passion de Mademoiselle de Sansac , lui faisoit appréhender de la mettre sur ce sujet : cependant elle s'aperçut que son silence l'affligeoit encore davantage ; de sorte qu'elle la fit parler pour lui laisser prendre quelque soulagement , si ce n'étoit plus pour la consoler.

Si l'on osoit , lui dit-elle , vous demander par quelles manieres le Comte d'Amboise a pu s'attirer des sentimens dont il est si peu digne . . . Je sçais que j'ai tort , interrompit Mademoiselle de Sansac , mais je puis cependant m'excuser. Je voyois incessamment le Comte d'Amboise avec vous ; je le trouvois aimable par l'ardeur avec laquelle il aimoit ; j'étois charmée de sa délicatesse. Vous ne l'aimiez pas ; & quoique cette pensée me donnât un plaisir secret , je blâmois votre injustice , & j'allai trop loin en voulant l'éviter. Quand je parlai à la Reine pour empêcher votre mariage avec lui , je croyois m'y engager pour l'amour de vous , ou pour l'amour de mon frere : cependant j'ai connu depuis , que c'étoit
mon

mon intérêt seul qui me faisoit agir. Madame de Roie rendit tous mes projets inutiles, par sa fermeté dans ses premiers sentimens pour le Comte; j'eus du dépit d'avoir mal réussi. Vous retournâtes à la Campagne; le Comte vous alloit voir souvent: je ne le voyois presque plus: cela me fit sentir à quel point il m'étoit cher. Je voulus m'opposer à mon panchant; mais ce fut inutilement; & même en cherchant à rappeler ma raison, je songeois sans cesse à lui, & j'achevai de la perdre.

Elle se tût durant quelque tems, puis elle poursuivit, voyant que Mademoiselle de Roie ne parloit pas. Je sentis distinctement la jalousie: j'eus des remords d'avoir essayé de vous ôter au Comte, puisqu'il n'étoit plus à moi; mais je fus au désespoir quand il songea une seconde fois à vous épouser, & je n'eus de repos que lorsque, par un excès d'amour extraordinaire, il vous eut cédée à son Rival. Cette action augmenta beaucoup mon estime: il me sembla qu'elle autorisoit ce que je sentoais pour lui, & même ce que j'avois fait contre lui: quoique cet exemple de générosité me condannât, je ne vis point la différence de son procédé & du mien, je crus que ma conduite étoit justifiée par ce désintéressement, & par votre indifférence; mais ce n'étoit en effet qu'un peu d'espérance qui justifioit tout. Hélas! je ne fus pas longtems dans cette situation; si j'eus des momens moins désagréables, ce ne furent que des momens: vous sçavez si j'ai eu lieu de me flater.

Mademoiselle de Sanfac ne put continuer un tel discours; & jettant un torrent de larmes, elle contraignit Mademoiselle de Roie à lui parler. Je suis plus malheureuse que vous, lui dit-elle: je sens tous vos maux comme vous même, & j'ai encore le cha-

chagrin de vous les avoir causés ; c'est par moi que vous avez connu particulièrement le Comte d'Amboise ; c'est peut-être pour l'amour de moi qu'il ne prend pas les sentimens qui sont dûs à votre mérite ; enfin , c'est mon indifférence pour lui , qui a donné lieu à votre pitié : tout vous devient un poison , je n'ose rien entreprendre , & après avoir fait tous vos chagrins , j'ai la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moi , vous me regardez comme une Rivale , peut-être vous me haïssez. Non , interrompit Mademoiselle de Sanfac , c'est d'Amboise qu'il faut haïr , & ce n'est point vous ; mais je ne puis même avoir le soulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? Il ne m'a point trahie , puisqu'il ne m'a jamais aimée. Hélas ! faut-il que ce soit-là ce qui m'ôte le droit de me plaindre !

Ses pleurs , qui redoublerent , l'obligerent une seconde fois au silence ; & Mademoiselle de Roie , voyant de l'altération sur son visage , craignit qu'elle ne se portât mal , & l'obligea de se mettre sur un lit. Elle passa ensuite dans son cabinet , pour parler à un de ses gens : on l'avertissoit de la part de Madame de Roie , que le Comte d'Amboise devoit venir , & qu'elle eût à le recevoir , s'il arrivoit avant son retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant vu personne dans l'antichambre , ni même dans la chambre , parce que Mademoiselle de Roie avoit ordonné à ses femmes , lorsqu'elle étoit entrée avec Mademoiselle de Sanfac , de passer dans son cabinet , qui en étoit assez éloigné , afin qu'elles ne fussent pas témoins de leur conversation , il alloit sortir ; mais Mademoiselle de Sanfac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit , il s'approcha du lit , dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point ;
elle

elle avoit une partie de ses coëffes sur son visage : il crut que c'étoit Mademoiselle de Roie , qui se reposoit sur son lit ; de sorte que , l'esprit encore tout rempli de l'avanture du jardin , & craignant même de perdre l'occasion de lui parler , Mademoiselle , lui dit-il , je ne puis différer un moment à me justifier : auriez-vous bien la dureté de croire que je pourrois aimer Mademoiselle de Sanfac ? Je n'eus pas hier le loisir de vous répondre sur ce que vous me voulûtes faire penser de ses sentimens ; mais en étoit-il besoin ? Si votre indifférence ne m'a pas fait changer , toute la passion qu'on pourroit avoir pour moi , ne le feroit pas davantage.

Mademoiselle de Roie , qui comprit que quel qu'un entroit ; & que même on vint avertir par un autre côté que c'étoit Monsieur d'Amboise , revint dans la chambre , & lui dit à demi bas , qu'une Dame de ses amies dormoit sur ce lit , & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre ; mais elle ne sçavoit pas qu'il en avoit déjà trop dit.

Mademoiselle de Sanfac en avoit été frappée comme d'un coup de foudre , & ce dernier malheur étoit si affreux , qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui en ôter la honte & la douleur. Elle demeura sur le lit de Mademoiselle de Roie , accablée de mille pensées différentes , sans prendre aucune résolution.

Monsieur d'Amboise étoit avec Mademoiselle de Roie : il lui disoit les mêmes choses qu'il avoit cru lui dire lorsqu'il avoit parlé à Mademoiselle de Sanfac ; mais elle lui marqua qu'elle prenoit peu de plaisir à les entendre , & que si quelque chose étoit capable de la toucher , ce ne seroit que les sentimens qu'il prendroit pour son Amie. Il fut outré de cette indifférence , & il demeura saisi d'une si vive douleur , qu'il cessa de lui parler.

Ma-

Madame de Roie revint plutôt qu'elle n'avoit pensé, & Mademoiselle de Roie alla retrouver Mademoiselle de Sanfac, dont le désespoir redoubla par sa présence. Elle fit un cri douloureux lorsqu'elle la vit. Ha! vous m'avez trahie, lui dit-elle: j'espérois du moins que le Comte ignore-roit ma foiblesse; mais il manquoit quelque chose à votre victoire, vous avez trouvé de la gloire au sacrifice qu'il vous a fait de moi. Je vous demande pardon de vous soupçonner de cette pensée; mais pourquoi lui dire que je l'aimois, puisqu'il vous aime? Elle n'eut pas la force de poursuivre, ses larmes couloient en abondance, & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiselle de Roie comprit une partie de ce qui s'étoit passé; elle n'avoit rien à lui répondre, il n'étoit pas tems de justifier son intention, dans le tems qu'elle étoit coupable par de si tristes effets: tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de l'assurer qu'il seroit aisé de désabuser le Comte de la pensée d'être aimé; mais le remede n'étoit point encore du goût de Mademoiselle de Sanfac. Non, dit-elle, qu'il le sçache; & je ne le verrai jamais. Là dessus elle se leva de dessus le lit où elle étoit, elle sortit de chez Madame de Roie, dans le dessein de n'y revenir plus; & le lendemain elle alla à une maison de campagne que son pere avoit auprès de Tours. Là elle essaya d'oublier tout le monde: elle abandonna le dessein de poursuivre le mariage de son frere avec Mademoiselle de Roie, quoiqu'il pût servir à la venger de d'Amboise; & tous ses sentimens céderent à sa honte, ainsi elle ne laissa à cette Amie que le chagrin d'avoir perdu une personne à qui elle confioit ses sentimens, & de conserver toujours un Amant malheureux.

La constance de Monsieur d'Amboise étoit si cruel.

cruelle à Mademoiselle de Roie, par les suites qu'elle avoit eues, qu'elle commença à lui en faire un crime; elle ne lui parloit plus qu'avec une sorte d'aigreur, contre laquelle il n'étoit point préparé. Il n'avoit pas pensé qu'elle le traiteroit plus mal, parce qu'il ne pouvoit aimer qu'elle. Il entroit dans cette nouvelle rigueur une sorte d'injustice & de mépris, qui ne lui parut pas supportable: il pensa qu'il pourroit vivre sans aimer une personne dont l'ingratitude méritoit sa haine, ou plutôt son oubli; il recommença à l'éviter plus qu'il n'avoit jamais fait.

Sansac fut au désespoir de l'absence de sa sœur: il n'avoit plus personne auprès de son pere qui parlât pour lui; de sorte qu'après avoir écrit inutilement à Mademoiselle de Sansac, il alla la trouver au lieu où elle étoit. Il fit tous ses efforts pour l'obliger à revenir; mais il n'obtint rien d'elle; & il ne la tira pas un moment de l'accablement mortel où elle étoit plongée.

Madame de Tournon, qui le voyoit très-affligé, & qui méditoit les moyens de le retirer d'auprès de Mademoiselle de Roie, feignit une nouvelle chaleur pour ses intérêts: elle lui dit qu'un de ses amis, qui pouvoit tout sur l'esprit du Comte de Sansac, seroit bien-tôt à Paris, & qu'elle emploieroit tout le crédit qu'elle avoit sur cet Ami pour faire réussir le dessein du Marquis.

Sansac sçavoit qu'en effet celui dont elle parloit étoit fort considéré de son pere. Quel plaisir d'envisager un moyen de parvenir au bonheur qu'il attendoit depuis si long-tems! La force de ses sentimens lui redonna de l'amitié pour cette Comtesse. Il lui promit une reconnoissance éternelle, & il retourna chez elle avec assiduité.

Elle

Elle avoit introduit le Comte de Santerre chez Madame de Roie : il étoit d'un caractère d'esprit à faire plaisir à tous ceux qu'il voyoit : il y alloit souvent , & son amour s'augmentoît tous les jours par la connoissance particuliere de l'esprit de Mademoiselle de Roie ; cette passion étoit même irritée par celle qu'il lui connoissoit pour le Marquis de Sanfac. Bien souvent un Rival fait valoir le mérite d'une Maîtresse ; & quand il ne sçauroit la faire haïr , il la fait infiniment aimer.

Quoique Mr. d'Amboise évitât Mademoiselle de Roie , il n'étoit pas possible qu'il ne la rencontrât jamais ; & il y avoit plus d'un mois qu'il ne l'avoit vûe , lorsqu'il se trouva auprès d'elle un jour que la Reine Régente recevoit des Ambassadeurs d'Espagne. D'abord qu'il apperçut Mademoiselle de Roie , son premier mouvement fut de changer de place ; mais elle le salua d'une manière , qui , bien qu'assez indifférente , avoit un charme par lequel il se sentit arrêté : il n'osa cependant lui parler ; mais lorsque la cérémonie fut achevée , les Messieurs donnèrent la main aux Dames , pour les remettre dans leurs carosses. Le Marquis de Sanfac fut obligé de prendre celle de Madame de Roie , & Monsieur d'Amboise dit à Mademoiselle de Roie qu'il n'osoit lui offrir la sienne : elle ne lui répondit rien , & lui tendit la main avec assez de civilité.

Jamais Mademoiselle de Roie n'avoit été si parée ni si belle ; les applaudissemens qu'elle avoit reçus , faisoient paroître sur son visage une joie modeste , qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus insensibles. Quoique la passion le Sanfac fût au point de ne pouvoir augmenter , il avoit néanmoins senti un nouveau plaisir à la regarder. D'Amboise se souvint des premières fois qu'il l'avoit vûe , il fit un profond soupir ,

& il la regarda avec des yeux mouillés de larmes.

Comme il y avoit de grands appartemens à traverser, & que beaucoup de gens s'étoient mis entre Madame & Mademoiselle de Roie, il eut le loisir de lui parler. Je suis honteux, Mademoiselle, lui dit-il, de vous marquer que vos mépris & votre haine ne sçauroient m'empêcher de vous aimer : quels remèdes tenterez-vous encore ? Ils seront inutiles ; il n'y a que ma mort qui puisse vous défaire de moi. Vous m'aviez promis, lui dit Mademoiselle de Roie, que vous ne me tiendriez plus de pareils discours : que voulez-vous que je vous y réponde ? Rien, Mademoiselle, lui dit-il d'un air indigné : je n'ai mérité que votre indifférence. Hé bien, ajouta-t-il tout transporté, rendez-la moi, puisque je suis assez malheureux pour croire que votre colère m'est encore un plus grand mal. Mais, lui dit Mademoiselle de Roie, devez-vous être surpris de mon ressentiment ? vous êtes cause que j'ai perdu mon Amie. Mademoiselle, interrompit-il, de quoi pouvez-vous m'accuser ? Ai-je pris soin de toucher son cœur ? M'étoit-il possible d'aimer autre chose que vous ? Non, Mademoiselle, ajouta-t-il comme hors de lui, vous ne me devez point de tendresse, je déteste la mienne ; mais je vous aime, & je suis digne de votre pitié. Ne vous plaignez donc point, lui dit Mademoiselle de Roie : je vous ai donné ce que j'ai pu vous donner, & hors l'amour vous avez eu tous mes autres sentimens ; je vous en promets la continuation, & ne nous faisons plus de reproches.

Le Comte n'avoit pas lieu d'être content mais il n'avoit pas droit de se plaindre. Il le remit au carosse de sa mère, où Sansac étoit qui l'attendoit. Ces deux Amans se saluèrent avec un souris qui exprimoit tous les mouve-
mer

mens de leurs cœurs. D'Amboise, qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiselle de Roie, l'avoit cependant remarqué, & il en fut pénétré d'une douleur mortelle; alors son mal fut extrême, puisqu'il résolut de se guérir. Il sentit qu'il seroit toujours exposé à chercher Mademoiselle de Roie, à la rencontrer, & à souffrir tout ce que l'amour désespéré & la jalousie ont de plus affreux. De sorte que, voyant qu'il lui étoit nécessaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Rheims, & il se promit de ne plus revenir qu'il n'eût éteint tous les restes de sa malheureuse passion. Ainsi Mademoiselle de Roie fut délivrée pour quelque tems d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour lui, & qu'elle n'osoit le maltraiter.

Mais c'étoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien appréhendé, qui devoient causer tous les malheurs de sa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de se déclarer son Amant; de sorte qu'il avoit commencé à entrer en liaison avec elle, en lui parlant souvent de Sansac, & à la faveur de ce nom il se rendoit aimable: elle le voyoit avec un plaisir qui étoit même suspect à Sansac; il craignoit de trouver un Rival dans un homme qui lui paroissoit redoutable, & qui étoit assidu chez Mademoiselle de Roie; il lui avoua ses soupçons; mais elle l'assura si fortement qu'il n'étoit qu'un ami, & elle en étoit si persuadée, qu'elle ne fit même point de réflexion aux inquiétudes de Sansac. Il avoit aussi tant de raisons de s'assurer de l'inclination de Mademoiselle de Roie, qu'il vouloit bien d'abord lui soumettre sa jalousie.

Madame de Tournon, qui, par les promesses qu'elle lui avoit faites de s'employer pour son

mariage , l'avoit engagé à lui rendre des soins fit semer par le Comte de Sancerre , que ce Marquis étoit devenu amoureux d'elle. Quoique Mademoiselle de Roie eût été avertie des raisons qu'il avoit de la ménager , cette Comtesse étoit encore assez aimable pour pouvoir donner des inquiétudes à une Rivale.

Mademoiselle de Roie apprit à Sansac ce qu'on disoit de lui ; il demeura dans une surprise qui parut naturelle ; il lui répondit d'une manière si tendre , & il l'aimoit si véritablement , qu'il ne pouvoit manquer d'être bien-tôt justifié. Il lui offrit de rompre avec Madame de Tournon ; mais ils croyoient tous deux avoir le même intérêt à la conserver pour Amie. Elle le pria à la fin de ne point changer de conduite , & elle l'assura que jamais elle n'en auroit de chagrin.

Sa jalousie parut si tendre à son Amant , que dans ce moment il perdit celle qu'il avoit eue de Sancerre : il fut même si honteux d'avoir pu soupçonner d'infidélité un cœur si délicat , qu'il craignit de la faire souvenir des craintes qu'il lui avoit marquées ; mais cette paix ne dura pas long-tems. Madame de Tournon , voulant qu'ils prissent en même tems de l'ombrage , gagna celle des femmes de Mademoiselle de Roie en qui elle avoit le plus de confiance : elle lui donna une Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de Roie ; mais elle la pria de ne la lui montrer pas , & de faire en sorte que Sansac la lût , sans qu'il parût qu'on eût eu dessein de la lui laisser voir.

Le hazard favorisa son intention peu de jours après , & la chose fut ponctuellement exécutée. Sansac vint le soir chez Madame de Roie , elle n'y étoit pas ; ses amis attendoient quelquefois son retour , mais ce jour-là elle devoit souper

ave

avec sa fille chez Madame de Tournon : cependant cette femme feignit de l'ignorer, elle dit à Sansac qu'elles alloient revenir, & elle voulut le faire entrer dans l'appartement de Madame de Roie, dont elle avoit exprès égaré la clef, pour avoir lieu de le mener dans celui de Mademoiselle de Roie. Elle venoit d'y porter promptement le Billet dont elle étoit chargée : il étoit sur la table décacheté, & paroissoit y avoir été oublié. Elle y laissa le Marquis seul : il lut le Billet, qui étoit de la main du Comte de Sancerre, dont Sansac connoissoit l'écriture. Sancerre, par ce Billet, avouoit à Mademoiselle de Roie, qu'il avoit cru long-tems n'être que son ami ; qu'ensuite il lui avoit déguisé ses véritables sentimens à la faveur de ce nom ; qu'enfin il ne pouvoit plus s'empêcher de les lui faire connoître. Sansac le lut avec le même chagrin, que si en apprenant l'amour du Comte il eût appris qu'il étoit aimé.

Cette femme rentra dans la chambre, lorsqu'elle jugea qu'il auroit lu le Billet, & elle lui dit que Madame de Roie venoit de renvoyer ses gens, & qu'elle passoit le soir chez Madame de Tournon. Il y alla aussi-tôt, sans douter que Sancerre ne s'y trouvât ; cependant, ayant reconnu de loin ses livrées à la porte, il fut frappé de cette vûe, comme s'il ne s'y étoit pas attendu. Il entra chez Madame de Tournon, pour voir de quelle manière Mademoiselle de Roie se conduiroit avec son nouvel Amant ; mais comme elle n'avoit pas vu la lettre qui pouvoit l'instruire des sentimens de ce Comte, elle ne changeoit point de conduite avec lui.

Sansac étoit au désespoir de lui trouver sa vivacité ordinaire ; la jalousie lui faisoit même croire qu'elle étoit encore augmentée : jamais il n'avoit trouvé les choses que Sancerre disoit si peu propres à plaire, & jamais il n'avoit tant craint

qu'elles ne plûssent ; enfin , il sortit dans le plus furieux chagrin où il eût été de sa vie. Le lendemain il ne put voir Mademoiselle de Roie en particulier , & le jour suivant on partit pour aller à Rheims au Sacre de Charles Neuf.

Un tems considérable s'étoit déjà écoulé depuis la mort de François Second : les plaisirs renaissoient à la Cour , & même ils n'avoient presque pas discontinué , parce que la Reine Régente , qui vouloit être absolue , entretenoit tout dans l'oisiveté & la mollesse. Elle rendoit chaque jour célèbre par quelque Fête ; & étant toujours suivie des plus belles Femmes , qui faisoient agir leurs Amans à son gré , elle régnoit avec une pleine autorité par le moyen de la galanterie.

Madame de Roie , qu'une légère indisposition obligeoit à demeurer à Paris , voulut retenir sa fille auprès d'elle ; mais la Reine la pria de ne les point priver d'une personne qui embellissoit sa Cour : de sorte qu'elle la confia à Madame de Tournon , qu'elle croyoit toujours la plus sincère de ses Amies. Sa fille ne lui avoit point dit les soupçons qu'elle avoit eue de cette Comtesse , de peur qu'elle ne les eût trouvés trop peu raisonnables.

Durant le voyage , Madame de Tournon obsédoit Mademoiselle de Roie , & sur le prétexte d'amitié ne la quitta pas un moment. Comme la Lettre que Sansac avoit vûe , n'avoit été écrite qu'afin qu'il la vît , Mademoiselle de Roie n'en avoit point entendu parler. Sancerre se gardoit bien de lui laisser soupçonner encore qu'il l'aimât. Il falloit que son Rival fût détruit auparavant ; & il se contentoit de travailler de concert avec Madame de Tournon à brouiller ces deux Amans , & à les empêcher de s'éclaircir.

Madame de Tournon avoit dit à Sansac , qu'encore qu'elle voulût bien le servir dans son mariage

riage auprès de son père, elle ne vouloit point entier avec Mademoiselle de Roie dans la confiance de son amour, & qu'il ne lui convenoit point de prendre de ces sortes de manières avec une jeune personne. Il ne pouvoit la blâmer de cette réserve; & il en soupçonnoit d'autant moins qu'elle fut capable de prendre un autre intérêt en lui, que celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toujours sa jalousie dans son cœur. Il voyoit que Mademoiselle de Roie ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déjà trop coupable pour mériter ses reproches; mais il lui marquoit une froideur extraordinaire: elle l'attribuoit à sa nouvelle passion pour la comtesse, & elle en conservoit un dépit qui ne parut aussi d'abord que par sa froideur; mais il étoit impossible qu'ils demeurassent long-tems dans cet état. Ils avoient des soupçons mutuels, qui devoient se tourner en certitude, ou il falloit qu'ils s'éclaircissent de leurs doutes: il leur arriva une aventure qui acheva de les brouiller.

La Reine donna le Bal à Rheims le soir du Sacre de Charles Neuf. Comme c'étoit la Saison des Masques, elle fit le plan d'une Mascarade: elle ordonna qu'une Troupe de Bohémiens & de Bohémiennes vinssent séparément prédire la bonne fortune du jeune Roi; qu'ensuite, chaque Bohémien prenoit une Bohémienne, & qu'ils danseroient ensemble pour se réjouir de s'être rencontrés à dire des choses agréables.

La Comtesse de Tournon & Mademoiselle de Roie étoient de la Mascarade: leur taille étoit à-peu-près égale; leurs cheveux étoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de différence ne se remarquoit point aux flambeaux: l'habillement de ces Bohémiennes étoit même ordonné d'une manière à ne laisser presque pas distin-

guer celles qui avoient le moindre rapport ; de grandes robes volantes leur couvroient toute la gorge, & descendoient jusqu'à terre, sans que rien marquât la taille : leurs cheveux, qui retomboient sur les épaules, étoient renoués avec quantité de rubans, & les Dames faisoient part à leurs Amans de ceux dont elles devoient porter le jour de la Fête ; parce que la Reine, qui vouloit entretenir tout dans la galanterie, l'avoit ainsi souhaité, afin que ceux qui avoient des Maîtresses dansassent avec elles. Mademoiselle de Roie se trouva embarrassée dans cette conjoncture : la froideur qui étoit entre Sansac & elle lui donnoit de la répugnance à lui faire cette sorte de faveur ; cependant il lui étoit impossible de la faire à un autre : elle lui paroissoit peu considérable en soi, & c'étoit trouver une occasion de se plaindre, qu'elle ne put négliger ; elle lui envoya de ses rubans, & elle lui écrivit avec tant de dépit, de douleur & de tendresse, que cette Lettre auroit nécessairement produit un éclaircissement entre eux, si l'artifice de Madame de Tournon n'avoit prévalu.

Le Billet ayant passé par les mains de cette femme que Madame de Tournon avoit gagnée, il lui fut montré. Cette Comtesse vit quelque ouverture à jouer un mauvais tour à ces deux Amans : elle garda les rubans de Mademoiselle de Roie, & elle en envoya d'autres au nom de cette jeune personne ; c'étoit de ceux dont elle même devoit porter. Son intention étoit de tromper Sansac, & de passer pour Mademoiselle de Roie à la faveur du déguisement, de mettre cette Amante dans la dernière colère contre lui, & de les empêcher, autant qu'elle pourroit, de s'éclaircir, enfin de rejeter la méprise des rubans sur les femmes qui les servoient, si l'on en venoit à l'éclaircissement. Cepen-

pendant elle trouvoit elle-même l'artifice grossier, & elle en espéroit peu de chose : mais elle avoit commencé à semer la méfintelligence entre eux ; il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter ; & leurs cœurs étant déjà prévenus de jalousie , les moindres apparences pouvoient achever de les révolter.

Sanfac reçut les rubans de Madame de Tournon , qu'on lui envoia de la part de Mademoiselle de Roie ; & il écrivit à celle-ci avec tant d'amour & tant de jalousie , que Madame de Tournon , à qui cette lettre fut montrée , appréhenda & espéra tout en même tems de cette disposition : elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée , de faire dire à Sanfac que Mademoiselle de Roie lui parleroit le soir après la Mascarade , & elle avoit résolu de lui dire sous le masque des choses qui le persuaderoient que son Rival étoit aimé : on supprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre , & on dit seulement à Mademoiselle de Roie , que Sanfac lui étoit très-obligé de ses rubans ; ce mépris , qu'elle avoit si peu mérité , la mit dans une colere inconcevable. D'abord elle fut surprise de ce procédé ; mais son esprit étoit aigri de longue main par la froideur extraordinaire qu'on lui marquoit ; car tout paroît vraisemblable à la jalousie. Combien de fois s'accusait-elle de lâcheté , d'avoir pu faire une démarche si mal reçue : ce qui lui avoit d'abord paru si léger , lui parut alors terrible ; & sa douleur l'auroit empêchée de se trouver à la Mascarade , si elle n'avoit encore voulu voir de quelle manière il s'y conduiroit.

Les Masques dansèrent ; chaque Bohémienne avoit un Bohémien qui portoit sa couleur. Mademoiselle de Roie vit quelqu'un qui portoit la sienne , & d'abord elle ne le reconnut pas pour être le frère de Madame de Tournon , qui devoit

danſer avec cette Comteſſe ; mais elle remarqua aiſément que ce n'étoit point Sanſac qui danſoit avec elle.

Ce Marquis n'étoit pas fait d'une manière à pouvoir être confondu avec les autres : il étoit plus grand que tous ceux qui étoient de la Maſcarade ; de ſorte qu'elle l'apperçut avec les couleurs de Madame de Tournon , qu'elle ne pouvoit méconnoître , parce qu'elles s'étoient habillées enſemble. Sanſac , qui la prenoit pour Mademoiſelle de Roie , trompé par les rubans qu'on lui avoit envoyés de ſa part , danſa toujours avec elle ; & elle affecta ſi bien l'air de la danſe de celle qu'elle vouloit repréſenter , que le Marquis , n'ayant aucun ſoupçon de l'artifice , ſ'y méprit abſolument.

Mademoiſelle de Roie ſentoit le plus violent dépit qu'elle eût eu de ſa vie : elle ne douta point que la Comteſſe n'eût auſſi envoyé de ſes rubans à Sanſac , pour avoir le plaſir de ſe voir préférer hautement : dans la diſpoſition où elle étoit , il ne lui en falloit pas tant , pour la convaincre que Sanſac & Madame de Tournon étoient dans une parfaite intelligence ; & le trouble de ſon eſprit la fit danſer avec tant de déſordre , que perſonne ne ſoupçonna que ce fût elle.

Après qu'elle eût fait une revue de tous les perſonnages de la Maſcarade , elle connut que c'étoit avec le frère de Madame de Tournon qu'elle avoit danſé : elle n'examina point ſi Sanſac avoit voulu la tromper en mettant quelqu'un à ſa place , ou ſ'il n'avoit ſongé qu'à ſe tirer d'affaire ; mais toujours elle ſe croyoit traitée d'une manière ſi fâcheuſe , que ſon amour-propre étoit preſque auſſi bleſſé que ſa tendreſſe.

Si-tôt que la Maſcarade fut finie , elle ſe coula doucement vers la porte , & ſortit ſans être remarquée que de Sancerre , qui avoit toujours
eu

en les yeux sur elle , & qui la reconnoissoit aux rubans que Madame de Tournon avoit interceptés , & qu'elle lui avoit montrés. Il sortit aussi pour lui donner la main , & elle lui fut obligée de cette honnêteté : elle lui dit qu'elle ne rentreroit pas , de sorte qu'il la conduisit jusques chez elle. Il avoit trop d'intérêt à sçavoir ce qui se passoit dans son cœur à l'occasion de Sansac , pour ne lui en parler pas , & il falloit dans ce désordre porter les derniers coups à son Rival : il feignit d'un air mystérieux de n'être point tout-à-fait surpris de ce qui étoit arrivé : c'en étoit assez pour engager Mademoiselle de Roie malgré elle à lui faire plusieurs questions , auxquelles il répondit d'une manière qui augmentoit infiniment sa jalousie & sa douleur. Quoiqu'elle eût eu mille soupçons , elle s'accusa en elle-même de s'être aveuglée , & d'avoir conservé trop de tranquillité , dans le tems qu'on la trahissoit. Elle ne se lassoit point de lui faire de nouvelles demandes , & il demeura plus long-tems avec elle qu'elle ne lui auroit permis d'y demeurer , si elle avoit été moins agitée.

Sansac , après avoir dansé avec Madame de Tournon , qu'il prenoit toujours pour Mademoiselle de Roie , la mena dans un coin de la Salle pour lui parler : elle n'ôtoit point son masque , qui tenoit à sa coëfure ; de sorte qu'il ne se détrompoit point. Il lui dit qu'il étoit désespéré , qu'il sçavoit que Sancerre lui avoit écrit , & avoit osé lui faire connoître sa passion ; que cependant elle ne l'en avoit pas plus maltraité , qu'elle le voyoit avec plaisir ; & qu'enfin il ne pouvoit plus vivre , si elle continuoit d'avoir le même procédé avec lui. Madame de Tournon , feignant un ton embarrassé , lui dit qu'il étoit difficile qu'elle rompit avec un ami de sa mère. Ha ! Mademoiselle , lui dit-il , que

même faites-vous envisager ? Pourquoi vous allarmer ? lui dit-elle d'un ton encore plus embarrassé qu'auparavant : quand il seroit vrai que Sancerre auroit d'autres sentimens pour moi que ceux de l'estime & de l'amitié, vous ne devez point penser que j'en aie d'autres pour lui. Quoi ! Mademoiselle, reprit-il, est-il possible que vous ayez de l'estime & de l'amitié pour un homme qui se déclare votre Amant ? Je suis perdu, si vous ne vous dédites de ces cruelles paroles. Je ne m'en dédirai point, lui dit Madame de Tournon : il y a de l'injustice à ce que vous demandez. C'en est trop, interrompit Sansac : ou trompez-moi mieux, ou achevez de me détromper. Je ne sçaurois demeurer dans l'incertitude où je suis : dites que vous aimez Sancerre, que vous ne sçauriez rompre avec lui, & je ne vous importunerai plus de ma jalousie ni de mes reproches. Madame de Tournon ne lui répondit rien. Je vous entens, Mademoiselle, lui dit Sansac, transporté de fureur : vous n'aurez plus à souffrir mes plaintes ; mais ce seroit en vain que vous auriez attendu de moi de la modération, & tant qu'il me restera de la vie, j'empêcherai que mon Rival ne soit plus heureux que moi. Là-dessus il la quitta brusquement, & elle ne fit aucune démarche pour le retenir.

Madame de Tournon étoit dans une joie extraordinaire : jamais elle n'auroit osé espérer un tel succès, & tous ses artifices étoient si heureux, qu'ils ne lui donnoient aucun remords. Quoique la Mascarade fût finie, le Bal continuoit. Madame de Tournon, après avoir changé d'habits, rentra dans la Salle où l'on dançoit. Sansac y étoit allé pour chercher Sancerre, & pour l'obliger à se venir battre ; mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon disoit que Mademoiselle de Roie s'étoit retirée

tirée avec un grand mal de tête. En effet, Mademoiselle de Roie l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas surpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal. Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il pensa qu'il pouvoit l'avoir suivie, & il ne lui fut pas possible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiselle de Roie, sur le prétexte de demander des nouvelles de sa santé : & ayant sçu par les gens de Sancerre qu'il y étoit, il demanda à la voir, pour lui faire, malgré sa promesse, tous les reproches qu'il croyoit qu'elle méritoit; mais la colère où étoit Mademoiselle de Roie l'empêcha de le recevoir : elle lui envoya dire, qu'elle ne pouvoit lui parler à cause de son mal de tête, & dans le même moment elle renvoya Sancerre; mais comme il comprenoit que Sansac avoit remarqué ses gens, & qu'il jugea que peut-être ce Rival auroit la curiosité de sçavoir s'il seroit long-tems avec Mademoiselle de Roie, il demeura dans l'antichambre avec celle de ses femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, sans que Mademoiselle de Roie sçût qu'il y étoit, & sans qu'elle y songeât.

Sansac l'attendoit sur son passage : agité de tout ce que la rage a de plus affreux, il vit venir le Comte d'Amboise, & dans le trouble où il étoit, il ne put se défendre de lui parler. D'Amboise, ayant été obligé de se trouver à Rheims pour le Sacre de Charles Neuf, avoit entendu dire que Mademoiselle de Roie se portoit mal, & s'étoit trouvé encore assez sensible à ce qui la regardoit, pour venir avec empressement s'informer de sa santé. Vous voyez un homme désespéré, lui dit Sansac, dès qu'il l'aperçut : vous m'avez plongé dans l'abîme où je suis, & vous vous en êtes retiré; vous m'avez cédé une personne qui fait tout le malheur de mes jours :

elle aime Sancerre, il est présentement avec elle, & elle refuse de me voir. Je n'ai rien à vous répondre, lui dit Monsieur d'Amboise; j'ai oublié Mademoiselle de Roie en vous la cédant: là-dessus il vit sortir le Comte de Sancerre de chez elle, & il quitta Sansac brusquement, de peur que son air ne démentît les paroles qu'il venoit de lui dire.

Dans quelle bizarre jalousie ce Comte entra-t-il alors ! Il lui sembla que Mademoiselle de Roie lui faisoit une seconde infidélité : elle avoit été forcée par son inclination à aimer Sansac; d'Amboise commençoit à croire qu'elle aimeroit toujours celui qu'elle lui avoit d'abord préféré, & cela avoit en quelque sorte assoupi la première ardeur de ses sentimens; mais ce changement le réveilla, & lui redonna des desirs, du dépit & de l'empchement. Il pensoit qu'elle pouvoit être inconstante, & il l'estimoit moins, mais il en avoit une nouvelle vivacité: il se sentoît prêt à se venger de celui qui lui enlevoit un bien qu'il avoit cru perdu pour lui; mais il trouvoit qu'il y avoit une sorte d'amour à se venger, qui ne convenoit point à un homme qui n'avoit jamais été aimé; il avoit honte d'être encore tourmenté par les démêlés de Sansac & de Sancerre pour Mademoiselle de Roie, & il retourna à la campagne dès le même moment.

Sansac ayant marqué à Sancerre que son dessein étoit de se battre contre lui, ils allèrent assez loin du lieu où ils se trouvoient, de peur d'être détournés: ils se battirent avec une égale impétuosité, & ils auroient terminé leur querelle par la fin de leur vie, si leurs gens, à qui ils avoient défendu de les suivre, ne se fussent doutés de leur intention, & n'en eussent averti quelques-uns de leurs amis, qui les trouvèrent, & qui les séparèrent.

Mademoiselle de Roie fut quelques jours sans sortir de la chambre, sur le prétexte de son mal de tête, de sorte qu'elle ne voyoit point Sansac. Le combat de ce Marquis avec Sancerre faisoit beaucoup de bruit à la Cour, mais on n'en disoit point le sujet. Sancerre avoit de trop grandes raisons de le cacher, tant qu'il ne seroit point établi auprès de Mademoiselle de Roie. Madame de Tournon entra dans cette affaire avec Sansac, & l'engagea au secret, lui disant qu'il devoit des égards à une personne qu'il avoit si long-tems aimée; mais en effet, c'étoit pour empêcher que Mademoiselle de Roie n'approfondît ce démêlé, si elle avoit sçu la part qu'elle y avoit. Sansac suivit les conseils de cette Comtesse, quoique sa colère contre Mademoiselle de Roie ne fût point diminuée. Cet Amant essayoit envain d'étouffer sa passion : il haïssoit Mademoiselle de Roie; mais il songeoit incessamment à elle, & c'est l'oubli qui fait la guérison.

Mademoiselle de Roie ayant demandé à Sancerre le sujet de son combat avec Sansac, il lui dit que le Marquis l'avoit querellé sur un prétexte assez léger; mais que la véritable cause de sa haine pour lui étoit, qu'il l'avoit rencontré trop souvent à son gré chez Madame de Tournon, pour qui il ne pouvoit se persuader qu'on n'eût qu'une simple amitié. Mademoiselle de Roie avaloit ce poison sans résistance : rien ne défendoit plus Sansac dans son cœur contre ces sortes de surprises, & elle avoit une facilité à croire toutes les choses qu'on disoit de lui au sujet de Madame de Tournon, qui donnoit beaucoup d'espérance à son Rival.

Madame de Tournon marquoit toujours à Mademoiselle de Roie la même amitié, mais on la rece-

recevoit avec une grande froideur : ces deux Rivaux ne se parloient plus du Marquis de Sanfac ; & ce n'étoit que par leur affectation à éviter de prononcer son nom , qu'elles se faisoient de la peine l'une à l'autre.

Le Comte de Sanfac, père du Marquis, étoit Gouverneur de Touraine ; il étoit malade à Tours, & dans cet âge où l'on n'espère plus de guérir ; la survivance de son Gouvernement fut en ce tems-là donnée à son fils, par le crédit de Madame de Tournon : comme il ignoroit qu'elle fût la cause de tous ses déplaisirs, il voulut bien lui avoir cette obligation ; néanmoins il fallut qu'il s'éloignât ; il lui dit la nécessité où il étoit de fuir Mademoiselle de Roie, & cette Comtesse ne s'opposa point au dessein qu'il avoit d'aller à Tours ; l'absence devoit l'empêcher de s'éclaircir avec Mademoiselle de Roie , & le guérir de sa passion.

Ce Marquis partit promptement de Rheims, & peu de jours après, la Cour retourna à Paris. Madame de Tournon prit de grands soins de faire informer Mademoiselle de Roie de la part qu'elle avoit eue à ce qu'on avoit fait pour Sanfac : en effet, il avoit fallu une personne qui eût du crédit sur l'esprit de la Reine, pour l'engager à faire quelque grace à cette famille.

Mademoiselle de Roie fut remise entre les mains de sa mère, à qui elle apprit que Madame de Tournon étoit sa Rivale, & l'avoit trahie. Madame de Roie eut du chagrin du changement de Sanfac ; l'engagement où beaucoup de gens sçavoient qu'il étoit avec Mademoiselle de Roie, avoit éloigné les partis, & cette infidélité lui faisoit quelque tort. Mademoiselle de Roie sentoît vivement cet affront, & ne se consolait pas de n'avoir point aimé d'Amboise, qui

avoit

avoit une si véritable passion pour elle , & dont les grandes qualités & la constance devoient l'avoir arrachée à l'inclination qu'elle avoit pour Sanfac.

Le Comte de Sancerre , qui étoit toujours attaché à elle sous le nom d'ami , crut que le tems étoit favorable pour avouer sa tendresse ; mais il résista à l'envie de se faire un mérite auprès d'elle de l'avoir toujours cachée. Il craignit de se charger des chagrins qu'elle avoit eus contre Sanfac , s'il faisoit voir qu'il avoit toujours été son Rival , & de rendre suspectes les choses qu'il avoit dites de lui ; de sorte qu'il feignit un commencement de passion , que l'occasion de voir tous les jours une belle personne sans engagement faisoit naître.

Mademoiselle de Roie s'étoit trop mal trouvée de l'amour , pour le suivre une seconde fois ; & ce n'étoit que par la reconnoissance du côté de Monsieur d'Amboise , si son cœur pouvoit encore être entraîné : elle répondit à Sancerre avec cette indifférence , qu'un Amant trouve plus insupportable que la colère. Aussi comprit-il dès ce moment tout ce qu'il en devoit attendre ; cependant il lui parla plus d'une fois.

Son amour étoit las de se contraindre , il importunoit s'il ne pouvoit plaire ; de sorte que Mademoiselle de Roie fut obligée de lui marquer que , s'il continuoit ces discours , elle ne le verroit jamais. Elle le lui dit d'un air si tranquille , qu'il ne douta point qu'elle n'exécût la menace : & il en eut un si cruel dépit , qu'il cessa lui-même de la voir.

C'étoit envain que le Comte d'Amboise cherchoit à la campagne un repos qu'il n'y avoit pas trouvé la première fois , une nouvelle raison de se guérir ne faisoit qu'augmenter son mal ; le Comte de Sancerre , Mademoiselle de Roie &
San-

Sanfac se présentoient sans cesse à son imagination, & le tourmentoient. Il retourna à Paris, entraîné par son inquiétude, & sans sçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roie, & il étoit tout-à-fait résolu à éviter sa fille; cependant, s'étant informé de ce qu'elle faisoit, il sçut que Sancerre avoit cessé de la voir, & on lui dit en même tems, que c'étoit parce que ce Comte étoit devenu amoureux d'elle; que sa passion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque sorte banni. Comme on cache peu les choses qui sont indifférentes, Mademoiselle de Roie avoit avoué la vérité à quelques amies, qui lui avoient demandé pourquoi Sancerre ne la voyoit plus; & d'Amboise, qui cherchoit à le sçavoir, ne pouvoit manquer d'en être instruit; il perdit par-là toute sorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit été plus importuné que véritablement jaloux; il pensa que Mademoiselle de Roie avoit seulement voulu chagriner Sanfac, plutôt que de le trahir, lorsqu'elle avoit refusé de le voir après la Mascarade qui s'étoit faite à Rheims, & qu'elle avoit reçu Sancerre; qu'enfin ce pourroit être la suite de quelque querelle d'Amans qu'il n'auroit point sçue, & il ne lui étoit que trop aisé de ramener toute sa haine du côté de Sanfac; mais il apprit bien-tôt aussi que ce Marquis étoit devenu amoureux de Madame de Tournon, & cette nouvelle produisit en lui plusieurs mouvemens, entre lesquels il ne démêla d'abord que la curiosité de sçavoir ce que pensoit Mademoiselle de Roie; il retourna chez elle avec empressement.

Madame de Roie le reçut avec ses honnêtetés ordinaires. Mademoiselle de Roie lui pa-

rut mélancolique, mais civile & pleine d'égards ; comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune conversation particulière avec elle ce jour-là ; mais elle ne laissa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore : elle fit réflexion sur le procédé de ce Comte & sur celui de Sansac : elle opposoit la constance de l'un à la légèreté de l'autre ; & quoique des pensées si avantageuses pour d'Amboise n'entraînaient point encore le cœur de Mademoiselle de Roie, c'étoit cependant beaucoup qu'elle lui donnât une si entière préférence dans son esprit.

La première fois qu'il la vit seule, il lui voulut parler de Sansac ; mais elle en évita d'abord le discours, par une confusion secrète de lui paroître abandonnée d'un homme qu'elle lui avoit préféré ; cependant il lui fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on disoit du changement de Sansac, & ce fut d'une manière qui en ôtoit en quelque façon la honte à Mademoiselle de Roie : elle estimoit assez ce Comte, pour prendre le parti de la sincérité avec lui. Ayez le plaisir de vous venger de moi, lui dit-elle, je dois vous laisser jouir de ce triomphe ; hé bien, il est vrai que Sansac me quitte pour Madame de Tournon. Est-il possible, Mademoiselle, interrompit-il, cela peut-il être ? Quoiqu'on me l'ait dit, quoique vous me le confirmiez, je connois trop l'impossibilité de cesser de vous aimer, pour le pouvoir croire. Rien n'est plus vrai, lui dit Mademoiselle de Roie ; mais qu'y a-t-il-là qui soit incroyable ? on ne voit que des exemples d'inconstance. Mademoiselle, lui dit-il, n'en voyez-vous point d'autres ? Ne connoissez-vous point un Amant méprisé, haï & constant ? Je ne le connois point méprisé ni haï, lui dit

dit Mademoiselle de Roie, d'un air qu'il ne lui avoit pas encore vu: je commence à faire la différence de lui au reste des hommes: j'étois destinée peut-être à lui rendre justice un jour, & ce jour pourroit être arrivé. Hélas! Mademoiselle, lui dit-il, ne vous y trompez point, ce jour est encore de ceux que vous donnez à Sansac, & c'en seroit le plus heureux, s'il sçavoit goûter son bonheur: quand vous voudriez me faire servir à votre vengeance, ce seroit sans songer à moi; Sansac vous est bien cher, puisque son crime vous engage à dire des choses hâteuses à son Rival. C'étoit ainsi que le Comte d'Amboise faisoit connoître à Mademoiselle de Roie, qu'elle avoit moins d'envie de lui marquer sa reconnoissance, que de faire encore quelque déplaisir à Sansac: néanmoins l'espérance rentroit dans le cœur de ce Comte; c'étoit déjà un grand point que de n'avoir plus à craindre la tendresse d'un Rival, & de n'avoir à combattre que celle de Mademoiselle de Roie, qu'elle combattoit elle-même.

Madame de Tournon entretenoit un commerce de lettres avec ce Marquis: insensiblement elle en étoit venue jusqu'à lui faire comprendre, qu'elle auroit voulu le consoler de l'infidélité de Mademoiselle de Roie; il avoit saisi cette occasion de l'oublier: l'envie qu'il en avoit, lui faisoit quelquefois croire qu'il y avoit réussi, & donnoit un air d'ardeur à ses lettres, dont Madame de Tournon étoit contente. Il avoit cependant bien moins d'envie de la persuader qu'il l'aimoit, que d'en persuader Mademoiselle de Roie, qu'il n'osoit encore revoir.

La maladie du Comte de Sansac, son père, étoit une raison pour le retenir à Tours; il écrivoit à ses amis qu'il étoit amoureux de cette Comtesse, & ils ne lui parloient plus de Made-

moi-

moiselle de Roie, parce qu'il les en avoit priés, sans leur en dire la raison. Dans le tems que Sancerre étoit encore des amis de Mademoiselle de Roie, Madame de Tournon lui avoit écrit qu'ils étoient dans une parfaite intelligence, & depuis personne ne l'en avoit désabusé. Cette Comtesse, qui recevoit souvent des lettres de Sanfac, parce qu'elle lui écrivoit tous les jours, faisoit montrer à Mademoiselle de Roie les plus tendres de celles qu'elle avoit de lui, comme si on les avoit surprises.

Mademoiselle de Roie entroit dans une colére inconcevable lorsqu'elle les voyoit, & l'inconstance de Sanfac faisoit plus auprès d'elle pour Monsieur d'Amboise, que tous les services de cet Amant n'avoient pu faire. Le Comte de Sanfac mourut dans ce tems-là, & sa mort mettoit son fils en liberté d'achever son mariage avec Mademoiselle de Roie; mais il n'en profita pas. Madame de Tournon, qui n'y voyoit plus d'obstacles que ceux qu'elle y apporteroit, redoubla ses artifices; elle fit dire par-tout qu'elle épouseroit ce Marquis si-tôt qu'il seroit de retour à Paris, où il devoit revenir dans peu, pour prendre les ordres du Roi. Le dessein de Madame de Tournon étoit d'engager avant cela Mademoiselle de Roie à prendre un parti. Madame de Roie ne pouvoit soutenir l'affront qu'on faisoit à sa fille: elle lui dit qu'il étoit de leur gloire de prévenir Sanfac. Mademoiselle de Roie étoit encore plus irritée, & ne cherchoit qu'à se venger. Le Maréchal de Cossé fit faire dans ce tems-là des propositions pour l'épouser; mais la disproportion de leur âge faisoit balancer Madame de Roie, malgré les avantages de cet établissement. Le Comte d'Amboise avoit toujours la même passion pour Mademoiselle de Roie; mais il

il avoit plus d'une fois renoncé à elle. Il est vrai que les raisons qu'il en avoit eues ne subsistoient plus, rien ne convenoit mieux à cette belle personne qu'un Amant qui l'avoit toujours tendrement aimée, & qu'elle estimoit plus que tous les autres-hommes. Madame de Roie demanda conseil à ce Comte, comme à un ami, sur les desseins du Maréchal de Cossé: il fut saisi d'un trouble qui l'empêcha de répondre. Je vois avec surprise, lui dit elle, que ce qui regarde ma fille ne vous est pas encore indifférent: cependant tout ce que vous avez déjà fait, me donnoit lieu de croire que vous la verriez sans peine en épouser un autre; vous sçavez que je vous l'avois destinée, & que je vous eusse préféré à tous les hommes, si vous aviez voulu profiter de mes sentimens. Je n'ai rien à vous répondre, Madame, lui dit-il, vous ne sçauriez ignorer les dispositions où je serai toute ma vie pour Mademoiselle de Roie: je ne m'assure point qu'il y ait moins d'obstacles pour moi dans son cœur; mais je m'en flate, & il n'en faut pas tant pour rendre ma passion extraordinaire; si vous y aviez quelque égard, vous souffririez que je consultasse Mademoiselle de Roie pour la dernière fois. Hé bien, consultez-la, lui dit cette Comtesse; j'ai pour vous la même considération que j'ai toujours eue.

La conjecture étoit délicate pour le Comte d'Amboise, il s'étoit déjà engagé deux fois avec Mademoiselle de Roie, une troisième devoit le faire trembler, mais la concurrence du Maréchal de Cossé le déterminoit à épouser Mademoiselle de Roie pour la lui ôter; il alla se jeter aux pieds de cette belle personne. Mademoiselle, lui dit-il, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes: vous sçavez que vos
ri-

rigueurs ne m'ont point empêché de l'être , & que n'ont point fait vos honnêtetés ? J'aurois dû malgré elles être sûr que vous ne m'aimerez jamais , & cependant elles m'ont fait espérer , ou elles m'ont tenu lieu de bonheur , tant que vous n'avez été à personne ; mais vous ne sauriez plus éviter d'être à quelqu'un , & je crains que vous n'en trembliez. Ce ne seront point les engagements qui me feront peur , lui dit Mademoiselle de Roie , ce ne pourroient être que les gens avec qui je serois obligée à m'engager. Hé ! Mademoiselle , lui dit-il , êtes-vous en état de faire des différences ? J'appréhende que quelque fâcheux souvenir ne vous rende toujours le choix d'un mari désagréable , ou du moins indifférent ; tout vous sera égal. Mais , ajoûta-t-il , pourquoi vous presser de vous déclarer ? Vos bontés ne me donnent point assez de hardiesse pour me faire croire , que si vous étiez capable de distinctions , elles fussent en ma faveur ; vous m'avez trop accoutumé à être malheureux , pour me laisser prendre des espérances.

Vous m'offensez , lui dit-elle , par ces souvenirs que vous voulez que j'aie , cependant je veux bien vous répondre précisément sur le reste ; vous avez d'ailleurs assez mérité que je m'expliquasse avec vous sans détour ; & puisque je ne saurois me dispenser d'entrer dans quelque liaison , je serois fâchée que ce ne fût pas avec vous. Quelles paroles pour Monsieur d'Amboise ! Pouvoit-il faire des réflexions contraires à son bonheur ? Il pria Madame de Roie de le préférer au Maréchal de Cossé ; & comme elle y avoit beaucoup de panchant , son mariage fut une troisième fois résolu. Il sembla alors à cet Amant qu'il n'avoit plus rien à redouter , & qu'il étoit au dessus de tous ses malheurs. Plus de Rival.
Plus

Plus d'obstacles. Il alloit être uni pour jamais à une personne qu'il avoit long-tems aimée , & dont il croyoit enfin être aimé. Son malheur avoit tant duré , qu'il ne vouloit plus retarder son bonheur ; il supplia Madame de Roie de ne point faire différer la cérémonie de ses nœces. Mademoiselle de Roie , qui , par estime pour Monsieur d'Amboise , & par un secret dépit contre Sanfac , s'étoit résolue à ce mariage , n'eut pas de peine à consentir qu'il fût achevé promptement & il le fut à deux jours de là.

Quand il avoit été arrêté , les amis de Sanfac le lui avoient écrit , non pas comme une chose qui l'intéressât , mais comme une nouvelle. Quel coup de foudre pour lui ! Et quels sentimens se réveillèrent dans son cœur ! Il sentit que le dépit , le tems & l'absence , n'avoient fait que les assoupir , & qu'ils ne les avoient point affoiblis. Il ne concevoit pas qu'elle eût aimé Sancerre , & qu'elle épousât si-tôt d'Amboise & cette réflexion le portoit insensiblement à douter qu'elle eût aimé ce premier : cependant il pensoit qu'elle lui en avoit fait l'aveu par son silence ; il avoit vu sortir Sancerre de chez elle on lui en avoit refusé l'entrée ; & quoique toutes ces circonstances rappellées dans sa mémoire le fissent encore frémir , il se disoit que ce n'étoit point des certitudes , que peut-être quelque chose qu'il ignoroit avoit donné lieu à ces irrégularités ; il redonnoit du prix à Mademoiselle de Roie dans son imagination , à mesure qu'il craignoit de la perdre ; tout ce qui pouvoit la justifier lui venoit dans la pensée , comme tout ce qui pouvoit la rendre coupable s'y étoit autrefois présenté ; la bizarrerie d'épouser d'Amboise , dans le tems qu'elle devoit épouser Sancerre , si elle l'eût aimé , le mettoit hors de me-
sure

sûre , & lui faisoit croire tout possible ; jusqu'à n'avoir point été trahi. Il s'accusoit déjà d'avoir peut-être donné trop tôt de la jalousie à Mademoiselle de Roie , par Madame de Tournon. D'Amboise , qu'il avoit toujours vu si éloigné d'être aimé de Mademoiselle de Roie , ne lui paroissoit point avoir dû s'emparer avec tant de promptitude d'un cœur qui s'étoit toujours refusé à lui : cependant , dans quelques momens , il pensoit que la même inconstance qui l'avoit portée à aimer Sancerre , pouvoit l'avoir portée aussi à aimer d'Amboise ; mais cette idée lui sembloit si cruelle , qu'il la rejettoit d'abord ; enfin , il ne démêloit plus rien , sinon qu'il ne pouvoit souffrir que quelqu'un fût heureux en épousant Mademoiselle de Roie. Il ne croyoit point que son mariage se dût faire avec tant de précipitation , & il espéra d'y mettre encore des obstacles ; néanmoins il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit souhaité , parce que les Huguenots , avec qui on avoit fait un Traité de paix qui n'eut point d'effet , s'étoient emparés de plusieurs Villes , & avoient même des troupes proche de Tours , de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de quitter son Gouvernement ; mais il ne voulut point différer de faire sçavoir à Mademoiselle de Roie l'état où son mariage l'alloit réduire , quoiqu'il ignorât les dispositions où elle étoit pour lui. Il alla chez Mademoiselle de Sansac sa sœur , qui n'étoit qu'à deux lieues de-là : il lui apprit ce mariage , qu'il sçavoit bien qui la devoit toucher autant que lui ; il la conjura de partir sur le champ , de donner à Mademoiselle de Roie une lettre qu'il lui écrivoit , & de mettre en usage tout ce qui pourroit l'empêcher d'épouser le Comte d'Amboise.

La passion de Mademoiselle de Sansac étoit de celles que rien ne peut guérir , elle fut saisie d'étonnement & de douleur ; & quoiqu'elle essayât de cacher ces mouvemens , elle assura son frere qu'il pouvoit se reposer sur elle du soin de cette affaire , dont elle viendrait infailliblement à bout si quelqu'un y pouvoit réussir , & qu'elle n'oublieroit rien pour le servir. Il retourna à Tours après cette assurance , & elle ne songea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balançoit point à choisir les voies les plus promptes , & qui lui parurent les plus sûres : il lui sembla que ce seroit en vain que Mademoiselle de Roie seroit persuadée de la tendresse de Sansac , & que quand elle rentreroit dans ses premiers sentimens pour lui , ils seroient inutiles , parce que sa timidité l'emporteroit toujours sur son inclination ; & qu'enfin il seroit plus aisé de jeter dans l'esprit de d'Amboise des scrupules qui l'obligeassent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois , que d'entreprendre aucune autre chose pour rompre son mariage , qu'après tout ce ne lui seroit pas un malheur de n'épouser point une personne qui avoit été si long-tems prévenue pour Sansac ; qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter que sa tendresse ne se réveillât , lorsqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiselle de Sansac écrivit à Monsieur d'Amboise , & elle lui envoya la lettre que Sansac écrivoit à Mademoiselle de Roie , déguisa son écriture , afin qu'on ne sût pas que ces lettres vinssent de sa part , & elle partit quelques momens après , pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboise les reçut le lendemain de son mariage , & lorsqu'il croyoit que
sa

La félicité ne seroit jamais troublée , il ouvrit celle de Mademoiselle de Sansac , dont il ne connut point le caractère , & qui étoit conçue en ces termes.

L E T T R E.

JE n'ignore point votre délicatesse ; puisque vous épousez Mademoiselle de Roie , vous croyez être maître de son cœur : je vous donne un moyen de vous en assurer ; voici une lettre que Sansac lui écrit ; puisqu'il l'aime encore , il peut en être encore aimé , consultez-la sur cette lettre ; si elle la reçoit avec indifférence , vous n'en aurez que plus de repos dans votre mariage ; & si vous vous apercevez que sa passion ne soit pas éteinte , vous pourrez éviter un engagement qui ne seroit jamais votre bonheur.

Il lut ensuite celle de Sansac , dont il connoissoit l'écriture , & il y trouva ces paroles.

A M A D E M O I S E L L E

D E R O I E.

ON m'apprend que vous allez épouser Monsieur d'Amboise , & cette nouvelle fait une impression si vive sur moi , que je ne sçaurois m'empêcher de vous écrire , malgré tous les sujets que j'ai de me plaindre de vous. Je ne suis pas en état de vous faire des reproches ; je vous aime , & je vous perds ; c'est à moi de me justifier , & de vous demander grace ; j'ai feint d'aimer Madame de Tournon ; j'ai voulu me guérir , ou plutôt me venger ; mais je n'ai fait qu'entretenir ma passion par cette

espérance, Peut-être aussi que ma conduite vous a déplu. Peut-être a-t-elle précipité la résolution que vous prenez. Hélas ! je me flatte, je serois encore trop heureux d'avoir part aux raisons de votre mariage, tout funeste qu'il est pour moi. Non, vous aimez d'Amboise comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon si je vous offense, quoique je souhaite de vous offenser ; faites cesser ce reproche, s'il vous est trop sensible ; faites revivre cette inclination dont vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoi ! vous la portez à d'Amboise, après que votre cœur m'avoit distingué de lui d'une manière si obligeante ? Je m'oppose à votre mariage, par le droit que m'ont donné sur vous vos premiers sentimens ; & s'il vous en reste quelque chose, je vous aime assez pour pouvoir prétendre de les rappeler tous. Vous croyiez autrefois que nous étions nés l'un pour l'autre ; pourquoi nous séparer, quand je vous aime encore ? Ha ! quittez la pensée d'entrer dans un nouvel engagement ; sinon craignez la fureur d'un Amant, qui perdra tout plutôt que de perdre un bien qu'il a mérité par sa tendresse & par la vôtre.

Quel effet produisit la lecture de ces lettres dans le cœur de Monsieur d'Amboise ! Il se voyoit contraint de douter s'il étoit aimé, dans le tems qu'il étoit possesseur de la personne qu'il aimoit. Quelle horreur se présentoit à son esprit ! Il demuroit accablé de cette idée, & son mariage étoit encore le plus funeste de tous ses maux. Tant qu'il n'avoit été qu'Amant, l'entière assurance de n'être pas aimé, lui avoit paru moins cruelle que l'incertitude où il se voyoit alors réduit : comme il n'avoit jamais aimé si vivement, jamais il n'avoit été sensible aux atteintes de la jalousie ; être au comble de ses vœux,

&

& voir renverser tout son bonheur par des pensées insupportables , par des doutes dont il ne pouvoit s'éclaircir , ne pouvoir abandonner ni haïr la Comtesse d'Amboise , ni l'aimer , étoit l'état où il se trouvoit , & auquel il n'y avoit point de remède.

La Comtesse d'Amboise s'aperçut de sa froideur & de son chagrin ; elle lui en demanda la cause d'une manière qui devoit le rassurer ; mais ses amitiés lui devenoient suspectes , ou plutôt il lui sembloit qu'il n'en jouïssoit que par surprise : il fut plusieurs fois sur le point de lui montrer la lettre de Sanfac , pour n'avoir plus à douter du malheur qu'il appréhendoit , & pour se faire , s'il se pouvoit , là-dessus un triste repos ; mais il se retint autant de fois , & il sentit qu'il avoit encore à en craindre la certitude ; il ne répondit à cette Comtesse que des choses qui ne la satisfaisoient pas , & qui la mettoient dans une inquiétude extraordinaire.

Lorsque Mademoiselle de Sanfac fut arrivée à Paris , elle apprit que Monsieur d'Amboise étoit marié avec Mademoiselle de Roie ; elle comprit tout le désordre que les lettres qu'elle avoit envoyées avoient dû faire ; & le chagrin de son imprudence , joint à celui qu'elle avoit de ce mariage , lui fit prendre dès ce même jour le parti de se mettre dans un Couvent , tant pour éviter les reproches de son frere , que pour se faire une vertu capable de surmonter la passion qu'elle avoit dans le cœur : elle écrivit cependant au Marquis de Sanfac avant que d'y entrer , elle lui apprenoit que Mademoiselle de Roie étoit mariée ; elle lui avouoit aussi que , croyant le servir , & ignorant que le Comte d'Amboise fût déjà hors d'état de profiter des avis qu'on lui donnoit , elle lui avoit envoyé la lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle de

Roie , avec un billet d'un caractère inconnu , qui pouvoit le porter à rompre encore lui-même son mariage ; enfin , elle prioit ce Marquis de la laisser en repos , & de ne lui parler jamais de cette faute qu'elle alloit expier toute sa vie.

Sanfac ne reçut point cette lettre à Tours , parce que les troupes du Prince de Condé qui avoient eu dessein de surprendre la Ville , en ayant été empêchées par la vigilance du Gouverneur , s'étoient jettées dans Orléans , & lui donnoient lieu de revenir à Paris. Il apprit en arrivant que Mademoiselle de Roie étoit mariée , & il en eut autant de surprise que de douleur , quoiqu'il eût craint ce mariage , il n'avoit pu se persuader qu'il se feroit ; même ses réflexions n'avoient fait qu'attendrir son cœur , & le rendre plus capable de sentir cette perte , bien loin de le préparer à la supporter ; il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux ; mais il ne fut pas long-tems dans cette peine , d'Amboise étoit destiné à mourir de chagrin au milieu de son bonheur , & on apprit bien-tôt le péril où étoit ce Comte.

Monsieur d'Amboise n'avoit pu soutenir les diverses agitations de son esprit , la fièvre lui prit avec une violence si extraordinaire , que dès les premiers jours sa vie fut en danger ; la Comtesse d'Amboise étoit incessamment auprès de lui , fondant en larmes ; l'affliction qu'elle lui faisoit paroître , & les soins qu'elle prenoit pour sa conservation , le touchoient sensiblement ; mais ils le désespéroient , quand il songeoit qu'il n'osoit les prendre pour des marques d'amour ; cependant il ne pouvoit se défendre d'en avoir de la reconnaissance ; il voyoit que Madame d'Amboise étoit digne d'une estime infinie , & que s'il n'avoit pu toucher son cœur , il falloit en mourir sans se plain-

plaindre d'elle ; il sentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre , & il résolut de ne lui parler point des lettres qui lui donnoient la mort , de peur de lui marquer de la jalousie , & de lui ôter peut-être par-là la liberté de suivre son inclination quand il ne seroit plus. Cet effort de générosité lui coûtoit néanmoins encore ; ses sentimens n'étoient pas assez affoiblis pour ne point s'opposer à une résolution qui leur étoit si contraire , & ses délires découvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboise , qui cherchoit à pénétrer la cause de son affliction & de sa maladie , démêla enfin que la jalousie le tourmentoit. L'estime & l'amitié qu'elle avoit pour son mari , & ce qu'elle se devoit à elle-même , ne lui permettoient pas de le laisser vivre ou mourir avec des pensées si défavantageuses pour elle ; elle se jeta plus d'une fois à ses pieds , lui disant que le mépris qu'il lui faisoit paroître en la privant de sa confiance , lui étoit insupportable. Madame , lui dit-il , que cherchez-vous à sçavoir ? Croyez que la tendresse que j'ai pour vous , est la cause du secret que je vous fais. Vous ne sçauriez m'entendre , ajouta-t-il en soupirant , & je perds tout le plaisir que j'aurois à me faire un mérite auprès de vous de ce dernier sacrifice ; mais c'est pour vous laisser plus de repos & de tranquillité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquiétude de Madame d'Amboise , & lui faisoient redoubler ses instances , tant qu'enfin la mort de ce Comte n'étant plus incertaine , & les Médecins l'ayant annoncée à sa femme , la douleur extraordinaire qu'elle lui faisoit paroître , & la manière dont elle le pressoit , eut le pouvoir de lui arracher ce qu'il avoit gardé jusques-là. On croit que votre mal redouble , lui dit-elle en l'embras-

fant, sans doute votre inquiétude y contribue. Je ne vous parle point de la mienne, vous m'avez découvert malgré vous une partie de ce que vous prétendiez cacher ; je sçais que vous avez des pensées injustes de moi, vous ne voulez pas me donner lieu de me justifier, & vous négligez d'être content d'une personne que vous n'aimez plus ; j'ai ; avec la crainte de vous perdre, la certitude d'avoir déjà perdu votre amitié ; mais je vous l'ai dit, je ne prétens point vous toucher par mes douleurs. Il ne s'agit ici que de vous-même, plaignez-vous de moi pour vous soulager, & éclaircissez-vous pour vous mettre plus en repos. Peut-être ne me trouverez-vous pas coupable, si vous me faites parler. Hé bien, Madame, lui dit Monsieur d'Amboise, puisque mes rêveries ont commencé à me trahir, & vous ont chagrinée, il faut vous apprendre tout, & réparer ce qu'elles ont fait. Lisez ces lettres, lui dit-il en lui présentant celles qu'il avoit reçues : voilà ce qui cause mes maux ; je n'ai pu vivre, & douter que je fusse aimé de vous ; je meurs pour vous laisser à un autre, qui ne vous aimera jamais comme moi, mais avec qui vous ferez plus heureuse, parce que vous l'aimerez davantage.

Madame d'Amboise trembla de l'imprudence ou de la malice de ceux qui avoient envoyé la lettre d'avis à son mari ; elle ne le devinoit point, & elle étoit si occupée de le voir mourant pour elle, que même dans ce moment la lettre de Sanfac ne fit aucune impression sur son esprit. Monsieur d'Amboise, qui étoit appliqué malgré lui à examiner les mouvemens de son visage, ne la vit point changer de couleur. Hé bien, lui dit-elle, Monsieur, vous avez donc cru que je ne pourrois recevoir une lettre de Sanfac,

fac , sans reprendre pour lui des sentimens qui vous fussent désagréables : je voudrois qu'en me l'eût donnée : je vous l'aurois remise entre les mains , comme je l'y remets présentement. Ha ! s'il est vrai , Madame , lui dit-il avec un transport qui abrégéa encore ses jours , faut-il mourir ? Quoi ! vous auriez oublié Sansac , ajouta-t-il avec des yeux où l'amour n'étoit pas éteint ? Je suis honteuse , lui dit-elle , d'avoir à vous en donner de nouvelles assurances ; mais j'en serai contente , si elles peuvent vous tirer de l'état où vous êtes. Non , Madame , lui dit-elle , je meurs avec autant de satisfaction que de regret ; mais enfin vos premiers sentimens ont été pour Sansac : je ne suis point injuste , ni tyran , c'est beaucoup pour moi que d'avoir pu les éteindre un moment durant ma vie : ils se rallumeront après ma mort ; je n'en murmure pas : ne leur opposez point ma mémoire ; vous sçavez que tant que je l'ai pu , j'ai préféré votre bonheur au mien , & j'envisage avec quelque sorte de joie que vous serez parfaitement heureuse , sans que j'en sois malheureux. A peine eut-il achevé ces paroles , qu'il s'évanouit : on mena la Comtesse d'Amboise hors de la chambre , malgré ses pleurs & ses cris. Madame de Roie , qui n'étoit gueres moins affligée de l'état où elle voyoit ce Comte , tâchoit néanmoins de la consoler autant qu'il lui étoit possible.

Monsieur d'Amboise revint de son évanouissement : il fit prier sa femme de ne plus entrer dans sa chambre , afin qu'elle s'épargnat un spectacle affligeant , & parce que sa vue lui faisoit quitter la vie avec trop de regret : il mourut le lendemain.

Madame de Roie mena la Comtesse d'Amboise dans un Couvent , où elle demeura quinze

T 5

jours ,

jours , & ensuite elles allèrent ensemble à la campagne. L'affliction de cette veuve ne se modéroit point : il lui sembla qu'elle ne se consoleroit jamais de la mort de son mari ; elle connut tout le prix de l'affection qu'il lui avoit portée , & combien son cœur & son mérite étoient au dessus de celui des autres hommes ; elle alloit jusqu'à l'admiration pour lui , & elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle pût jamais avoir des sentimens plus vifs pour quelqu'un ; elle ne croyoit même point en avoir eu d'aussi vifs : elle évitoit de penser à la lettre du Marquis de Sanfac , il lui sembloit que c'étoit par indifférence , mais elle songeoit incessamment à la générosité qu'avoit eue son mari , de consentir en mourant qu'elle l'épousât , quoiqu'elle n'eût pas dessein d'en profiter.

Sanfac avoit repris des espérances par la mort de Monsieur d'Amboise , mais il comprit qu'il seroit quelque tems sans oser voir sa veuve , & il alla à Tours lorsqu'elle partit pour la campagne , où elle demeura trois mois sans recevoir personne ; cependant ses affaires l'obligèrent de retourner à Paris , & il y revint aussi dès le moment qu'il le sut ; quoiqu'il n'osât aller chez elle , il cherchoit les promenades solitaires , dans la vûe de l'y rencontrer. En effet il ne fut pas long - tems sans avoir ce plaisir , ni même sans se faire remarquer. La Comtesse d'Amboise se sentit émue la première fois qu'elle le revit , il lui sembla que la présence d'un homme qui l'avoit offensée pouvoit lui causer ce trouble ; comme elle étoit avec une Dame de ses parentes , à qui elle ne vouloit point faire connoître qu'elle avoit remarqué Sanfac , elle fut contrainte de continuer son chemin. Sanfac la suivoit toujours , & enfin elle

le retourna le plutôt qu'il lui fut possible.

Lorsqu'elle fut revenu chez elle, elle entra dans son cabinet, & elle ne put s'empêcher de lire la lettre que Monsieur 'Amboise lui avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée; elle la trouva pleine de passion, & elle la relut encore; ensuite elle entra dans une profonde rêverie, dans laquelle elle ne vouloit point distinguer ses propres pensées.

Quelques jours après, Monsieur de Sansac ayant gagné quelques-uns de ses gens, pour sçavoir de quel côté elle devoit se promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard; & lorsqu'il la rencontra, il la salua d'une manière triste & respectueuse, qui lui donna encore plus d'émotion que la première fois. Elle étoit descendue de son carrosse pour prendre l'air; mais après avoir salué ce Marquis, elle y remonta avec précipitation; cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que son carrosse rompit; il étoit tard, elle étoit assez loin de Paris, & elle se trouva dans un très-grand embarras.

Monsieur de Sansac, qui vit de loin de désordre qui étoit arrivé à son équipage, s'approcha; & n'osant parler à Madame d'Amboise, il pria une des femmes qui accompagnoient cette Comtesse, de lui offrir de sa part son carrosse pour la ramener. Madame d'Amboise ne put se dispenser de répondre à cette honnêteté, elle le remercia, & ella lui dit qu'on alloit chercher des gens pour raccommoder son carrosse. En effet, elle y envoya à l'heure même; il lui dit qu'il étoit bien malheureux d'être refusé dans une occasion où il étoit presque impossible de ne pas accepter le parti qu'il

proposoit ; que le carosse de Madame d'Amboise ne pouvoit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit , & que peut-être la nécessité vaincroit la répugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboise tâcha de lui répondre sans incivilité , mais sans lui promettre aussi qu'elle se serviroit de son secours ; insensiblement ils entrèrent en conversation , Monsieur de Sanfac trouva l'art de la faire durer , en disant à Madame d'Amboise des choses qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on étoit allé querir pour raccoramer le carosse arriverent , & dirent qu'il étoit impossible qu'on le menât à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboise étoit dans une furieuse inquiétude , la nuit étoit commencée ; Sanfac offroit de lui donner son carosse , & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la malhonnêteté à l'y laisser ; elle avoit cependant de la peine à se résoudre de se mettre dans le même carosse , avec un homme qui l'avoit aimée , & qu'elle craignoit qui ne lui fût pas encore indifférent. A la fin , la nécessité l'obligea de le prier de la mener jusqu'aux premières maisons , en attendant qu'elle envoyât querir un carosse à Paris. Comme ces maisons étoient très-éloignées , elle ne pouvoit avec bienséance le laisser dans la campagne ; & il trouvoit trop de plaisir à accompagner Madame d'Amboise pour s'en défendre un moment , de sorte qu'il la mena avec deux de ses femmes jusqu'au village prochain. Quel charme pour lui de se retrouver avec elle ? Il n'osoit lui dire que des choses indifférentes ; mais il lui parloit , il la voyoit , & il espéroit que cette rencontre ne seroit pas sans suites ; même

même l'air de mystère, qui se trouvoit par hazard dans cette aventure, lui donnoit beaucoup de plaisir.

Les raisons qui faisoit la joie de cet Amant, allarmoient la sévérité de Madame d'Amboise; elle étoit si agitée de ses pensées différentes, qu'elle ne parla qu'en désordre. Ce Marquis, qui s'en apperçut, n'en tiroit pas un méchant augure: cependant il n'osa lui demander la permission de la voir plus long-tems, après qu'il l'eut mise où elle souhaitoit d'aller; mais il demeura aux environs de la maison jusqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain il lui écrivit, pour lui demander une heure d'audience avant qu'il allât à Chartres, où le Roi l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient se jeter dans la Ville, que les Huguenots avoient assiégée.

Cette Comtesse fut embarrassée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occasion; toute la nuit elle avoit été occupée de la rencontre qu'elle avoit faite. Sansac lui avoit paru plus amoureux que jamais, mais elle n'osoit le trouver aussi aimable; cependant il étoit presque justifié dans son esprit au sujet de Madame de Tournon, par sa Lettre qu'elle avoit relue plusieurs fois. Monsieur d'Amboise, bien loin de craindre qu'elle ne l'épousât, le lui avoit en quelque sorte ordonné en mourant: toutefois il lui sembloit que ce n'étoit point assez pour l'épouser, mais que c'étoit assez pour le voir sans scrupule; qu'il falloit qu'elle lui parlât, & qu'elle sçût qui avoit envoyé à Monsieur d'Amboise les Lettres qui avoient causé tant de désordres; qu'enfin elle devoit apprendre à Sansac la résolution qu'elle avoit faite de demeurer veuve: dans cette pensée, elle lui fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joie revint-il chez elle, & se retrouva-il en liberté de lui parler de ses sentimens ! Il lui sembla que sa beauté étoit encore augmentée : ses habits de deuil, & l'émotion qui paroissoit sur son visage, lui donnoient mille charmes. Il se jeta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole, & sans songer même à ce qu'il faisoit.

Madame d'Amboise l'obligea de se relever avec un sérieux qui le glaça de crainte ; il prit un siège, comme elle le lui ordonnoit, & il fut long-tems sans oser lever les yeux sur elle ; ce respect la toucha plus que le transport de son amour n'avoit fait.

J'ai eu la hardiesse de demander à vous voir, Madame, lui dit-il, sans presque la regarder, mais j'en suis assez puni, & votre air m'annonce des malheurs que j'avois évité de prévoir. Madame d'Amboise d'abord ne lui répondit point. Vous ne me dites rien, Madame, ajoûta-t-il ? Parlez, désespérez-moi ; les duretés que vous me direz, me seront moins cruelles que votre silence. Je vous parlerai aussi, lui répondit-elle : je ne vous aurois pas laissé venir, si je n'avois eu beaucoup de choses à vous dire, & je suis seulement embarrassée par où je commencerai. Je crois que je ne dois point me réjouir, Madame, lui dit-il, des choses que vous avez à me dire : il m'est aisé de prévoir qu'elles ne me seront pas avantageuses ; & vous diminuez beaucoup la grace que vous me faites, qui auroit été trop grande, si vous n'aviez eu qu'à m'entendre. Je ne ferai point de difficulté de vous avouer, lui dit-elle, que j'ai vu la Lettre que vous m'avez écrite à l'occasion de mon mariage, & qui fut envoyée à Monsieur d'Amboise : il faut que je sçache de vous à qui vous l'aviez donnée, & com.

comment fut conduite une affaire si malheureuse pour moi, par la mort de Monsieur d'Amboise.

Sanfac lui conta, que lui étant impossible de revenir à Paris, parce qu'on craignoit une entreprise des Huguenots sur Tours, il avoit confié sa Lettre à sa sœur, qui lui promettoit de la lui remettre entre les mains; que Mademoiselle de Sanfac, ignorant, aussi-bien que lui, que son mariage fût déjà fait, avoit cru que le plus sûr moyen de l'empêcher, étoit d'envoyer ces Lettres à Monsieur d'Amboise. Mais Madame, ajouta-t-il, je vois que leur méchant succès m'est imputé, & que même, quand ma Lettre n'auroit été vûe que de vous, je n'en devois attendre que votre colere. Sans doute, lui dit-elle, puisque j'étois femme de Monsieur d'Amboise; mais j'avois eu lieu de croire que Madame de Tournon vous auroit consolé de mon mariage, ou plutôt qu'il ne vous auroit point affligé. Madame de Tournon! s'écria-t-il. Est-il possible, Madame, que vous croyiez qu'elle ait pu me consoler un moment de vous? Madame d'Amboise ne put s'empêcher de lui parler de la préférence qu'il avoit donnée à cette Comtesse le jour de la Mascarade; mais il lui protesta avec tant d'ingénuité, qu'il avoit cru danser avec elle; & la conversation qu'il pensoit avoir eue avec elle aussi, sur le sujet de Sancerre, les embarrassâ l'un & l'autre, ils démêlerent enfin que Madame de Tournon les avoit joués. La vérité se montroit à eux, à mesure qu'ils se parloient; ils se retrouvoient innocens; une douce joie, que de long-tems ils n'avoient sentie, rentroit dans leurs cœurs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de plaintes à faire, ils se regarderent quelque tems. Mais, Madame, reprit le Marquis de Sanfac, que me sert-il, que vous n'ayez point aimé Sancerre, si je vous
suis

fuis indifférent ? Du moins vous me le devez être , interrompit Madame d'Amboise : j'avois épousé le Mari le plus digne d'être aimé qui fut jamais. Ses dernières paroles méritent que je sois éternellement occupée de lui. J'étois résolue à vous en faire un secret ; mais je me sens engagée à vous les dire , pour vous marquer mieux l'obligation où je suis de l'aimer toujours. Elle lui fit un récit de la conversation que Monsieur d'Amboise avoit eue avec elle sur son sujet , en adoucissant néanmoins les termes qui pouvoit trop le flatter ; mais cet Amant ne laissa pas d'être charmé de cette confidence. Ha ! Madame , lui dit-il en se jettant encore une fois à ses pieds , exécutez les dernières volontés de Monsieur d'Amboise : j'ai mérité de lui succéder , puisque je suis choisi par lui ; il n'y a que votre indifférence qui puisse m'en rendre indigne. Mais , ajouta-t-il , pourquoi vous serois-je indifférent ? Je n'ai pas cessé un moment d'être le plus amoureux de tous les hommes ; je suis autorisé à vous le dire , & vous ne devez plus faire de scrupule , que de ne m'aimer pas. Je vois que je vous en ai trop dit , interrompit-elle en rougissant , & en l'obligeant à se lever avec plus de douceur que la première fois : il n'est plus tems de déguiser avec vous. Hé bien , sçachez que mon inclination n'est pas éteinte. Que n'ai-je plutôt appris votre innocence ! Je n'aurois point été à Monsieur d'Amboise , il ne seroit point mort , & rien ne m'auroit empêchée d'être à vous ; mais puisque je l'ai épousé , je lui dois un sacrifice pour tous ceux qu'il m'a faits : j'ai , par cette raison , formé le dessein de demeurer veuve ; & si j'avois assez de foiblesse pour ne le pas exécuter , je ne serois point heureuse en vous épousant ; quelque amitié que j'eusse pour vous , mes réflexions m'empêcheroient de jouir de la vôtre , & m'ôteroient peut-être la mienne à la fin.

Ah !

Ah ! Madame, lui dit-il avec le désespoir dans l'ame, je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrois qu'il fût vrai, lui dit-elle en soupirant. Hé ! Madame, s'il ne l'est pas, reprit-il, pourquoi me dire des choses si cruelles, & pourquoi vouloir que je renonce à vous ? Je ne sçau-rois le faire, il m'est plus aisé de mourir. Quoi ! interrompit-elle, vous ne sçauriez faire un effort pour me laisser à moi-même, comme Monsieur d'Amboise en a fait pour me laisser à vous ? Non, lui dit-il, Madame, ne me proposez point d'exem-ples, j'ai trop d'amour pour songer seulement à vous perdre ; & si vous m'ôtez l'espérance, les périls où je vais être exposé, & où je ne me ménagerai point, vous délivreront d'un Amant trop passionné pour vaincre ses sentimens ou pour les cacher. Répondez-moi encore une fois, Ma-dame : ma vie ou ma mort sont entre vos mains. Ha ! que me dites-vous ? lui dit Madame d'Am-boise avec des yeux grossis de larmes : pourquoi voulez-vous que je me détermine ? Laissez moi du moins irrésolue, puisque vous ébranlez déjà ma résolution. Sansac voulut l'engager à lui donner parole positive de l'épouser, mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduisoit.

Lorsqu'il fut parti, Madame d'Amboise vit combien elle avoit déjà fait de chemin ; que les soupçons que Sansac avoit dissipés, lui étoient de-venus, pour ainsi dire, un mérite auprès d'elle ; & qu'elle avoit trouvé un grand sujet de se louer de lui, à n'avoir pas un grand sujet de s'en plaindre : elle crut qu'elle s'étoit démenti trop aisément & trop tôt ; & que, lorsqu'il seroit des retours sur cette conduite, il auroit moins d'esti-me pour elle que d'amour : cette pensée la cha-grina ; elle se dit même, qu'un Mari comme celui qu'elle

qu'elle avoit eu , méritoit une femme capable de grands sentimens & de fermeté ; qu'enfin ; le plaisir de penser à lui , & d'être contente d'elle , devoit l'occuper toujours.

Mais elle fit bien - tôt après d'autres réflexions. Monsieur de Sanfac fut tué devant Chartres , en faisant une sortie sur les Huguenots ; & elle en eut une douleur si cruelle , qu'elle jugea qu'il ne lui auroit pas été possible de vouloir mériter longtemps son estime aux dépens de la tendresse qu'elle avoit pour lui. Elle retourna à la campagne , où elle passa le reste de ses jours , remplie de ses diverses afflictions , & sans oser les démêler , de peur de reconnoître la plus forte.

L' E L O G E DU VIN DE B O U R G O G N E ,

A MI du jus divin dont la chaleur m'inspire ;
 Mais Poète inconnu dans le sacré vallon ,
 En faveur de POMAR je vais toucher la lire ;
 Mon goût sera mon Apollon.

GRENAN , puis-je espérer de te suivre au Parnasse ,
 D'atteindre de tes sons la force & l'agrément ?
 Je suis assez heureux , traduisant un HORACE ,
 Si je traduis fidèlement.

Je consacre ces vers à la liqueur charmante ,
 Qui rend BEAUNE fameux , qui fait l'honneur
 de NUIS.

Autour d'elle suivis de la santé brillante ,

Voltigent amours, jeux & ris.

Des prodiges certains signalent sa puissance;

Elle sçait délier l'esprit le plus épais;

Mieux qu'un travail constant, mère de l'éloquence,

Elle nous prête d'heureux traits.

A son riant aspect fuit la sombre tristesse,

Le pauvre qu'elle anime est au dessus des loix;

Pour lui plus de misère: aimable enchanteresse,

Tu l'élèves au rang des Rois.

Envain s'offre une table & propre & délicate,

Où le raffinement ait sçu tout ordonner,

Le plus charmant repas a-t-il rien qui me flatte;

Si tu ne viens l'affaïsonner?

Du mâle SILLERY que RHEIMS s'enorgueillisse,

Et prodigue l'encens à son montant flatteur;

Qu'étincelant de feux, il petille, il jaillisse;

Redoutons un vin séducteur.

Craignons de nous livrer aux esprits qu'il envoie;

D'un plaisir apparent fuyons la trahison;

Ils flattent l'odorat, ils répandent la joie,

Mais ils cachent un sûr poison.

Que cependant au fruit AUVILE' soit d'usage.

Bacchus, modeste alors, peut avoir des appas:

Avec lui les bons mots, l'élégant badinage,

Viendront amuser le repas.

Nous suspend les regrets de la morne vieillesse.

Lait divin, sa chaleur, source des doux plaisirs,

Dans le déclin des ans fait naître la jeunesse,

Et rappelle au moins les desirs.

Un Sophocle se glace, il enfante avec peine,

Qu'il laisse l'eau du PINDE, & goûte de ce jus.

L'ai-

452 L'ÉLOGE DU VIN DE BOURGOGNE.

L'aimable Dieu du vin fera couler sa veine ,

Il inspire mieux que Phébus.

A quoi sert dans le camp la bruyante trompette ?

C'est à N O U S d'y répandre une noble vigueur ;

Sans ses dons , le soldat certain de sa défaite ,

N'est que foiblesse & que langueur.

Mais , c'est assez régner. O liqueur favorable ,

Ramene avec la paix les danses & les jeux !

Redonne nous enfin sa présence adorable.

Qu'elle est lente au gré de nos vœux !

Aujourd'hui l'ornement des tables fortunées ,

Bientôt de nos bergers tu sécheras les pleurs.

Je les vois ; quels plaisirs ! agréables journées ! *

Ils ont oublié leurs malheurs.

Plus de soins inquiets , plus d'horreurs , plus de
guerre.

Pour eux des jours sereins vont couler désormais

L'un chante sa Philis , l'autre vuide son verre.

Furent-ils à plaindre jamais ?

Si l'A U V E R G N A T fumeux s'offre dans une fête

Vin grossier que d'abord y porte le chagrin ,

De cruelles vapeurs il accable la tête ,

Breuvage affreux , hôte assassin.

Du B O U R G O G N E léger la douceur bienfaisante

Est un remède sûr , aisé , délicieux ;

Nos maux sont dissipés , quand sa sève innocente

Flatte notre goût & nos yeux.

Le doux sommeil s'envole , & sourd à ma prière ,

S'obstine à me ravir les charmes du repos.

A mon secours , P O M A R déjà sur ma paupière ,

Morphée a versé ses pavots.

* Jours de Réjouissance pour la Paix.

LA CHAMPAGNE V E N G É E ,

O U

LOUANGE DU VIN DE RHEIMS.

REPONSE A LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

C H E R E hôteſſe d'un Vin qu'on ne peut trop
prifer ,
D'un vin qui doit à Rheims, comme moi ſa naiſſance,
Bouteille , à mon ſecours ! j'entreprends ta déſenſe.
Pour ton propre intérêt viens me favoriſer.

Eſt-ce un ſonge ? O merveille ! une douce manie
Chez moi , dans ce moment , au gré de ta liqueur
Répand de veine en veine une noble vigueur ,
Et forme de ces vers la nombreuſe harmonie.

Autant que , ſans porter ſa tête dans les cieux ,
La vigne par ſon fruit eſt au deſſus du chêne ;
Autant , ſans affecter une gloire trop vaine ,
Rheims ſurpaſſe les vins les plus délicieux.

Qn'Horace du Falerne entonne les louanges ,
Que de ſon vieux Maſſique il vante les attraits.
Tous ces vins ſi fameux n'égaleront jamais
Du charmant Sillery les heureuſes vendanges.

Auſſi clair que le verre où la main l'a verſé
Les yeux les plus perçans l'en diſtinguent à peine.
Qu'il eſt doux de ſentir l'ambre de ſon haleine ,
Et de prévoir le goût , par l'odeur annoncé !

D'abord

D'abord à petits bonds une mousse argentine
 Etincelle, petille, & bout de toutes parts;
 Un éclat plus tranquille offre ensuite aux regards
 D'un liquide miroir la glace crySTALLINE.

Ce vin, dont l'aspect seul enchante le bûveur, [cruë;
 N'est pas d'un bourgeon foible une humeur froide &
 Autant que la couleur en réjouit la vûe,
 Autant en plaît au goût l'agréable saveur.

Taisez-vous, envieux, dont la langue cruelle
 Veut qu'ici, sous les fleurs, se cache le venin:
 Connoissez la Champagne, & respectez un vin,
 Qui des mœurs du climat est l'image fidelle.

Non, ce jus, qu'à grand tort vous osez outrager,
 De nuages fâcheux ne trouble point la tête,
 Jamais dans l'estomac n'excite de tempête:
 Il est tendre, il est net, délicat & léger.

Il s'ouvre dans les reins une facile route,
 Il n'y fait point germer de sable douloureux,
 Et n'y prépare pas, séducteur dangereux,
 Par l'attrait du plaisir le tourment de la goutte.

Vers la fin du repas, à l'approche du fruit,
 (Car on doit ménager une liqueur si fine)
 Aussi-tôt que paroît la bouteille divine,
 Des Graces à l'instant l'aimable Chœur la suit.)

Parmi les conviés s'élève un doux murmure.
 Le plus stoïque alors se déride le front.
 Beaune alors cède à Rheims, & confus de l'affront;
 Cherche loin du buffet une retraite obscure.

Equi-

Equitable Censeur, je veux bien toutefois,
Bourgogne, t'accorder l'astime qui t'est dûe,
Pourvu qu'à l'avenir une honte ingénue
Te force à rendre hommage au Nectar Champenois.

Mère des vins moëlleux, c'est toi, je le confesse,
Qui d'un teint languissant corriges la paleur,
Qui versant dans les corps une douce chaleur,
Sçais égayer ensemble & nourrir la vieillesse.

Mais, ne croi pas te faire un mérite éclatant
D'ôter au Laboureur le souci de la Taille,
D'animer le Soldat dans le champ de bataille:
Un simple vin de Brie en feroit bien autant.

O vous, puisque le Ciel, par un heureux présage,
De la paix aujourd'hui nous promet le retour,
Anglois, de vos sterlins hâtez-vous dès ce jour
De venir dans nos ports faire un meilleur usage!

Au lieu d'avoir si loin conduit tant de guerriers,
Disposé tant d'assauts, & formé tant de lignes,
Hélas! à moindres fraix, des trésors de nos vignes
Vous pouviez sans péril enrichir vos celliers.

Ciel fais que désormais, puni de sa folie,
Quiconque insultera l'honneur du Sillery,
N'abreuve son gosier d'autre vin que d'Ivry,
Ou d'un Cidre éventé ne suce que la lie!

Fin du Tome premier.

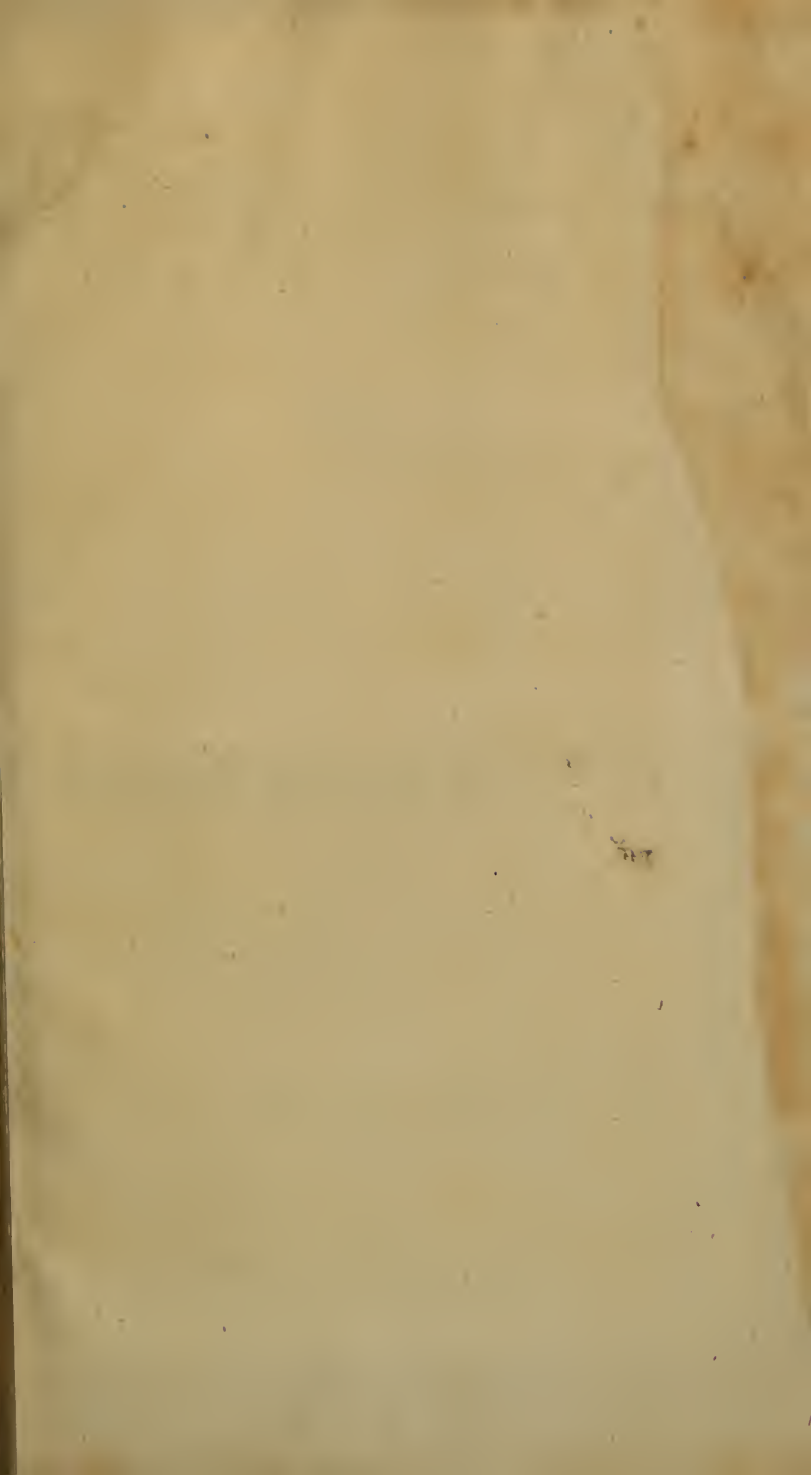
C A-



C A T A L O G U E

*Des Livres, du Fond de M. M. REY,
Libraire à Amsterdam.*

- A** Bregé (nouvel) Chronologique de l'Hist. de France du Président Henault, Cinquième Edition en 2 vol. in 8. Paris 1756. à f. 4. 10. f.
- d'Angleterre de Salmon, 8. 2 vol. à f. 4. 10 f.
- Astarbé, Tragédie par Mr. Colardeau, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27. Février 1758. 8. *Amst.* 1758 10 f.
- APOLOGIE de Mr. l'Abbé de Prades, la Thèse en Latin & François, 12. 3 vol. *Amst.* 1753.
- Examen de la Thèse & observations sur l'Apologie par Mr. Boulhier 12. *Amst.* 1753. 4 vol. à f. 2.
- Bible (la Sainte) ou le Vieux & le Nouveau Testament, avec un Commentaire Litteral composé de notes choisies tirées de divers Auteurs Anglois, in 4. 7 vol. à f. 21.
- le Livre de Josué séparé à f. 3. 6 f.
- les Livres des Juges & de Ruth 7 partie avec le portrait de l'Auteur peint par Liotard, gravé par Houbraken, 4 *Amst.* 1758. à f. 3. 10 f.
- BIBLIOTHEQUE de Campagne ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, 12. 12 vol. la Haye 1752-1758. à f. 12.
- idem chaque Tome séparément, à f. 1.
- Cabinet des Fées de Mad. d'Aunoy, 12. 8 vol. 14 parties avec fig. *Amst.* 1754. à f. 10.
- Discours sur l'Origine & les fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, 8. 1 vol. *Amst.* 1755. à f. 1. 10 f.
- Essai sur l'Histoire Generale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon, en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 vol. *Amst.* 1757. à laquelle on a joint une table Generale des Matieres exactement travaillée à f. 9.
- Fils (le) Naturel ou les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose, avec l'Histoire véritable de la piece par Mr. Diderot, 1 vol. 12. *Amst.* 1757. à f. 0. 12 f.
- J. J. Rousseau Citoyen de Geneve, à Mr. d'Alembert de l'Academie Française, de l'Academie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Societé Royale de Londres, de l'Academie Royale des Belles-Lettres de Suede, & l'Institut de Bologne, sur son article GENEVE dans le VII. Volume de l'Encyclopedie, & particulierement sur le projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette ville 8. 1 vol. *Amst.* à f. 1. 10 f.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of
Date due**

--	--	--	--





EDD.

